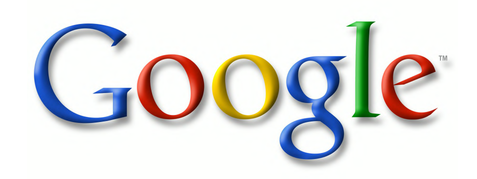
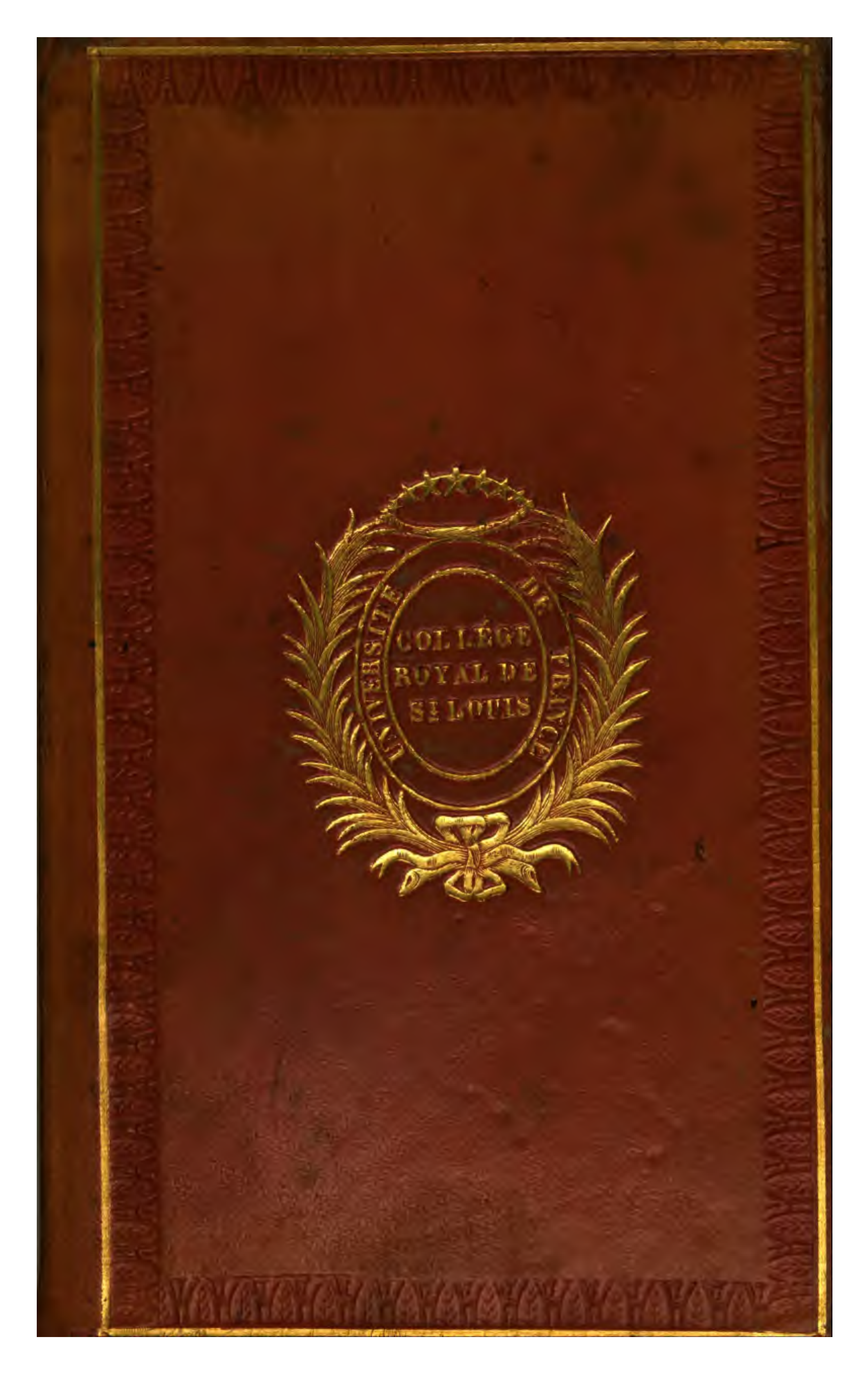



UNIVERSITÉ DE FRANCE
COLLÉGE
ROYAL DE
St LOUIS


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



HISTOIRE

ROMAINE.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55.

HISTOIRE

ROMAINE

PREMIÈRE PARTIE : RÉPUBLIQUE.

PAR M. MICHELET,

CHEF DE LA SECTION HISTORIQUE AUX ARCHIVES DU ROYAUME,
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE, MEMBRE
DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE
ET DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE
DE ROME.

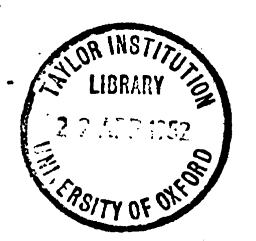
DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

TOME SECOND.

PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE L. HACHETTE,
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

1833



HISTOIRE

DE LA

RÉPUBLIQUE ROMAINE

SUITE DU LIVRE II.

CONQUÊTE DU MONDE.

—

CHAPITRE V.

Les Mercenaires en Italie. — Hannibal. 218-202.

Ouvrir au genre humain une route nouvelle, c'était aux yeux des anciens l'entreprise héroïque entre toutes. L'Hercule germanique, le Siegfrid des Nibelungen, *parcourut*, dit le poète, *bien des contrées par la force de son bras*. La guerre seule a découvert le monde dans l'antiquité. Mais pour qu'une route frayée une fois soit durable, il faut qu'elle réponde à des besoins moins passagers que ceux de

la guerre. Alexandre, en ouvrant la Perse et l'Inde au commerce de la Grèce, a fondé plus de villes qu'il n'en avait détruit. Les Grecs et les Phéniciens ont découvert les côtes de la Méditerranée, qui depuis, enfermée par les Romains dans leur empire, comme une route militaire de plus, est devenue la grande voie de la civilisation chrétienne. Ainsi, les routes tracées par les guerriers, suivies par les marchands, facilitent peu à peu le commerce des idées, favorisent les sympathies des peuples, et les aident à reconnaître la fraternité du genre humain. Aussi, je l'avoue, j'ai foulé avec attendrissement et respect cette route ouverte par Hannibal, fondée par les Romains[1], restaurée par la France[2], cette route sublime des Alpes, qui prépare et figure à la fois la future union de deux peuples qui me sont si chers.

Dans sa marche de neuf mille stades depuis Carthagène jusqu'à la frontière d'Italie, Hannibal voulait deux choses dont l'une rendait l'autre difficile : s'ouvrir de gré ou de force un passage rapide pour prévenir les préparatifs de Rome, et, par la bonne intelligence avec les naturels, établir des communi-

[1] Ils disaient très-bien : *munire viam*. — [2] « Général, disait le gigantesque Kléber à un petit homme qui fraya la route du Simplon, vous êtes grand comme le monde. »

cations durables entre l'Espagne et l'Italie. Il avait fait prendre d'avance tous les renseignemens nécessaires sur les dispositions des chefs barbares, aussi bien que sur leurs forces. Il emportait beaucoup d'argent pour répandre parmi eux, et acheter leur mobile amitié, sans compter un riche fonds de paroles captieuses, familières aux Carthaginois. Cependant, dès le passage de l'Èbre, il fut harcelé par eux, réduit à les combattre chaque jour, souvent même à forcer leurs villages, et à laisser onze mille hommes pour les contenir. Il n'en persista pas moins à employer les moyens de douceur. Au passage des Pyrénées, trois mille Espagnols ne voulurent pas quitter leurs pays, ni aller chercher avec Hannibal ces Alpes dont on leur disait tant de choses effrayantes. Loin de s'en irriter, il en renvoya sept mille de plus.

Comme il sortait des défilés des Pyrénées (218), il rencontra tous les montagnards en armes. Il fit dire à leur chef qu'il voulait conférer avec eux, que de près on pourrait s'entendre; que ce n'était pas un ennemi, mais un hôte qui leur arrivait, qu'il ne craindrait pas d'aller les trouver, s'ils hésitaient à se rendre dans son camp. Les Barbares se rassurèrent, vinrent, et reçurent des présens. On convint que si les soldats de Carthage faisaient tort aux indigènes, Hannibal ou ses lieutenans en seraient juges; mais que les réclamations contre les

indigènes seraient jugées sans appel par les femmes de ces derniers [1]. Chez les peuples ibériens, comme chez ceux de la Germanie, les femmes, moins emportées que leurs fougueux époux, étaient entourées de respects, et souvent invoquées dans les disputes, comme une puissance sacrée de sagesse et de réflexion.

Les peuplades ibériennes pouvaient s'arranger avec les Africains, rapprochés d'eux par les mœurs et peut-être par la langue. Mais les Gaulois ne voyaient qu'avec un étonnement hostile les hommes noirs du midi, ces monstrueux éléphans, ces armes et ces costumes bizarres. La dissonnance était trop forte pour les blonds enfans du nord, aux yeux bleus et au teint de lait. La grande tribu des Volkes n'attendit point l'armée carthaginoise, elle abandonna le pays et se retira derrière le Rhône, dans un camp retranché par le fleuve [2]. Il s'agissait de

[1] Plut., *De virt. mulier.* — Polyaen., VII, 50.

[2] Un peu au-dessus d'Avignon, près d'un lieu appelé *le Passage*, non loin de la route de Vienne à Chambéry, on trouva au dernier siècle un bouclier qu'on s'empressa d'appeler le bouclier d'Hannibal. « Cette qualification, dit M. Letronne, *Journal des Savans*, 1819, fut d'abord donnée à ce monument, sur une simple conjecture des membres de l'Académie des inscriptions. Cette conjecture avait pour unique appui le lion et le palmier qu'on y voit gravés, types qui se retrouvent sur des médailles carthaginoises. Les antiquaires s'accordent maintenant à reconnaître dans ces prétendus boucliers votifs, sans portraits ni inscriptions, des plats, ou mieux des plateaux, qui, sous le nom de *pinakes*, *lances*, *disci* et *tympana*,

passer en présence d'une armée ennemie ce fleuve fougueux qui reçoit vingt-deux rivières et dont le courant perce un lac de dix-huit lieues sans rien perdre de son impétuosité. En deux jours, Hannibal sut rassurer ceux qui étaient restés en-deçà du Rhône, leur acheta des barques, leur fit construire des canots et des radeaux, et faisant passer le fleuve un peu plus haut par Hannon, fils de Bomilcar, i mit le camp des Volkes entre deux dangers. Au moment où parurent les signaux allumés par Hannon, l'embarquement commença; les gros bateaux placés au-dessus du courant servaient à le rompre; les cavaliers les montaient, soutenant par la bride leurs chevaux qui passaient à la nage; il y avait à bord d'autres chevaux tout bridés et prêts à charger les barbares; les éléphans étaient sur un immense radeau couvert de terre. Quant aux Espagnols, ils avaient passé hardiment avec Hannon sur des outres et des boucliers. Déjà les Gaulois entonnaient leur chant de guerre, et agitaient leurs armes sur leur tête, lorsqu'ils voient derrière eux leur camp tout en flammes. Les uns courent pour sauver leurs

ornaient les buffets des riches. Ils y faisaient graver des sujets souvent fort compliqués, témoin le prétendu bouclier de Scipion. Du reste, il serait constaté que ce plateau est un bouclier votif carthaginois; qu'un semblable monument pouvant, dans l'espace de deux mille ans, avoir été transporté là de fort loin, ne prouverait pas plus, aux yeux de la critique, que les médailles carthaginoises trouvées sur le grand Saint-Bernard. »

femmes et leurs enfans; les autres persistent et sont bientôt dispersés.

Cependant les Romains, qui croyaient encore Hannibal aux Pyrénées, apprennent qu'il est sur le Rhône. Le consul P. Corn. Scipion débarque en hâte à Marseille, et envoie à la découverte trois cents cavaliers, guidés par des Marseillais. Hannibal avait dans le même but détaché cinq cents Numides. Les Italiens eurent l'avantage et en présagèrent l'heureuse issue de la guerre. Hannibal, d'après le conseil des Boïes d'Italie qui lui avaient envoyé un de leurs rois, se décida à éviter l'armée romaine, pour passer les Alpes avant que la saison les rendît impraticables, et il remonta le Rhône pendant quatre jours jusqu'à la hauteur de l'Isère.

Lorsque l'on entre dans ce froid et triste vestibule des Alpes, que les anciens appelaient pays des Allobroges, et dont fait partie la pauvre Savoie, on est frappé de voir tout diminuer de taille et de force, les arbres, les hommes, les troupeaux. La nature semble se resserrer et s'engourdir comme à l'approche de l'hiver; elle est long-temps chétive et laide avant de devenir imposante et terrible. Comme il allait du Rhône à ces montagnes, Hannibal fut pris pour arbitre entre deux frères qui se disputaient la royauté; il décida pour l'aîné, conformément à l'avis des vieillards de la nation, et

reçut de son nouvel ami les vêtemens dont ses Africains allaient avoir si grand besoin [1].

Enfin, l'on découvrit les glaciers au-dessus des noirs sapins. On était à la fin d'octobre, et déjà les chemins avaient disparu sous la neige. Quand les hommes du midi aperçurent cette épouvantable désolation de l'hiver, leur courage tomba. Hannibal leur demandait s'ils croyaient qu'il y eût des terres qui touchassent le ciel? si les députés des Boïes d'Italie qui étaient dans leur camp, avaient pris des ailes pour passer les Alpes? si autrefois les Gaulois n'avaient pas franchi les mêmes montagnes avec des femmes et des enfans?

Pour comble de terreur, on voyait les pics couverts de montagnards qui attendaient l'armée pour l'écraser. Nul autre passage; d'un côté des roches escarpées, de l'autre des précipices sans fonds. Hannibal dressa son camp, et ayant appris que les montagnards se retiraient la nuit dans leurs villages, il passa avant le jour dans le plus profond silence, et occupa avec des troupes légères les hauteurs qu'ils avaient quittées. Le reste de l'armée n'en fut pas moins attaqué. Les Barbares, habitués à se jouer des pentes les plus rapides, y jetèrent un affreux désordre, et par leurs traits, et par leurs cris sauvages qui se répétaient d'échos en échos.

[1] Tit. Liv., lib. XXI, c. 31.

Les chevaux se cabraient, les hommes glissaient; tous se heurtaient, s'entraînaient les uns les autres. Les soldats, les chevaux, les conducteurs des bêtes de sommes, roulaient dans les abîmes. Hannibal fut obligé de descendre pour balayer les montagnards.

Plus loin, les députés d'une peuplade nombreuse viennent à sa rencontre et lui offrent des vivres, des guides, des ôtages. Hannibal feint de se confier à eux, et n'en prend que plus de précautions. En effet lorsqu'il arrive à un chemin étroit que dominaient les escarpemens d'une haute montagne, les Barbares l'attaquent de tous les côtés à la fois, coupent l'armée, et parviennent à isoler pour une nuit entière la cavalerie et les bagages. Moins inquiété désormais, Hannibal parvint au bout de neuf jours au sommet des Alpes.

Après y avoir campé deux jours, Hannibal se mit à la tête de l'armée, et parvenu à une sorte de promontoire d'où la perspective était immense, il fit faire halte à ses soldats. Il leur montra l'Italie et le magnifique bassin du Pô et des Alpes. En franchissant les remparts de l'Italie, leur dit-il, ce sont les murs même de Rome que vous escaladez. Et il leur montrait du doigt, dans le lointain, le côté où devait être Rome. Je ne puis m'empêcher de citer, à côté des paroles d'Hannibal, celles qu'une situation analogue inspira au plus grand général des temps modernes. « Ce fut un spectacle sublime

que l'arrivée de l'armée française sur les hauteurs de Montezemoto ; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au loin : une ceinture blanche de neige et de glace d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières qui paraissent les limites d'un autre monde, que la nature s'était plue à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement. Hannibal a forcé les Alpes, dit le général français, en fixant ses regards sur ces montagnes ; nous, nous les aurons tournées [1]. »

Le revers italique des Alpes se trouva beaucoup plus raide et plus court que l'autre. Ce n'étaient que des rampes étroites et glissantes qu'on osait à peine descendre, en tâtonnant du pied et s'accrochant aux broussailles. Tout à coup on se trouva arrêté par un éboulement de terre qui avait formé un précipice de mille pieds. Il n'y avait pas moyen d'avancer ni de reculer ; il était tombé de nouvelles neiges sur celles de l'hiver précédent. La première, foulée par tant d'hommes, fondait sur l'autre, et formait un verglas ; les hommes ne pouvaient se soutenir, les bêtes de somme brisaient la glace, et y restaient engagées comme dans un piége. Il fallut

[1] *Mémoires de Bonaparte*, campagne d'Italie.

tailler un chemin dans le roc vif, en employant le fer et le feu [1].

[1] Quant à l'emploi du vinaigre, *V.* dans Deluc la réfutation de Tite-Liv. et d'Appien.

Ce sommet susceptible d'un campement, ce promontoire et cette vue des plaines de l'Italie, enfin cette descente si rapide ne conviennent guère qu'au Mont-Cenis. La tradition des montagnards veut qu'Hannibal y ait passé (Larauza, p. 123). Grosley disait, en 1764 : « La descente en Italie est telle que Tite-Live la decrit : — *Omnis ferè via præceps, angusta, lubrica...* L'Arche que l'on côtoie en montant nous étonnait par la rapidité de son cours, mais c'est une eau d'étang en comparaison de la Petite-Doire que l'on suit en descendant... Le chemin de cette descente est un zigzag à angles très-aigus, ménagés et distribués avec le plus grand soin ; nos porteurs allaient là-dessus aussi vite que les plus habiles porteurs sur le pavé de Paris... Pour abréger le chemin, ils franchissaient par enjambement la pointe des angles ; et, dans ces instans, nous et la civière qui nous portait, nous trouvions quelquefois suspendus au-dessus d'un précipice de deux ou trois mille pieds de profondeur perpendiculaire... Cette descente est pour les voyageurs comme une tempête qui les jette en Italie. »

Sur le passage des Alpes par Hannibal, *V.* Larauza. *Histoire du passage*, etc., 1826. — Letronne, *Journal des Savans*, 1819, pages 22 et 753. — J. A. Deluc, *Histoire du passage*, etc. Genève, 1818. — *Idem* par Fortia d'Urban, 1821. — *Idem* par Whitaker, Londres, 1794. — F. G. de Vandoncourt, *Histoire des Campagnes d'Hannibal en Italie*, Milan, 1812. — De Saussure, *Voyage dans les Alpes*, tom. 4 et 5. — J. F. Albanis-Beaumont, 1806, tom. 1 et 2.

« Je traversai moi-même l'étroit sentier qui conduit au sommet du Lautaret (route du Mont-Genèvre). C'était le 3 novembre, époque qui est à peu près celle où Hannibal passa les Alpes. Il était, depuis son sommet jusqu'à sa base, entièrement couvert de glace et de neige ; tout chemin avait disparu ; l'on ne trouvait pour se diriger que quelques perches plantées de distance en distance, et souvent mon guide, habitant du pays, s'y trompait lui-même. Lorsqu'à ces époques, la *tourmente* vient fondre sur ces régions

Il descendit ainsi en Italie, cinq mois après son départ de Carthagène; le seul passage des Alpes lui avait coûté quinze jours. Son armée était réduite à vingt-six mille hommes, savoir : huit mille fantassins espagnols, douze mille Africains et six mille cavaliers, la plupart Numides; il fit graver cette énumération sur une colonne près du promontoire Lacinien[1]. Ce petit nombre d'hommes était dans un état de maigreur et de délabrement hideux. Les éléphans et les chevaux avaient tant pâti de la faim, qu'ils ne pouvaient se soutenir. Il avait, dit-il lui-même à l'historien Cincius, son prisonnier, perdu

élevées, elle emporte tout, hommes et mulets, au milieu des tourbillons de neige qu'elle fait voler, et règne sur ces hauteurs avec une fureur et des ravages qu'il faut avoir vus pour s'en faire une idée. » Larauza, p. 60.

Le passage suivant donnera quelque idée de l'horreur de ces gorges... « Avant d'y arriver, on traversait une gorge étroite, au fond de laquelle se précipitent les eaux d'un torrent... Les avalanches et les ouragans auxquels les habitans de cette vallée sont exposés durant l'hiver, sont tels, que dans une nuit il arrive souvent que les habitations disparaissent sous la neige, dont la hauteur est quelquefois de quinze à vingt pieds... Les habitans sortent de chez eux à l'entrée de l'hiver, et vont soit en Piémont, soit en France où ils exercent les professions de frotteurs, commissionnaires, portefaix et colporteurs, et ils rentrent au commencement de chaque printemps... Ce sentier scabreux, qui n'est praticable que pendant quelques mois de l'année, n'est guère fréquenté que par des contrebandiers et des déserteurs. » (Albanis-Beaumont, *Description des Alpes grecques et cottiennes*, tome II, p. 640-3.)

[1] Polyb., III.

trente-six mille depuis le passage du Rhône jusqu'à son arrivée en Italie[1].

Quand on compare cette poignée d'hommes qui lui restaient aux forces que Rome pouvait alors lui opposer, l'entreprise d'Hannibal semble plus audacieuse que celle d'Alexandre. Nous avons dans Polybe, liv. II, l'énumération des troupes que les différens peuples de l'Italie tenaient à la disposition des Romains sept ans auparavant, lorsque l'on s'attendait à une invasion générale des Gaulois :

« Les registres envoyés au sénat portaient quatre-vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux, parmi les Latins; chez les Samnites, soixante-dix mille fantassins et sept mille chevaux. Les Japyges et les Mesapyges fournissaient cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers; les Lucaniens trente mille hommes de pied et trois mille chevaux. Les Marses, les Marrucins, les Frentans, les Vestins, vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux. — Dans la Sicile et à Tarente, il y avait deux légions, composées chacune de quatre mille deux cents hommes de pied, et de deux cents chevaux. — Les Romains et les Campaniens faisaient ensemble deux cent cinquante mille hommes d'infanterie et vingt-trois mille cavaliers. — L'armée campée devant Rome était de plus de cent cinquante

[1] Tit.-Liv., XXI, 38.

mille hommes de pied et de six mille chevaux. — De plus, on tenait prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée de vingt mille piétons romains, et de quinze cents chevaux, de vingt mille piétons des alliés, et de deux mille hommes de cavalerie. En sorte que ceux qui pouvaient porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les alliés, s'élevaient à sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille cavaliers[1]. »

Il faut avouer que tous ces peuples disposés à se lever en masse pour repousser l'invasion des Gaulois, ne l'étaient point également à combattre Hannibal, qui se présentait comme le libérateur de l'Italie.

Le premier plan du sénat avait été de porter la guerre en Afrique, d'envoyer une seconde armée en Espagne, une troisième dans la Gaule cisalpine. La célérité d'Hannibal obligea Rome de rappeler la première armée de Sicile. Les Boïes et les Insubres (Bologne, Milan), poussés à bout par la fondation des deux nouvelles colonies de Plaisance et de Crémone, jetées entre eux sur le cours du Pô, avaient battu le prêteur Manlius dans une forêt près de Mutine (Modène). Ils se trouvèrent avoir conquis

[1] Je soupçonne dans cette énumération beaucoup d'exagération et de doubles emplois.

eux-mêmes cette indépendance qu'ils n'avaient espéré recouvrer qu'en appelant Hannibal.

Aussi lorsque celui-ci descendit des Alpes avec une armée exténuée de faim et de fatigue, aucun de ses alliés ne vint à sa rencontre pour lui donner des renforts ou des vivres. Les premiers Gaulois qu'il rencontra, furent les Taurins, ennemis des Insubres. Il prit et saccagea leur principale bourgade, pour essayer de jeter la terreur dans l'esprit des Gaulois. Rien ne bougeait encore, et l'armée romaine était arrivée sous la conduite de Scipion. Hannibal, au lieu de dissimuler aux siens le danger de leur situation, la leur découvrit tout entière. Il range l'armée en cercle, fait amener quelques jeunes montagnards prisonniers, qu'il avait fait à dessein souffrir de la faim et meurtrir de coups. Il fait placer devant eux des armes pareilles à celles dont leurs rois se servaient dans les combats singuliers, des chevaux, de riches saies gauloises, et il leur propose de combattre entre eux pour se disputer ces prix; les vainqueurs seront libres, et les vaincus se trouveront aussi affranchis par la mort. Tous bondirent de joie et coururent aux armes. Hannibal se tourne alors vers les siens: « Vous avez vu, dit-il, votre propre image. Enfermés entre le Pô, les Alpes et les deux mers, il vous faut combattre. Vous savez le chemin que vous avez fait depuis Carthagène; tant de combats, de

montagnes et de fleuves! Qui serait assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverrait sa patrie? Jusqu'ici, parcourant les monts déserts de la Celtibérie et de la Lusitanie, vous n'avez guère eu d'autre butin que des troupeaux. Ici, le prix du combat, c'est la riche Italie, c'est Rome. Tout sera pour vous, corps et biens.... » Et il leur promit de les établir à leur choix en Italie, en Espagne ou en Afrique, de les faire même citoyens de Carthage, s'ils le demandaient. Ce dernier mot, qui peut-être indiquait un grand projet d'Hannibal, était pour la cupidité des mercenaires le plus ardent aiguillon. Il prit alors une pierre, écrasa la tête d'un agneau, et s'écria : « M'écrasent ainsi les dieux, si je manque à mes promesses[1] !

La première rencontre lui fut favorable[2]. Dans

[1] Polyb., III. — Tit.-Liv, XXI, 45.

[2] Dans ce fait, et en général dans toute cette histoire, nous avons supprimé beaucoup de détails stratégiques. L'art de la guerre a tellement changé, qu'une grande partie de ces détails sont inintelligibles aujourd'hui. *Mémorial de Sainte-Hélène*, mars 1816, second volume : « L'Empereur disait encore qu'il trouvait dans Rollin, dans César même, des circonstances de la guerre des Gaules qu'il ne pouvait entendre. Il ne comprenait rien à l'invasion des Helvétiens, au chemin qu'ils prenaient, au but qu'on leur donnait, au temps qu'ils étaient à passer la Saône, à la diligence de César qui avait le temps d'aller en Italie chercher des légions aussi loin qu'Aquilée, et qui retrouvait les envahisseurs encore à leur passage de la Saône, etc. — Qu'il n'était pas plus facile de comprendre la manière d'établir des quartiers d'hiver qui s'étendaient de Trèves à Vannes. Et comme nous nous

une reconnaissance qu'Hannibal et Scipion poussaient eux-mêmes sur les bords du Tésin, les cavaliers de Scipion furent enfoncés par les Numides, dont les chevaux, rapides comme l'éclair, ne portaient ni selle ni mords. Le consul blessé fut sauvé par un esclave ligurien. D'autres historiens ont trouvé plus beau d'en donner l'honneur au jeune fils de Scipion, alors enfant de quinze ans, qui a bien assez de la gloire d'avoir vaincu Hannibal, et terminé la seconde guerre punique.

Scipion se retira derrière le Pô, derrière la Trébie, abandonnant aux ravages les terres des Gaulois, qui restaient fidèles aux Romains. Mais l'autre consul, Sempronius, plus touché du malheur des alliés et de l'honneur de Rome, passa la Trébie, grossie par la fonte des neiges, et jeta une armée affamée et transie dans les embûches où l'attendait Hannibal. Les Gaulois de l'armée romaine furent écrasés par les éléphans. Les Romains eux-mêmes furent enveloppés. Trente mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Hannibal au contraire

récriions aussi sur les travaux immenses que les généraux obtenaient de leurs soldats, les fossés, les murailles, les grosses tours, les galeries, etc., l'Empereur observait qu'alors tous les efforts s'employaient en confection et sur les lieux mêmes, au lieu que de nos jours ils consistaient dans le transport. Il voyait d'ailleurs que leurs soldats travaillaient en effet plus que les nôtres. Il a le projet de dicter quelque chose là-dessus. »

n'avait guère perdu que des Gaulois, presqu'aucun Espagnol, ni Africain.

La victoire de la Trébie donna tous les Gaulois pour auxiliaires au général carthaginois. Son armée se trouva portée sur-le-champ à quatre-vingt-dix mille hommes. Connaissant la mobilité des Barbares, il voulait profiter du moment, passer en Étrurie, et se présenter comme un libérateur aux Étrusques, aux Samnites, aux Campaniens, aux Grecs, à tous ces peuples si durement traités par Rome. Il renvoyait libre et sans rançon tout allié des Romains, tandis qu'il tenait ceux-ci au cachot, leur donnant à peine le nécessaire et les chargeant d'injures et d'opprobres [1]. Mais on ne passe pas aisément les Apennins pendant l'hiver. Il y fut accueilli par un de ces froids ouragans [2], qui s'élèvent alors fréquemment dans les montagnes.

Il fallut donc passer le reste de l'hiver dans les fanges de la Gaule cisalpine [3], au milieu d'un peuple qui avait espéré s'enrichir en suivant Hannibal dans le midi, et qui se trouvait lui-même affamé par son armée. Leur impatience devint si forte, que plus d'une fois les chefs conspirèrent sa mort. Pour

[1] *V.* Polyb., III, avant et après la bataille de Trasymène.

[2] Tit.-Liv., XXI, 58. — *V.* aussi *Voyage de Simon*, et Lullin de Châteauvieux.

[3] Polyb., III.

tromper les assassins, il s'était avisé de changer chaque jour de vêtement, de coiffure, se déguisant même avec de faux cheveux, apparaissant tantôt comme un jeune homme, tantôt comme un vieillard ou un homme mûr. Ces surprises occupaient l'esprit mobile et superstitieux des Barbares [1].

Au mois de mars (217), il passa l'Apennin, et se dirigea vers Arretium, par le chemin le plus court. Cette route traversait des marais étendus au loin dans la campagne par l'Arno débordé au printemps. Pendant quatre jours et trois nuits [2], les soldats d'Hannibal marchèrent dans la vase et dans l'eau jusqu'à la ceinture. En tête, passaient les vieilles bandes espagnoles et africaines, foulant un terrain encore assez ferme. Les Gaulois, qui venaient ensuite, glissaient ou enfonçaient dans la fange. Ces hommes mous et faciles à décourager se mouraient de fatigue et de sommeil; mais derrière venaient les Numides qui leur tenaient l'épée dans les reins. Un grand nombre désespéraient, et se laissant tomber sur des monceaux de bagages, ou sur des tas de cadavres, ils y attendaient la mort. Hannibal lui-même, qui montait le dernier éléphant qui lui restât, perdit un œil par la fatigue des veilles et l'humidité des nuits.

[1] Polyb., III. Appian. *Hannib. b.* c. 316. — Liv. XXII, 1, 3.
[2] *Ibidem.*

Le consul Flaminius l'attendait avec impatience sur les tours d'Arretium. Cependant on racontait une foule de prodiges qui menaçaient les Romains d'un grand malheur. Une pluie de pierres était tombée dans le Picenum; en Gaule, un loup avait arraché et enlevé l'épée d'une sentinelle. Dans la vieille ville étrusque de Céré, les caractères qui servaient aux réponses de l'oracle, avaient tout à coup paru rapetissés. Les épis tombaient sanglans sous la faucille. Les rivages étincelaient de mille feux [1].

Flaminius, ne voyant dans ces récits qu'un artifice des patriciens pour le retenir dans Rome, partit furtivement pour l'armée, sans consulter ni le sénat, ni les auspices. Hannibal profita de son ardeur et l'attira entre le lac Trasymène et les hauteurs dont il était maître [2]. On n'entrait dans ce vallon que par une étroite chaussée. Les Romains la franchissent en aveugles au milieu de l'épais brouillard du matin. Hannibal, qui d'en haut les voyait sans être vu d'eux, les fait prendre en queue par ses Numides, et les charge de tous côtés à la fois. L'acharnement des combattans fut si terrible, que dans ce moment même un tremblement de

[1] Tit.-Liv., XXI, 62, XXII, 1.

[2] Aujourd'hui encore, le nom d'un ruisseau voisin du lac rappelle le carnage dont ce lieu a été le théâtre. Simon., *Voyage*, 1er v., etc.

terre détruisit des villes, renversa des montagnes, fit refluer des rivières, sans qu'aucun d'eux s'en aperçût.

Hannibal passa dans l'Ombrie, attaqua inutilement la colonie romaine de Spolète, et ne voyant aucune ville se déclarer pour lui, il n'osa point marcher vers Rome. Il se retira dans le Picenum, pour refaire son armée dans ce pays riche et fertile en grains. La faim, les fatigues, les fanges de la Gaule, et surtout le passage des marais d'Étrurie, avaient répandu dans ses troupes d'horribles maladies de peau. Les chevaux aussi, ces chevaux précieux d'Afrique, avaient beaucoup souffert; on les lavait avec du vin vieux. On connaît l'attachement des Africains pour ce fidèle compagnon du désert. C'est d'ailleurs un trait particulier dans le caractère du soldat mercenaire, sans famille et sans ami[1].

Cependant le parti des nobles, celui qui ne voulait point de bataille et qui aimait mieux abandonner les alliés aux ravages, avait prévalu dans Rome par la terreur qu'y jeta la défaite de Trasymène. On

[1] Polyb., III. C'est ce qu'a peint admirablement Walter-Scott, dans *l'Officier de fortune*. Qui ne connaît le capitaine Dalgetty et son bon ami le *grand Gustave*?

avait nommé prodictateur le froid et prudent Fabius. Il commença par apaiser les dieux irrités par Flaminius ; on coucha leurs statues devant les tables d'un banquet solennel (*lectisternium*) ; on leur promit des jeux qui coûteraient trois cent mille trois cent trente-trois livres et un tiers de cuivre ; enfin on leur voua un *printemps sacré*[1].

Fabius, sentant le besoin de rassurer les troupes, se tint constamment sur les hauteurs, et laissa Hannibal ravager à son aise les terres des Marses, des Péligniens, l'Apulie, le Samnium et la Campanie. L'armée romaine, promenée de hauteur en hauteur, *cachée dans la nue à l'ombre des bois, comme un troupeau qu'on mène paître l'été sur la montagne*[2], voyait de loin l'incendie des belles campagnes de ses alliés de Falerne, et de la colonie romaine de Sinuessa; la fumée montait jusqu'à eux, et ils s'imaginaient entendre les cris; rien ne pouvait décider à descendre et à combattre le flegmatique patricien. L'indignation de l'armée était au comble; Rome la partageait. On avait bien sujet de se défier de Fabius. Les ennemis épargnaient ses terres en ravageant toutes les autres. Il avait pris sur lui d'échanger les prisonniers, sans autorisation du

[1] Tite-Live, XXII, 10.

[2] Hannibal appelait Fabius son *pédagogue* (Plut., *in Marcell.*), mot qui, dans son acception étymologique, implique l'idée de celui qui *conduit et qui promène* l'enfant, plus que du maître qui enseigne.

sénat. Il avait laissé échapper Hannibal enfermé dans la Campanie; et le stratagème qui sauva le Carthaginois semblait bien grossier. Deux mille bœufs, portant aux cornes des fascines enflammées, furent lâchés la nuit dans la montagne, inquiétèrent les Romains, et leur firent abandonner les défilés. Le peuple avait, il faut le dire, droit de soupçonner ou l'habileté, ou la probité de Fabius. On donna à son lieutenant Minutius des pouvoirs égaux. Fabius voulut qu'au lieu de commander chacun son jour, comme c'était l'usage des consuls [1], l'armée fut partagée par moitié. Minutius, devenu trop faible par ce partage, osa attaquer Hannibal, et il aurait péri si Fabius ne fût venu à son secours. Le Carthaginois sourit, et dit : « La nuée qui couvrait les montagnes a donc fini par crever et donner la pluie et l'orage. »

Le reste de l'année on suivit ce système de honteuse temporisation, qui peut-être était le seul possible [2] avec des soldats découragés, contre la meilleure armée et le premier général du monde. Mais le sentiment de l'honneur national parla enfin plus haut que la prudence et l'intérêt. Abandonner

[1] Polyb., III.

[2] Les Romains finirent par en juger ainsi :

Unus homo nobeis cunctando restituit rem :
Non ponebat enim rumores ante salutem ;
Ergo magisque magisque viri nunc gloria claret.
(Ennius, in Cicerone, *De senectute.*)

ainsi sans protection les terres des alliés et même les colonies romaines, c'eût été les jeter dans le parti d'Hannibal; l'empire de Rome eût été bientôt réduit à ses murailles. Le parti populaire, nous l'avons vu souvent, sympathisait davantage avec les Italiens. Le peuple éleva au consulat l'orateur qui avait parlé avec le plus de chaleur en faveur des alliés. M. Terentius Varron, sorti d'un métier servile, était devenu, par son éloquence, questeur, édile et préteur. Fils d'un boucher, employé d'abord par son père à détailler et colporter la viande[1], il était l'objet du mépris des patriciens. Pourquoi cependant un boucher n'aurait-il pas sauvé Rome, comme les bouchers de Berne sauvèrent la Suisse à Laupen[2]? Il faut avouer que l'infortuné Varron, comme Sempronius, Flaminius et Minutius, défendait le parti de l'honneur. Avec quatre-vingt mille hommes contre cinquante mille, les Romains ne pouvaient sans honte abandonner leurs alliés. Il était digne d'eux de se faire battre à Cannes et à Trasymène. « Non, Athéniens, disait Démosthènes, non, vous n'avez pas failli à Chéronée. J'en jure ceux qui ont vaincu à Marathon[3]. »

[1] Tit.-Liv., XXII, 26. — [2] Müller, *Gesch. der Schw.*, II, 3.

[3] Ἀλλ' οὐκ ἔστιν, οὐκ ἔστιν ὅπως ἡμάρτετε, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ..οὐ μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι προκινδυνεύσαντας τῶν προγόνων. *De Coronâ.*, c. 60.

Les patriciens, pour opposer un des leurs à Varron, élevèrent au consulat Paulus Emilius, l'élève et l'ami du *temporiseur*. L'opposition des deux généraux perdit la république. L'un voulait combattre Hannibal, sans choisir le lieu ni le temps; l'autre, au moment décisif, décourageait l'armée en déclarant, comme patricien et augure, que les poulets sacrés refusaient de manger, et condamnaient la bataille [1]. La situation d'Hannibal pouvait en effet engager à la différer. Au bout de deux ans, il n'avait pas une ville, pas une forteresse en Italie. Carthage ne lui donnant aucun secours, s'était contentée d'envoyer au commencement de la guerre une misérable expédition de trente galères, pour soulever la Sicile, tandis que vingt autres ravageraient les côtes d'Italie. La plupart des Gaulois avaient peu à peu quitté Hannibal pour retourner chez eux et mettre leur butin en sûreté. N'ayant point pris de villes, il n'avait point d'argent; sans argent, qu'est-ce que le chef d'une armée mercenaire? Il ne lui restait de blé que pour dix jours. Un historien prétend même qu'il eut l'idée de fuir vers le nord de l'Italie [2].

Dans l'immense plaine de Cannes, on ne pouvait craindre d'embuscades comme à la Trébie ou à

[1] Tit.-Liv., XXII. — [2] Tit.-Liv., XXII, 43.

Trasymène. Et pourtant ici comme là ce fut le petit nombre qui enveloppa le grand. Hannibal, avait eu l'attention de se mettre à dos le vent et la poussière, chose si importante dans ces plaines poudreuses. Les Romains en étaient aveuglés. L'infanterie espagnole et gauloise recula sur l'africaine, comme elle en avait l'ordre, et les Romains, s'enfonçant pour la poursuivre entre les deux ailes victorieuses d'Hannibal, se trouvèrent, ainsi qu'à Trasymène, pris dans une sorte de filet. En même temps s'élevaient sur les derrières de l'armée romaine, cinq cents Numides qui y étaient entrés comme transfuges, sans armes en apparence, mais avec des poignards sous leurs habits [1]. Dans ce moment terrible, Paulus ordonne aux cavaliers de descendre selon l'ancien usage italique, et de combattre à pied. Lorsqu'on dit à Hannibal que c'était le consul qui avait donné un pareil ordre : « Il aurait aussi bien fait, dit-il, de me les livrer pieds et poings liés. » Paulus resta sur le champ de bataille avec cinquante mille hommes, ses deux questeurs, vingt et un tribuns, près de cent sénateurs, et une foule de chevaliers. Hannibal gagna cette grande victoire avec le sang des Gaulois [2]; il en perdit quatre mille contre quinze cents Espagnols et Africains (216 avant J.-C.).

[1] Appian., *Hann. b.*, I, c. 326. — [2] Polyb., III.

A la nouvelle d'une telle défaite, chacun crut Rome perdue. Tout le midi de l'Italie l'abandonna. De jeunes patriciens même songeaient déjà à chercher des vaisseaux pour fuir au-delà des mers [1]. Les officiers d'Hannibal croyaient qu'il ne s'agissait plus que de marcher sur Rome. L'impétueux Maharbal disait au général carthaginois : « Laissez-moi prendre les devans avec ma cavalerie; il faut que vous soupiez dans cinq jours au Capitole. » Hannibal ne voulut pas s'expliquer, mais il savait bien qu'on ne prenait pas ainsi Rome. Éloignée de plus de quatre-vingts lieues, elle avait le temps de se mettre en état de défense. Dans la ville et dans les environs, il y avait plus de cinquante mille soldats, et tout le peuple était soldat. En déduisant les morts et les blessés, le Carthaginois ne pouvait guère avoir plus de vingt-six mille hommes. Tous ces peuples qui se déclaraient ses amis, Samnites, Lucaniens, Bruttiens, Grecs, n'avaient garde d'augmenter une armée barbare dont ils n'entendaient point la langue, et dont ils avaient les mœurs en exécration. C'était le bruit public en Italie, que les soldats d'Hannibal se nourrissaient au besoin de chair humaine [2]. Les Italiens ne quittaient le parti de Rome qu'afin de ne plus recruter ses armées, et de ne plus prendre

[1] Tit. Liv., XXII, 53.
[2] Polyb., *extr. C. Porphyr.* — Tit.-Liv., XXIII, 5.

part à la guerre. Aussi Hannibal se trouva-t-il si faible après sa victoire, qu'ayant besoin d'un port en face de l'Espagne, il attaqua la petite ville de Naples et ne put la prendre. Il ne fut pas plus heureux devant Nole, Acerres et Nucérie. Partout il trouva les Romains aussi forts qu'avant leurs défaites.

« Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasymène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix......... Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Hannibal fût chassé de l'Italie.

». D'un autre côté, le consul Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance[1], n'avait été

[1] Varron, si maltraité par Montesquieu et par tant d'historiens, conserva pourtant de la dignité dans son malheur. Le peuple le jugea si peu coupable qu'il voulut encore l'élever aux honneurs. Depuis la bataille de Cannes, l'infortuné portait toujours la barbe longue, et disait à ceux qui voulaient lui donner leurs suffrages, de réserver les emplois publics à des hommes plus heureux. Frontin., *Stratag.*

élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple ; il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

» Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un état ; mais la perte imaginaire et le découragement qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avait laissées. » (Montesquieu, *Gr. et Déc. des Rom.*, ch. 4.)

Hannibal, trop faible pour attaquer avec avantage le centre de l'Italie, prit ses quartiers d'hiver à Capoue. Des deux grandes cités du midi, Capoue et Tarente, la seconde était encore tenue par une garnison romaine ; l'autre encouragée par la défaite de Cannes, demanda aux Romains que désormais sur deux consuls, ils en prissent un Campanien[1]. Les Capuans firent ensuite main-basse sur les Romains qu'ils avaient dans leur ville, et les étouffèrent dans les étuves des bains, qui se trouvaient en grand nombre dans cette ville voluptueuse. Ce fut le chef du parti populaire de Capoue, Pacuvius, allié aux plus illustres patriciens de Rome, gendre d'un

[1] Tit.-Liv., XXIII, 2, 10.

Appius Claudius, beau-père d'un Livius, qui introduisit Hannibal dans Capoue. Il avait grand besoin du séjour de cette riche ville pour refaire un peu son armée, pour guérir ses blessés. Peut-être aussi les soldats d'Hannibal lui rappelaient-ils ses promesses et voulaient-ils enfin du repos. Les vétérans d'Hamilcar, ceux qui duraient encore, après le passage des Alpes et tant de batailles, croyaient sans doute qu'il fallait, au moins un instant avant leur mort, goûter le fruit de la conquête. Combattre, jouir, voilà la vie du soldat mercenaire. Le chef d'une telle armée la suit souvent, tout en paraissant la conduire. On a dit que le séjour de Capoue avait corrompu cette armée. Mais les vainqueurs de Cannes, devenus riches, auraient partout trouvé Capoue. Hannibal ne pouvait pas, comme Alexandre, mettre le feu au bagage de ses soldats. D'ailleurs, ce lieu de repos lui convenait; il était à portée et de Casilinum qu'il assiégeait, et de la mer d'où il attendait des secours. De là, il pouvait chercher aux Romains de nouveaux ennemis, et remuer le monde contre eux. « Si l'on me demande, dit Polybe[1], qui était l'âme de tout ce qui se passa alors à Rome et à Carthage, c'était Hannibal. Il faisait tout en Italie par lui-même, en Espagne par Hasdrubal son aîné, et ensuite par Ma-

[1] *Exemples de vertus et de vices.*

gon. Ce furent ces deux capitaines qui défirent en Espagne les généraux romains. C'est sous les ordres d'Hannibal qu'agirent dans la Sicile d'abord Hippocrate, et après lui l'Africain Mutton (Mutine). C'est lui qui souleva l'Illyrie et la Grèce, qui fit avec Philippe un traité d'alliance pour effrayer les Romains et diviser leurs forces. »

Le premier espoir d'Hannibal, son appui naturel, c'était l'Espagne. Il y avait laissé son frère et ses lieutenans; il comptait en tirer sans cesse de nouvelles recrues. C'est pour cela qu'il avait tracé avec tant de peine une route des Pyrénées aux Alpes. Mais la guerre d'Italie était trop lointaine pour y entraîner facilement les Barbares. Cette guerre ne pouvait être nationale pour des hommes qui connaissaient à peine les Romains, et qui n'avaient pas encore éprouvé leur tyrannie. Ils avaient éprouvé celle des Carthaginois, leur rapacité, la dureté avec laquelle ils levaient des hommes pour les envoyer au-delà des Pyrénées dans un monde inconnu. Cette haine qu'Hannibal trouva partout en Italie contre Rome, les deux Scipions la trouvèrent en Espagne contre les lieutenans d'Hannibal. Les Celtibériens avaient déjà taillé en pièces quinze mille Carthaginois [1]. Les Scipions remportèrent d'abord de brillantes victoires; et Hasdrubal, retenu par eux, ne put passer en Italie.

[1] Tit.-Liv., XXII, 21.

Il fallut donc qu'Hannibal se tournât du côté de Carthage. Magon, son frère, fit verser dans le vestibule du sénat un boisseau d'anneaux d'or, enlevés aux chevaliers et aux sénateurs romains. Cette preuve éclatante des pertes de Rome et des succès d'Hannibal ne fit qu'augmenter la défiance des Carthaginois. Sans exprimer ses craintes, Hannon, chef du parti opposé aux Barcas, se contenta de dire : « Si Hannibal exagère ses succès, il ne mérite point de secours ; s'il est vainqueur, il n'en a pas besoin[1]. » Toutefois on lui envoya de l'argent, quatre mille Numides et quarante éléphans. Un commissaire du sénat fut adjoint à Magon pour lever en Espagne vingt mille fantassins et quatre mille chevaux[2]. La politique de Carthage était d'alimenter seulement la guerre. Hannibal une fois maître de l'Espagne et de l'Italie, que lui serait-il resté à faire, sinon d'assujétir Carthage[3].

Si mal soutenu par sa patrie et par l'Espagne,

[1] Tit.-Liv. XXIII, 12, 13.

[2] Comme les provéditeurs par lesquels le sénat de Venise faisait surveiller ses armées et ses flottes.

[3] « Dans quel danger n'eût pas été la république de Carthage si Hannibal avait pris Rome? Que n'eût-il pas fait dans sa ville après la victoire, lui qui y causa tant de révolutions après sa défaite?

» Hannon n'aurait jamais pu persuader au sénat de ne point envoyer de secours à Hannibal, s'il n'avait fait parler que sa jalousie. Ce sénat qu'Aristote nous dit avoir été si sage (chose que la prospérité de cette république nous prouve si bien), ne pouvait être déterminé que par des raisons sensées. Il aurait fallu être trop stupide pour ne pas voir qu'une armée à trois

Hannibal tourna les yeux du côté du monde grec, vers Syracuse et la Macédoine. Hiéron persistait dans son alliance avec les Romains, et leur avait même envoyé après Cannes une Victoire d'or massif qui pesait plus de trois cents livres; mais la mort imminente du vieillard allait ouvrir la Sicile aux intrigues de l'ennemi de Rome. Quant au roi de Macédoine, l'inquiétude que lui donnaient les Romains, devenus ses voisins par la conquête de l'Illyrie, le détermina à s'unir aux Carthaginois [1]. Il semble que le successeur d'Alexandre aurait con-

cents lieues de là, faisait des pertes nécessaires qui devaient être réparées.

» Le parti d'Hannon voulait qu'on livrât Hannibal aux Romains. On ne pouvait pour lors craindre les Romains; on craignait donc Hannibal.

» On ne pouvait croire, dit-on, les succès d'Hannibal : mais comment en douter? Les Carthaginois répandus par toute la terre, ignoraient-ils ce qui se passait en Italie? C'est parce qu'ils ne l'ignoraient pas, qu'on ne voulait pas envoyer de secours à Hannibal.

» Hannon devient plus ferme après Trébie, après Trasymène, après Cannes; ce n'est point son incrédulité qui augmente, c'est sa crainte. » (*Esprit des Lois*, liv. X, c. 6.)

[1] Polyb., III : « Traité qu'Hannibal, le général, Magon, Murcan, Barmocar, les sénateurs de Carthage qui sont avec Hannibal, et tous les Carthaginois qui combattent avec lui, ont fait avec Xénophane, Athénien, fils de Cléomaque, qui nous a été envoyé comme ambassadeur par le roi Philippe, fils de Démétrius, pour lui, pour les Macédoniens et leurs alliés.

» En présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence du génie de Carthage (δαίμονος), d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence de tous les dieux protecteurs de notre expédition, du soleil, de la lune et de la terre; en présence des fleuves, des prés et des eaux; en présence de tous les dieux que Carthage reconnaît

senti volontiers à un partage du monde qui lui eût donné l'Orient et laissé l'Occident pour Hannibal. Il fallait donc une diversion puissante en faveur de ce dernier. Mais on le croyait si fort après Cannes, que Philippe craignit qu'il ne vainquît trop vite; il agit mollement, et se laissa battre à l'embouchure du fleuve Aoüs. Plus tard, les Romains lui suscitèrent pour ennemis les Étoliens, brigands qui ne deman-

pour ses maîtres; en présence de tous les dieux qui sont honorés dans la Macédoine et dans tout le reste de la Grèce; en présence de tous les dieux qui président à la guerre et qui sont présens à ce traité, Hannibal, général, et avec lui tous les sénateurs de Carthage et tous ses soldats, ont dit :

» Afin que désormais nous vivions ensemble comme amis et comme frères, soit fait, sous votre bon plaisir et le nôtre, ce traité de paix et d'alliance, à condition que le roi Philippe, les Macédoniens, et tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs, conserveront et défendront les Carthaginois, Hannibal, leur général, les soldats qu'il commande, les gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique et toutes les villes et nations qui nous sont unies dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie, et quiconque dans cette province fera alliance avec nous. Pareillement les armées carthaginoises et les habitans d'Utique, et toutes les villes et nations soumises à Carthage, et les soldats, et les alliés, et toutes les villes et nations avec lesquelles nous avons amitié et alliance dans l'Italie, dans la Gaule, dans la Ligurie, et avec lesquelles nous pourrons contracter amitié et alliance dans cette région, conserveront et défendront le roi Philippe et les Macédoniens, et tous leurs alliés d'entre les autres Grecs. Nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres; nous ne nous tendrons point de piéges. Nous, Macédoniens, nous nous déclarerons de bon cœur, avec affection, sans fraude, sans dessein de tromper, ennemis de tous ceux qui le seront des Carthaginois, excepté les villes, les ports et les rois avec qui nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance. Et nous aussi, Carthaginois, nous nous déclarerons ennemis de tous ceux qui le seront du roi Philippe, excepté

daient que guerre et pillage; et ils finirent par se mettre au cœur de la Grèce en s'emparant d'Anticyre.

Hannibal ne laissait pas d'agir lui-même en Italie; mais cette armée qui perdait toujours sans se renouveler, était devenue si faible, que les Romains l'affrontaient partout avec avantage. Leur général était alors le bouillant Marcellus [1], héros des temps barbares, fier de sa force et de sa bravoure, cé-

les rois, les villes, les nations avec qui nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance. »

« Vous entrerez, vous, Macédoniens, dans la guerre que nous avons contre les Romains, jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de donner à nos armes et aux vôtres un heureux succès. Vous nous aiderez de tout ce qui sera nécessaire, selon que nous en serons convenus. Si les dieux ne nous donnent point la victoire dans la guerre contre les Romains et leurs alliés, et que nous traitions de paix avec eux, nous en traiterons de telle sorte que vous soyez compris dans le traité, et aux conditions qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre; qu'ils ne seront maîtres ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Epidamiens, ni de Phare, ni de Dimale, ni des Parthins, ni de l'Atintanie, et qu'ils rendront à Démétrius de Phare ses parens qu'ils retiennent entre leurs mains. Si les Romains vous déclarent la guerre, ou à nous, alors nous nous secourrons les uns les autres selon le besoin. Nous en userons de même si quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des rois, des villes, des nations dont nous serons amis et alliés. Si nous jugeons à propos d'ajouter quelque chose à ce traité, ou d'en retrancher, nous ne le ferons que du consentement des deux parties. »

Ce qui frappe le plus dans ce traité, c'est que nulle part Hannibal ne stipule en faveur de Carthage, mais en faveur de l'armée de Carthage, des gouverneurs de provinces carthaginoises, en faveur d'Utique, alliée et rivale de Carthage, c'est-à-dire en faveur de tous ceux qui auraient pu le seconder dans le cas où il eût voulu tourner ses armes contre sa patrie.

[1] Ce nom veut dire *martial*, selon Possidonius, cité par Plut., *in vitâ Marcelli*.

lèbre pour ses combats singuliers, qui avait jadis vaincu les Gaulois, et qui leur ressemblait par sa fougue. Grâce à la supériorité du nombre, ce vaillant soldat défit plusieurs fois Hannibal devant Nole, devant Casilinum, et finit par l'obliger à sortir de la Campanie (215-4). Dans une seule rencontre à Bénévent, son lieutenant Hannon perdit seize mille hommes. Au milieu de ces revers, le grand capitaine surprit Tarente, la seconde ville du midi, dont le port lui assurait des communications faciles avec la Macédoine. En même temps, profitant de la mort d'Hiéron et de l'extinction de sa famille, il avait trouvé le moyen d'attirer dans son parti Syracuse, et de la mettre entre les mains de deux Grecs nés d'une mère carthaginoise. Agrigente, Héraclée, presque toute la Sicile échappa en même temps aux Romains. Ainsi Hannibal manœuvrant avec une poignée d'hommes à travers de nombreuses armées, de Capoue à Tarente, et de Tarente à Capoue, inactif en apparence, mais les yeux fixés sur les deux détroits, remuait la Macédoine et la Sicile, comme deux bras armés contre Rome. Les Italiens, frappés de ce vaste plan, s'étonnaient de son impuissance, et, dans leur langage rustique, le comparaient à l'abeille qui n'a de force que pour un coup, et qui, son aiguillon une fois lancé, tombe dans l'engourdissement[1].

[1] Tit.-Liv., XXIII, 42.

L'année 213 fut un moment de repos pour les deux partis épuisés; mais à la campagne suivante, Rome fit un prodigieux effort pour terminer la lutte et étouffer son antagoniste. Elle leva jusqu'à trois cent trente-cinq mille hommes; elle parvint à enlever au Carthaginois les deux grandes villes qui soutenaient son parti en Italie et en Sicile, Capoue et Syracuse.

Hannibal se surpassa lui-même pour sauver Capoue. Il battit les armées romaines devant ses murs, il les battit en Lucanie. Rome ne lâcha pas prise; c'était pour elle une affaire de vengeance autant que d'intérêt. Ce n'était pas seulement à cause de ses citoyens égorgés; Hannibal entrant à Capoue avait promis qu'elle deviendrait la capitale de l'Italie[1].

Il fit alors une chose singulièrement audacieuse; il laissa les Romains devant Capoue, et marcha sur Rome. Il campa à quarante stades de ses murs, et, profitant du premier effroi, il allait donner l'assaut; mais deux légions s'y rencontraient par bonheur[2]. Les historiens romains prétendent que, loin de rien craindre, on prit ce moment pour faire partir des troupes destinées à l'armée d'Espagne, et qu'on vendit le champ sur lequel campait Hannibal, sans qu'il perdit rien de sa valeur. Selon eux, le Car-

[1] Tit.-Liv., XXIII, 10. — [2] Polyb., IX.

thaginois, prenant avec lui trois cavaliers seulement, se serait approché la nuit de Rome, et du haut d'une colline, en aurait observé la situation, remarqué le trouble et la solitude[1]. Les Romains dirigèrent des forces considérables contre lui, mais il se joua de leurs poursuites, repassa par le Samnium, traînant après lui un butin prodigieux, et revint par la Daunie et la Lucanie au détroit de Sicile, après la plus rapide et la plus périlleuse campagne qu'aucun général ait jamais faite. Un cri d'admiration échappe à Polybe.

Capoue, désormais sans espoir, tomba au pouvoir des Romains. Elle finit comme elle avait vécu. Après un voluptueux banquet, où ils s'étaient soûlés de toutes les délices qu'ils allaient quitter, les principaux citoyens firent circuler un breuvage qui devait les soustraire à la vengeance de Rome (211).

Le siége de Syracuse ne fut pas moins difficile. Le génie d'Archimède la défendit deux ans contre tous les efforts de Marcellus. Ce puissant inventeur était si préoccupé de la poursuite des vérités mathématiques, qu'il en oubliait le manger et le boire; traîné au bain par ses amis, il traçait encore des figures avec le doigt sur les cendres du foyer et sur son corps frotté d'huile. Un tel homme ne

[1] Appian., *Hannib. b.*, c 330, 1er vol.

devait se soucier ni des Romains ni des Carthaginois. Mais il prit plaisir à ce siége, comme à tout autre problème, et voulut bien descendre de la géométrie à la mécanique. Il inventa des machines terribles qui lançaient sur la flotte romaine des pierres de six cents livres pesant, ou bien qui, s'abaissant dans la mer, enlevaient un vaisseau, le faisaient pirouetter et le brisaient contre les rochers; les hommes de l'équipage volaient de tous côtés, comme des pierres lancées par la fronde; ou bien encore des miroirs concentriques, réfléchissant au loin la lumière et la chaleur, allaient brûler en mer la flotte romaine. Les soldats n'osaient plus approcher; au moindre objet qui paraissait sur la muraille, ils tournaient le dos en criant que c'était encore une invention d'Archimède. Marcellus ne put s'emparer de la ville que par surprise, pendant la nuit d'une fête. Il fit chercher Archimède. Mais il était si absorbé dans ses recherches, qu'il n'entendit ni le bruit de la ville prise, ni le soldat qui lui apportait l'ordre du général, et qui finit par le tuer. Un siècle et demi après, Cicéron, alors questeur en Sicile, fit chercher le tombeau du géomètre. On retrouva sous les ronces une petite colonne qui portait la figure de la sphère inscrite au cylindre. Archimède n'avait pas voulu d'autre épitaphe.

La Sicile retourna ainsi aux Romains par la prise de Syracuse, et surtout par la défection du

Lybien Mutton ou Mutine, général habile, qui, après avoir battu Marcellus, finit par passer du côté de Rome. Mais la même année où Marcellus prenait Syracuse, les Romains avaient éprouvé de grands revers en Espagne; les deux Scipions, ayant divisé leurs forces, furent vaincus et tués (212); l'armée romaine ne fut sauvée que par le sang-froid de Marcius, simple chevalier romain. Personne n'osait demander le commandement de l'armée d'Espagne, funesté [1] par la mort de deux généraux. Le jeune Scipion, fils de Publius, à peine âgé de vingt-quatre ans, osa se porter pour le successeur et le vengeur de son père et de son oncle. Le peuple le nomma d'enthousiasme. C'était un de ces hommes aimables et héroïques [2], si dangereux dans les cités libres. Rien de la vieille austérité romaine; un génie grec plutôt, et quelque chose d'Alexandre. On l'accusait de mœurs peu sévères, et, dans une ville qui commençait à se corrompre, ce n'était qu'une grâce de plus. Du reste, peu soucieux des lois, les dominant par le génie et l'inspiration; chaque jour il passait quelques heures enfermé au Capitole, et le peuple n'était pas loin de le croire fils de Jupiter. Tout jeune encore et long-temps avant l'époque

[1] Mot employé par Voltaire, *Essai sur les Mœurs*; il l'applique au règne de Charles II.

[2] Polyb., X, *in principio*. Il faut se défier de la partialité de Polybe en faveur des Scipions, ses protecteurs. *V.* plus bas une note de ce même livre.

légale, il demanda l'édilité : « Que le peuple me nomme, dit-il, et j'aurai l'âge[1]. » Dès-lors Fabius et les vieux Romains commencèrent à craindre ce jeune audacieux.

Dès qu'il arrive en Espagne, il déclare aux troupes à peine rassurées, que Neptune lui a inspiré d'aller, à travers toutes les positions ennemies, attaquer la grande ville de l'Espagne, Carthagène, le grenier, l'arsenal de l'ennemi. Il prédit le moment où il prendra la ville. Deux soldats lui demandaient justice : « Demain, dit-il, à pareille heure, je dresserai mon tribunal dans tel temple de Carthagène. » Et il tint parole[1]. Il trouva dans la ville les ôtages de toutes les tribus espagnoles; il les accueillit avec bonté, leur promit de les renvoyer bientôt chez eux, caressa les enfans et leur fit des présens selon leur âge; aux petites filles, des portraits et des bracelets, aux garçons des poignards et des épées. Lorsque la vieille épouse du chef Mandonius vint le supplier de faire traiter les femmes avec plus d'égard, et pleura sur les outrages que leur avaient faits les Carthaginois, il se prit lui-même à pleurer.

Quelques jeunes soldats, qui connaissaient bien le faible de leur général, lui offrirent en présent une captive d'une rare beauté. Scipion n'affecta

[1] Tit.-Liv., XXV, 2. — Appian., *Hisp. b.*, 1er vol., c. 267.

point de sévérité : « Si j'étais particulier, leur dit-il, vous ne me pourriez donner rien de plus agréable [1]. » Puis il fit venir le père de la jeune fille, et la remit en ses mains. Il acheva de gagner les Espagnols par la confiance héroïque avec laquelle il leur rendit leurs ôtages. Ils en vinrent alors au point de se prosterner devant lui, et de lui donner le nom de roi. Scipion leur imposa silence.

Hasdrubal, désormais sans espoir, ramassa tout l'argent qu'il put pour passer en Italie. Scipion ne se soucia point de barrer le passage à des gens désespérés; il les laissa, au grand péril de Rome, marcher vers les Alpes pour rejoindre Hannibal.

Que serait devenue l'Italie, si cette armée, recrutée par les Gaulois, eût dégagé du midi de la Péninsule le terrible ennemi de Rome? Il y avait, il est vrai, perdu toute sa cavalerie numide, exterminée ou séduite par l'argent des Romains; mais Rome elle-même n'en pouvait plus. Douze colonies épuisées par les dernières levées, lui avaient refusé leur secours. Le consul Claudius Néron, qu'on avait chargé de contenir Hannibal, comprit que tout était perdu, si son frère perçait jusqu'à lui; il prit ses meilleures troupes, traversa toute l'Italie en huit jours, et se réunit à son collègue près du Métaure. L'armée d'Hasdrubal, voyant les ensei-

[1] Polyb., X.

gnes des deux consuls, crut qu'Hannibal avait péri et se laissa vaincre [1]. Néron, revenu avec la même célérité, fit jeter dans le camp d'Hannibal la tête de son frère. Cet homme invincible ne prit pas pour lui ce dernier revers, et dit avec une froide amertume : « Je reconnais la fortune de Carthage. » Il s'enferma alors dans le pays des Brutiens, à l'angle de l'Italie [2]. Son frère Magon, qui renouvela pour le joindre la tentative d'Hannibal, n'eut pas un meilleur succès.

Cependant Scipion avait compris qu'on ne pouvait délivrer l'Italie qu'en attaquant l'Afrique, que Carthage n'était nulle part plus faible ; qu'une pareille invasion serait à la fois plus facile et plus glorieuse qu'une guerre de tactique dans les âpres montagnes du Brutium ; qu'au lieu d'attaquer le monstre dans son repaire, il fallait le traîner au grand jour, sur la plage nue de l'Afrique, où le nombre et la force matérielle donneraient plus d'avantage.

[1] Hasdrubal est justifié de ses revers par l'éloge de Polybe, que terminent ces mots : « Nous avons vu dans combien d'embarras l'ont jeté les chefs qu'on envoyait de temps en temps de Carthage en Espagne. »

[2] *Séj. d'un off. français en Calabre*, 1820. « A cinq lieues de Cosenza (Calabre citérieure), sous Rogliano, la route s'enfonce par un escalier étroit et bordé de précipices dans une sorte d'abime où les eaux descendent des montagnes appelées Campo Temese ; point d'autre passage de Naples à Reggio. De là, l'isolement de la Calabre. »

L'opposition jalouse de Fabius rendant le sénat peu favorable à cette proposition, le jeune consul déclara qu'il la porterait devant le peuple. Le sénat céda; mais il ne tint pas à lui que les moyens ne manquassent à Scipion. On ne lui donna que trente galères, et il ne lui fut point permis de faire des levées d'hommes. L'enthousiasme des Italiens, l'impatience qu'ils avaient de voir enfin Hannibal sorti de l'Italie, suppléèrent à la mauvaise volonté du sénat. « Les peuples de l'Étrurie s'engagèrent les premiers à venir au secours du consul [1], chacun selon ses facultés; Céré promit de fournir aux équipages tout le blé et tous les approvisionnemens nécessaires; Populonia, le fer; Tarquinies, la toile à voiles; Volaterre, du blé, de la poix et du goudron; Arretium, trente mille boucliers, autant de casques, cinquante mille dards, javelots et longues piques, autant de cognées, de pioches, de faux, d'auges et de meules qu'il en faudrait pour quarante galères, cent vingt mille boisseaux de froment et une somme d'argent pour les décurions et les rameurs; Pérouse, Clusium, Ruselles, donnèrent des bois de construction, avec une quantité consi-

[1] Tit.-Liv., XXVIII, 45. Appien (Λιβυκ. init.), dit que Scipion n'eut de la république que dix galères, avec celles qui étaient en Sicile, et point d'autre argent que celui des contributions volontaires, Χρήματα οὐκ ἔδωκαν πλὴν εἴ τις ἐθέλε τῷ Σκιπίωνι κατὰ φιλίαν συμφέρειν.

dérable de froment. Scipion prit le sapin dans les forêts de la république. L'Ombrie entière, et de plus Nursium, Réate, Amiterne, promirent des soldats. Les Marses, les Péligniens, les Marrucins et beaucoup d'autres volontaires s'offrirent pour servir sur la flotte. Les Camertins, qui s'étaient alliés avec le peuple romain sur le pied de l'égalité, envoyèrent une cohorte de six cents hommes tout armés. Ayant mis trente navires en construction, Scipion pressa le travail avec une telle activité, que quarante-cinq jours après que le bois eut été tiré des forêts, les vaisseaux furent lancés en mer, tout équipés et tout armés. »

Pendant qu'il hâtait les préparatifs à Syracuse, on présentait au sénat diverses accusations contre lui; il avait, disait-on, corrompu la discipline par une alternative de molle indulgence et de cruauté; les soldats n'étaient plus ceux de la république, mais ceux de Scipion; lorsqu'il tomba malade en Espagne et qu'ils le crurent mort, ils se regardèrent comme affranchis de tout serment; ce ne fut que par une odieuse perfidie qu'il put étouffer la révolte[1]; en Italie, il ferme les yeux sur la tyrannie atroce de Pléminius à Locres. Et maintenant à Syracuse il oublie l'expédition imprudente qu'il a proposée lui-même; le consul du peuple romain flatte

[1] Polyb., XI.

les alliés en se promenant au Gymnase en mules et en manteau grec [1] écoutant les vaines disputes et les déclamations des sophistes.

Carthage en était encore à interroger les voyageurs sur les projets du consul, lorsqu'il débarqua en Afrique (204). Il espérait l'alliance du Numide Syphax, dont il avait gagné l'amitié dans une visite téméraire qu'il fit au Barbare dès le temps qu'il était préteur en Espagne. Mais depuis, Syphax avait épousé la belle et artificieuse Sophonisbe, fille du général carthaginois Hasdrubal Giscon. On connaît la faiblesse des hommes de ces races africaines; que de fois les juifs et leurs rois furent entraînés à l'idolâtrie par les séductions des filles de la Phénicie! La dangereuse étrangère tourna sans peine du côté des Carthaginois l'esprit mobile du Numide; elle le flatta de l'orgueilleuse idée de se porter pour arbitre entre les deux plus grandes puissances du monde, de faire sortir les Romains de l'Afrique et Hannibal de l'Italie. A ce compte, Carthage eût tout gagné, puisqu'au fond Hannibal ne combattait pas pour elle.

Scipion feignit d'écouter ces propositions, profita de la confiance et de la facilité de Syphax [2], disant toujours qu'il voulait la paix, mais que son conseil était pour la guerre, prolongeant ainsi la négocia-

[1] Cum pallio crepidisque... Tit. Liv., XXIX, 19.
[2] Polyb., XIV.

tion jusqu'à ce que ses envoyés eussent bien reconnu les camps de Syphax et d'Hasdrubal. Instruit par eux que les huttes des Africains étaient toutes construites de matières combustibles, il attaque les deux camps, et, chose horrible, brûle les deux armées en une nuit. Elles étaient fortes de quatre-vingt-treize mille hommes.

Le camp était embarrassé des dépouilles arrachées aux flammes; Scipion y fit venir des marchands pour les acheter. Les soldats se croyant bientôt maîtres de toute l'Afrique, donnèrent leur butin presque pour rien; ce qui, selon Polybe, fut pour le général un profit considérable[1].

Scipion avait ramené en Afrique le roi Numide Massanasès, ou Massinissa, que Syphax avait dépouillé de son royaume. Long-temps Syphax avait poursuivi son compétiteur dans le désert. Celui-ci, qui était le meilleur cavalier de l'Afrique, qui jusqu'à quatre-vingts ans se tenait tout un jour à cheval, sut toujours éluder son ennemi[2]. Dès qu'il était serré de près, il congédiait ses cavaliers en leur assignant un lieu de ralliement. Il lui arriva une fois de se trouver lui troisième dans une caverne, autour de laquelle campait Syphax. C'est à peu près l'histoire de David caché dans l'antre où vient dormir son persécuteur Saül, ou celle de

[1] Polyb., XIV. — [2] Appian., Λιβυκὴ, c. 6, 7, 37.

Mahomet séparé de ses ennemis par une toile d'araignée dans la caverne de Thor. Massanasès ramené par les ennemis de la Numidie, jouit du plaisir cruel de prendre son ennemi, d'entrer dans sa capitale, et de lui enlever Sophonisbe. Cette femme perfide, autrefois promise à Massanasès, lui avait envoyé en secret pour s'excuser auprès de lui d'un mariage involontaire. Le jeune Numide, avec la légèreté de son âge et de son pays, lui promit de la protéger, et le soir même la prit pour épouse. Le malheureux Syphax, ne sachant comment se venger, fit entendre à Scipion que celle qui avait su l'enlever lui-même à l'alliance de Rome, pourrait bien exercer le même empire sur Massanasès. Scipion goûta l'avis, et au nom de Rome, réclama durement Sophonisbe comme partie du butin. Massanasès monte à cheval avec quelques Romains; sans descendre, il présente à Sophonisbe une coupe de poison, et s'enfuit à toute bride. « Je reçois, dit-elle, le présent de noces; » et elle but tranquillement. Le barbare montra le corps aux Romains. Cela fait, il se présenta avec l'habit royal à Scipion qui le combla d'éloges, de présens, et lui mit sur la tête cette couronne qu'il avait si chèrement achetée[1].

Les Carthaginois privés du secours de Syphax, et voyant toutes les villes ouvrir leurs portes à Scipion,

[1] *Id.*, *ibid.*, c. 15.

se décidèrent à appeler Hannibal et Magon, et, pour gagner du temps, demandèrent la permission d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Ce message ouvrait à Hannibal une carrière nouvelle. Enfermé dans le Brutium, il ne pouvait plus rien faire en Italie. En Afrique, il pouvait devenir maître de Carthage, soit qu'il y entrât vainqueur de Scipion, soit qu'il la trouvât affaiblie et épuisée par une dernière défaite[1].

Il laissa à l'Italie, qu'il avait désolée pendant quinze années, d'horribles adieux. Dans les derniers temps, il avait accablé de tributs ses fidèles Brutiens eux-mêmes. Il faisait descendre en plaine les cités fortes dont il craignait la défection; souvent il fit brûler vives les femmes de ceux qui quittaient son parti[2]. Pour subvenir aux besoins de son armée il mettait à mort, sur de fausses accusations, les gens dont il envahissait les biens. Au moment du départ, il envoya un de ses lieutenans sous le prétexte de visiter les garnisons des villes

[1] On trouve entre Cantazaro et Cotrone, la *torre di Annibale*, lieu de son départ, selon la tradition. *Séjour d'un officier français en Calabre*, déjà cité.

[2] Tit.-Liv., XXIV, c. 45. App., *Hann. b.*, c. 38. — Dion (*Fragm. Vales.*, 47, 50), fait le portrait suivant d'Hannibal : « Il réunissait la culture grecque et punique ; il était habile à lire l'avenir dans les entrailles des victimes. Il prodiguait l'argent, voulait un dévoûment absolu, une obéissance immédiate ; outrageusement dédaigneux pour le reste des hommes... Il fit étouffer dans des bains les sénateurs de Nuceria ; les autres habitans obtinrent de quitter la ville avec un vêtement, et furent tués sur les chemins... Il fit jeter dans des puits les sénateurs d'Acerra. »

alliées, mais en effet pour chasser les citoyens de ces villes, et livrer au pillage tout ce que les propriétaires ne pouvaient sauver. Plusieurs villes le prévinrent et s'insurgèrent; les citoyens l'emportèrent dans les unes, les soldats dans les autres; ce n'était partout que meurtres, viols et pillages. Hannibal avait beaucoup de soldats italiens qu'il essaya d'emmener à force de promesses; il ne réussit qu'auprès de ceux qui étaient bannis pour leurs crimes. Les autres, il les désarma et les donna pour esclaves à ses soldats [1]; mais plusieurs de ceux-ci rougissant de faire esclaves leurs camarades, il réunit ceux qui restaient, avec quatre mille chevaux et une quantité de bêtes de somme qu'il ne pouvait transporter, et fit tout égorger, hommes et animaux.

Dès que les Carthaginois eurent l'espoir de voir

[1] Peut-être Hannibal avait-il parmi ses soldats des esclaves fugitifs. On serait tenté de le croire d'après le fait suivant. Près du mont Circeo, s'élevait le temple de la déesse Feronia ou Faronia, fondé, dit-on, par des Spartiates qui fuyaient la sévérité des lois de Lycurgue, et qui passèrent de là chez les Sabins où ils en fondèrent un semblable (Denys, II). Les esclaves affranchis visitaient ce temple. Il y avait un siége de pierre, où on lisait: *Bene meriti servi sedeant, surgant liberi* (Servius, *in Æn.*, VIII). Hannibal pilla ce temple, mais on en retrouva le trésor, composé des dons des affranchis, que les soldats d'Hannibal s'étaient fait scrupule d'emporter. Sur Juno Virgo, ou Juno Feronia, ou Persephone, *V.* Denys, III, Servius, et les inscriptions citées par Corradinus, III, 8.

arriver Hannibal, ils se crurent déjà vainqueurs; ils ne se souvinrent plus de la trêve, ils se jetèrent sur les vaisseaux romains que la tempête avait poussés sur leurs côtes. Ils renvoyèrent avec honneur les ambassadeurs romains qui venaient réclamer, les escortèrent, les embrassèrent au départ, et essayèrent de les faire périr.

Cependant Hannibal ne se pressait point. Lorsque les Carthaginois le priaient de combattre et de terminer la guerre, il répondait froidement qu'à Carthage on devait avoir autre chose à penser; que c'était à lui à prendre son temps pour se reposer ou pour agir [1]. Cependant, au bout de quelques jours, il vint camper à Zama, à cinq journées de Carthage, du côté du couchant. Il essaya avant de combattre ce que pourraient l'adresse et l'astuce sur l'esprit du jeune général romain. Il lui demanda une entrevue, le loua beaucoup et finit par lui dire : « Nous vous cédons la Sicile, la Sardaigne et l'Espagne; la mer nous séparera; que voulez-vous de plus? » Il était trop tard pour faire accepter de pareilles conditions.

Hannibal, forcé de combattre, plaça au premier rang les étrangers soudoyés par Carthage, Liguriens, Gaulois, Baléares et Maures; au second, les Carthaginois. Ces deux lignes devaient essuyer la

[1] Polyb., XV.

première furie du combat et émousser les épées romaines. Derrière, mais loin, bien loin, à la distance d'un stade, hors de la portée des traits, venaient les troupes qu'il avait amenées d'Italie et qui lui appartenaient en propre [1]; dans ce petit noyau d'armée ménagé avec tant de soin [2], devaient se trouver plusieurs des soldats d'Hamilcar, nés avec Hannibal, et ses compagnons au passage du Rhône et des Alpes. Leur présence seule rassurait tous les autres; le général avait dit aux deux premières lignes : Espérez bien de la victoire; vous avez avec vous Hannibal et l'armée d'Italie.

Les mercenaires soudoyés par Carthage se piquèrent d'émulation, et soutinrent quelque temps tout l'effort de l'armée romaine. Cependant la seconde ligne n'avançait pas pour la soutenir; ils se crurent trahis par les Carthaginois, se retournèrent et se jetèrent sur eux. Ceux-ci, pressés à la fois par les Romains et par les leurs, voulurent se réfugier dans les rangs des vieux soldats d'Hannibal; mais il ne voulut pas recevoir les fuyards, et sans pitié leur fit présenter la pointe des piques. Tout ce qui ne put s'écouler vers les ailes, périt entre les Romains et Hannibal. Les vétérans de celui-ci

[1] Polyb., XV. C'est ainsi qu'à la bataille de Ravenne en 1512, Pedro de Navarre jeta en avant et sacrifia la cavalerie italienne.

[2] Nous avons vu qu'à Trasymène, à Cannes, il ne perdit guère que des Gaulois.

étaient intacts, et les monceaux de morts qui couvraient la plaine auraient empêché Scipion de la tourner. Mais à ce moment, les Numides de Rome, vainqueurs aux deux ailes, revinrent par derrière, et prirent à dos Hannibal. Cette même cavalerie, qui l'avait fait vaincre si souvent en Italie, décida sa défaite à Zama (202).

Scipion, considérant les ressources immenses de Carthage, n'entreprit point de la forcer. Il lui accorda les conditions suivantes : « Les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils leur ont pris injustement pendant les trèves; leur remettront tous les prisonniers; leur abandonneront leurs éléphans et tous leurs vaisseaux, à l'exception de dix. Ils ne feront aucune guerre sans l'autorisation du peuple romain. Ils rendront à Massanasès les maisons, terres, villes et autres biens qui lui ont appartenu à lui ou à ses ancêtres, dans l'étendue du territoire *qu'on leur désignera*. Ils paieront en cinquante ans dix mille talens euboïques. Enfin, ils donneront cent otages choisis par le consul entre leurs jeunes citoyens ». Ainsi on leur enlevait leur marine, et l'on plaçait à leur porte l'inquiet et ardent Massanasès, qui devait s'étendre sans cesse à leurs dépens, et les insulter à plaisir, tandis que Rome, tenant Carthage à la chaîne, l'empêcherait toujours de s'élancer sur lui.

Quand on lut ces conditions dans le sénat, Has-

drubal Giscon fut d'avis de les rejeter. Hannibal alla à lui, le saisit et le jeta à bas de son siége[1]. Tout le monde s'indignait. Le général allégua que, sorti enfant de sa patrie, il n'avait pu se former à la politesse carthaginoise, et qu'il croyait que Giscon perdait son pays en repoussant le traité. Cette apologie superbe cachait mal le mépris du guerrier pour les marchands parmi lesquels il siégeait. Et quel mépris mieux mérité? Lorsque l'ambassadeur de Carthage alla solliciter à Rome la ratification du traité, un sénateur lui dit : « Par quels dieux jurerez-vous, après tous vos parjures? » Le Carthaginois répondit bassement : « Par les dieux qui les ont punis avec tant de sévérité[2]. »

Carthage livra cinq cents vaisseaux qui furent brûlés en pleine mer à la vue des citoyens consternés. Mais ce qui leur fut plus sensible, ce fut de payer le premier terme du tribut; les sénateurs ne pouvaient retenir leurs larmes. Hannibal se mit à rire. Ces dérisions amères caractérisent ce véritable démon de la guerre, le Wallenstein de l'antiquité[3].

[1] Polyb., XV. — [2] Tit.-Liv., XXX, 42. « Per eosdem qui tàm infesti sunt fœdera violantibus. »

[3] Il sourit en voyant le corps de Marcellus couvert de blessures; « un bon soldat, dit-il, mais un mauvais général. » App. c. 342. — *Je me figure*, dit Montesquieu, *qu'Hannibal disait peu de bons mots*... Pourquoi pas? Cette dure et railleuse insouciance n'est-elle pas le caractère propre du Condottiere, faisant jeu et métier de la vie et de la mort?

« Vous avez supporté, dit-il, qu'on vous désarmât, qu'on brûlât vos vaisseaux, qu'on vous interdît la guerre; la honte publique ne vous a pas tiré un soupir; et aujourd'hui vous pleurez sur votre argent[1]. »

Hannibal seul avait gagné à la guerre. Rentré à Carthage avec six mille cinq cents mercenaires, et grossissant aisément ce nombre, il se trouvait maître d'une ville désarmée par la défaite de Zama[2]. Il se fit nommer suffète; et, pour mettre Carthage en état de recommencer la guerre, il entreprit de la réformer. Il abattit l'oligarchie des juges qui étaient devenus maîtres de tout, et qui vendaient tout; il fit défendre de les continuer deux ans dans leurs fonctions. Il porta dans les finances une sévérité impitoyable, arracha leur proie aux concussionnaires, et apprit au peuple étonné que, sans nouvel impôt, il était en état d'acquitter ce qu'on devait aux Romains. Il ouvrit de nouvelles sources de richesses à sa patrie. Il employa le loisir de ses troupes à planter sur la plage nue de l'Afrique ces oliviers dont il avait eu lieu d'apprécier l'utilité en Italie[3]. Ainsi Carthage, devenue un état pure-

[1] Tit.-Liv., XXX, 44.

[2] Appian., *Bell. Punic.*, p. 50, 51. 1er v., in-8°, 1670.

[3] Aur. Victor, *in Probi vitâ*. — Tit.-Liv., XXXIII, 46. « Legem exemplo promulgavit protulitque, ut in singulos annos judices legerentur, ne » quis biennium continuum judex esset... Omnibus residuis pecuniis exactis,

ment agricole et commerçant, réparait promptement ses pertes sous la bienfaisante tyrannie d'Hannibal, qui la destinait à devenir le centre d'une ligue universelle du monde ancien contre Rome.

» tributo privatis remisso, satis locupletem rempublicam fore ad vectigal » præstandum Romanis pronuntiavit in concione, et præstitit promis» sum, etc. »

CHAPITRE VI.

La Grèce envahie par les armes de Rome. — Philippe, Antiochus. 200-189.

Ce fut avec indignation et surprise qu'après seize ans de lutte contre Hannibal, le peuple romain s'entendit proposer par le sénat la guerre contre la Macédoine (200). Les trente-cinq tribus la repoussèrent unanimement. Chacun s'était remis à relever sa cabane en ruines, à tailler sa vigne noircie par la flamme, à labourer son petit champ. Le peuple avait assez de guerres.

Et cependant, la guerre était partout. Si Carthage était abattue, Hannibal vivait et attendait. L'Espagne et la Gaule, dans leur fougue barbare, n'avaient rien attendu. Les Espagnols venaient d'exterminer le préteur Sempronius Tuditanus et son armée. Les Liguriens, les Gaulois d'Italie, Insubriens, Boïens, Cénomans même, brûlèrent la colonie de Plaisance, encouragés par un Carthaginois.

Philippe enfin n'avait fait la paix que pour préparer la guerre, pour se former une marine contre Rhodes et le roi de Pergame, alliés de Rome, pour s'assurer du rivage de la Thrace, seul côté par où la Macédoine fût accessible.

La guerre ne manquait point aux projets du sénat. Il la voulait, et la voulait éternelle. Depuis que la défaite de Cannes avait mis en ses mains un pouvoir dictatorial, il lui en coûtait trop de redescendre. Il fallait que le peuple fût à jamais exilé du Forum, que la race indocile des anciens citoyens allât mourir dans les terres lointaines. Des Latins, des Italiens, des affranchis suppléeront. Les plébéiens de Rome disperseront leurs os sur tous les rivages. Des camps, des voies éternelles, voilà tout ce qui doit en rester.

Rome se trouvait entre deux mondes. L'occidental, guerrier, pauvre et barbare, plein de sève et de verdeur, vaste confusion de tribus dispersées; l'oriental, brillant d'art et de civilisation, mais faible et corrompu. Celui-ci, dans son orgueilleuse ignorance, s'imaginait occuper seul l'attention et les forces du grand peuple. L'Étolie se comparait à Rome. Les Rhodiens voulaient tenir la balance entre elle et la Macédoine. Les Grecs ne savaient pas que Rome n'employait contre eux que la moindre partie de ses forces. Il suffira de deux légions pour renverser Philippe et Antiochus, tandis que pen-

dant plusieurs années de suite, on enverra les deux consuls, les deux armées consulaires contre les obscures peuplades des Boïes et des Insubriens. Rome raidit ses bras contre la Gaule et l'Espagne; il lui suffit de toucher du doigt les successeurs d'Alexandre pour les faire tomber.

Quelle qu'ait été l'injustice des attaques de Rome, il faut avouer que ce monde alexandrin méritait bien de finir. Après les révolutions militaires, le guerres rapides, les bouleversemens d'états, il s'était établi dans le désordre, dans la corruption et l'immoralité, une espèce d'ordre où s'endormaient ces vieux peuples. Le parjure, le meurtre et l'inceste étaient la vie commune. En Égypte, les rois, à l'exemple des dieux du pays, épousaient leurs sœurs, régnaient avec elles, et souvent Isis détrônait son Osiris. Un général de Philippe avait élevé à Naxos un autel à l'impiété et à l'injustice, les véritables divinités de ce siècle [1]. Mais pour être injuste, il faut au moins être fort. Rien n'était plus faible que ces orgueilleuses monarchies. Théocrite avait beau vanter les trente-trois mille villes de l'Égypte grecque, il n'y avait en réalité qu'une ville,

[1] Polyb., XVII. C'est par une dérision semblable que Prusias fait un sacrifice à Esculape, avant d'enlever sur ses épaules sa précieuse statue. *V.* Polyb., *Ambass.*, 77. — En arrivant à Therme, Philippe brûla toute les offrandes suspendues dans le temple d'Apollon. Polyb., C. Porphyr. 25.

la prodigieuse Alexandrie. A cette tête monstrueuse, pendaient, comme par des fils, des membres disproportionnés : l'interminable vallée du Nil, Cyrène, la Syrie, Chypre, séparées de l'Égypte par la mer ou les déserts. L'empire des Séleucides n'avait pas plus d'unité. Séleucie et Antioche formaient deux provinces isolées et hostiles. Entre ces contrées, les barrières naturelles sont si fortes que depuis, les Romains et les Parthes, les Turcs et les Persans ne sont jamais parvenus à les franchir.

Les Séleucides et les Lagides n'étaient soutenus que par des troupes européennes, qu'ils faisaient venir à grands frais de la Grèce, et qui bientôt, énervées par les mœurs et le climat de l'Asie et de l'Égypte, devenaient semblables à nos *poulains* des croisades. C'est ainsi que les mamelucks d'Égypte étaient obligés de renouveler leur population en achetant des esclaves dans le Caucase. Lorsque Rome défendit à la Grèce cette exportation de soldats, elle trancha d'un coup le nerf des monarchies syrienne et égyptienne.

Ces pauvres princes cachaient leur faiblesse sous des titres pompeux : ils se faisaient appeler *le vainqueur*, *le foudre*, *le bienfaisant*, *l'illustre*. Peu à peu, leur misère démasquée leur fit donner des noms mieux mérités : Physcon, Aulétès, *le ventru*, *le joueur de flûte*, etc.

La Grèce et la Macédoine, tout autrement bel-

liqueuses, trouvaient dans leur hostilité une cause de faiblesse[1]. Depuis Alexandre, la Macédoine était en quelque sorte suspendue sur la Grèce, et toute prête à la conquérir. La vaine faconde d'Athènes, qui n'étonnait plus le monde que par ses flatteries envers les rois; la gloutonnerie et la stupidité béotienne qui décrétait la paix perpétuelle, et ruinait la cité en festins[2]; enfin l'épuisement de Sparte et la tyrannie démagogique d'Argos, tout cela ne pouvait tenir contre les intrigues, l'or et les armes de la Macédoine. Mais, dans cet affaissement des principales cités de la Grèce, les vieilles races si long-temps comprimées, les Achéens, les Arcadiens avaient repris force dans le Péloponnèse. Le génie aristocratique et héroïque des Doriens s'étant lassé, le génie démocratique du fédéralisme achéen, s'était levé à son tour. Aratus avait fait en-

[1] Polyb., liv. II. On ne tirerait pas six mille talens de tout le Péloponnèse. — Dans l'Attique (unie à Thèbes contre Sparte), on ne trouva que cinq mille sept cent cinquante talens, en estimant tout, terres, maisons, etc. *V. ibidem*, sur le caractère démocratique de l'Achaïe. « Aujourd'hui, dit encore Polybe, mêmes lois, mêmes monnaies, mêmes poids et mesures chez tous les peuples du Péloponnèse. »

[2] A Thèbes, ceux qui mouraient sans enfans, ne laissaient pas leurs biens à leurs parens, mais à leurs compagnons de table, pour être dépensés en festins. Polyb., *extr. Const.*, Porphyr., 43. — Depuis vingt-six ans, il ne se rendait plus de jugemens chez les Béotiens (?). Polyb., *Ambass.*, 38. — A la suite d'une défaite qu'ils essuyèrent, ils déclarèrent que désormais ils ne prendraient part à aucune entreprise.

trer dans la ligue achéenne Sicyone, Corinthe, Athènes, enfin Mégalopolis, la grande ville de l'Arcadie. C'est de là que sortit l'habile général de la ligue achéenne, le mégalopolitain Philopœmen. Ainsi la fin de la Grèce rappela ses commencemens. Le dernier des Grecs fut un Arcadien (un Pélasge? *V.* le premier vol.)

La jeune fédération achéenne et arcadienne se trouvait placée entre deux populations jalouses, ennemies de l'ordre et de la paix. Au nord, les Étoliens, peuple brigand, pirates de terre, toujours libres de leur parole et de leurs sermens. Quand on leur demandait de ne plus prendre *les dépouilles des dépouilles*, c'est-à-dire de ne plus piller à la faveur des guerres de leurs voisins, ils répondaient : *Vous ôteriez plutôt l'Etolie de l'Etolie*[1]. Au midi, la vieille Sparte, barbare et corrompue, venait de

[1] Polyb., lib. XVII. — Belle conférence de Philippe et Flaminius. Finesse de conduite et lourdes plaisanteries du barbare. Philippe se plaint de ce que les Etoliens, priés par lui de révoquer la loi qui leur permettait *de prendre les dépouilles des dépouilles même* (c'est-à-dire de se mêler pour butiner aux guerres que leurs alliés même se font entre eux), ont répondu qu'on ôterait plutôt l'Etolie de l'Etolie. — Philippe aimait à rire ; il répond (lib. XVI) à Emilius qui lui demande raison de l'attaque d'Abydos et d'Athènes, qu'il lui pardonne sa hauteur pour trois raisons, parce qu'il est jeune, le plus beau de ceux de son âge, et qu'il porte un nom romain. — Voyant les Abydéniens se tuer les uns les autres, et précipiter leurs femmes et leurs enfans, il publia qu'il accordait trois jours à ceux qui voudraient se pendre.

reprendre dans une révolution sanglante son organisation militaire. Les stoïciens, esprits durs, étrangers à la réalité et à l'histoire, avaient fait dans la cité de Lycurgue le premier essai de cette politique classique qui se propose l'imitation superstitieuse des gouvernemens républicains de l'antiquité. Ce sont eux qui firent à Sparte l'éducation du jeune Cléomène, à Rome celle des Gracches et de Brutus[1]. Les moyens violens ne leur répugnaient pas. Poursuivant en aveugles leur étroit idéal, ils faisaient aisément abstraction des bouleversemens politiques et de l'effusion du sang humain. Pour rétablir l'égalité des biens, et l'organisation militaire de Sparte, Cléomène n'avait pas craint de commencer par massacrer les Éphores. Tout ce qu'il y avait de turbulent et de guerrier dans le Péloponnèse, trouvait à Sparte des terres et des armes. Les pacifiques Achéens périssaient s'ils ne se fussent donné un maître. Aratus appela contre Cléomène le Macédonien Antigone Doson, puis contre les Étoliens le roi Philippe, qui obtint un instant sur la Grèce une sorte de suprématie. Il en usa fort mal; au moment où il avait besoin de s'assurer des Grecs contre Rome, il se les aliéna par des crimes gratuits. Il déshonora la famille d'Aratus, l'empoisonna lui-même, tenta d'assassiner Philopœmen, s'empara d'Ithome en trahison. Les Étoliens et les

[1] V. leurs vies dans Plutarque.

Spartiates appelaient contre Philippe le secours de Rome, et le reste de la Grèce se défiait trop de lui pour le soutenir.

Toutefois Philippe était bien fort. Retranché derrière les montagnes presque inaccessibles de la Macédoine, il avait pour garde avancée les fantassins de l'Épire, et les cavaliers de la Thessalie. Il possédait dans les places d'Élatée, de Chalcis, de Corinthe et d'Orchomène, *les entraves de la Grèce*, comme disait Antipater. La Grèce était son arsenal, son grenier, son trésor. C'était d'abord la Grèce qu'il fallait détacher de lui pour le combattre avec avantage. Le premier consul, envoyé contre lui, ne sentit point cela, et perdit une campagne à pénétrer dans la Macédoine pour en sortir aussitôt. Son successeur (198), Flaminius, le vrai Lysandre romain, qui savait, comme l'autre, coudre la peau du renard à celle du lion, s'y prit plus adroitement. Un fait caractérise toute sa conduite en Grèce, lorsqu'il voulut s'emparer de Thèbes, il embrassa les principaux citoyens qui étaient venus au-devant de lui, continua sa marche en devisant amicalement jusqu'à ce qu'il fut entré lui et les siens dans leur ville. Il en fit partout à peu près de même. Lorsqu'un traître, vendu aux Romains, lui eut donné des guides pour tourner le défilé d'Antigone, d'où Philippe lui fermait la Macédoine et la Grèce, il eut l'adresse de détacher de lui l'Épire, en même

temps que les Achéens, pressés par les Spartiates, abandonnaient la Macédoine qui les abandonnait eux-mêmes sans secours. Des villes thessaliennes, Philippe avait ruiné les petites pour défendre le pays, les grandes s'en indignèrent et se livrèrent aux Romains. La Phocide, l'Eubée, la Béotie, échappèrent à son alliance. Philippe, réduit à la Macédoine, demanda la paix, et ne fit que refroidir les siens pour la guerre. C'est alors que Flaminius lui livra bataille en Thessalie, au lieu appelé Cynocéphales. Les Cynocéphales, ou *têtes de chiens*, étaient des collines qui rompirent toute l'ordonnance de la phalange. Ce corps redoutable où la force de seize mille lances se trouvait portée à une merveilleuse unité, n'était rien dès qu'il se rompait. La légion, mobile et divisible, pénétra dans les vides, et décida la grande question de la tactique dans l'antiquité. Philippe n'avait qu'une armée, qu'une bataille à livrer. Vaincu sans ressource, il demanda la paix.

Les Étoliens, à qui, selon leur traité avec Rome, toute ville prise devait appartenir, insistait pour que l'on ruinât Philippe. Flaminius déclara que l'humanité du peuple romain lui défendait d'accabler un ennemi vaincu. « Voulez-vous, leur dit-il, renverser avec la Macédoine le rempart qui défend la Grèce des Thraces et des Gaulois ? » Ainsi, les Étoliens ne gagnèrent rien à la victoire qu'ils

avaient préparée. Flaminius déclara que les Romains n'avaient passé la mer que pour assurer la liberté de la Grèce. Il présida lui-même les jeux Isthmiques (196), et fit proclamer par un héraut le sénatus-consulte suivant : « Le sénat et le peuple romain, et T. Q. Flaminius, proconsul, vainqueur de Philippe et des Macédoniens, déclarent libres et exempts de tout tribut, les Corinthiens, les Phocidiens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens Phtiotes, les Magnètes, les Thessaliens et les Perrhœbes ». Les Grecs en croyaient à peine leurs oreilles; ils firent répéter la proclamation; et tels furent leurs transports, que Flaminius faillit être étouffé [1]. En vain les Étoliens essayaient de montrer les desseins cachés de Rome. Comment ne pas croire les paroles d'un homme qui parlait purement le grec, qui faisait en cette langue des épigrammes contre les Étoliens, et suspendait au temple de Delphes un bouclier dans l'inscription duquel il faisait remonter les Romains à Énée? Les Grecs rendirent des honneurs divins au barbare. Ils dédièrent des offrandes *à Titus et Hercule, à Titus et Apollon.*

Leur enthousiasme fut au comble, lorsque Flaminius retira les garnisons des places de Corinthe, Chalcis et Démétriade, et qu'il ne laissa pas un sol-

[1] Plut., *in Flamin.*

dat romain en Grèce. Toutefois il avait refusé de délivrer Sparte du tyran Nabis; il avait maintenu Nabis contre les Achéens, Philippe contre les Étoliens, et laissait chez les Grecs plus de factions et de troubles qu'auparavant.

La modération de Rome n'était pas sans motif. L'Espagne et la Gaule lui demandaient alors les plus grands efforts. Le préteur Caton (195) combattait les Espagnols, prenait et démantelait quatre cents villes. Les Insubriens, défaits en trois sanglantes batailles où ils perdirent plus de cent mille hommes, n'avaient pas découragé par leur soumission (194) les Boïes et les Liguriens. Les premiers prolongèrent jusqu'en 192, les seconds plus longtemps encore, leur héroïque résistance. Dans la même année où Rome, menacée par les Boïes, déclarait qu'*il y avait tumulte*, les Étoliens éclataient dans la Grèce par une tentative contre Sparte, Chalcis et Démétriade. Ils appelaient en Grèce Antiochus-le-Grand. Hannibal projetait une confédération universelle contre Rome. Les Romains, en demandant aux Carthaginois qu'il leur fût livré, n'avaient fait que l'envoyer à Antiochus en Syrie, d'où il continuait de mettre le monde en mouvement contre Rome.

Antiochus, surnommé *le Grand*, se trouvait tel en effet par la faiblesse commune des successeurs

d'Alexandre. Encouragé par la mort prochaine de Philopater, il portait déjà les mains sur la Cœlésyrie et l'Égypte; il rétablissait Lysimachie en Thrace, il opprimait les villes grecques de l'Asie mineure. Lorsqu'à la prière de Smyrne, de Lampsaque et du roi d'Égypte, les Romains lui demandèrent compte de ses usurpations, il répondit fièrement qu'il ne se mêlait point de leurs affaires d'Italie[1].

Pour vaincre Rome, il fallait s'assurer de Philippe et de Carthage, et porter la guerre en Italie. C'était le conseil d'Hannibal; mais ce dangereux génie inspirait trop de méfiance à Antiochus[2]. Lui confier une armée et l'envoyer en Italie, c'était s'exposer à vaincre pour Hannibal. Le roi de Syrie écouta volontiers les Étoliens qui, dans leur système ordinaire d'attirer la guerre en Grèce pour profiter des efforts d'autrui, lui représentaient toutes les cités prêtes à se déclarer pour lui. Le roi, de son côté, promettait de couvrir bientôt la mer de ses flottes. Dans ce commerce de mensonges, chacun perdit. Antiochus amena seule-

[1] Appian. Συριακὴ, 8°. Amstel., 1670, I v., p. 141.

[2] *Hannibal* avait envoyé à Carthage un marchand de Tyr, qui afficha la nuit, dans le sénat, la lettre dont il était chargé, et se rembarqua. Appien. — Le même auteur dit que Scipion l'Africain et les autres députés du sénat, envoyés pour amuser Antiochus, eurent l'adresse perfide d'entretenir souvent Hannibal, et de le rendre par là suspect au roi de Syrie.

ment dix mille hommes en Grèce; les Étoliens lui donnèrent à peine un allié. Les armées romaines eurent le temps d'arriver et d'accabler les uns et les autres.

Antiochus passe l'hiver en Eubée, et perd le temps à célébrer ses noces (il avait plus de cinquante ans). Il insulte Philippe qu'il aurait dû gagner à tout prix, et le jette dans le parti des Romains en favorisant un prétendant à la couronne de Macédoine. Cependant les légions arrivent, et Antiochus, surpris après deux ans d'attente, est battu aux Thermopyles (192).

Il fallait alors défendre la mer et fermer l'Asie aux Romains. Ceux-ci, ayant obtenu le passage de Philippe, et des vaisseaux de Rhodes et du roi de Pergame, n'eurent à passer que l'Hellespont. Antiochus pouvait au moins défendre les places et consumer les Romains. Il demanda la paix et essaya de gagner les généraux, le consul Lucius Scipion, et Publius, le vainqueur de Carthage, qui voulait bien servir à son frère de lieutenant. Antiochus avait renvoyé à l'Africain, alors malade, son fils qui avait été pris. Celui-ci, en reconnaissance, avait fait dire à Antiochus de ne pas combattre avant que sa santé lui permît de retourner au camp. Mais le préteur Domitius, qui n'entrait point dans ces négociations équivoques, força Lucius Scipion de combattre pendant l'absence de son frère (près de Ma-

gnésie, 190)[1]. La victoire coûta peu aux Romains. Les éléphans, les chameaux montés d'archers arabes, les chars armés de faux, les cavaliers lourdement armés, les Gallo-Grecs, la phalange macédonienne elle-même, tout le système de guerre oriental et grec, échoua contre la légion. Les Romains eurent, dit-on, trois cent cinquante morts[2], et tuèrent ou prirent cinquante mille hommes (190 avant Jésus-Christ).

La paix fut accordée à Antiochus aux conditions suivantes : le roi abandonnera toute l'Asie mineure, moins la Cilicie. Il livrera ses éléphans, ses vaisseaux, et paiera quinze mille talens. C'était le ruiner pour toujours[3]. En Asie, comme en Grèce, les Romains ne se réservèrent pas un pouce de terre. Ils donnèrent aux Rhodiens la Carie et la Lycie ; à Eumène les deux Phrygies, la Lydie, l'Ionie et la Chersonnèse.

Mais avant de sortir d'Asie, ils abattirent le seul peuple qui eût pu y renouveler la guerre. Les Galates, établis en Phrygie depuis un siècle, s'étaient enrichis aux dépens de tous les peuples voisins sur lesquels ils levaient des tributs. Ils avaien

[1] Sur ces négociations très-équivoques des Scipions, *V.* Appian. *ibid.*, p. 172.

[2] Appian., *ibid.*

[3] Ce fut dès-lors un proverbe chez les Romains : ἦν Βασιλεὺς Ἀντίοχος ὁ Μεγας.

entassé les dépouilles de l'Asie mineure dans leurs retraites du mont Olympe. Un fait caractérise l'opulence et le faste de ces Barbares. Un de leurs chefs ou tétrarques publia que, pendant une année entière, il tiendrait table ouverte à tout venant; et non-seulement il traita la foule qui venait des villes et des campagnes voisines, mais il faisait arrêter et retenir les voyageurs jusqu'à ce qu'ils se fussent assis à ses tables [1].

Quoique la plupart d'entre les Galates eussent refusé de secourir Antiochus, le préteur Manlius attaqua leurs trois tribus (Trocmes, Tolistoboïes, Tectosages), et les força dans leurs montagnes avec des armes de trait, auxquelles les Gaulois, habitués à combattre avec le sabre et la lance, n'opposaient guères que des cailloux. Manlius leur fit rendre les terres enlevées aux alliés de Rome, les obligea de renoncer au brigandage, et leur imposa l'alliance d'Eumène qui devait les contenir (189).

[1] Athen., IV, 13.

SUITE

DU CHAPITRE VII.

Rome envahie par les idées de la Grèce[1]. — Scipion, Ennius, Nævius et Caton.

Les premières relations politiques de Rome avec la Grèce, formées par la haine commune contre Philippe, furent d'amitié et de flatterie mutuelles. Elles se souvinrent de la communauté d'origine; les deux sœurs se reconnurent ou firent semblant. La Grèce crut utile d'être parente de la grande cité barbare qui avait vaincu Carthage. Rome trouva de bon goût de se dire grecque. Chacune des deux crut avoir trompé l'autre. La Grèce y perdit sa liberté; Rome son génie original.

Dès les temps les plus anciens, Rome avait eu des relations avec les Grecs, soit par suite de l'origine pélasgique des peuples latins, soit par le voisinage

[1] La plupart des notes de ce chapitre ont été placées à la suite de la grande note sur l'incertitude de l'histoire des premiers temps de Rome, à la fin du 1er vol.

de la grande Grèce, principalement à cause de ses rapports antiques avec les cités grecques de Tarquinies et de Céré ou Agylla; celle-ci avait son trésor à Delphes, comme Sparte ou Athènes. On avait placé sur le mont Aventin des tables écrites en caractères grecs, qui contenaient le nom des villes alliées de Rome. Après la prise de Rome par les Gaulois, Marseille, autre ville grecque, envoya un secours d'argent aux Romains. Rome éleva une statue à un Hermodore qui, dit-on, interpréta les lois de la Grèce; elle rendit le même honneur à Pythagore, prétendu maître de Numa. Camille, après la prise de Veïes, envoya des présens à Delphes. Celle de Rome, par les Gaulois, fut connue de bonne heure à Athènes. Les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre, qui se plaignit, ainsi que plus tard Démétrius Poliorcète, des corsaires d'Antium, ville dépendante de Rome. Nous voyons qu'à Tarente on se moqua des ambassadeurs romains, parce qu'ils prononçaient mal le grec, ce qui prouve du moins qu'ils le prononçaient.

Depuis la guerre de Pyrrhus, les relations devinrent fréquentes. Les Romains se soumirent de plus en plus à l'empire des idées grecques, à mesure qu'ils prévalaient sur la Grèce, par la politique et par les armes. Et d'abord, la religion latine fut vaincue par l'éclat des mythes étrangers. Les dieux

hermaphrodites de la vieille Italie se divisèrent d'abord en couples, et peu à peu leurs légitimes et insignifiantes moitiés cédèrent modestement la place aux brillantes déesses de la Grèce. Les dieux mâles résistèrent mieux à l'invasion. Le grand dieu des Latins, Saturne, se maintint en épousant la grecque Rhea. Mars, le dieu des Sabins, resta veuf de la vieille Neriene. Le dieu étrusco-latin, Janus-Djanus, méconnut Djana sous le costume hellénique d'une chasseresse légère; mais il resta à côté du Zeus grec, et, dans les prières, fut même nommé avant lui [1].

Les héros grecs passèrent l'Adriatique avec les dieux. Castor et Pollux éclipsèrent, sans pouvoir les déposséder, les Pénates, leurs frères, qui depuis si long-temps gardaient fidèlement le foyer italique. Les dieux stériles de l'Italie devinrent féconds par la vertu du génie grec; une génération héroïque leur fut imposée; au défaut d'enfans légitimes, l'apothéose leur en donna d'adoption. Entre toutes les traditions répandues sur la fondation de Rome, le peuple romain choisit la plus héroïque, la plus conforme au génie grec, la plus éloignée de l'esprit sacerdotal de la vieille Italie. Les généraux romains prirent le titre de descendans d'Énée, dans leurs offrandes au temple de Delphes. Un fils de Mars,

[1] V. le 1[er] volume.

nourri par une louve, selon l'usage des héros de l'antiquité, devint le fondateur de Rome. Le sénat déclara les citoyens d'Ilium parens du peuple romain, et fit fondre en airain la louve allaitant les jumeaux.

. . . .

Jusqu'à la seconde guerre punique, Rome n'avait pas eu d'historien. Elle était trop occupée à faire l'histoire pour s'amuser à l'écrire. A cette époque, la toute-puissante cité commença à se piquer d'émulation, et commanda une histoire romaine aux Grecs établis en Italie. Le premier qui leur en fournit une, fut un Dioclès de Péparèthe. Examinons quels pouvaient être les matériaux dont il disposait.

Les patriciens, gardiens sévères de la perpétuité des rites publics et privés, avaient, malgré la barbarie de Rome, préparé à l'histoire deux sortes de documens. Les premiers étaient une espèce de journal des Pontifes (*Grandes annales*), où se trouvaient consignés les prodiges, les expiations, etc. Les seconds, (*Livres de Lin*), livres des magistrats, mémoires des familles, généalogies, inscriptions des tombeaux, comprenaient tous les monumens de l'orgueil aristocratique, tout l'héritage honorifique des *gentes*, Une grande partie de ces monumens divers avait péri dans l'incendie de Rome. Toutefois on avait retrouvé des tables de lois, des traités, que personne ne pouvait plus lire au temps de Po-

lybe. Tous ces monumens ne devaient être ni très-authentiques, ni fort instructifs. Le génie mystérieux de l'aristocratie avait dû, chez un peuple et dans un âge illétré, se contenter des plus brèves indications. En outre, ces livres, ces tables enfermés dans les temples et dans les maisons des nobles, restitués, augmentés, supprimés à volonté, avaient dû arriver au temps des guerres puniques, dans un état étrange d'altération et de falsification.

La tradition pouvait-elle au moins suppléer à l'insuffisance des monumens écrits? Les Romains n'ont-ils pas eu, comme tous les peuples barbares, une poésie populaire, où l'on pût retrouver leur histoire primitive, ou du moins leur génie, leurs mœurs originales? Plusieurs passages des anciens portent à le croire. Toutefois, peu de nations me semblent s'être trouvées dans des circonstances moins favorables à la poésie. Des populations hétérogènes, enfermées dans les mêmes murs, empruntant aux nations voisines leurs usages, leurs arts et leurs dieux; une société tout artificielle, récente et sans passé; la guerre continuelle, mais une guerre de cupidité plus que d'enthousiasme; un génie avide et avare. Le Clephte, après le combat, chante sur le mont solitaire. Le Romain, rentré dans sa ville avec son butin, chicane le sénat, prête à usure, plaide et dispute. Ses habitudes sont celles du jurisconsulte; il interroge grammaticalement la lettre de

la loi, ou la torture par la dialectique, pour en tirer son avantage. Rien de moins poétique que tout cela.

La poésie ne commença pas dans Rome par les patriciens, enfans ou disciples de la muette Étrurie, qui dans les fêtes sacrées défendait le chant, et ne permettait que la pantomime. Magistrats et pontifes, les *pères* devaient porter dans leur langage cette concision solennelle des oracles que nous admirons dans leurs inscriptions. Quant aux plébéiens, ils représentent dans la cité le principe d'opposition, de lutte, de négation. Ce n'est pas encore là que nous trouverons le génie poétique.

Si Rome eut des chants populaires, elle les dut probablement aux cliens qui assistaient aux festins de leurs patrons, combattaient pour eux et célébraient les exploits communs de la *gens*. Dans le nord aussi, le chantre, comme le guerrier, est l'homme du *roi*. Ce nom de *roi* est celui par lequel à Rome même les petits désignaient les grands, soit par flatterie, soit par malignité. Dans l'Allemagne, où l'homme se donne à l'homme sans réserve et avec un dévoûment si exalté, les vassaux chantaient leur seigneur de toute leur âme. A Rome, où le client se trouvait, comme plébéien, en opposition d'intérêts avec son patron, la poésie dut être de bonne heure glacée par le formalisme d'une inspiration officielle. Ces chants méritaient probablement d'être oubliés, et ils le furent. Consacrés

à la gloire des grandes familles, ils importunaient l'oreille du peuple. Les plébéiens, sans esprit de famille, sans passé, sans histoire, ne regardaient que le présent et l'avenir. Rome, de si petite devenue si grande, avait d'ailleurs intérêt d'oublier. Elle ne se souciait pas de savoir que les vaincus Étrusques et Gaulois lui avaient autrefois fait payer une rançon.

Pauvres furent donc les matériaux de l'histoire romaine, plus pauvre la critique de ceux qui les mirent en œuvre. Les Grecs de cette époque étaient devenus entièrement incapables de pénétrer le profond symbolisme des vieux âges. Toutes les fois que l'antiquité, par poésie ou par impuissance d'abstraire, personnifiait une idée, lui donnait un nom d'homme, Hercule, Thésée ou Romulus, le grossier matérialisme des critiques alexandrins, la prenait au mot, s'en tenait à la lettre. La religion était descendue à l'histoire, l'histoire à la biographie, au roman. L'homme avait paru si grand dans Alexandre que l'on n'hésitait pas de faire honneur à des individus de tout ce qu'une saine critique eût expliqué par la personnification d'un peuple, ou d'une idée. Ainsi le fameux Evéhmère dans son voyage romanesque à l'île de Panchaïe, avait lu dans les inscriptions d'Hermès, que les dieux étaient des hommes supérieurs, divinisés pour leurs bienfaits. Encore, cette supériorité n'était-elle pas tou-

jours fort éclatante. Vénus n'était originairement qu'une entremetteuse de profession qui eut l'honneur de fonder le métier. Cadmus, ce héros mythique, qui suit par tout le monde la trace de sa sœur, et sème dans les champs de Thèbes les dents du dragon, n'est plus dans Évéhmère qu'un cuisinier du roi de Sidon, qui se sauve avec une joueuse de flûte.

Cette critique, dominée par le matérialisme d'Épicure, passa de Grèce à Rome avec Dioclès. Dioclès fut suivi par Fabius Pictor, Fabius par Cincius Alimentus, Caton et Pison. Fabius est méprisé de Polybe et même de Denys. Caton avait un but plus moral que critique; il dit lui-même qu'il écrivait son histoire en gros caractères, pour que son fils eût de beaux exemples devant les yeux. Que dire de la puérilité de Pison et de Valérius d'Antium? Ce sont là les sources où puisèrent Salluste pour sa grande histoire, Cornelius Nepos, Varron, Denys et Tite-Live. Le génie de Rome était un génie pratique, trop impatient, trop avide d'application, pour comporter les lentes et minutieuses recherches de la critique. C'est le génie des mémoires et de l'histoire contemporaine; Scaurus, Sylla, César, Octave, Tibère, avaient laissé des mémoires. Les histoires de Tacite ne sont autre chose que des mémoires passionnés contre les tyrans.

Fabius, Caton, Cincius, Pison, Valérius, Tite-

Live enfin, l'éloquent metteur en œuvre de cette romanesque histoire, suivirent religieusement les Grecs, s'informant peu des monumens originaux. L'histoire était généralement pour les Romains un exercice oratoire, comme nous le savons positivement pour Salluste, comme on le voit dans Tite-Live, partout où nous pouvons le comparer avec Polybe. Pour Denys, on ne peut lui refuser une connaissance minutieuse des antiquités, mais il a cru épurer l'histoire romaine en la prosaïsant. Il ne dira pas que, sur quinze mille Fidénates, Romulus en tua la moitié de sa main; il lui attribuera telle institution qui n'a pu s'inscrire dans les lois, mais plutôt s'introduire dans les mœurs par la force du temps et de l'habitude (la puissance paternelle, le patronage, etc.). Il vantera la probité des compagnons de Romulus. Partout de plates réflexions. Dans les harangues qu'il prête à ses personnages, à Romulus, à Coriolan, etc., vous sentirez l'avant-goût de l'imbécillité byzantine.

Les Grecs flattèrent leurs maîtres, en supprimant tout ce qui pouvait humilier Rome, en la représentant dès son berceau telle qu'au temps des guerres puniques. Ils flattèrent la Grèce, en rapprochant autant qu'ils pouvaient la barbarie italique de l'élégance et de la civilisation des cités ioniennes. Ils flattèrent surtout les grandes familles de Rome, qui, au temps des guerres de Philippe, d'Antiochus et de

Persée, disposaient souverainement du sort de leur patrie.

Aucune famille n'avait à cette époque des rapports plus étroits avec la Grèce, que les Fabii et les Quintii. Nous avons vu que le premier historien latin de Rome, Fabius Pictor, dont le surnom héréditaire indique assez qu'une branche de cette famille cultivait les arts de la Grèce, fut envoyé par le sénat pour consulter l'oracle de Delphes, après la bataille de Cannes. C'est un des Quintii, Titus Quintius Flaminius, qui, après sa victoire sur Philippe, fit proclamer aux jeux isthmiques l'indépendance de la Grèce. Lisez dans Plutarque quelle fut en ce moment la joie crédule et l'enthousiasme de la Grèce. Vous comprendrez la faveur avec laquelle les historiens grecs de Rome ont traité la famille de leur libérateur.

Au premier siècle de la république, les consulats pleuvent sur ces deux familles. Un Fabius, un Quintius portent également le nom belliqueux de *Cæso*, c'est-à-dire, celui qui frappe et qui tue, comme les Francs donnaient à leur Karl le nom de *Martel*. La grande bataille de Veïes est le chant des Fabius. L'armée jure aux consuls de revenir victorieuse; un des deux Fabius périt, mais l'autre le venge, décide la victoire par sa valeur, et refuse un triomphe funesté par la mort de son père. Les Fabii se partagent les blessés, et les soignent à leurs

dépens. Cette famille héroïque s'offre au sénat pour soutenir à elle seule la guerre de Veïes. Ils partent au nombre de trois cent six (*Voy.* plus haut nos remarques sur ce nombre), tous patriciens, tous de la même *gens*, tous, selon la puérile exagération de l'historien, *dignes de présider un sénat dans les plus beaux temps de la république*. Les Veïens ne peuvent triompher de ces héros que par la ruse. Les trois cents tombent dans une embuscade et y périssent. A eux tous ils n'avaient laissé qu'un fils à la maison; c'est de lui que sortirent les branches diverses de la *gens* Fabia. Un Fabius sort du Capitole assiégé et traverse seul l'armée des Gaulois, pour accomplir un sacrifice sur le mont Quirinal.

Les Quintii donnent à Rome cet idéal classique du guerrier laboureur, destiné à faire honte, par son héroïque pauvreté, au siècle où les Romains commençaient à lire l'histoire. Tiré de la charrue pour la dictature, Quintius Cincinnatus délivre une armée romaine, et au bout de quinze jours, retourne à la charrue. Le consul délivré s'appelle Minutius, comme celui que le Fabius Cunctator des guerres puniques sauva des mains d'Hannibal. Cincinnatus, comme Fabius, vend son champ pour dégager sa parole, et sacrifie son bien à l'honneur. Tous deux sont d'inflexibles patriciens, qui dédaignent les vaines clameurs du peuple.

Les Marcii, qui combattirent Persée, et qui furent si long-temps employés dans les négociations de la Grèce, méritaient bien aussi d'être traités avec faveur dans l'histoire. Cette famille est plébéienne; C. Marcius Rutilus est le premier censeur plébéien. Qu'importe? Une branche de cette famille est distinguée par le surnom de *rex*, qui veut dire simplement homme puissant, patron. Le généalogiste grec en conclut qu'ils descendent d'un roi de Rome, d'Ancus Martius; et si ce n'est pas assez, ils remonteront à Mamercus, fils de Numa, quoique, selon la tradition (Denys, Plut.), Numa n'ait pas eu d'enfant mâle. Trois autres fils de Numa, Pinus, Pompo et Calpus, seront la tige des Pinarii, des Pomponii et des Calpurnii. Les Pomponii sont chevaliers, les Calpurnii sont des hommes nouveaux, qui n'arrivent au consulat qu'en 573. Rien n'arrête le faussaire. La gens Pomponia met sur ses médailles l'image barbue de Numa; les Marcii mettent sous les leurs la tête de Numa et le port d'Ostie, fondé par Ancus Martius, ou bien encore Ancus et un aqueduc fondé par ce roi et rétabli pour l'honneur de la famille par le préteur Q. Marcius Rex.

Ce n'est pas tout. Quintius Cœso, exilé pour ses violences, est accusé par la tradition d'être revenu avec des Sabins et des esclaves, et de s'être un instant emparé du Capitole. La pudeur patricienne

des Quintii repousse l'accusation et jette un voile sur cette circonstance. Les Marcii plébéiens sont moins difficiles; ils prennent pour un des leurs ce dont les Quintii ne veulent pas. Un crime antique n'est point déshonorant. *Q. Marcius* Coriolanus se vengera d'une injuste condamnation, en amenant l'étranger contre sa patrie. Mais le flatteur des Marcii n'ose ni lui faire prendre le Capitole, ni lui donner la honte d'avoir été repoussé. Il craint d'humilier Rome ou son héros. Les larmes d'une mère désarmeront Coriolan, et sauveront à la fois Rome et l'historien.

Les autres généraux qui font la guerre en Grèce, n'ont pas une moins illustre origine. Les Sulpicii, remontent du côté paternel jusqu'à Jupiter, du côté maternel jusqu'à Pasiphaé. Quoique cette famille ne soit pas même romaine d'origine, P. Sulpicius *Quirinus* n'en met pas moins sur ses médailles la louve allaitant Quirinus. Les Hostilii, plébéiens parvenus au consulat à la fin du sixième siècle, portent sur leurs médailles la tête du roi Tullus, leur prétendu aïeul. Quant aux Acilii, Manius Acilius Glabrio, vainqueur d'Antiochus aux Thermopyles, est leur premier consul; et il n'est pas jugé assez noble pour arriver à la censure. Mais donnez-leur. le temps. Un siècle plus tard, ils descendent d'Énée.

Ainsi les Romains et les Grecs vivaient dans un

échange de flatteries mutuelles. Les premiers, comme cet A. P. Albinus, dont se moquait Caton, s'exerçaient à écrire en grec [1], et demandaient pardon au lecteur de leur ignorance de cette langue. Flaminius faisait des vers grecs. Dès cette époque les grands de Rome ne manquaient pas d'avoir parmi leurs esclaves ou leurs cliens quelque grammairien, quelque poète grec, qui faisaient l'éducation des enfans et souvent celle du père. Ainsi le farouche et vindicatif Livius Salinator, celui même qui dans sa censure osa noter trente-quatre des trente-cinq tribus, avait auprès de ses enfans le Tarentin Livius Andronicus [2] qui traduisit en latin l'Odyssée, et donna sur le théâtre des imitations des drames grecs; le poète lui-même y figurait comme acteur. Paul Émile, ce pontife austère, cet augure minutieux, avait dans sa famille des pédagogues grecs, grammairiens, sophistes, rhéteurs, sculpteurs, peintres, écuyers, veneurs, etc. [3] Scipion l'Africain eut pour client et pour panégyriste le fameux Ennius. Né dans la grande Grèce (à Rudiæ [4], en Calabre), cen-

[1] Je l'excuserais, disait Caton, s'il eût été condamné à écrire en grec par ordre des Amphictyons. Polyb., *ext. Const.* Porphyr., 87.

[2] Qui jouait lui-même ses pièces. *V.* le curieux passage de Valère-Maxime, liv. II, c. 4, sur le théâtre, les jeux, les gladiateurs, etc.

[3] Plutarch., *Pauli Emil. vita*, c. 3, 7.

[4] A Rudiæ, en Calabre, au milieu des villes grecques (Sueton., *De illust. grammat.*, c. 1.). Centurion en Sicile, il se distingue sous Titus

turion en Sicile, sous T. Manlius Torquatus, et en Espagne sous Scipion, à la fois Osque, Grec et Romain, il se vantait d'avoir trois âmes. Il enseigna le grec sur l'Aventin[1], imita la Grèce avec originalité, et crut avoir rendu les Romains conquérans en poésie, comme ils l'étaient en politique par les armes de Scipion. Il se sut si bon gré d'avoir altéré l'originalité de l'Italie, qu'il se plaisait à appeler les Romains du nom de *Grecs*. Le grand poème d'Ennius eut pour sujet la seconde guerre punique, c'est-à-dire, les exploits de Scipion. Le meilleur morceau qui nous en reste, est le portrait du bon et sage client; c'est sans doute celui d'Ennius lui-même[1]. Les Scipions qui avaient confisqué son gé-

Manlius Torquatus (Sil. Ital., XII, 390); combat ensuite en Espagne, à côté du grand Scipion. (Claudian. in lib. de 11 Cons. Stil. præf. Cic., *pro Archiâ*, c. 9). Il enseigne le grec sur le Mont-Aventin (Sueton, II. Cicer., *De Orat.* II, 68). Il va en Grèce avec M. Fulvius Nobilior (Cicer., *pro Archiâ*, c. 11). — Caton blâme Fulvius d'avoir mené Ennius avec lui (Cicer., *Tusc.*, I, 20.) — Lié à la Grèce par l'éducation, à l'ancienne Italie par la naissance et par la langue (il se donne pour descendant de Messapus. Serv., *in Æn.*, VII, 691; Sil. Ital., XII, 393), à Rome par ses sentimens et son admiration; il pouvait donc bien se vanter d'*avoir trois âmes*. (Gell., N. A., XVI, 17). — Après avoir mené les Romains à l'école de la Grèce, il s'applaudit de ce succès, et les appela *Grecs* (Fest. *v. Sos*, et Scaliger). — Scipion fit placer la statue d'Ennius parmi les monumens de la *gens Cornelia*. Val. Max., VI, 8.

[1] Hocce loquutu' vocat, queicum bene saipe libenter
Mensam, sermonesque suos, rerumque suarum
Comiter impertit; magna quom lassu' dieei

nie au profit de leur gloire, ne lâchèrent pas Ennius après sa mort, et l'enfermèrent dans leurs tombeaux.

Parti fuvisset, de summeis rebu' gerundeis
Consilio, endo foro lato, sanctoque senatu.
Quoi res audacter magnas parvasque jocumque
Eloqueretur; tincta maleis, et quoi bona dictu
Evomeret, seiqua vellet tutoque locaret:
Queicum molta volutat gaudia clamque palamque.
Ingenio quoi nolla malum sententia suadet,
Ut faceret facinus levis aut malus, doctu', fidelis,
Suavis homo, facundu', suo contentu' beatus,
Sceitu', secunda loquens in tempore, commodu', verbum
Paucum, molta tenens, anteiqua, sepolta, vetusta;
Quai faciunt mores veteresque novosque tenentem;
Moltarum veterum legum, divomque hominumque
Prudentem, quei molta loqueive tacereve posset.
Hunc inter pugnas compellat Servilius sic.

(Gellius, lib. XII, cap. 4.)

Voici quelques autres fragmens d'Ennius :

Non habeo denique nauci Marsum augurem,
Non vicanos haruspices, non de circo astrologos,
Non isiacos conjectores, non interpretes somniûm:
Non enim sunt ii, aut scientia, aut arte divinei;
Sed superstitiosi vates, impudentesque hariolei,
Aud inertes, aut insanei, aut quibus egestas imperat:
Qui sibei semitam non sapiunt, alteri monstrant viam;
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam ipsei petunt:
De his divitiis sibi deducant drachmam, reddant cœtera;
Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias.

(Cic., *De Divinatione.*, I.)

At tuba terribilei sonitu taratantara dixit...

(Priscianus et Servius.)

Quomque caput caderet sonitum tuba sola peregit.

Ainsi Rome recevait docilement en littérature le joug de la Grèce, comme en politique celui de l'aristocratie protectrice des Grecs, celui des Mé-

Et pereunte viro, rauco sonus aire cucurrit....
Anseris et tutum voce fuisse Jovem.... (Propertius.)

Moribus anteiqueis res stat romana vireisque.
(D. Augustinus ex Cicerone, *De republica*, lib. V.)

.... Stolidum genus Ajacidarum,
Bellipotentes sunt magi', quam sapientipotentes.
(Nonius in *Stirpe*.)

Nec mi aurum posco, nec mi precium dederitis,
Nec cauponantes bellum, sed belligerantes;
Ferro, non auro, veitam cernamus utreique,
Vosne velit an me regnare hera, quidve ferat fors,
Virtute experiamur; et hoc simol accipe dictum;
Quorum virtutei bellei fortuna pepercit,
Horumdem me leibertatei parcere certum 'st.
Dono ducite, deque volentibu' cum magneis Dis.
(Cicero, *De officiis*, lib. I.)

Quei potis ingenteis oras evolvere bellei.
(Diomedes, in POTIS.)

Non semper vostra evortit, nunc Jupiter hac stat.
(Macrobius, *Sat.*, lib. VI, cap. I.)

Fortibus est Fortuna viseis data.... (Id., ibid.)

Africa terribilei tremit horrida terra tumoltu
Undique, multimodis consumitur anxia coireis:
Omnibus endo loceis ingens apparet imago
Tristitiai, oculosque manusque ad sudera lassas
Protendunt, exsecrando duci' facta reprendunt.
Poinei, pervortentes omnia, circum cursant.
(Festus, in *Metonymia*.)

Hostem quei feriet mihi erit Cartaginiensis,

tellus, des Fabius, des Quintius, des Æmilius, des Marcius, des Scipions surtout. Ces nobles orgueilleux qui foulaient si cruellement la vieille Italie

Quisquis erit, cujatis erit. (Diomedes, in *abnuo.*)

Clamor ad cœlum volvendu' per æthera vagit.
(Varro, L., lib. VI.)

Marci filius : is dictus popularibus oleis
Quei tum veivebant homines, atque oivom agitabant,
Flos delibatus popolei suadaique medolla.
(Cicero, in Bruto.)

Egregie cordatus homo, Catus Ailiu' Sextus.
Quei vicit non est victor, nisi victu' fatetur...
(Nonius, in *obsidium.*)

. . . . Forum, putealque Libonis
Mandabo siccis; adimam cantare severis.
(Servius, ad *Georgic.*, lib. III.)

Q. Ennii epitaphium ab ipsomet conditum :
Adspicite, o ceiveis, senis Ennii imagini formam.
Heic vostrum panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrumeis decoret, nec funera fletu
Facsit. Quur? volito vivu' per ora virum.
(Cicero, *Tusc. quæst.*, lib. I)

P. Scipionis Africani tumulus :
Heic est ille situs, quoi nemo ceivei', neque hostis
Quibit pro facteis reddere operæ pretium.
(Cicero, *De Legibus*, II.—Seneca, lib. XIX, *epist.* 109.)

Eo ego ingenio natus sum, amicitiam
Atque inimicitiam in fronte promptam gero.
(Ex incerto libro.)

Flagitii principium est nudare inter civeis corpora.
(Cic., *Tusc.*, lib. IV.)

Philosophandum est paucis, nam omnino haud placet.
(Gellius, lib. V, cap. 15.)

dont les armes leur soumettaient le monde, accueillaient avec faveur les hommes et les mœurs étrangères. Ils fermaient Rome aux Italiens, pour l'ouvrir aux Grecs. Peu à peu s'effaçait le type rude et fruste du génie latin. On ne trouvait plus de vrais Romains que hors de Rome, chez les Italiens, par exemple à Tusculum en Caton, et plus tard dans ce paysan d'Arpinum, qui fut Marius.

Le premier vengeur que se suscite l'Italie, est le Campanien Nævius[1], comme Ennius, soldat des

[1] Le premier, selon Varron, qui ait employé le vers saturnin (?) : « Saturnium in honorem Dei Nævius invenit. » Varr. VI. Festus, v. Saturnus. — Inventeur de la tragédie *prætextata*, où les caractères sont romains. — Il attaque les Scipions (Gell., VI, 8), les Métellus (Terentian. Maur., v. 2717):

Fato Metelli Romæ fiunt consules.

A quoi ils répondirent :

Dabunt malum Metelli Nævio poetæ.
(Asconius Pedianus ad Cic., Act. I in Verrem., c. 10.)

Voici d'autres fragmens de Nævius :

— Nonius, in *revortit.*

Age nunc quando *rhetoricasti*, responde quod te rogo.

— Nonius, in *multare.*

Et asseri laudes ago (*ego?*) cum votis me multatis meis, quod
Præter spem quem vellem audiebam : hoc mihi Ennius.
(Colax Nævii.)

Ex Protecto Nævii. — Diomedes, in *patio ;*

guerres puniques, le même peut-être qui organisa les vélites romains. Celui-ci n'emprunta point le mètre grec; ce fut dans le vieux vers saturnin, qu'il

Populus patit : tu patias modo.

Ex Tarentillâ Nævii. — Sosipater in *quanti* :

Quæ ego in theatro hic meis probavi plausibus,
Ea non audere quemquam regem rumpere,
Quanto libertatem hanc hic superat servitus abolute.

(Gellius, lib. VI, c. 8.)

Exorde du grand poème de Nævius, restitué selon les conjectures d'Hermann (*Doctrina metrica*) :

Qui terrai Latiai hemones contuserunt
Viros frudesque Pœni, fabor.

Passage de Nævius, d'après Merula, *ad Ennium*, p. 417, ex Calpurnio.

Sic Pœni contremiscunt artubus universim;
Magni metus tumultus pectora possidet :
. . . . Cæsum funera agitant,
Exsequias ititant, temulentiamque tollunt
Festam.
Superbiter contemptim conterit legiones.

(Nævius, in Nonio, verbis *contemptim*, *superbiter*.)

. . . . Etiam qui
Manu res magnas sæpe gessit gloriose,
Cujus facta viva vigent, qui apud gentis solus præstat,
Eum suus pater cum pallio uno ab amicâ abduxit.

(Nævius, *in Gellio*, VI, 8.)

Mortalis immortalis flere si foret fas,
Flerent divæ camenæ Nævium poetam.
Itaque postquam est Orcino traditus thesauro,
Obliti sunt Romæ loquier latina lingua.

(Nævius, *in Gellio*, I, 24.)

attaqua tour à tour les Claudius, les Métellus, les Scipions même. Le peu de fragmens qui nous restent de lui, sont pleins d'allusions piquantes à la tyrannie des nobles, à la servilité de leurs créatures. — *Allons, souffre de bonne grâce; le peuple souffre bien. — Quoi! ce que j'approuve, ce que j'applaudis au théâtre, ne pourra librement vexer nos rois du sénat! oh! la tyrannie domine ici la liberté* (Fragm. *de la petite Tarentine*). — *Les Métellus naissent consuls à Rome*[1]; jeu de mots sur le mot *metellus,* qui voulait dire porte-faix, sur l'incapacité de cette puissante famille, et sur ses nombreux consulats. Les Métellus se piquèrent et répondirent par un vers sur la même mesure :

Les Métellus te porteront malheur.

Ils ne s'en tinrent pas là; ils firent jeter en prison Nævius. Le poète incorrigible fut si peu intimidé, qu'il y fit deux comédies, et ne craignit pas cette fois de s'attaquer aux Scipions :

Cet homme dont le bras fit maint exploit pompeux,
Dont le nom glorieux brille, éclate aujourd'hui,
Qui seul est grand aux yeux des nations;
Celui-là même, un certain soir,
Son père l'emmena de chez sa bonne amie,
Vêtu légèrement : il n'avait qu'un manteau.

Le trait était d'autant plus pénétrant, qu'alors même Scipion, déjà vieux, avait dans sa maison commerce avec une esclave, et que la connivence d'une épouse débonnaire cachait seule sa honte domestique[1].

Les Scipions invoquèrent la loi atroce des Douze-Tables, qui condamne à mort l'auteur de vers diffamans. Heureusement pour le poète, les tribuns intervinrent. Mais il n'en subit pas moins la honte d'une sorte d'exposition publique, et fut relégué en Afrique. Un poète de l'âge suivant, qui s'en tenait prudemment à la satire générale des villes, le comique Plaute, s'est complu à peindre la triste figure du pauvre Campanien, *cloué à la colonne avec deux gardes, qui ne le quittent ni nuit ni jour*[2]. Nævius laissant l'Italie pour jamais, lui fit ses adieux dans une épitaphe digne de Catulle, qu'il se composa lui-même, et où il déplorait avec sa propre ruine celle de l'originalité italienne. *Que les immortels pleurent les mortels, ce serait chose indigne. Autrement, les déesses du chant pleureraient Nævius le*

[1] Valer. Max., VI, 6. — Selon Valérius d'Antium, un des plus anciens historiens de Rome, la fameuse anecdote de la continence de Scipion serait controuvée; il n'aurait pas rendu la fille à ses parens. Gell. VI, 8.

[2] *In Mil. Glorios.*, v. 211.

Nam os columnatum poetæ incsse audivi barbaro,
Cui bini custodes semper totis horis accubant.

poète. Une fois Nævius enfoui au trésor de Pluton, ils ne surent plus à Rome ce que c'était que parler langue latine. Toutefois le peuple garda un bon souvenir au courageux ennemi des nobles. Il donna le nom de Nævius à une porte de Rome[1]; et cent

[1] Varr., *de L. lat.*, IV, 45. — Banni (*Euseb.*, *Chron.*, *Olymp.*, CXLIV), il meurt à Utique, à la fin des guerres puniques. (Cependant *V.* Cic. *Brut.*, c. 15.) — Sur la vie d'Ennius et de Nævius, *V.* Blum, *Einleitang*, etc.

N'ayant plus occasion de revenir sur cette époque de la littérature romaine, nous placerons ici quelques fragmens importans des successeurs immédiats d'Ennius et de Nævius.

Pacuvii *Fragm.*

Nam istis qui linguam avium intelligunt;
Plusque ex alieno jecore sapiunt, quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo.
(Cic., *De divin.*, I.)

Ego odi homines ignavâ operâ, et philosophâ sententiâ.
(Gell., XIII, 8.)

Adolescens, tamen etsi properas, hoc te saxum rogat
Uti se adspicias : deinde quod scriptum est, legas :
Heic sunt poetæ Pacuvii Marci sita
Ossa ; hoc volebam, nescius ne esses ; vale.
(Gell., I, 24.)

S. Cæcilii, *Frag.*

Nam novus quidem Deus repertus est Jovis.
(Ex *Epistolâ* Priscianus, in *Jovis.*)

L. Accii, *Frag.*

Calones, famuli metellique, caculæque.
(Ex *Annibalibus* Festus, in *Metelli.*)

Nihil credo augusibus, qui aures verbis divitant

cinquante ans après, Horace, avec tout son mépris pour la vieille littérature de sa patrie, était obligé de dire : *Pour Nævius, on ne le lit pas, on le sait; il est, comme d'hier, dans toutes les mémoires.....*

La lâche victoire des nobles sur Nævius ne les préserva pas d'attaques plus sérieuses. Dans cette époque de la gloire et de la toute-puissance des Scipions, un patricien de la famille toujours popu-

Alienas, suas ut auro locupletent domos.
(Ex *Astyanacte* Nonius, in *divitant.*)

Multi iniqui atque infideles regno, pauci sunt boni.
(Cic., *De off.*, III.)

L. Lucilii, *Frag.*

Scipiadæ magno improbus objiciebat Asellus
Lustrum illo censore malum infelixque fuisse.
(Ex. XI, L. *Satyr.* — Nonius.)

Nam vetus ille Cato lacessisse appellari, quod conscius ipse non erat sibi.
(Ex XIV, lib. *Satyr.* — Caper apud Pris., in *lacesso*)

Cohibet et domi Mœstus se Albinus, repudiam quod filiæ remisit.
(Ex XVIII libr. *Satyr.* — Nonius, in *remittere.*)

Vellem concilio vestrum, quod dicitis, olim,
Cœlicolæ, vellem, inquam, adfuissemu' priore
Concilio. (Servius, in IX *Æn.*)

Ut nemo sit nostrum quin aut pater optimu' divum,
Aut Neptunu' pater, Liber, Saturnu' pater, Mars,
Janus, Quirinus pater, nomen dicatur ad unum.
(Lactantius, lib. IV, cap. 3.)

Lactantius, IV, 5.

Nunc vero à mane ad noctem, festo atque profesto

laire des Valerii, Valerius Flaccus, fit venir de Tusculum, et établit près de lui à Rome un jeune Italien d'un génie singulièrement énergique, d'un courage éprouvé et d'une éloquence mordante. C'était un homme roux, aux yeux bleus, d'un aspect barbare, et d'un regard qui défiait ami et ennemi. Son nom de famille était *Porcius* (le porcher). Mais il était si avisé dès son enfance, qu'on l'avait surnommé *Caton*[1]. A dix-sept ans, il avait servi contre

Totus item pariterque die populusque patresque
Jactare indu foro se omnes, decedere nusquam,
Uni se atque eidem studio omnes dedere, et arti,
Verba dare ut caute possint, pugnare dolose,
Blanditia certare, bonum simulare virum se,
Insidias facere, ut si hostes sint omnibus omnes.

Cicero *de finibus*.

Græcum te Albuti, quam Romanum atque Sabinum,
Municipem ponti, Titi, Anni, centurionum
Præclarorum hominum, ac primorum, signiferumque,
Maluisti dici. Græce ergo prætor Athenis,
Id quod maluisti, te, quum ad me accedis, saluto,
Χαῖρε, inquam, Tite, lictores, turma omni cohorsque,
Χαῖρε Τίτε hinc hostis Muti Albutius, hinc inimicus.

Cic. *in Oratore*, lib. III,

Quam lepide lexeis compostæ ut tesserulæ omnes,
Arte pavimento, atque emblemate vermiculato,
Crassum habeo generum : ne *rhetoricoteros* tu sis.

[1] Ces détails et la plupart de ceux qui suivent sont tirés de Plutarque.

Hannibal. Depuis, il cultivait un champ voisin de celui du vieux Manius Curius, le vainqueur des Samnites. Le matin, il allait répondre sur le droit et plaider dans les petites villes voisines de Tusculum. Puis, il revenait, se mettait tout nu, labourait avec ses esclaves, mangeait avec eux, buvait comme eux de l'eau, du vinaigre ou de la piquette. Toutefois ce n'était pas un maître tendre. *Le père de famille*, dit-il dans son livre d'agriculture, *doit vendre les vieilles charrettes, les vieilles ferrailles, les vieux esclaves*[1].

[1] Cato *de R. r.* : « Vendat oleum, si precium habeat, vinum frumen- » tumque quod supersit. Vendat boves vetulos, armenta delicula, oves de- » liculas, lanam, pelles, plaustrum vetus, ferramenta vetera, servum senem, » servum morbosum, et si quid aliud supersit, vendat. Patrem familias » vendacem, non emacem esse oportet. »

« Que le père de famille vende l'huile, si elle a du prix, et ce qui lui reste de vin et de blé. Qu'il vende les vieux bœufs, les veaux, les petites brebis, la laine, les peaux, les vieux chariots, les vieux fers, l'esclave vieux, l'esclave malade, et tout ce qui peut être vendu : il faut que le père de famille soit vendeur, non acheteur. »

« Est interdum præstare mercaturis rem quærere, ni tam periculosum » siet ; et item fœnerari, si tam honestum siet. Majores enim nostri hoc sic » habuerunt, et ita in legibus posuerunt : furem dupli condemnari, fœne- » ratorem quadrupli. Quanto pejorem civem existimarint fœneratorem quam » furem hinc licet existimare ; et virum bonum cum laudabant, ita lauda- » bant : bonum agricolam, bonumque colonum. Amplissime laudari existi- » mabatur, qui ita laudabatur. Mercatorem autem strenuum studiosumque » rei quærendæ existimo ; verum periculosum et calamitosum. At ex agricolis » et viri fortissimi et milites strenuissimi gignuntur, maximeque pius quæstus

Etabli à Rome par Valérius, appuyé par Fabius, il devint successivement tribun d'une légion, ques-

» stabilissimusque consequitur, minimeque invidiosus; minimeque male » cogitantes sunt, qui in eo studio occupati sunt. »

« Il n'y aurait rien de mieux què de s'enrichir par le négoce, si cette voie était moins périlleuse; ou que de prêter à usure, si le moyen était plus honnête; mais telle est sur ce point l'opinion de nos ancêtres et les dispositions de leurs lois, qu'ils condamnent le voleur à restituer le double, et l'usurier à rendre le quadruple. Vous pouvez juger par là combien l'usurier leur paraît un citoyen pire que le voleur. Voulaient-ils au contraire louer un homme de bien, ils le nommaient bon laboureur et bon fermier; et cet éloge paraissait le plus complet qu'on pût recevoir. Quant au marchand, je le trouve homme actif et soigneux d'amasser, mais de cohd tion périclitante et calamiteuse. Pour les laboureurs, ils engendrent les hommes les plus courageux et les soldats les plus robustes; c'est de leur profession que l'on tire le profit le plus légitime, le plus sûr et le moins attaquable; et ceux qui y sont occupés sont le moins sujets à penser à mal. » (Trad. de M. Villemain.)

« Quant à moi, dit Plutarque, je n'aurais jamais le cœur de vendre mon vieux bœuf laboureur, encore moins mon vieil esclave. » Caton, dit M. Villemain, n'entendait pas ces délicatesses, il songeait seulement à faire une bonne maison. »

« Dicam de istis Græcis suo loco, Marce fili. Quid Athenis exquisitum » habeam, et quod bonum sit illorum litteras inspicere, non perdiscere, » vincam. Nequissimum et indocile genus illorum; et hoc puta vatem » dixisse : Quandocumque ista gens suas litteras dabit, omnia corrumpet; » tum etiam si medicos suos huc mittet. Jurarunt inter se barbaros necare » omnes medicina; et hoc ipsum mercede faciunt, ut fides iis sit et facile » disperdant. Nos quoque dictitant barbaros, et spurcius nos quam alios » populos opicorum appellatione fœdant, interdixi tibi de medicis. »

« Je parlerai de ces Grecs en temps et lieu, mon fils Marcus. Je dirai ce que j'ai observé à Athènes; il peut être bon d'effleurer leurs arts, mais non de les approfondir, et je le prouverai. Cette race est du monde la plus perverse et la plus intraitable; et je crois entendre un oracle : Toutes les

teur, préteur, enfin consul et censeur avec son ancien patron.

fois que cette nation nous apportera ses arts, elle corrompra tout, et c'est pis encore si elle envoie ici ses médecins. Ils ont juré entre eux d'exterminer, par la médecine, tous les barbares jusqu'au dernier ; et ils n'exigent le salaire de leur métier que pour usurper la confiance et tuer plus à l'aise. Nous aussi ils nous appellent barbares, et nous outragent plus ignominieusement que tous les autres peuples, en nous traitant d'opiques. Mon fils, je t'interdis les médecins. »

Plut., *Cat. vit.*, c. 32 : « Caton avait toujours un grand nombre d'esclaves qu'il achetait parmi les prisonniers ; il choisissait les plus jeunes, comme plus susceptibles d'éducation. Aucun de ses esclaves n'allait jamais dans une maison étrangère qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme ; et toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître, il répondait : « Je n'en sais rien. » Il voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison ou qu'il dormît. Il aimait les esclaves dormeurs, parce qu'il les croyait plus doux que ceux qui aimaient à veiller ; après que le sommeil avait réparé leurs forces, ils étaient plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait. Persuadé que rien ne portait plus les esclaves à mal faire que l'amour des plaisirs, il avait établi que les siens pourraient voir en certain temps les femmes de la maison pour une pièce d'argent qu'il avait fixée, en leur défendant d'approcher d'aucune autre femme. Dans les commencemens, lorsqu'il était encore pauvre, et qu'il servait comme simple soldat, il ne se fâchait jamais contre ses esclaves, et trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Rien ne lui paraissait plus honteux que de quereller des esclaves pour sa nourriture. Dans la suite, quand sa fortune fut augmentée, et qu'il donnait à manger à ses amis et aux officiers de son armée, il faisait, aussitôt après le dîner, donner les étrivières à ceux de ses esclaves qui avaient servi négligemment ou mal apprêté quelques mets. Il avait soin d'entretenir toujours parmi eux des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence et en craignait les effets. Si un esclave avait commis un crime digne de mort, il le jugeait en présence de tous les autres, et, s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux. »

« Devenu enfin trop ardent à acquérir des richesses, il négligea l'agri-

Envoyé comme préteur en Espagne, il commença par renvoyer les fournisseurs de vivres, déclarant que la guerre nourrirait la guerre. En trois cents jours, il prit quatre cents villes ou villages, qu'il fit démanteler tous à la même heure. Il rapporta dans le trésor une somme immense; et au moment de se rembarquer, vendit son cheval de bataille, pour épargner à la république les frais du transport. Dans toute l'expédition, il avait toujours été

culture, qui lui parut un objet d'amusement plutôt qu'une source de revenus; et, voulant placer son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier, il acheta des étangs, des terres, où il y eût des sources d'eaux chaudes, des lieux propres à des foulons, des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers, qui eussent des pâturages et des bois, dont il retirât beaucoup d'argent, et dont Jupiter, comme il le disait lui-même, ne pût diminuer le revenu. Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure maritime; et voici comment il s'y prenait. Il exigeait de ceux à qui il prêtait son argent qu'ils fissent, au nombre de cinquante, une société de commerce, et qu'ils équipassent autant de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par un de ses affranchis, qui, étant comme son facteur, s'embarquait avec les autres associés, et avait sa part dans tous les bénéfices. Par là il ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion dont il tirait de gros intérêts. Il prêtait aussi de l'argent à ses esclaves pour acheter de jeunes garçons; et, après les avoir exercés et instruits aux frais de Caton, ils les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Il excitait son fils à ce commerce usuraire, en lui disant qu'il ne convenait tout au plus qu'à une femme veuve de diminuer son patrimoine. »

M. Cassan a placé à la suite de ses lettres de Fronton et de Marc-Aurèle, des traductions élégantes et fidèles de plusieurs morceaux de Caton et autres auteurs anciens.

à pied, avec un esclave qui portait les provisions, et qu'il aidait dans l'occasion à les préparer. Après avoir obtenu le triomphe, il n'en partit pas moins comme simple tribun, pour combattre Antiochus en Grèce. Aux Thermopyles, le général romain embrassa Caton devant toute l'armée, avoua qu'on lui devait la victoire, et le chargea d'en porter la nouvelle à Rome.

Tant de vigueur et de sévérité pour lui-même prêtait une autorité merveilleuse à l'âpreté cynique de ses attaques contre les mœurs des nobles. C'était surtout contre les Scipions que les Fabius et les Valérius semblaient l'avoir lâché, dès son arrivée à Rome. Dans sa questure en Sicile, il accusa les dépenses de l'Africain, et sa facilité à imiter les Grecs. Scipion le renvoya, en disant : « Je n'aime pas un questeur si exact. »

Il ne fallait pas moins que l'énergie de Caton pour réprimer l'insolence et la tyrannie des grandes familles qui se tenaient étroitement unies pour l'oppression du peuple. Quintius Flaminius avait nommé Scipion *prince du sénat*. Deux fils de Paul Émile étaient entrés par adoption dans les familles des Scipions et des Fabius. Des deux filles du grand Scipion, l'une épousa Sempronius Gracchus, l'autre Scipion Nasica. Ainsi, malgré les haines de famille, toute l'aristocratie se tenait par des mariages; c'est ce qui rendait les grands si forts contre

la justice, et les mettait au-dessus des lois. Un gendre de Fabius ayant été accusé de trahison, son beau-père pour le faire absoudre n'eut qu'à dire qu'il était innocent, puisqu'il était resté le gendre de Fabius. Scaurus étant accusé plus tard, se justifia de la manière suivante : Varius de Sucrone accuse Æmilius Scaurus d'avoir reçu des présens pour trahir la république ; Æmilius Scaurus déclare qu'il est innocent : lequel des deux croirez-vous ? L'accusateur d'un Métellus ayant mis sous les yeux des juges les registres qui devaient les convaincre de concussion, tout le tribunal détourna les yeux [1]. Ainsi rien n'arrêtait l'audace de ces *rois*, comme les appelait le peuple. L'Africain surtout, dont on avait mis la statue dans le sanctuaire de Jupiter [2], et qui avait dédaigné un consulat à vie, exerçait une véritable dictature. Un jour que les questeurs craignaient de violer une loi en ouvrant le trésor public, Scipion, alors simple particulier, se fit donner les clefs, et ouvrit [3].

Il n'y avait plus de république, si quelqu'un n'avait le courage de tenir tête aux Scipions, et d'exiger qu'ils rendissent compte comme citoyens. Caton en trouva l'occasion après la guerre d'Antio-

[1] V. Val. Maxime, II, 10 ; III, 3 ; IV, 1, 8 ; VIII, 1.
[2] Val. Max., VIII, 15. V. aussi Aul.-Gell., VII, 1, et IV, 18.
[3] Val. Max., III, 7.

chus (187). Leur conduite dans cette guerre avait été plus que suspecte (*V.* plus haut). Les deux frères avaient réglé les conditions de paix de leur autorité privée. Quelles sommes rapportaient-ils de cette riche Asie, quelles dépouilles du successeur d'Alexandre, du maître d'Antioche et de Babylone?

Au jour du jugement, Scipion ne daigna pas répondre aux accusateurs, mais il monta à la tribune, et dit : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu en Afrique Hannibal et les Carthaginois. Suivez-moi au Capitole pour rendre grâce aux dieux, et leur demander de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent. » Tous le suivirent au Capitole, peuple, juges, tribuns, accusateurs, jusqu'aux greffiers. Il triompha en ce jour, non plus d'Hannibal et de Syphax, mais de la majesté de la république et de la sainteté des lois.

D'autres disent que les licteurs des tribuns du peuple ayant déjà mis la main sur son frère, l'Africain le leur arracha, déchira les registres, et dit : *Je ne rendrai pas compte de quatre millions de sesterces, lorsque j'en ai fait entrer au trésor deux cents millions. Je n'ai rapporté pour moi qu'un surnom de l'Afrique.* Puis il se retira dans une terre qu'il avait à Literne, en Campanie. Son ennemi Tib. Sempronius Gracchus, alors tribun du peuple, empêcha lui-même qu'on ne l'inquiétât dans son exil volontaire. Il y mourut, et fit écrire sur sa tombe ces

mots amers et injustes : *Ingrate patrie, tu ne possèdes pas même mes os.*

Ses ennemis le poursuivirent encore dans la personne de son frère. Les Pétilius, tribuns du peuple, d'autres disent M. ou Q. Nævius (parent du poète?) proposèrent de nouveau une enquête *sur l'argent reçu ou extorqué d'Antiochus.* Caton appuya la proposition, et elle fut convertie en loi par le suffrage unanime des trente-cinq tribus[1]. Les accusés furent condamnés. Le jugement portait *que L. Scipion, pour accorder au roi Antiochus une paix plus avantageuse, avait reçu de lui six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent de plus qu'il n'avait fait entrer dans le trésor; A. Hostilius, son lieutenant, quatre-vingts livres d'or et quatre cent trois d'argent, C. Furius, son questeur, cent trente d'or, et deux cents d'argent.* Lucius Scipion parut justifié par sa pauvreté. On ne trouva pas chez lui la somme qu'il était condamné à payer. Mais l'aristocratie n'en reçut pas moins un coup terrible. Caton fut bientôt, malgré les efforts des nobles, élevé à la censure, et chargé de poursuivre ces recherches sévères que personne ne pouvait plus éluder depuis l'humiliation des Scipions.

[1] Tit.-Liv., XXXVIII, 51, 57.

CHAPITRE VII.

Réduction de l'Espagne et des États grecs. — Persée. — Destruction de Corinthe, de Carthage et de Numance, 189-134.

Au moment où le vieux génie italien venait de frapper dans les Scipions les représentans des mœurs et des idées de la Grèce[1], celles de l'Orient, tout autrement dangereuses, s'étaient sourdement introduites dans Rome, et y commençaient cette conquête lente, mais invincible, qui devait finir par les placer sur le trône impérial.

Un Titus Sempronius Rutilus avait proposé à son beau-fils dont il était tuteur, de l'initier aux mystères des bacchanales qui, de l'Étrurie et de la Campanie, avaient alors passé dans Rome (186-4). Le jeune homme en ayant parlé à une courtisane qui l'aimait, elle parut frappée de terreur, et lui dit qu'apparemment son beau-père et sa mère craignaient de lui rendre compte, et voulaient se défaire de lui. Il se réfugia chez une de ses tantes qui

[1] Val. Max., III, 6 : « Nous voyons au Capitole une statue de Lucius Scipion avec le manteau et la chaussure grecs. »

fit tout savoir au consul. La courtisane interrogée nia d'abord, craignant la vengeance des initiés; puis elle avoua. Ces bacchanales étaient un culte frénétique de la vie et de la mort, parmi les rites duquel tenaient place la prostitution et le meurtre. Ceux qui refusaient l'infamie étaient saisis par une machine et lancés dans des caveaux profonds. Hommes et femmes se mêlaient au hasard dans les ténèbres, puis couraient en furieux au Tibre, y plongeaient des torches ardentes qui flambaient en sortant des eaux, symbole de l'impuissance de la mort contre la lumière inextinguible de la vie universelle.

L'enquête fit bientôt connaître que dans la seule ville de Rome sept mille personnes avaient trempé dans ces horreurs[1]. On mit partout des gardes la nuit, on fit des perquisitions; une foule de femmes qui se trouvaient parmi les coupables furent livrées à leurs parens pour être exécutées dans leurs maisons. De Rome, la terreur s'étendit dans l'Italie. Les consuls poursuivirent leurs informations de ville en ville.

Ce n'était pas la première apparition des cultes orientaux dans Rome. L'an 534 de Rome, le sénat avait décrété la démolition des temples d'Isis et de Sérapis[1]; et, personne n'osant y porter la main, le

[1] Val. Max., I, 3.

consul L. Æmilius Paulus avait le premier frappé d'une hache les portes du temple. En 614, le préteur C. Cornelius Hispallus avait chassé de Rome et de l'Italie les astrologues chaldéens et les adorateurs de Jupiter Sabazius. Mais dans les dangers extrêmes de la seconde guerre punique, le sénat lui-même avait donné l'exemple d'appeler les dieux étrangers. Il avait fait apporter de Phrygie à Rome la pierre noire sous la forme de laquelle on adorait Cybèle. « A mesure que la guerre se prolongeait, dit Tite-Live, les esprits flottaient selon les succès et les revers. Les religions étrangères envahissaient la cité; on eût dit que les dieux ou les hommes s'étaient tout à coup transformés. Ce n'était plus en secret et dans l'ombre des murs domestiques, que l'on outrageait la religion de nos pères : en public, dans le Forum, dans le Capitole, on ne voyait que femmes sacrifiant ou priant selon les rites étrangers [1]. »

[1] Tit.-Liv., XXV, 1, et XXIX, c. 5 : « Quò diutiùs trahebatur bellum, » et variabant secundæ adversæque res non fortunam magis, quàm animos » hominum : tanta religio, et ea magnâ ex parte externa, civitatem inces- » sit, ut aut homines aut dii repente alii viderentur facti. Nec jam in se- » creto modo atque intrà parietes abolebantur Romani ritus, sed in publico » etiam ac foro Capitolioque mulierum turba erat, nec sacrificantum nec » precantum deos patrio more. » — Plus tard. « Cultrix numinum cunc- » torum. » Arnobius, *adv. gentes*, VI, Tacite, *Annal.*, XV, 44 : « Urbs » quo cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt celebranturque. »

Le peuple romain n'était point tel que ses mœurs se corrompissent impunément. Les religions étrangères entraînaient la débauche, la débauche aimait l'assaisonnement du sang et du meurtre. La race romaine est dans tous les temps sensuelle et sanguinaire. Les débauches contre nature et les combats de gladiateurs prennent en même temps faveur à Rome. Un seul fait dira tout. Le frère de T. Quintius Flaminius avait emmené de Rome un enfant qu'il aimait, et celui-ci lui reprochait d'avoir sacrifié pour le suivre un beau combat de gladiateurs; il regrettait, disait-il, de n'avoir pas encore vu mourir un homme. On annonce pendant le repas à Flaminius qu'un chef gaulois vient se livrer à lui avec sa famille : *Veux-tu que je te dédommage de tes gladiateurs* [1] ? dit Flaminius au jeune garçon; il décharge un coup d'épée sur la tête du Gaulois, et l'étend mort à ses pieds.

Le peuple, tout corrompu qu'il était déjà, avait horreur de ces mœurs atroces. Il résolut de donner à son mal le médecin le plus sévère, et malgré les nobles, porta Caton à la censure. Celui-ci chasse du sénat Lucius Flaminius, consomme la ruine des Scipions en ôtant le cheval à l'Asiatique; frappe d'impôts les meubles de luxe, et pousse la sévérité jusqu'à dégrader un sénateur pour avoir donné un

[1] Plut. *in Cat.*

baiser à sa femme en présence de sa fille. Hélas! que signifiaient ce respect exagéré de la pudeur et ces lois somptuaires dans une cité pleine des complices des bacchanales? L'on trouva en une seule année que cent soixante-dix femmes avaient empoisonné leurs maris pour faire place à d'autres époux! Caton lui-même, déjà bien vieux, entretenait commerce avec une esclave sous les yeux de son fils et de sa belle-fille, et il finit par épouser à quatre-vingts ans la fille d'un de ses cliens. Il avait quitté la culture des terres pour l'usure, et il en faisait un précepte à son fils[1].

Quelle devait être la politique d'un pareil peuple? quels ses rapports avec les nations étrangères? Perfides, injustes, atroces; on en serait sûr, quand la ruine de la Macédoine et de la Grèce, de Carthage et de Numance ne le témoignerait pas expressément.

Tant que vécurent Philippe et Hannibal, le sénat craignit toujours une confédération universelle. Il ménagea Antiochus, Eumène, Rhodes, l'Achaïe. Mais les succès que Prusias dut à son hôte Hannibal dans ses guerres contre Eumène, décidèrent les Romains à sortir enfin d'inquiétude. Flaminius vint demander au roi de Bythinie l'extradition d'Han-

[1] *V.* plus haut, page 99.

nibal, et le vieil ennemi de Rome n'échappa qu'en s'empoisonnant. Alors le sénat rassuré favorisa la Lycie contre Rhodes, Sparte contre les Achéens, accueillit contre Philippe les accusations des Thessaliens, des Athamanes, des Perrhœbiens, d'Eumène, puis celles des Thraces, des Illyriens, des Athéniens. Le sénat le croyait avec raison coupable d'avoir égorgé les habitans de Maronée en haine des Romains, leurs protecteurs; il lui fit l'affront de le confronter avec ses accusateurs, et finit par lui déclarer qu'il ne devait la conservation de sa couronne qu'à son jeune fils Démétrius, ami des Romains, chez lesquels il avait vécu long-temps comme ôtage. Persée, fils aîné de Philippe auquel les Romains voulaient opposer leur créature, accusa Démétrius, non sans vraisemblance, d'avoir voulu l'assassiner [1], et le fit condamner à mort par un père qui détestait en lui l'ami, le favori de Rome.

L'infortuné Philippe se faisait, jusqu'à sa mort, lire deux fois par jour son traité avec les Romains [2]. Il ne put que préparer la guerre et la léguer à son successeur [3]; ses torts envers les peuples voisins les empêchaient de se fier à lui. Persée trouva le trésor

[1] C'est ce que ferait croire le récit de Tite-Live, tout partial qu'il est pour Démétrius, l'ami des Romains.

[2] Tite-Live, XLV, c. 16.

[3] Il chassa les habitans des grandes villes, surtout des villes maritimes,

rempli, la population augmentée, la Thrace, cette pépinière de soldats, conquise en partie par son père. Les Celtes du Danube, appelés par Philippe, étaient en marche vers la Macédoine, et pouvaient de là passer en Italie. Mais Persée ne tarda pas à voir, par l'exigence de ces Barbares [1], qu'ils ne seraient guère moins formidables à ses états que les Romains eux-mêmes. Il se trouvait dans la position de l'empereur Valens, lorsqu'il eut l'imprudence d'ouvrir l'Empire aux tribus des Goths. Persée comprit le danger, et aima mieux se passer de ces dangereux auxiliaires. Ses préparatifs d'ailleurs n'étaient pas terminés. Prendre les Barbares à sa solde, c'était commencer la guerre.

D'abord, pour gagner du temps, il met sa couronne aux pieds du sénat, et déclare ne vouloir la recevoir que de lui (178). Il regagne la Grèce par sa douceur, sa clémence et sa modération. Il donne sa sœur à Prusias, épouse la fille du roi de Syrie, Séleucus. Le sénat de Carthage reçoit pendant la nuit ses ambassadeurs dans un temple. Il essaie, mais en vain, de faire assassiner à Delphes le lâche

pour les peupler de Thraces et d'autres barbares... deuil et tumulte... Il se défait des enfans de ceux qu'il a fait périr, etc. Polyb., *extr. Cons. Porphyre*, 53.

[1] Chaque chef de bande demandait déjà mille pièces d'or. Plut. *in P. Em. vitâ*, c. 12.

Eumène qui vient de le dénoncer à Rome[1], lorsqu'il eût plutôt dû se joindre à lui. Mais telle est la terreur universelle, que tant de nations ennemies de Rome n'aident Persée que de leurs vœux. La Thrace et l'Illyrie seules unissent leurs armes à celles de la Macédoine.

Nul doute que si Persée eût essayé de transporter le théâtre de la guerre chez un des peuples de la Grèce, ce peuple, épouvanté par Rome, ne se fût déclaré contre lui. Il obtint leur neutralité, et c'était beaucoup. La tyrannie de Rome lui donnait d'ailleurs l'espoir de les voir se jeter dans ses bras, comme il advint des Épirotes. Les Romains l'amusaient par des négociations. Pour celui qui connaissait l'énorme disproportion des forces, qui se voyait seul pour la liberté du monde, qui enfin se sentait si près de périr, c'était beaucoup d'attendre. Aussi, lorsqu'à sa première rencontre avec les Romains, Persée leur eut tué deux mille deux cents hommes, il attendit que la nouvelle de cette victoire décidât pour lui Carthage, Prusias, Antiochus, les Étoliens ou les Achéens. Tout resta immobile (171).

Les Romains, l'ayant attaqué à la fois du côté de

[1] Tite-Live, XLII, c. 2. Eumène avoue le courage et l'habileté de Persée. — *Id.* lib. XLI, c. 2, clémence et générosité de Persée à son avénement. L'histoire d'un homme de Brindes gagné par Persée pour empoisonner tous les généraux romains qui passeraient par là, est singulièrement puérile. *Id.* lib., XLII, 17.

la Thessalie, de la Thrace et de l'Illyrie, furent partout repoussés, et perdirent en une seule fois six mille hommes. C'était la plus sanglante défaite qu'ils eussent essuyée depuis quarante ans. Et cependant Persée était obligé de partager ses forces; il remportait dans cette campagne même une victoire signalée sur les Dardaniens, éternels ennemis de la Macédoine.

On a accusé, avec raison sans doute, l'avarice de Persée, qui ne paya pas aux Illyriens l'argent qu'il leur avait promis. Toutefois, ce n'étaient pas quelques talens de plus qui auraient intéressé davantage le roi de ces Barbares dans une guerre où il s'agissait de son trône et de sa vie. L'argent n'eût pas suffi non plus pour surmonter la terreur que les armes romaines imprimaient alors à la Grèce.

Dans les campagnes suivantes, le consul Marcius, enfermé dans le défilé de Tempé, n'échappa que par miracle à la honte des fourches Caudines; il n'entra en Macédoine que pour en sortir bientôt. Persée se crut au moment de recueillir les fruits de son habile tactique. Prusias, Eumène, les Rhodiens, penchèrent pour lui; mais au lieu de le secourir, ils se contentèrent d'intervenir par des ambassades qui furent reçues à Rome avec le plus magnifique mépris[1]. Quant à Antiochus Épiphane,

[1] Tit.-Liv., lib. XLIV, XLV.

il espérait profiter du moment où les Romains étaient occupés pour s'emparer de l'Égypte. Persée resta donc encore seul.

Rome crut alors qu'il fallait brusquer la fin d'une guerre dont la prolongation avait pu faire naître aux petits rois de l'Asie mineure l'idée qu'ils tiendraient la balance entre elle et la Macédoine. Elle envoya contre Persée cent mille hommes et le vieux Paul Émile, qui avait fait avec gloire les guerres difficiles d'Espagne et de Ligurie. Le peuple, auquel il était odieux par son orgueil, lui avait refusé le consulat, et ne l'employait plus depuis long-temps. Paul Émile déclara que, choisi par besoin, il n'avait obligation à personne, et prétendait que le peuple ne se mêlât point de la guerre[1]. Il força le passage de l'Olympe, en faisant occuper les hauteurs supérieures à celles que tenaient les troupes de Persée, et le trouva campé dans les plaines qui sont au-delà (168). Quoique averti de l'attaque des Romains, le roi de Macédoine s'était contenté d'envoyer des troupes aux défilés, et n'avait pas voulu quitter un lieu propre à sa phalange. Paul Émile fut saisi d'admiration à la vue du camp de Persée; il ne voulut pas commencer sur-le-champ le combat, comme l'en priaient ses officiers. Une éclipse effrayait l'armée, et les dieux refusèrent long-temps

[1] Plut., *in P. Æmilio*, c. 10.

les présages favorables pour l'attaque. D'abord, rien n'arrêta l'élan de la phalange, *de cette bête monstrueuse*, pour dire comme Plutarque, *qui se hérissait de toutes parts*. Paul Émile se crut vaincu un instant, et il déchirait sa cotte-d'armes. Mais il lui vint à l'esprit de charger par pelotons. Alors la pression devenant inégale, la phalange ne put rester alignée; elle présenta des vides, des jours, par lesquels le Romain put s'introduire et procéder à la démolition de cette masse qui avait perdu son unité. Toutefois la Macédoine ne fut pas indigne d'elle dans son dernier jour. Sur quarante-quatre mille hommes, onze mille furent environnés et pris, vingt mille se firent tuer. Persée, que les Romains ont voulu déshonorer après l'avoir assassiné, avait été blessé la veille; cependant il se jeta sans cuirasse au milieu de sa phalange, et y reçut une meurtrissure [1].

Comme il rentrait dans Pydna, deux de ses trésoriers, abusant de son malheur, osèrent parler à leur maître sur le ton du reproche; il les poignarda. En deux jours, la Macédoine se livra au vainqueur, et Persée ne trouva d'asile que dans le temple de Samothrace. Ni promesses, ni menaces, ne pouvaient l'en arracher; mais un traître parvint à lui

[1] Le dernier de ces faits si honorables au vaincu était attesté par Posidonius, historien contemporain. Plut., *in P. Æm. vitâ*, c. 16, 18, 21.

enlever ses enfans ; ce dernier coup brisa son cœur, et il vint se livrer, *comme la bête sauvage à qui l'on ôte ses petits*. Repoussé durement par son vainqueur, dont il embrassait les genoux, il lui demanda au moins de lui épargner l'horreur d'être traîné derrière son char au milieu des insultes de la populace de Rome. *Cela est en ton pouvoir*, répondit durement le Romain. Toutefois il essaya par quelques bons traitemens d'attacher le captif à la vie, et de conserver à son triomphe son plus bel ornement.

La Macédoine et l'Illyrie, divisées en plusieurs provinces, auxquelles on défendit toute alliance, même par mariage, reçurent une liberté dérisoire, qui les supprimait comme nations. Leurs citoyens les plus distingués, tous ceux des villes grecques qui avaient lutté contre les agens de Rome, furent envoyés en Italie, pour y attendre un jugement qu'on ne leur accorda jamais. En même temps, Paul Émile célébrait des jeux où la Grèce en larmes fut obligée de comparaître. Puis, sur l'ordre du sénat, il passa en Épire, déclara aux habitans qu'ils jouiraient de la même liberté que les Macédoniens, leur fit porter leur or et leur argent au trésor, et ensuite les vendit comme esclaves au nombre de cent cinquante mille [1]. Leurs soixante-dix villes furent rasées.

[1] Plut., c. 24, 27, 32.

Le triomphe de Paul Émile, le plus splendide qu'on eût vu jamais, dura trois jours. Le premier, passèrent les tableaux et les statues colossales sur deux cent cinquante chariots. Au second, des trophées d'armes, et trois mille hommes portant l'argent monnayé et les vases d'argent; le troisième, les vases d'or, la monnaie d'or, quatre cents couronnes d'or données par les villes. Puis cent vingt taureaux, et la véritable victime, l'infortuné Persée, vêtu de noir, entouré de ses amis enchaînés, qui, dit l'historien, *ne pleuraient que lui*. Mais ce qui fendait le cœur, c'étaient ses trois enfans, deux garçons et une fille. Ceux qui les conduisaient leur enseignaient à tendre au peuple leurs petites mains, pour implorer sa pitié. L'orgueilleux triomphateur, qui se vantait d'avoir en quinze jours renversé le trône d'Alexandre, n'était pourtant guères plus heureux que son captif. Il avait perdu un de ses fils cinq jours avant le triomphe. Il en perdit un trois jours après. Ses deux autres enfans étaient passés par adoption dans des familles étrangères.

Les rois de Thrace et d'Illyrie ornèrent le triomphe du préteur Anicius. Pour le roi de Macédoine, il languit deux ans dans un cachot où ses geoliers le firent, dit-on, mourir d'insomnie. Le seul fils qui lui survécut, gagna sa vie au métier de tourneur, et parvint au rang de scribe des magistrats dans la ville d'Albe.

Dans quelle agonie de terreur la chute de Persée fit-elle tomber tous les rois de la terre, c'est ce qu'on ne saurait imaginer. Le roi de Syrie, Antiochus l'illustre, avait alors presque conquis l'Égypte; Popilius Lœnas vient lui ordonner, au nom du sénat, d'abandonner sa conquête. Antiochus veut délibérer. Alors Popilius traçant un cercle autour du roi avec la baguette qu'il tenait à la main : *Avant de sortir de ce cercle*, dit-il, *rendez réponse au sénat.* Antiochus promit d'obéir, et sortit de l'Égypte. Popilius partagea entre les deux frères Philométor et Physcon, le royaume qui n'appartenait qu'à l'aîné.

Les ambassades humbles et flatteuses affluent au sénat. Le fils de Massinissa vient parler au nom de son père : « Deux choses ont affligé le roi de Numidie : le sénat lui a fait demander par des ambassadeurs des secours qu'il avait droit d'exiger, et lui a remboursé le prix du blé fourni. Il n'a pas oublié qu'il doit sa couronne au peuple romain ; content du simple usufruit, il sait que la propriété reste au donateur. »

Puis arrive Prusias, la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'affranchi [1]. Il se prosterne sur le seuil, en disant : *Je vous salue, dieux sauveurs!* et encore : *Vous voyez un de vos affranchis prêt à exécu-*

[1] Sur ce fait, et ceux qui suivent, *V.* Polyb., et Tit.-Liv., lib. XLV.

ter vos ordres. Eumène et les Rhodiens étaient encore plus compromis. Le sénat offre la couronne au frère d'Eumène, et ne lui laisse son royaume que pour lui donner le temps de s'affaiblir par les incursions des Galates. Quant aux Rhodiens, ils ne furent préservés du traitement de l'Épire, que par l'intervention de Caton. Cette âme forte s'intéressa à un peuple libre, qui n'avait fait après tout que souhaiter le maintien de sa liberté. Il tança durement l'orgueil tyrannique du sénat, et le ramena à la modération, en gourmandant la conscience inquiète de ceux qu'il avait fait trembler dans sa censure : « Je le vois bien, dit-il, les Rhodiens n'auraient pas voulu que nous eussions vaincu Persée. Ils ne sont pas les seuls. Bien d'autres peuples ne le souhaitaient pas. Ils pensaient que si nous n'avions plus personne à craindre, ils tomberaient en servitude. Et pourtant ils n'ont pas secondé le roi de Macédoine. Voyez combien nous sommes plus avisés qu'eux dans nos affaires privées. Si nous sentons le moindre de nos intérêts en danger, nous ne reculons devant aucun moyen de prévenir le dommage... Les Rhodiens, dit-on, ont *voulu* devenir nos ennemis. Mais est-il juste de punir la simple volonté? Ne serait-ce pas une loi injuste, celle qui dirait : Si quelqu'un veut avoir plus de cinq cents arpens de terre, qu'il paie tant d'amende; telle autre amende pour qui voudra avoir tant de têtes de

bétail. Eh bien! nous voulons violer la loi en cela, et nous le faisons impunément... *Mais*, dit-on encore, *les Rhodiens sont superbes, orgueilleux*. C'est un reproche grave. Je ne voudrais pas que mes enfans eussent sujet de me l'adresser. Cependant que les Rhodiens soient superbes! que nous importe? Serait-ce par hasard que nous nous fâchons, quand on est plus superbe que nous? » Ce fut encore en prenant ce ton amer qu'il obtint au bout de dix-sept ans la liberté des Achéens qu'on retenait en Italie, sous prétexte de leur faire attendre leur jugement. Le sénat délibérait longuement si on leur permettrait enfin de retourner dans leur patrie. *On dirait*, dit Caton, *que nous n'avons rien autre chose à faire que de délibérer si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou ceux de leur pays* [1]. Cette plaisanterie barbare fit triompher l'humanité.

Un Grec, ami des Romains, a froidement raconté par quelles misères, par quelle suite de persécutions, d'humiliations et d'outrages passa la pauvre Grèce pour arriver à sa ruine. Pour moi, je n'en ai pas le courage. C'est un spectacle curieux peut-être de voir comment le plus ingénieux des peuples disputa pièce à pièce sa liberté et son existence, à la

[1] Paroles de Caton en faveur des Achéens, des Rhodiens. Aul.-Gell., VII, 3.

puissance formidable qui d'un souffle pouvait l'anéantir. Mais il est aussi trop pénible de voir le faible se débattre si long-temps sous le fort qui l'écrase, et qui s'amuse de son agonie. Que pouvaient la tactique et la vertu de Philopœmen contre les vainqueurs de Carthage? Une plaisanterie de Flaminius sur la figure du héros achéen, caractérise la ligue achéenne elle-même : *Belles jambes, belle tête, mais point de corps*.. Philopœmen ne se dissimulait pas lui-même la faiblesse de sa patrie, et le sort qui la menaçait. *Eh! mon ami*, disait-il tristement à un orateur vendu aux Romains, *es-tu donc si pressé de voir le dernier jour de la Grèce*[1]? On ôta Sparte aux Achéens, on leur ôta Messène. Après la ruine de Persée, on transporta mille des leurs à Rome. Mais lorsqu'au bout de dix-sept ans, ceux qui vivaient encore retournèrent dans leur patrie, ils n'en purent voir de sang-froid l'avilissement. C'était le temps où un fils, vrai ou faux, de Persée, soulevait la Macédoine, battait les généraux Romains, et s'avançait jusqu'en Thessalie.

[1] Plut., *in Philop. vitâ*, c. 2, 26. Cette vie n'est pas sans taches. Philopœmen fit mourir beaucoup de gens à Sparte. Mais lorsque l'on confisqua les biens de Nabis, personne n'osa lui en offrir une part, ni même lui en parler. — Polyb., *extr. Const. Porph.*, 58. « Philopœmen n'obéissait pas *sans délai* aux Romains, comme Aristène. Si la chose était contraire aux traités, il voulait qu'on eût recours aux remontrances, puis aux prières, enfin qu'on prît les dieux à témoins, et que l'on obéît. »

Les Achéens voulurent profiter de ce moment pour réduire Sparte, soulevée contre eux par les intrigues de Rome. Métellus, vainqueur de la Macédoine, leur fait dire à Corinthe, qu'à partir de ce moment, Corinthe, Sparte, Argos, Héraclée et Orchomène, cessent de faire partie de la ligue achéenne. L'indignation du peuple fut telle, qu'il massacra les Lacédémoniens qui se trouvaient à Corinthe. Les commissaires romains n'eurent que le temps de prendre la fuite. Les députés que Métellus envoya pour les amuser encore, furent renvoyés avec honte, et la ligue achéenne, déterminée à périr au moins glorieusement, osa déclarer la guerre à Rome. Les Béotiens et ceux de Chalcis, furent les seuls qui voulurent partager la ruine des Achéens. Vaincus en Locride, les confédérés tinrent ferme à l'entrée de l'isthme, à Leucopetra. Dans cette dernière et solennelle bataille de la liberté, les Grecs avaient placé sur les hauteurs leurs femmes et leurs enfans pour les voir mourir. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la tactique romaine triompha encore. La Grèce fut vaincue. Qui osera dire qu'elle devait tomber sans combat?

Le barbare Mummius prit la belle Corinthe (146), vendit le peuple, brûla la ville, porta sa main grossière sur les tableaux d'Apelle et les statues de Phidias. Le vainqueur stupide voyant le roi de

Pergame offrir cent talens d'un tableau : *Il faut*, dit-il, *qu'il y ait quelque vertu magique dans cette toile;* et il l'envoya à Rome. *Prenez garde*, disait-il aux entrepreneurs qui se chargeaient de transporter ces chefs-d'œuvre en Italie, *prenez garde de les gâter ; vous seriez condamnés à les refaire*. C'est devant un tel homme que les traîtres qui avaient vendu la Grèce, accusèrent solennellement les statues des héros de la liberté, d'Aratus et de Philopœmen. Je suis fâché qu'il se soit trouvé un Grec pour les défendre, et pour sauver cette honte au vainqueur. Le froid et avisé Polybe, client des Scipions [1], s'honora à peu de frais en parlant pour ces

[1] C'est le Comines de l'antiquité. Il raconte dans ses ambassades (n° 73), comment il se lia avec Scipion Emilien ; il fait beau voir l'adresse et l'élégante flatterie du Grec. Invariablement fidèle au succès, pour les Achéens contre Cléomène, pour les Romains contre les Achéens, pour les Carthaginois contre les mercenaires et les Africains révoltés. Il fait une caricature de l'Hasdrubal, qui soutint avec tant d'obstination le siége mémorable de la troisième guerre punique ; il le représente *comme un roi de théâtre, avec un gros ventre et un visage rouge. Extr. Const., Porph.*, 83. Il s'acharne sur un malheureux que les Romains se firent livrer par le roi d'Egypte ; il lui reproche d'avoir voulu échapper. *Ibid*, 68. — Il justifie la cruauté des Achéens à l'égard de Mantinée, celle d'Antigonus et d'Aratus à l'égard du tyran d'Argos, Aristomaque, qu'ils firent jeter à la mer près de Cenchrée, liv. II ; il blâme l'historien Phylarque de montrer de la compassion pour Aristomaque. — Polybe est certainement un historien judicieux. J'aimerais mieux pourtant qu'il n'eût pas comparé (lib. X) Scipion et Lycurgue, et qu'il eût tancé moins niaisement le grand Hannibal (au commencement du livre III). — Polybe n'a vu que le côté extérieur de Rome.

morts illustres, qui, probablement, n'auraient pas voulu être justifiés de leur opposition aux intérêts de Rome.

La même année où la Grèce et la Macédoine devenaient provinces romaines, tombait aussi l'ancienne rivale de Rome. 146 ans avant notre ère, Carthage et Corinthe furent ruinées. Numance suivit de près. Les Romains, trouvant suffisamment affaiblis les ennemis qu'ils avaient jusque-là ménagés, ne se contentèrent plus d'être les arbitres des nations; ils en voulurent devenir les maîtres absolus.

Par le traité qui termina la seconde guerre punique, Rome avait lié Carthage, et lui avait attaché un vampire pour sucer son sang jusqu'à la mort; je parle de l'inquiet et féroce Massinissa, qui vécut un siècle pour le désespoir des Carthaginois. Ce barbare, à l'âge de quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans, se tenait nuit et jour à cheval [1], acharné à la ruine de ses voisins désarmés. Il leur enlève une province en 199, une en 193, une autre en 182.

Machiavel et Montesquieu ont le tort grave de la regarder presque toujours par les yeux de ce Grec.

[1] Ces détails, et presque tous ceux qui suivent jusqu'à la fin du livre, sont tirés d'Appien. Amstel., 1670. t. I, *Guerres d'Afrique et d'Espagne*.

Les Carthaginois tendent aux Romains des mains suppliantes. Rome leur envoie, dès la première usurpation, Scipion l'Africain, qui voit l'injustice et ne veut point l'arrêter. En 181, Rome garantit le territoire carthaginois ; et quelques années après, elle laisse le Numide s'emparer encore d'une province et de soixante-dix villes et villages. Carthage prie alors le sénat de décider une fois ce qu'elle doit perdre, ou, s'il ne veut point la protéger comme alliée, de la défendre comme sujette. Les Romains, qui craignaient alors qu'elle ne s'unît à Persée (172), affectèrent une généreuse indignation contre Massinissa. Caton fut envoyé en Afrique, mais il se montra si partial, que les Carthaginois refusèrent d'accepter son arbitrage. Cet homme dur et vindicatif ne le leur pardonna point. En traversant leur pays, il avait remarqué l'accroissement extraordinaire de la richesse et de la population. Il craignit ou parut craindre que Carthage ne redevînt redoutable aux Romains. A son retour, il laisse tomber de sa robe des figues de Lybie ; comme on en admirait la beauté, *la terre qui les porte*, dit-il, *n'est qu'à trois journées de Rome.* Dès-lors, il ne prononça aucun discours qu'il n'ajoutât en terminant : *et de plus, je pense qu'il faut détruire Carthage.*

L'occasion vint bientôt. Trois factions déchiraient cette malheureuse ville : la romaine, la numide, dont le chef était Hannibal *le moineau* (le

lâche ?), et le parti des patriotes à la tête duquel se trouvait Hamilcar *le Samnite* (l'ennemi de Rome ?). Ces derniers étant parvenus à chasser les partisans de Massinissa, le Numide attaque les Carthaginois qui perdent enfin patience et prennent les armes. Mais il les enferme, les affame et leur détruit cinquante-huit mille hommes. Rome avait envoyé des députés à Massinissa, *pour acheter des éléphans.* Leurs ordres secrets étaient d'imposer la paix si Massinissa était vaincu, de laisser continuer la guerre, s'il était vainqueur. L'un de ces Romains, le jeune Scipion, qui devait un jour ruiner Carthage, voyait tout d'une hauteur, et *jouissait de la bataille,* dit-il lui-même, *comme Jupiter du haut de l'Ida.*

Les patriotes vaincus furent à leur tour chassés de Carthage, et Rome déclara qu'elle punirait cette ville d'avoir violé le traité. En vain les Carthaginois demandent quelle satisfaction on exige d'eux : Vous devez le savoir, dit le sénat, sans vouloir autrement s'expliquer. Dès que la trahison a livré Utique aux Romains, ils éclatent. La nouvelle de la guerre part avec la flotte et quatre-vingt-quatre mille hommes. Point de paix s'ils ne livrent trois cents ôtages ; à ce prix, ils pourront conserver leurs lois et leur cité. Les ôtages livrés, on leur demande leurs armes ; ils apportent deux mille machines et deux cent mille armures complètes. Alors le consul

leur annonce l'arrêt du sénat : *Ils habiteront à plus de trois lieues de la mer, et leur ville sera ruinée de fond en comble.* Le sénat a promis de respecter la *cité*, c'est-à-dire les citoyens, mais non pas la *ville.*

Cette indigne équivoque rendit aux Carthaginois la rage et la force. Les éloigner de la mer, c'était leur ôter le commerce et la vie même. Ils appellent les esclaves à la liberté. Ils fabriquent des armes avec tous les métaux qui leur restent : cent boucliers par jour, trois cents épées, cinq cents lances, mille traits. Les femmes coupent leurs longs cheveux pour faire des cordages aux machines de guerre.

Les consuls furent repoussés dans deux assauts, leur camp désolé par la peste, leur flotte brûlée. Les Carthaginois, comme les *dévoués* des modernes armées musulmanes, nagent tout nus jusqu'aux vaisseaux, jusqu'aux machines pour les incendier. Près de la ville se forme une nouvelle Carthage, où les Africains affluent chaque jour. L'armée romaine court risque trois fois d'être exterminée.

Le jeune Scipion Émilien, fils de Paul Émile, adopté par le fils du grand Scipion, qui, simple tribun, avait sauvé l'armée dans une de ses rencontres, demandait l'édilité; le peuple l'éleva au consulat. Il revint à temps pour dégager le consul prêt à périr, isola Carthage du continent par une muraille, de la mer par une prodigieuse digue.

Mais les Carthaginois firent un travail plus merveilleux encore : hommes, femmes, enfans, tous enfin (ils étaient encore sept cent mille) percèrent sans bruit dans le roc une autre entrée à leur port, et lancèrent contre les Romains étonnés une flotte construite avec les charpentes de leurs maisons démolies. Scipion battit cette flotte, et la renferma en établissant sur les bords de la mer des machines qui battaient le passage. D'autre part, il avait pris la ville nouvelle qui s'était élevée pour la défense de l'ancienne. Celle-ci mourait de faim, mais ne songeait pas à se rendre. Scipion force enfin l'entrée de Carthage. Mais les Carthaginois défendent les trois passages qui y conduisent; ils jettent des ponts d'un toit à l'autre. Les rues étroites sont bientôt comblées de cadavres; les soldats n'avancent qu'en déblayant le chemin avec des fourches, et jetant pêle-mêle dans des fosses les vivans et les morts. Ce combat dura de maison en maison pendant six nuits et six jours. Cinquante mille hommes enfermés dans la citadelle, demandèrent et obtinrent la vie. Les transfuges occupaient encore le temple d'Esculape, sentant bien qu'il n'y avait pas de grâce pour eux. En vain Scipion leur montrait prosterné à ses pieds le lâche Asdrubal, général des Carthaginois. Sa femme, qui était restée avec les derniers défenseurs de Carthage, monte au sommet du temple, parée de ses plus beaux habits,

prononce des imprécations contre son indigne époux, poignarde ses enfans, et se lance avec eux dans les flammes.

On dit qu'à la vue de cette épouvantable ruine, Scipion ne put s'empêcher de verser une larme, non sur Carthage, mais sur Rome, et de répéter ce vers d'Homère :

Et Troie aussi verra sa fatale journée.

Malgré les imprécations des Romains contre ceux qui habiteraient la place où avait été Carthage, elle se releva sous Auguste. D'abord, Caïus Gracchus y avait marqué l'emplacement d'une colonie. Mais les loups déplacèrent pendant la nuit les bornes qui indiquaient les limites; et le sénat ne permit pas que ce projet fût exécuté. (*V.* plus bas, César et Auguste.)

Ce fut encore l'ami de Polybe, Scipion Émilien, que le sénat chargea de ruiner Numance après Carthage. Cet homme, de manières élégantes et polies, tacticien habile et général impitoyable, était alors partout le monde l'exécuteur des vengeances de Rome[1]. Il fit de Carthage un monceau de cendres, condamna tous les Italiens qu'il y prit à être foulés

[1] On connait de nos jours le bon ton et la férocité des généraux russes. Tels étaient à peu près ces Romains hellénisés.

aux pieds des éléphans[1], de même que plus tard il coupait les mains aux Espagnols.

Reprenons de plus haut les guerres d'Espagne.

Les brillans succès de Caton, qui se vantait d'avoir pris quatre cents villes (195), ceux de Tib. Sempronius Gracchus (179-8), qui en prit trois cents, avaient assuré aux Romains l'Espagne entre l'Èbre et les Pyrénées, l'ancienne Castille avec une partie de la nouvelle et de l'Aragon (Carpétans, Celtibériens, etc.). Dans l'Espagne *ultérieure*, ils avaient soumis, par les armes de P. C. Scipion, de Posthumus et de plusieurs autres (195-178), le Portugal, Léon et l'Andalousie (Turdétans, Lusitaniens et Vaccéens).

[1] Ou plutôt il les fit jeter aux lions. Val. Max., II, c. 7. C'est son père, Paul Emile, qui traita ainsi les Italiens qu'il trouva dans l'armée de Persée. — Scipion protégeait les lettres. C'était l'ami de Polybe, le patron de Térence, dont les Romains lui attribuaient les comédies. Scipion daigna ne point démentir ce bruit, et n'en laissa pas moins le poète mourir de faim.

Porcii Licinii *Fragmentum;* ex Donato, *in vitâ Terentii :*

Dum lasciviam nobilium et fucosas laudes petit
Dum Africani voci divinæ inhiat avidis auribus,
Dum ad Furium se cœnitare et Lœlium pulchrum putat,
Dum se amari ab hisce credit, crebro in Albanum rapi
Ob florem ætatis suæ : ipsus sublatis rebus ad summam inopiam redactus est.
Itaque è conspectu omnium abit in Græciam, in terram ultimam.
Mortuus est in Stymphalo Arcadiæ oppido : nihil Publius
Scipio profuit, nihil ei Lælius, nihil Furius,
Tres per idem tempus qui cogitabant nobiles facillimè.
Eorum ille operâ ne domum quidem habuit conductitiam,
Saltem ut esset quo referret obitum domini servolus.

Les Romains traitaient l'Espagne à peu près comme les Espagnols traitèrent l'Amérique nouvellement découverte. Il semble qu'ils n'aient vu dans ce beau pays que ses riches mines d'argent. Le triomphe était décerné aux magistrats qui rapportaient le plus de lingots dans le trésor public. Le sénat laissait aux proconsuls d'autres moyens de s'enrichir eux-mêmes. Ils se saisissaient du blé des habitans, le taxaient à un prix énorme et affamaient le pays. De pareilles vexations auraient poussé à bout les hommes les plus pacifiques. Qu'on juge si les Espagnols les supportaient.

Ce peuple intrépide, où les femmes combattaient comme les hommes, où il était inoui qu'un mourant poussât un soupir, pouvait être vaincu cent fois, jamais subjugué. Après une bataille, ils envoyaient dire aux Romains vainqueurs : *Nous vous permettrons de sortir de l'Espagne, à condition que vous nous donnerez par homme un habit, un cheval et une épée.* De prisonniers, il ne fallait pas songer à en faire. Les Espagnols étaient les plus mauvais esclaves. Ils tuaient leurs maîtres, ou si on les embarquait, ils perçaient le vaisseau et le faisaient couler bas. Ils portaient habituellement du poison sur eux, pour ne pas survivre à une défaite.

Cette guerre interminable, dont la prolongation déshonorait tous ceux qui croyaient l'avoir mise à fin, poussa les généraux Romains aux résolutions

de la plus atroce perfidie. Un Lucullus, dans la Celtibérie, un Galba, dans la Lusitanie, offrent des terres fertiles aux tribus espagnoles qu'ils ne pouvaient vaincre, les y établissent, les dispersent ainsi et les massacrent. Galba seul en égorgea trente mille (151).

Il n'avait pu tout tuer. Un homme s'était échappé, qui vengea les autres. Viriathe était comme tous les Lusitaniens, un pâtre, un chasseur, un brigand, un de ces hommes aux pieds rapides, qui faisaient leur vie de la guerre, qui connaissaient seuls leurs noires montagnes (*sierra morena*), leurs broussailles, leurs défilés étroits, qui savaient tantôt tenir ferme, tantôt se disperser au jour pour reparaître au soir, et s'évanouir encore, laissant derrière eux des coups mortels, et bondissant sur les pics, sur les corniches des monts et par les précipices, comme des chevreuils ou des chamois.

Il défit successivement cinq préteurs (149-145), enferma dans un défilé le consul Fabius Servilianus, et le força de conclure un traité *entre le peuple romain et Viriathe* (141). Le sénat ratifia le traité, et fit assassiner Viriathe pendant son sommeil. Cet homme n'était pas un chef de bande ordinaire. Il avait cherché à unir ses Lusitaniens aux Celtibériens, seul moyen de donner à l'Espagne ce qui lui manquait pour être plus forte que Rome, l'unité. Sa mort rompit une alliance si dangereuse aux Ro-

mains. Toute la guerre de Celtibérie se concentra dans Numance, capitale des Arvaques. Là s'était réfugiée la peuplade des *Belles*, chassés de leur ville de Ségéda. Numance refusa de les livrer, et soutint pendant dix ans tout l'effort de la puissance romaine (143-134). Cette ville, couverte par deux fleuves, des vallées âpres et des forêts profondes, n'avait, dit-on, que huit mille guerriers. Mais probablement tous les braves de l'Espagne venaient tour à tour renouveler cette population héroïque. Pompéius fut obligé de traiter avec eux. Mancinus n'échappa à la mort qu'en se livrant lui et son armée. Brutus et Æmilius furent forcés par la famine de lever le siége. Furius et Calpurnius Pison ne furent pas plus heureux. Pas un Romain n'osait désormais regarder un Numantin en face. Pas un à Rome ne voulait s'enrôler pour l'Espagne. Il fallut faire à la petite ville espagnole l'honneur d'envoyer contre elle le second Africain, le destructeur de Carthage.

Scipion n'emmena en Espagne que des volontaires, amis ou cliens, φίλων ἴλην, comme il les appelait; en tout quatre mille hommes. Il commença par une réforme sévère de la discipline; il retrempa le caractère du soldat, en exigeant de lui d'immenses travaux. Il campait et décampait, élevait des murs pour les détruire, et peu à peu se rapprochait de Numance. Il finit par l'entourer d'une circonvalla-

tion d'une lieue d'étendue, et d'une contrevallation de deux lieues. Non loin de là, il éleva un mur de dix pieds de haut, sur huit d'épaisseur, avec des tours et un fossé hérissé de pieux. Il ferma le Douro, qui traversait Numance, avec des cables et des poutres armées de pointes de fer. C'était la première fois qu'on enfermait de lignes une ville qui ne refusait pas de combattre.

Le plus vaillant des Numantins, Retogènes Caraunius, c'est ainsi que le nomme Appien [1], se fit jour avec quelques autres, et, l'olivier à la main, courut toutes les villes des Arvaques, pour obtenir du secours. Mais ces villes craignaient trop Scipion. La plupart ordonnèrent à Retogènes de sortir sans l'avoir entendu. La seule Lutia semblait s'intéresser au sort de Numance. Scipion la surprit, exigea qu'on lui livrât quatre cents habitans, et leur fit couper les mains.

Les Numantins, désormais sans espoir, se trouvaient réduits à une horrible famine. Ils en étaient venus à se manger les uns les autres. Les malades y avaient passé d'abord; puis les forts commencèrent à manger les faibles. Mais dans cet horrible régime, le cœur et les forces finirent par leur man-

[1] Les *Hispaniques* d'Appien (t. 1, p. 483-505) font ici la source principale. Nous n'avons du reste que quelques mots des abréviateurs Velleius, Florus, etc.

quer. N'ayant pu obtenir au moins de périr en combattant, ils livrèrent leurs armes et demandèrent un délai, alléguant qu'ils voulaient se donner la mort. Scipion en réserva cinquante pour le triomphe.

La soumission de la Macédoine, et la ruine de Corinthe, de Carthage et de Numance, mirent l'univers aux pieds de Rome.

LIVRE III.

DISSOLUTION DE LA CITÉ [1].

—

CHAPITRE PREMIER.

Extinction des plébéiens pauvres, remplacés dans la culture par les esclaves, dans la cité par les affranchis. — Lutte des riches et chevaliers contre *les nobles*. Tribunat des Gracches, 133-123. Les chevaliers enlèvent aux *nobles* le pouvoir judiciaire.

Au moment où tous les rois de la terre venaient rendre hommage au peuple romain, représenté par le sénat, ce peuple s'éteignait rapidement. Consumé par la double action d'une guerre éternelle

[1] Cette troisième période reproduit la première. La lutte des nobles et des chevaliers répond à celle des patriciens et des plébéiens. La *guerre sociale* à la *guerre des Samnites*, la guerre des *Gaulois transalpins* à celles des *cisalpins*. — *Sylla* est un *Appius*, *César* un *Scipion*, etc.

et d'un système de législation dévorante, il disparaissait de l'Italie. Le Romain, passant sa vie dans les camps, au-delà des mers, ne revenait guères visiter son petit champ. La plupart n'avaient plus même ni terre, ni abri, plus d'autres dieux domestiques que les aigles des légions. Un échange s'établissait entre l'Italie et les provinces. L'Italie envoyait ses enfans mourir dans les pays lointains, et recevait en compensation des millions d'esclaves[1]. De ceux-

[1] Plaçons ici quelques idées ingénieuses de M. Comte, *Tr. de législation*, 4e vol., sur l'esclavage : « Silence général de l'histoire sur les populations esclaves. Trois âges : antiquité, féodalité, colonies modernes; esclavage domestique, esclavage de la glèbe, nègres. — Les races libres de l'antiquité devenaient belles : 1° par une vie d'exercices continuels; 2° par leur mélange avec les plus belles femmes esclaves; mais les races inférieures se détérioraient d'autant. — Les citoyens des peuples anciens étant égaux entre eux, l'homme avait besoin d'agir sur l'homme (sciences morales, politique, éloquence); mais leurs esclaves les dispensaient d'agir sur la nature (point d'arts industriels). Lorsque les maîtres furent asservis eux-mêmes, tout s'éteignit. — Sous le régime féodal, les maîtres étant soumis à une hiérarchie fixe, n'avaient pas besoin d'agir les uns sur les autres, par la puissance de l'esprit; de là, etc. — L'esclavage nuit non-seulement aux maîtres et aux esclaves, mais aux hommes libres qui n'ont pas d'esclaves : 1° il compromet la condition des hommes libres. Dans l'antiquité, les peuples étaient ennemis, aucun homme libre n'osait émigrer isolément (Virginie, — danger des hommes de couleur en Amérique); 2° les hommes libres restent inactifs, de peur d'être méprisés; 3° ils ne peuvent se procurer un travail régulier; 4° à mesure que les esclaves devinrent nombreux à Rome, ils cultivèrent les terres; les petits propriétaires disparurent; l'agriculture étant trop compliquée pour des esclaves, tout fut changé en pâturages. — Une partie de la population travaillant machinalement d'après les ordres de l'autre, les sciences, les arts, l'industrie, tombèrent en décadence. Le conquérant ro-

ci, les uns attachés aux terres, les cultivaient et les engraissaient bientôt de leurs restes[1]; les autres, entassés dans la ville, dévoués aux vices d'un maître, étaient souvent affranchis par lui[2], et devenaient citoyens. Peu à peu les fils des affranchis furent seuls en possession de la cité, composèrent le peuple romain, et sous ce nom donnèrent des lois au monde. Dès le temps des Gracches, ils remplissaient presque seuls le Forum. Un jour qu'ils interrompaient par leurs clameurs Scipion Émilien, il ne put endurer leur insolence, et il osa leur dire: *Silence, faux fils de l'Italie*[3]! Et encore: *Vous avez*

main, devenu maître d'un homme libre et industrieux, donnait les ouvrages de cet homme pour modèles à ses esclaves. Lorsqu'il n'y eut plus d'hommes industrieux à subjuguer, les esclaves ne furent plus instruits que par les esclaves. Les ouvrages devinrent de plus en plus grossiers. Les maîtres eux-mêmes ne souhaitaient pas mieux. Cherté de la main-d'œuvre; ni machines, ni division du travail, etc. »

[1] On s'étonnera moins de la rapide extinction des esclaves, si l'on songe qu'ils étaient traités comme choses, et non point comme hommes. Dans leur définition du mot *servi*, Ælius Gallus et Cicéron comprennent les chevaux et les mulets. Varron compte les esclaves parmi les instrumens aratoires.

[2] Ceux-ci même laissaient rarement une famille. Le maître affranchissait ordinairement l'esclave, sous la condition expresse qu'il ne se marierait point, pour que tout le bien qu'il pourrait acquérir revint au patron par héritage. Auguste défendit d'exiger ce serment. Dio., XLVII, 14.

[3] « Taceant, quibus Italia noverca est; non efficietis ut solutos verear, » quos alligatos adduxi. » Val. Max., VI, 2. — « Hostium armatorum » toties clamore non territus, qui possum vestro moveri, quorum noverca » est Italia. » Vell. Pat., II, c. 11.

beau faire, ceux que j'ai amenés garrottés à Rome, ne me feront jamais peur, tout déliés qu'ils sont maintenant. Le silence dont fut suivi ce mot terrible, prouve assez qu'il était mérité. Les affranchis craignirent qu'en descendant de la tribune, le vainqueur de Carthage et de Numance, ne reconnût ses captifs africains ou espagnols, et ne découvrît sous la toge les marques du fouet.

Ainsi un nouveau peuple succède au peuple romain absent ou détruit. Les esclaves prennent la place des maîtres, occupent fièrement le Forum, et dans ces bizarres saturnales, gouvernent par leurs décrets les Latins, les Italiens qui remplissent les légions. Bientôt il ne faudra plus demander où sont les plébéiens de Rome. Ils auront laissé leurs os sur tous les rivages. Des camps, des urnes, des voies éternelles, voilà tout ce qui doit rester d'eux.

Veut-on savoir dans quel état de misère et d'épuisement se trouvait le peuple dès le commencement de la guerre contre Persée [1]? qu'on lise le discours d'un centurion qui, comme plusieurs autres, avait eu recours à la protection des tribuns,

[1] En comparaison des flottes de la première guerre punique, où combattirent jusqu'à sept cents quinquérèmes, celles des successeurs d'Alexandre, des guerres médiques, et de la guerre du Péloponnèse, étaient peu de chose; on n'y employait que de simples trirèmes... Comment se fait-il que les Romains, maîtres du monde, ne puissent plus équiper de si grandes flottes? » Polyb., lib. I.

pour ne pas servir au-delà du temps prescrit [1]. A cinquante ans, ce vaillant soldat n'avait qu'un arpent pour nourrir sa nombreuse famille. Il est évident que la multitude des pauvres légionnaires ne subsistait que des distributions d'argent qui se faisaient à chaque triomphe. La plupart n'avaient plus de terres, et quand ils en eussent eu, toujours éloignés pour le service de l'état, ils ne pour-

[1] Tit.-Liv., XLII, c. 34 : « Dès que le consul eut fini de parler, Sp. Ligustinus, un des centurions qui avaient eu recours à la protection des tribuns, demanda la permission d'adresser quelques mots au peuple, et l'obtint sans difficulté : « Romains, dit-il, je suis Sp. Ligustinus, né au pays des Sabins, dans la tribu Crustumine. Mon père m'a laissé pour héritage un arpent de terre et la chaumière où je suis né, où j'ai été élevé, et où j'habite encore aujourd'hui. Quand je fus en âge de me marier, il me fit épouser la fille de son frère, laquelle ne m'apporta d'autre dot que la liberté, la vertu, avec une fécondité suffisante, même pour une maison riche. De cette union sont nés six fils, et deux filles déjà mariées l'une et l'autre. Quatre de mes fils ont la robe virile, les deux autres portent encore la prétexte. J'ai donné mon nom à la milice sous le consulat de P. Sulpicius et de C. Aurelius ; j'ai servi deux ans comme simple soldat contre Philippe, dans l'armée qui a passé en Macédoine ; la troisième année, T. Quintius Flaminius m'a donné, pour prix de mon courage, le commandement de la dixième compagnie des *hastats*. Après la défaite de Philippe et des Macédoniens, licencié avec mes camarades et ramené en Italie, j'ai suivi, comme volontaire, le consul Porcius Caton en Espagne. Tous ceux que de longs services ont mis à portée de le connaître, savent que, parmi les généraux existans, le courage n'a pas de témoin plus éclairé ni de meilleur juge. Ce général m'a cru digne du grade de premier centurion dans le premier manipule des hastats. J'ai pris parti, pour la troisième fois, comme volontaire dans l'armée envoyée contre Antiochus et les Etoliens, et dans cette guerre, Manius Acilius m'a fait premier centurion du premier manipule des *princes*. Après l'expulsion d'Antio-

vaient les cultiver. La ressource insuffisante et précaire des distributions ne leur permettait guères de se marier et d'élever des enfans. Le centurion, que le sénat fit parler ainsi devant le peuple, était sans doute un modèle rare qu'on lui proposait.

Indépendamment de la rapide consommation d'hommes que faisait la guerre, la constitution de

chus et la soumission des Etoliens, nous sommes revenus en Italie, où je suis resté deux ans sous le drapeau. Ensuite, j'ai servi encore deux ans en Espagne, d'abord sous les ordres de Q. Fulvius Flaccus, puis sous le préteur T. Sempronius Gracchus. Je fus du nombre de ceux que Flaccus ramena pour partager l'honneur de son triomphe ; mais je ne tardai pas à retourner dans cette province, à la prière de T. Gracchus. En très-peu d'années, j'ai quatre fois été mis à la tête de la première centurie de ma légion ; trente-quatre fois mes généraux ont accordé à ma valeur des récompenses militaires, entre lesquelles sont six couronnes civiques ; je compte déjà vingt-deux ans de service, et j'ai passé cinquante ans. Quand même je n'aurais pas fait mon temps, quand même mon âge ne serait pas un titre d'exemption, pouvant fournir quatre soldats à ma place, j'aurais le droit de demander ma retraite. Voilà ce que j'ai à dire dans la cause qui m'est personnelle. Cependant, tant que les officiers chargés des enrôlemens me jugeront propre à servir l'état, on ne m'entendra point alléguer d'excuse. C'est aux tribuns des soldats à juger de quel grade ils me croient digne, et c'est à moi de faire tous mes efforts pour ne céder à personne le prix de la valeur, comme je l'ai fait jusqu'à présent. Mes généraux et tous ceux qui ont servi avec moi peuvent témoigner si je dis vrai. Imitez-moi, mes vieux camarades ; quel que soit votre droit d'en appeler, comme dans votre jeunesse, il ne vous est jamais arrivé de résister à l'autorité des magistrats, il est digne de vous de rester soumis au sénat et aux consuls. Croyez-moi, tous les postes sont honorables pour qui défend sa patrie. » *Trad. de M. Noël.*

Rome suffisait pour amener à la longue la misère et la dépopulation. Cette constitution était, comme nous allons le prouver, une pure aristocratie d'argent. Or, dans une aristocratie d'argent sans industrie, c'est-à-dire sans moyen de créer de nouvelles richesses, chacun cherche la richesse dans la seule voie qui puisse suppléer à la production, dans la spoliation. Le pauvre devient toujours plus pauvre, le riche toujours plus riche. La spoliation de l'étranger peut faire trève à la spoliation du citoyen. Mais tôt ou tard il faut que celui-ci soit ruiné, affamé, qu'il meure de faim, s'il ne périt à la guerre.

La vieille constitution des curies patriciennes, où les pères des *gentes*, seuls propriétaires, seuls juges et pontifes, se rassemblaient la lance à la main (quir, quirites), et formaient seuls la cité, cette première constitution avait péri. On en conservait une vaine image par respect pour les augures. Les testamens, les lois rendues par les tribus, étaient confirmés par les curies. Du reste personne ne venait à ses assemblées. Les trente curies étaient représentées par trente licteurs.

Le pouvoir réel était entre les mains des centuries, c'est-à-dire de l'armée des propriétaires. Les centuries, composées d'un nombre inégal de citoyens, participaient au pouvoir politique, en raison de leur richesse, et en raison inverse du nombre de leurs membres. Ainsi, chaque centurie

donnant également un suffrage, les nombreuses centuries qui se trouvaient composées d'un petit nombre de riches, avaient plus de suffrages que les dernières où l'on avait entassé la multitude des pauvres. Les dix-huit premières centuries comprenant les riches, sénateurs ou autres, avaient droit de servir à cheval, et comme dans l'ancienne constitution, les plus nobles de la cité étaient désignés par l'arme jusque-là la plus honorable, je veux dire la *lance;* de même dans l'organisation militaire et politique des centuries, les plus riches de la cité tiraient leur nom de leur service dans la cavalerie; on les appelait *chevaliers*. Toutefois ceux d'entre eux qui étaient sénateurs dédaignaient le nom de cavaliers ou chevaliers, et le laissaient aux autres riches qui n'avaient point de distinction politique.

Au-dessous des centuries, composées de ceux qui payaient et servaient à la guerre, se trouvaient les *ærarii* qui n'y contribuaient que de leur argent. Ceux-là ne donnaient point de suffrage. Mais leur position politique n'était guères plus mauvaise que celle des citoyens placés dans les centuries des pauvres. Celles-ci, consultées les dernières et lorsque le suffrage des autres avait décidé la majorité, ne l'étaient que pour la forme; et le plus souvent on ne prenait pas la peine de recueillir leurs suffrages.

Le peuple avait cru échapper à cette tyrannie de la richesse, en opposant aux comices par centuries les comices par tribus, que les tribuns convoquaient et présidaient. Les augures n'étant pas consultés dans ces assemblées, les riches ne pouvaient les rompre à leur gré au nom de ces vieilles religions qu'ils avaient héritées des patriciens. Mais les riches poursuivirent les pauvres dans cet asile. Portés par les assemblées des centuries aux fonctions de censeurs, ils rejetaient tous les cinq ans les pauvres dans les tribus urbaines, dans celles qui votaient les dernières. Chaque tribu donnant un seul vote, sans égard au nombre de ses membres, les tribus riches formaient, malgré le petit nombre des leurs, plus de votes que celles où se trouvait réunie la multitude des pauvres. Il en était des tribus comme des centuries. Le radicalisme du système des tribus était idéal. C'était une consolation pour les pauvres. En réalité, la richesse donnait la puissance dans toutes les assemblées de Rome. Les maîtres de l'état étaient les riches. Ils dominaient les comices, recrutaient le sénat, remplissaient toutes les charges. Ils spoliaient le monde en qualité de consuls et de préteurs; comme censeurs, ils spoliaient l'Italie, en adjugeant aux riches, aux hommes de leur ordre, la ferme des domaines de l'état, au préjudice des pauvres qui les tenaient au prix très-bas des anciens baux. Peu à peu ces terres devenaient

la propriété du riche locataire [1], et, par la connivence des censeurs, il cessait d'en payer le fermage à l'état.

Le cens frappait encore le petit propriétaire d'une autre manière. Il déclarait, il soumettait à l'impôt sa propriété, *res mancipi*, comme disaient les Ro-

[1] « Dans leur conquête successive des diverses contrées de l'Italie, les Romains étaient dans l'usage ou de s'approprier une partie du territoire et d'y bâtir des villes, ou de fonder, dans les villes déjà existantes, une colonie composée de citoyens romains. Ces colonies servaient comme de garnisons pour assurer la conquête. La portion de territoire dont le droit de la guerre les avait rendus propriétaires, ils la distribuaient sur-le-champ aux colons si elle était en valeur; ou bien ils la vendaient ou la baillaient à ferme: si, au contraire, elle avait été ravagée par la guerre, ce qui arrivait souvent, ils n'attendaient point pour la distribuer par la voie du sort, mais ils la mettaient à l'enchère telle qu'elle était, et se chargeait de l'exploiter qui voulait, moyennant une redevance annuelle en fruits: savoir: du dixième pour les terres qui étaient susceptibles d'être ensemencées, et du cinquième pour les terres à plantations. Celles qui n'étaient bonnes que pour le pâturage, ils en retiraient un tribut de gros et menu bétail. Leur vue en cela était de multiplier la race italienne, qui leur paraissait la plus propre à supporter des travaux pénibles, et de s'assurer d'auxiliaires nationaux. Le contraire arriva. Les citoyens riches accaparèrent la plus grande partie de ces terres incultes, et, à la longue, ils s'en regardèrent comme les propriétaires incommutables. Ils acquirent de gré ou de force les petites propriétés des pauvres qui les avoisinaient. Les terres et les troupeaux furent remis à des mains esclaves; des hommes libres eussent été souvent éloignés par le service militaire. Cela était très-avantageux aux propriétaires; les esclaves, n'étant pas appelés à porter les armes, multipliaient à leur aise. Il résulta de toutes ces circonstances que les grands devinrent très-riches, et que la population des esclaves fit dans les campagnes beaucoup de progrès, tandis que celle des hommes libres allait diminuant par suite du malaise, des con-

mains, ce qui comprenait la terre, la maison, les esclaves et les bêtes, le bronze monnoyé [1]. Cet impôt lourd et variable dans lequel on ne tenait pas compte du produit divers des années, changeait tous les cinq ans. Au contraire, le riche ne payait, ni pour les terres du domaine dont il jouissait sans titre de propriété, ni pour les *res nec mancipi* qui

tributions et du service militaire qui les accablaient; et lors même qu'ils jouissaient, à ce dernier égard, de quelque relâche, ils ne pouvaient que languir dans l'inaction puisque les terres étaient entre les mains des riches, qui employaient des esclaves préférablement aux hommes libres. »

« Cet état de choses excitait le mécontentement du peuple romain. Car il voyait que les auxiliaires italiens allaient lui manquer, et que sa puissance serait compromise au milieu d'une si grande multitude d'esclaves. On n'imaginait pas néanmoins de remède à ce mal, parce qu'il n'était ni facile, ni absolument juste de dépouiller de leurs possessions agrandies, améliorées, couvertes d'édifices, tant de citoyens qui en jouissaient depuis longues années. Les tribuns du peuple avaient anciennement fait passer avec bien de la peine une loi qui défendait de posséder plus de cinq cents arpens de terre, et d'avoir en troupeaux plus de cent têtes de gros bétail et cinquante de menu. La même loi avait enjoint aux propriétaires de prendre à leur service un certain nombre d'hommes libres, pour être les surveillans et les inspecteurs de leurs propriétés. Cette loi fut consacrée par la religion du serment. Une amende fut établie contre ceux qui y contreviendraient. Le surplus des cinq cents arpens devait être vendu à bas prix aux citoyens pauvres : mais ni la loi ni les sermens ne furent respectés. Quelques citoyens, afin de sauver les apparences, firent, par des transactions frauduleuses, passer leur excédant de propriété sur la tête de leurs parens ; le plus grand nombre bravèrent la loi. Appian., IIe v., p. 604 (j'ai corrigé l'inexacte et prolixe traduction de Combes-Dounous).

[1] *V.* Niebuhr, 2e vol. Ce critique ancien directeur de la Banque de Copenhague a supérieurement traité l'histoire primitive des finances de Rome.

faisaient une grande partie de sa fortune, tandis qu'elles n'entraient pour rien dans celle du pauvre. Les lois de Caton sur les meubles de luxe avaient sans doute pour principal but d'égaliser l'impôt.

Toutefois, entre les riches qui composaient les dix-huit centuries équestres, il n'y avait pas unité d'intérêt. Ceux d'entre eux qui étaient entrés dans le sénat, et qui avaient occupé les charges, se distinguèrent par le nom de *nobles*, et s'efforcèrent d'en exclure les riches citoyens, ou *chevaliers*. Depuis la fin de la seconde guerre punique, le gouvernement était devenu si lucratif et dans les missions lointaines de consuls et de préteurs, et dans le sénat même où devaient affluer les présens des rois, que les nobles dédaignèrent les lents bénéfices de l'usure, et essayèrent de réprimer sous ce rapport l'avidité des chevaliers (193-2). En récompense, ils leur laissaient usurper ou leur adjugeaient par la voie du cens tous les domaines publics dont ils expulsèrent les pauvres. Quant à ceux-ci, on leur jeta d'abord quelque pâture pour étouffer leurs cris. En 231 et 196, on leur vendit à très-bas prix une énorme quantité de blé. Après chaque triomphe (en 197, 196, 191, 189, 187, 167), on distribuait aux soldats du bronze monnayé. En même temps on donnait des terres, on fondait des colonies. Les soldats romains profitèrent des biens dont on dépouillait les Italiens qui

s'étaient déclarés pour Hannibal (201-199). Cinq colonies sont fondées en 197 dans la Campanie et dans l'Apulie; six, en 194-3, dans la Lucanie et le Brutium. En 192, 190, nouvelles colonies dans la Gaule italienne; en 189, fondation de celle de Bologne; en 181, de Pisaurum et Pollentia; en 183, de Parme et Modène; en 181, de Graviscæ, de Saturnia et d'Aquilée; de Pise en 180; de Lucques en 177.

Vers l'époque de la guerre de Persée, les *nobles*, voyant le monde à leurs pieds, ne se soucient plus du peuple. Qu'il vive ou meure, peu leur importe. Ils ne manqueront pas d'esclaves pour cultiver leurs terres. D'ailleurs Caton lui-même, le grand agriculteur, n'a-t-il pas reconnu à la fin de sa vie que les meilleures possessions étaient les pâturages? Pour conduire des troupeaux, on n'a que faire de la main intelligente d'un homme libre; un esclave suffit. Le laboureur expulsé de sa terre n'y peut donc rester, même comme fermier. Il se réfugie à la ville, et vient demander sa nourriture à ceux qui l'ont exproprié. Là peut-être il subsistera des gratifications du sénat, des dons des riches. Il attendra la chance d'une nouvelle colonie. Mais le sénat n'accorde plus ni blé, ni terres. Pas une seule colonie pendant un demi-siècle. Que reste-t-il aux pauvres? leur vote. Ils le vendront aux candidats. Ceux-ci peuvent bien payer ces consulats,

ces prétures, qui leur livrent les richesses des rois. Mais les censeurs ne laisseront pas cette ressource aux pauvres. Ils entasseront dans la tribu esquiline, avec les affranchis, tous les citoyens qui n'ont pas en terre trente mille sesterces. Relégués dans une des dernières tribus, leur vote est rarement nécessaire. D'ailleurs, le sénat ne daigne plus guères consulter le peuple; depuis la victoire de Paul Émile, il décide seul de la guerre et de la paix. Il a substitué aux jugemens populaires quatre tribunaux permanens (*quæstiones perpetuæ*, 149-144), composés de sénateurs, qui connaissent des causes criminelles, et particulièrement des crimes dont les sénateurs peuvent se rendre coupables, de la brigue, de la concussion, du péculat. Le jugement des crimes est remis aux criminels. Ainsi le sénat s'est affranchi du peuple. Le pauvre citoyen n'avait plus que son vote pour gagner sa vie: on le lui ôte. Il faut qu'il meure, qu'il fasse place aux affranchis dont Rome est inondée. Tel était le sort du citoyen romain, et le Latin, l'Italien lui portaient encore envie.

L'ancien système de Rome, qui avait fait sa force et sa grandeur, était d'accorder des privilèges plus ou moins étendus aux villes en proportion de leur éloignement. Ainsi, autour de Rome, se trouvait d'abord une ceinture de villes municipa-

les, investies du droit de suffrage et égales en droits à Rome elle-même; c'étaient les villes des Sabins, et Tusculum, Lanuvium, Aricie, Pedum, Nomentum, Acerres, Cumes, Priverne, auxquelles on joignit, en 188, celles de Fundi, Formies et Arpinum. Puis venaient les municipes sans droit de suffrage et les cinquante colonies fondées avant la seconde guerre punique, toutes (moins trois) dans l'Italie centrale; vingt autres furent établies de 197 à 177, mais dans une position plus éloignée. Ces colonies avaient toutes la *cité*, mais sans le privilége qui lui donnait de la valeur, le droit de suffrage. Au-dessous des *municipes* et des *colonies*, se trouvaient les *Latins* et les Italiens. Les Italiens conservaient leurs lois et étaient exempts de tribus. Dépouillés de leurs meilleures terres par les colonies romaines, on peut dire qu'ils avaient bien payé le tribut d'avance. Les *Latins* avaient de plus l'avantage de devenir citoyens romains en laissant des enfans pour les représenter dans leur ville natale, en y remplissant quelque magistrature, enfin *en convainquant de prévarication un magistrat romain*. Est-il nécessaire de dire que personne n'était assez hardi pour tenter de devenir citoyen par cette dernière voie [1] ?

[1] On sait le succès des poursuites intentées pour concussions à Scipion, à Métellus, à Scaurus, à Fonteius, etc.

L'Italien, le Latin, le colon, le municipe sans suffrage, dont les droits, plus ou moins brillans, se réduisaient dans la réalité à recruter jusqu'à extinction de leur population les armées romaines, tous voulaient devenir Romains. Chaque jour ce titre était plus honorable; chaque jour aussi, tous les autres changeaient en sens inverse et devenaient plus humilians. Dans cette fatale année de la défaite de Persée (172), un consul ordonne, pour la première fois, aux alliés de Préneste de venir au-devant de lui et de lui préparer un logement et des chevaux. Bientôt un autre fait battre de verges les magistrats d'une ville alliée, qui ne lui avait pas fourni des vivres. Un censeur, pour orner un temple qu'il construit, enlève le toit de celui de Junon Lacinienne, le temple le plus saint de l'Italie. A Férente, un préteur veut se baigner aux bains publics, en chasse tout le monde, et, pour je ne sais quelle négligence, fait battre de verges un des questeurs de la ville. A Teanum, la femme d'un consul fait traiter de même le premier magistrat du lieu. Un simple citoyen porté dans une litière sur les épaules de ses esclaves, rencontre un bouvier de Vénusium : *Est-ce que vous portez un mort?* dit le rustre. Ce mot lui coûta la vie. Il expira sous le bâton[1].

[1] Cato, *in Gell.* X, 3. « De falsis pugnis vel pœnis : Dixit a decemviris

Pour échapper à une pareille tyrannie, chacun tâchait de se rapprocher de Rome, et de s'y établir, s'il était possible. Rome exerçait ainsi sur l'Italie une sorte d'absorption, qui devait en peu de temps faire du pays un désert, et la surcharger elle-même d'une énorme population. L'Italie, n'ayant pu détruire Rome, ne songeait plus qu'à s'unir à elle, et l'étouffait en l'embrassant. Les Latins pouvant seuls devenir citoyens romains, l'Italie affluait dans le Latium, le Latium dans Rome. D'une part, les Samnites et les Péligniens, ne pouvant plus fournir

» parum sibi bene cibaria curata esse. Jussit vestimenta detrahi atque flagro » cædi. Decemviros Bruttiani verberavere. Videre multi mortales. Quis » hanc contumeliam, quis hoc imperium, quis hanc servitutem ferre posset? » Nemo hoc rex ausus est facere. Eane fieri bonis, bono genere gnatis, » boni consulitis? Ubi societas? ubi fides majorum? insignitas injurias, » plagas, verbera, vibices, eos dolores atque carnificinas, per dedecus » atque maximam contumeliam, inspectantibus popularibus suis atque multis » mortalibus, te facere ausum esse! Sed quantum luctum, quantumque » gemitum, quid lacrumarum, quantumque fletum factum audivi! Servi » injurias nimis ægre ferunt; quid illos bono genere gnatos, magna virtute » præditos opinamini animi habuisse atque habituros dùm vivent. »

« Il dit que les décemvirs n'avaient pas assez de soin de ses provisions. Il ordonne qu'on arrache leurs vêtemens, et qu'on les frappe de verges. Des Bruttiens frappèrent les décemvirs! et une foule d'hommes ont vu cela! Qui pourrait souffrir un pareil outrage? qui, un pareil despotisme? qui, une pareille servitude? Pas un roi n'a osé le faire. Trouvez-vous bon qu'on le fasse contre des hommes bons et de bonne race? Où sont les droits des cités? où, la foi des ancêtres? Des outrages publics, des plaies, des meurtrissures, des coups de fouets, de telles douleurs, de telles tortures, avec

leur contingent de troupes, dénoncent la transplantation de quatre mille familles des leurs dans la ville latine de Frégelles (177). Les Latins déclarent la même année, pour la seconde fois, que leurs villes et leurs campagnes deviennent désertes par l'émigration de leurs citoyens dans Rome. Ils faisaient à un Romain une vente simulée d'un de leurs enfans, qui par l'affranchissement se trouvait citoyen. La servitude était la porte par laquelle on entrait dans la cité souveraine. Dès 187, Rome avait chassé de son sein douze mille familles latines. En 172, une nouvelle expulsion diminua la population de seize mille citoyens.

la honte et le déshonneur, sous les yeux de leurs concitoyens et d'une foule d'hommes assemblés ; ton audace a pu cela ! Mais ô combien de pleurs, ô combien de gémissemens ! que de larmes, et combien de sanglots ! des esclaves supportent à peine de telles injures. Quel souvenir pensez-vous que ces hommes de bonne race et de grande vertu gardent au fond de leur âme, et garderont tant qu'ils vivront ? » *Trad. de M. Cassan.*

Tib. Gr., in Gell., X, 5. — « Dernièrement le consul vint à Teanum Sidicinum : sa femme dit qu'elle voulait se baigner dans les bains des hommes. M. Marius chargea le questeur campanien d'en faire sortir ceux qui s'y baignaient. La femme du consul se plaint à son mari qu'on a mis peu d'empressement à lui livrer les bains, et peu de soin à les préparer. En conséquence, un poteau est dressé dans la place publique : on y amène l'homme le plus distingué de la ville, M. Marius. On lui arrache ses vêtemens, il est battu de verges. Les habitans de Calenum, à cette nouvelle, défendirent par un décret que personne approchât des bains, lorsqu'un magistrat romain serait dans leur ville. A Férentinum, pour un semblable motif, notre préteur ordonna d'arrêter les questeurs. L'un d'eux se précipita du haut d'un mur ; l'autre fut saisi et battu de verges ».

Telle était la situation de l'Italie. Les extrémités du corps devenaient froides et vides. Tout se portait au cœur qui se trouvait oppressé. Le sénateur repoussait du sénat et des charges, l'*homme nouveau*, le chevalier, le riche, et lui abandonnait en récompense l'envahissement des terres du pauvre. Le Romain repoussait le colon du suffrage, le Latin de la cité; celui-ci à son tour repoussait l'Italien du Latium et des droits des Latins. Rome avait ruiné l'Italie indépendante par ses colonies, où elle rejetait ses pauvres; désormais elle ruinait l'Italie colonisée, par l'envahissement des riches qui partout achetaient, affermaient, usurpaient les terres et les faisaient cultiver par des esclaves.

« Les chevaliers étaient les traitans de la république; ils étaient avides, ils semaient les malheurs dans les malheurs, et faisaient naître les besoins publics des besoins publics. Bien loin de donner à de tels gens la puissance de juger, il aurait fallu qu'ils eussent été sans cesse sous les yeux des juges. Il faut dire cela à la louange des anciennes lois françaises; elles ont stipulé, avec les gens d'affaires, avec la méfiance que l'on garde à des ennemis. Lorsqu'à Rome les jugemens furent transportés aux traitans, il n'y eut plus de vertu, plus de police, plus de lois, plus de magistrature, plus de magistrats.

» On trouve une peinture bien naïve de ceci dans

quelque fragment de Diodore de Sicile, et de Dion. *Mutius Scévola*, dit Diodore[1], *voulut rappeler les anciennes mœurs, et vivre de son bien propre avec frugalité et intégrité. Car ses prédécesseurs ayant fait une société avec les traitans, qui avaient pour lors les jugemens à Rome, ils avaient rempli la province de toutes sortes de crimes. Mais Scévola fit justice des publicains, et fit mener en prison ceux qui y traînaient les autres.*

» Dion nous dit[2] que Publius Rutilius, son lieutenant, qui n'était pas moins odieux aux chevaliers, fut accusé à son retour d'avoir reçu des présens, et fut condamné à une amende. Il fit sur-le-champ cession de biens. Son innocence parut, en ce que l'on lui trouva beaucoup moins de bien qu'on ne l'accusait d'en avoir volé, et il montrait les titres de sa propriété; il ne voulut plus rester dans la ville avec de telles gens.

» Les Italiens, dit encore Diodore[3], achetaient en Sicile des troupes d'esclaves pour labourer leurs champs, et avoir soin de leurs troupeaux; ils leur refusaient la nourriture. Ces malheureux étaient obligés d'aller voler sur les grands chemins, armés de lances et de massues, couverts de peaux de bêtes,

[1] Diod., *Fragm.*, lib. XXXVI, *extr. Const. Porphyr.*
[2] Dion., *Fragm.*
[3] Diod., *Fragm.*, lib. XXXIV.

de grands chiens autour d'eux. Toute la province fut dévastée; et les gens du pays ne pouvaient dire avoir en propre que ce qui était dans l'enceinte des villes. Il n'y avait ni proconsul, ni préteur qui pût ou voulût s'opposer à ce désordre, et qui osât punir ces esclaves, parce qu'ils appartenaient aux chevaliers qui avaient à Rome les jugemens. Ce fut pourtant une des causes de la guerre des esclaves. — Je ne dirai qu'un mot : Une profession qui n'a ni ne peut avoir d'objet que le gain ; une profession qui demandait toujours, et à qui on ne demandait rien ; une profession sourde et inexorable, qui appauvrissait les richesses et la misère même, ne devait point avoir à Rome les jugemens. » (Montesquieu. *Esprit des Lois*, XI, 17.)

La première guerre des esclaves éclata en Sicile dans la ville d'Enna (138). Un esclave syrien d'Apamée, qu'on appelait Eunus, se mêlait de prédire, au nom de la déesse de Syrie, et souvent il avait bien rencontré. Il s'était attiré aussi beaucoup de considération parmi les esclaves, en lançant des flammes par la bouche. Un peu de feu dans une noix suffisait pour opérer ce miracle. Eunus, entre autres prédictions, annonçait souvent qu'il serait roi. On s'amusait beaucoup de sa royauté future. On le faisait venir dans les festins pour le faire par-

ler et on lui donnait quelque chose pour acheter d'avance sa faveur. Ce qui fut moins risible, c'est que la prédiction se vérifia. Les esclaves d'un Damophile qui était fort cruel, commencèrent la révolte, et prirent pour roi le prophète. Tous les maîtres furent égorgés. Les esclaves n'épargnèrent que la fille de Damophile, qui s'était montrée compatissante pour eux. Un Cilicien qui avait soulevé les esclaves ailleurs, se soumit à Eunus, qui se trouva bientôt à la tête de deux cent mille esclaves, et se fit appeler le roi Antiochus. Le bruit de la révolte de Sicile s'étant répandu, il y eut des tentatives de soulèvement dans l'Attique, à Délos, dans la Campanie, et à Rome même. Cependant les généraux envoyés contre Eunus, avaient été repoussés avec honte; quatre années de suite, quatre préteurs furent vaincus. Les esclaves s'étaient emparés de plusieurs places. Enfin Rupilius les assiégea dans Tauromenium, ville maritime, d'où ils auraient pu communiquer avec l'Italie. Il les réduisit à une telle famine, qu'ils se mangeaient les uns les autres. Un des leurs ayant livré la citadelle, Rupilius les prit tous et les fit jeter dans un précipice. Même trahison, même succès à Enna, malgré l'héroïque valeur du lieutenant cilicien d'Eunus, qui fut tué dans une sortie. Le roi des esclaves qui n'était pas si brave, se réfugia dans une caverne, où on le trouva avec son cuisinier, son boulanger, son baigneur et

son bouffon (132). Des réglemens atroces[1] continrent pour vingt-huit ans les esclaves découragés par le mauvais succès de cette première révolte.

[1] Cic., *in Verrem. De supplic.*, c. 3 : « Tous les édits des préteurs défendaient aux esclaves de porter des armes.... On avait apporté un sanglier énorme à L. Domitius, préteur en Sicile. Surpris de la grosseur de cet animal, il demanda qui l'avait tué. On lui nomma le berger d'un Sicilien. Il ordonna qu'on le fît venir. L'esclave accourt, s'attendant à des éloges et à des récompenses. Domitius lui demande comment il a tué cette bête formidable. Avec un épieu, répondit-il. A l'instant le préteur le fit mettre en croix. Peut-être cet ordre vous semblera plus que sévère. Je ne prétends ni le blâmer, ni le justifier, etc. »

SUITE

DU CHAPITRE PREMIER.

Tribunat des Gracches, 133-121.

S'il eût été possible à un homme de trouver le remède à tous ces maux, de rendre au petit peuple les terres et l'amour du travail qu'il avait perdu, de mettre un frein à la tyrannie du sénat, à la cupidité des chevaliers, d'arrêter ce flot d'esclaves qui venait de tous les points du monde inonder l'Italie et en détruire la population libre, celui-là eût été le maître et le bienfaiteur de l'empire. Lælius, et peut-être Scipion Émilien[1], qui partageait toutes ses pensées, avaient songé d'abord à cette réforme, mais ils comprirent qu'elle était impossible, et

[1] Plutarch., *in Gracch.*, c. 8, p. 325. (Paris, 1624.) Ἐπεχείρησε μὲν οὖν τῇ διορθώσει Γάϊος Λαίλιος ὁ Σκιπίωνος ἑταῖρος.

eurent la sagesse d'y renoncer. Les Gracches la tentèrent, et y perdirent la vie, l'honneur, et jusqu'à la vertu.

Depuis que le premier Scipion l'Africain avait été si près de la tyrannie, le but était marqué pour l'ambition des grands de Rome. Les familles patriciennes des Scipions et des Appii, et la famille équestre des Sempronii[1], d'abord ennemies et rivales, avaient fini par former une étroite ligue. Tib. Sempronius Gracchus protégea dans son tribunat l'Africain et l'Asiatique, et en récompense il obtint pour épouse la fille du premier, la fameuse Cornélie. Il exerça la censure avec Appius Pulcher, et se montra moins populaire encore que lui, tout plébéien qu'il était. Appius donna la main de sa fille au fils aîné de son collègue, au célèbre Ti-

[1] Cette origine équestre des Gracches semblera un fait important, si l'on songe que de toutes les réformes de leur tribunat, il n'en resta qu'une : *la translation du pouvoir judiciaire des sénateurs aux chevaliers*. Peut-être leur proposition de donner le droit de cité aux Italiens, et même leur loi agraire, n'étaient-elles qu'un moyen de donner à l'ordre équestre le pouvoir judiciaire, auquel étaient attachés tous les autres. J'adopterais cette opinion si un passage de Salluste n'y semblait contraire. Sall., *Jug.* c. 42. — Les Italiens avaient plus à perdre qu'à gagner au succès des Gracches. On verra plus bas qu'ils prièrent Scipion Emilien d'empêcher l'exécution de la loi agraire. Cicéron dit (*De Rep.*, lib. III, c. 21) : « Tibérius Gracchus, dont les citoyens n'eurent point à se plaindre, ne respecta ni les droits, ni les traités des alliés et des Latins. »

bérius Gracchus, et fut, avec ce dernier, triumvir pour l'exécution de la loi agraire. Cette race des Appius depuis les décemvirs jusqu'à l'empereur Néron, en qui elle s'éteint, cherche toujours la tyrannie, tantôt par l'appui du parti aristocratique, tantôt par la démagogie.

Gracchus eut de Cornélie deux fils, Tibérius et Caïus, et autant de filles; l'une fut donnée à Scipion Nasica, le chef de l'aristocratie, le meurtrier de son beau-frère Tibérius. L'autre épousa le fils de Paul Émile, Scipion Émilien, qui périt par les embûches de sa femme[1], de sa belle-mère Cornélie et de son beau-frère Caïus. Le dédain de Scipion pour sa femme lui eût attiré la haine de sa belle-mère Cornélie, quand même l'ambitieuse fille du premier Scipion n'eût pas vu avec dépit dans le second Africain, l'héritier d'une gloire qu'elle eût voulu réserver à ses fils. Elle se plaignit long-temps d'être appelée la belle-mère de Scipion Émilien plutôt que la mère des Gracches. Lorsque ceux-ci eurent péri dans les entreprises téméraires où elle les avait précipités, retirée dans sa délicieuse maison de Misène, au milieu des rhéteurs et des sophistes grecs dont elle s'entourait, elle prenait plaisir à conter aux étrangers qui la venaient voir, la mort tragique de ses enfans.

[1] V. plus bas.

Cette femme ambitieuse avait de bonne heure préparé à ses fils tous les instrumens de la tyrannie [1], l'éloquence, dans laquelle ils passaient tous les hommes de leur temps; la valeur, Tibérius

[1] C'est ce qui ressort de tout le récit de Plutarque. Elle s'en repentit plus tard, et essaya de retenir Caïus, à une époque où vraisemblablement il eût été perdu, même sans agir.

In Corn. Nep. Lettre de Cornélie à C. Gracchus : « J'oserais jurer avec les paroles consacrées qu'après ceux qui ont tué Tibérius Gracchus, aucun ennemi ne m'a donné autant de chagrin, ni autant de peine que toi par de pareilles choses, toi qui devais remplacer auprès de moi tous les enfans que j'ai perdus, veiller à ce que j'eusse le moins de souci possible en ma vieillesse, n'avoir d'autre but dans toutes tes actions que de me plaire, et regarder comme un crime de rien faire d'important contre mon gré ; à moi surtout à qui il ne reste que peu de temps à vivre, et à qui même ce si court espace ne peut être en aide pour t'empêcher de m'être contraire et de désoler la république. Mais, puisqu'il n'en peut advenir ainsi, que nos ennemis, malgré le temps, malgré les factions, ne périssent point d'ici à long-temps, qu'ils ne soient plus demain ce qu'ils sont aujourd'hui, plutôt que la république ne soit désolée et ne périsse. Et puis quand ferons-nous donc une pause ? quand donc cessera notre famille de délirer ainsi ? quand donc y aura-t-il un terme à tout cela ? et quand finirons-nous, absens et présens, de nous causer tant de chagrins et de tourmens? quand donc aurons-nous honte de brouiller et de troubler la république ? Mais, si absolument il n'en peut advenir ainsi, dès que je serai morte, demande le tribunat, fais ce que tu voudras, alors je n'en sentirai rien. Dès que je serai morte, tu m'offriras le culte des aïeux, et tu invoqueras la divinité de ta mère ; mais ne rougiras-tu pas alors d'implorer par des prières ces divinités que vivantes et présentes tu auras négligées et délaissées ? Veuille ce Jupiter ne pas permettre que tu persévères davantage, ni qu'il te vienne dans l'esprit une si grande démence ; car si tu persévères, je crains bien que pour toute ta vie tu ne recueilles de ta faute une si grande douleur, qu'en aucun temps tu ne puisses être bien et en paix avec toi-même ? » *Trad. de M. Cassan.*

monta le premier sur les murailles de Carthage; la probité même[1], ce n'était point de telles ambitions qui pouvaient s'arrêter à l'avarice. Les stoïciens qui élevèrent les deux enfans[2], comme ils avaient élevé Cléomène, le réformateur de Sparte, leur inculquaient cette politique de nivellement qui sert si bien la tyrannie, et les fables classiques de l'égalité des biens sous Romulus et sous Lycurgue. L'état de l'Italie leur fournissait d'ailleurs assez de motifs spécieux. Quand Tibérius traversa l'Italie pour aller en Espagne, il vit avec douleur les campagnes abandonnées ou cultivées par des esclaves[3].

[1] Fragment d'un discours de Tibérius Gracchus : « Je me suis conduit dans la province comme j'ai cru devoir pour votre profit et sans consulter mon ambition. Chez moi point de festins, point de jeunes garçons à mes côtés. — Mais vos fils trouvaient à ma table plus de réserve que sous la tente du général... Je me suis conduit dans la province de manière que pas un ne pût dire que j'aie reçu de lui un as ou plus d'un as en présent, ou qu'il se soit mis en frais pour mon service : et je suis resté deux années dans cette province. Si jamais j'ai tenté l'esclavage d'un autre, regardez-moi comme le dernier, comme le plus pervers des hommes. D'après ma conduite si chaste avec leurs esclaves, vous pouvez juger comment j'ai vécu avec vos fils..... Aussi, Romains, ces ceintures qu'à mon départ de Rome j'avais emportées pleines d'argent, je les ai rapportées vides de la province : d'autres ont emporté des amphores pleines de vin, et ils les ont rapportées pleines d'argent. »

[2] Plutarch., *in Gracch.*, — Ὁ Τιβεριος... Διοφάνους του ῥήτορος καὶ Βλοσσιόυ τοῦ φιλοσόφου παρορμὴσαντων αὐτον.

[3] Plutarch. *in Gracch.*, p. 828. — Γάϊος ἐν τινι βιβλίῳ γεγραφεν, εἰς Νουαντίαν πορευομενον διὰ τῆς Τυῤῥηνίας τὸν Τιβέριον, καὶ την

L'aîné, Tibérius, d'un caractère naturellement doux, fut jeté dans la violence par une circonstance fortuite. Questeur de Mancinus en Espagne, il avait signé et garanti le traité honteux qui sauva l'armée. Le sénat déclara le traité nul, livra Mancinus, et

ἐρημίαν τῆς χώρας ὁρῶντα, καὶ τοὺς γεωργοῦντας ἢ νέμοντας οἰκέτας ἐπεισάκτους καὶ βαρβάρους, τότε πρῶτον ἐπὶ νοῦν βαλέσθαι τὴν μυρίων κακῶν ἄρξασαν αὐτοῖς πολιτείαν.

Tibérius disait dans ses harangues au peuple : « Les bêtes sauvages qui sont répandues dans l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer, et ceux qui combattent, qui versent leur sang pour la défense de l'Italie, n'y ont à eux que la lumière et l'air qu'ils respirent : sans maisons, sans demeure fixe, ils errent de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfans. Les généraux les trompent, quand ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples. En est-il un seul dans un si grand nombre qui ait un autel domestique et un tombeau où reposent ses ancêtres? Ils ne combattent et ne meurent que pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui; on les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. » — Ceci explique la dépopulation rapide qui eut lieu. Au temps de Tite-Live, le Latium était déjà presque désert : « Non dubito, » præter satietatem, tot jam libris assidua bella cum Volscis gesta legentibus, illud quoque succursurum...... unde toties victis Volscis et Æquis » suffecerint milites : quod cum ab antiquis tacitum prætermissumque » sit, cujus tandem ego rei præter opinionem, quæ sua cuique conjectanti esse potest, auctor sim? Simile veri est, aut intervallis bellorum, sicut nunc in delectibus fit romanis, aliâ atque aliâ subole juniorum » ad bella instauranda toties usos esse aut non ex iisdem semper populis » exercitus scriptos, quamquam eadem gens bellum intulerit : aut innumerabilem multitudinem liberorum capitum in eis fuisse locis, *quæ nunc,* » *vix seminario exiguo militum relicto, servitia romana ab solitudine vindicant.* »

voulait livrer Tibérius. Le peuple, et sans doute les chevaliers auxquels appartenait sa famille, le sauvèrent de cet opprobre, et assurèrent au sénat un ennemi implacable.

La première loi agraire qu'il proposa dans son tribunat, n'était pourtant pas, il faut le dire, injuste ni violente. Il l'avait concertée avec son beau-père Appius, le grand-pontife Crassus, et Mutius Scévola, le célèbre jurisconsulte. Il ne prétendait pas, comme Licinius Stolo, borner à cinq cents arpens les propriétés patrimoniales des riches. Il ne leur ôtait que les terres du domaine public qu'ils avaient usurpées. Encore leur en laissait-il cinq cents arpens, et deux cent cinquante de plus au nom de leurs enfans mâles. Ils étaient indemnisés du surplus, qui devait être partagé aux citoyens pauvres. L'opposition fut vive. Les riches considéraient ces terres, pour la plupart usurpées depuis un temps immémorial, comme leur propriété. Leur résistance irrita Tibérius, qui, de dépit, proposa une loi nouvelle, où il leur retranchait l'indemnité, les cinq cents arpens, et leur ordonnait de sortir sans délai des terres du domaine. C'était ruiner ceux qui n'avaient pas d'autre bien, spolier ceux qui avaient acquis de bonne foi, par achat, mariage, etc. C'était dépouiller, non-seulement les propriétaires, mais leurs créanciers. Cependant Tibérius poursuit son projet avec un emportement aveugle; il viole

la puissance tribunitienne, fait déposer par le peuple son collègue Octavius dont le *veto* l'arrêtait, et lui substitue un de ses cliens. Il se fait nommer lui-même triumvir, pour l'exécution de sa loi, avec son beau-père Appius et son jeune frère Caïus, alors retenu sous les drapeaux. Enfin, au préjudice des droits du sénat, qui depuis long-temps réglait les nouvelles conquêtes, il ordonne que l'héritage du roi de Pergame légué au peuple romain par ce prince, sera affermé au profit des citoyens pauvres [1].

Après avoir soulevé tant de haines, il était perdu s'il n'obtenait un second tribunat, qui lui permît d'exécuter sa loi, et d'intéresser par le partage des terres une multitude de nouveaux propriétaires à sa vie et à sa puissance. Mais le peuple s'inquiétait moins de savoir par qui les terres lui seraient partagées. Tibérius, craignant d'échouer, se chercha de nouveaux auxiliaires ; il promit aux chevaliers le partage de la puissance judiciaire avec les sénateurs, et fit espérer aux Italiens le droit de cité [2]. Depuis que le petit peuple se composait en

[1] Plutarch., *in Gracch.*, c. 16, p. 830. — Ὅπως τοῖς τὴν χώραν διαλαγχάνουσι ὑπάρχοι πρὸς κατασκευὴν καὶ γεωργίας ἀφορμήν.

[2] Plutarch., *in Gracch.*, c. 19, p. 832. — Τοῖς κρίνουσι τότε συγκλητικοῖς οὖσι καταμιγνὺς ἐκ τῶν ἱππέων τὸν ἴσον ἀριθμόν. — Vell. Paterc., liv. II, c. 2. « Il promit le droit de cité à toute l'Italie. »

grande partie d'affranchis, et que le sénat s'était saisi des jugement criminels, les riches, la tête du peuple, autrement dit les chevaliers, réclamaient le pouvoir comme représentant désormais seuls le peuple, dont la partie pauvre avait disparu. Repoussés depuis long-temps des charges qui donnaient entrée au sénat, ils voulaient du moins influer indirectement sur ce corps tout puissant, et juger leurs maîtres. Mais en même temps ce que les chevaliers craignaient le plus, c'était l'exécution des lois agraires qui les auraient dépouillés des terres publiques dont ils étaient les principaux détenteurs; c'était l'admission au suffrage des colons romains sur qui une grande partie de ces terres avait été usurpée, encore plus celle des populations italiennes, à qui elles appartenaient originairement, et qui, une fois égalées à leurs vainqueurs, eussent été tentées de les reprendre. Ainsi les riches romains, les chevaliers, rivaux du sénat pour la puissance judiciaire, étaient encore plus ennemis du petit peuple romain et italien qu'ils tenaient ruiné et affamé. Tibérius, en essayant de les gagner en même temps, voulait une chose contradictoire. Il ne fut soutenu de personne. Les pauvres, Romains et Italiens, virent en lui l'ami des chevaliers qui retenaient leurs biens; les sénateurs et les chevaliers, l'auteur des lois agraires qui les forçaient de restituer.

Le peu de partisans qui lui restaient dans les tribus rustiques étant éloignés pendant l'été par les travaux de la campagne[1], il resta seul dans la ville avec la populace qui devenait chaque jour plus indifférente à son sort. N'ayant plus de ressource que dans leur pitié, contre les embûches des riches, il parut sur la place en habits de deuil, tenant en main son jeune fils et le recommandant aux citoyens[2]. En même temps, il tâchait de se justifier de la déposition d'Octavius, et employait toute son éloquence à mettre au jour ce secret fatal qu'il eût dû, dans son intérêt, ensevelir au fond de la terre : que les caractères les plus sacrés, celui de roi, de vestale, de tribun, pouvaient être effacés. Ses ennemis pro-

[1] Appian., 2e v., p. 611, c. 357,

[2] Plutarch., *in Tib. Gr.* — Fragmentum nuper repertum in inedito Ciceronis interprete. « Si vellem apud vos verba facere et à vobis postulare, » cùm genere summo ortus essem et cùm fratrem propter vos amisissem, » nec quisquam de P. Africani et Tiberii Gracchi familia nisi ego et puer » restaremus, ut pateremini hoc tempore me quiescere, ne a stirpe genus » nostrum interiret et uti aliqua propago generis nostri reliqua esset, haud » scio an lubentibus a vobis impetrassem. »

« Romains, si je voulais prendre devant vous la parole et vous demander, moi le descendant d'une si noble famille, moi qui ai perdu mon frère pour vous, et qui de la maison de Scipion l'Africain et de Tibérius Gracchus reste seul avec cet enfant, de souffrir que je trouve maintenant le repos, afin que notre famille ne soit pas anéantie tout entière, et qu'il en survive quelque débris, je ne sais si vous m'accorderiez cela volontiers. » Traduction de M. Villemain. — C'est ici Caïus Gracchus qui parle.

fitèrent contre lui-même de cette imprudente apologie.

Le lendemain, de bonne heure, il occupa le Capitole avec la populace. Il portait sous sa robe un dolon, sorte de poignard des brigands d'Italie. Les riches, appuyés de quelques-uns des tribuns ennemis de Gracchus, ayant voulu troubler les suffrages qui le portaient à un second tribunat, il donne aux siens le signal dont ils étaient convenus. Ils se partagent les demi-piques dont les licteurs étaient armés, s'élancent sur les riches, en blessent plusieurs et les chassent de la place[1]. Des bruits divers se répandent; les uns disent qu'il va faire déposer ses collègues; les autres, le voyant porter la main à sa tête, pour indiquer qu'on en veut à sa vie, s'écrient qu'il demande un diadème[2]. Alors Scipion Nasica, souverain pontife, l'un des principaux détenteurs du domaine[3], somme en plein sénat le consul Mu-

[1] Appian., p. 612, c. 859.

[2] Plutarch., c. 22, p. 333. — Ἥψατο τῇ χειρὶ τῆς κεφαλῆς..... οἱ δὲ ἐναντίοι..... ἀπαγγέλλοντες αἰτεῖν διάδημα Τιβέριον.

[3] Il avait de plus une haine personnelle contre Tibérius. Valer. Max., I, c. 1 : « Caïus Figulus et Scipion Nasica étant nommés consuls dans les comices présidés par Tib. Gracchus, celui-ci, déjà arrivé dans son gouvernement, informa le collége des augures qu'en parcourant le livre des cérémonies publiques, il s'était aperçu d'un vice de formalité dans la manière dont les auspices avaient été observés. Les consuls furent obligés de revenir de la Gaule et de la Corse, et d'abdiquer le consulat, an de R. 591. »

cius de se mettre à la tête du bon parti et de marcher contre le tyran. L'impassible jurisconsulte lui répond froidement : *Si par fraude ou par force, Tibérius Sempronius Gracchus surprend un plébiscite contraire aux lois de la république, je ne le ratifierai point.* Alors Scipion : *Le premier magistrat trahit la patrie, à moi, qui veut la sauver!* Il rejette sa toge sur sa tête, soit qu'il fût convenu de ce signe avec son parti, soit qu'il eût cru devoir se voiler à la vue du Capitole, dont il allait violer l'asile. Tous les sénateurs le suivent avec leurs cliens et leurs esclaves qui les attendaient. Ils arrachent des bâtons à leurs adversaires, ramassent des débris de bancs brisés, tout ce qui se trouve sous leur main, et poussent leurs ennemis jusqu'au précipice sur le bord duquel le Capitole était assis. Les prêtres avaient fermé le temple. Gracchus tourne quelque temps à l'entour. Enfin, il fut atteint par un de ses collègues qui le frappa d'un banc brisé. Trois cents de ses amis furent assommés à coups de bâtons et de pierres, leurs corps refusés à leurs familles et précipités dans le Tibre. Le romancier Plutarque prétend que les vainqueurs poussèrent la barbarie jusqu'à enfermer un des partisans de Tibérius dans un tonneau avec des serpens et des vipères. Cependant ils respectèrent la fidélité héroïque du philosophe Blosius de Cumes, l'ami de Tibérius et son principal conseiller. Il déclarait qu'il avait en tout

suivi les volontés de Tibérius. *Eh! quoi,* dit Scipion Nasica, *s'il t'avait dit de brûler le Capitole? — Jamais il n'eût ordonné pareille chose. — Mais enfin, s'il t'en eût donné ordre? — Je l'aurais brûlé*[1].

Scipion Nasica avait cru peut-être obtenir du parti aristocratique ce pouvoir suprême que Tibérius avait espéré du petit peuple. Ce chef farouche du parti des nobles, qui venait de se souiller du sang de son beau-frère, du meurtre d'un magistrat inviolable, avait pourtant la réputation du plus religieux des Romains. C'est chez lui que la bonne Déesse, amenée de Pessinunte à Rome, descendit de préférence; ses relations avec l'Orient expliquent peut-être son surnom de Sérapion. Personne n'avait pour le peuple un plus insolent mépris. Un jour qu'il prenait la main endurcie d'un laboureur dont il sollicitait le suffrage, il lui demanda *s'il avait coutume de marcher sur les mains*[2]. Après le meurtre de Tibérius, le sénat délivra le peuple d'un homme si odieux, et peut-être se délivra soi-même d'un tyran dont tous les ennemis des lois agraires eussent été les satellites. Il fut, sous un prétexte honorable, envoyé en Asie, où il finit ses jours.

Ce qui prouve que le sénat était moins intéressé

[1] Plutarch., c. 25, p. 834. — Καλῶς κἀμοὶ τοῦτο πρᾶξαι ἔχειν. — Valer. Max., IV, 7.

[2] Val. Max., VII, 5. — V. le même, II, 4; III, 2, 7; VIII, 15.

que les chevaliers dans la question de la loi agraire, c'est qu'il ne craignit pas d'en permettre l'exécution après la mort de Tibérius. Il est vrai qu'il se fiait aux innombrables difficultés qu'elle entraînerait dans la pratique.

« Après la fin tragique de Tibérius Gracchus [1], et la mort d'Appius Claudius, on leur substitua Fulvius Flaccus et Papirius Carbon, pour exécuter la loi agraire avec le jeune Gracchus. Les possesseurs des terres négligèrent de fournir l'état de leurs propriétés. On fit une proclamation pour les traduire devant les tribunaux. De là une multitude de procès très-embarrassans. Partout où, dans le voisinage des terres que la loi atteignait, il s'en trouvait d'autres qui avaient été ou vendues, ou distribuées aux alliés, pour avoir la mesure d'une partie, il fallait arpenter la totalité, et examiner ensuite en vertu de quelle loi les ventes ou les distributions avaient été faites. La plupart n'avaient ni titre de vente, ni acte de concession; et lorsque ces documens existaient, ils se contrariaient l'un l'autre. Quand on avait rectifié l'arpentage, il se trouvait que les uns passaient d'une terre plantée et garnie de bâtimens sur un terrain nu; d'autres quittaient des champs pour des landes, des terres en friches et des marécages. Dès l'origine, les ter-

[1] Appian, p. 615, 7.

res conquises avaient été divisées négligemment; d'autre part, le décret qui ordonnait de mettre en valeur les terres incultes, avait fourni occasion à plusieurs de défricher les terres limitrophes de leurs propriétés, et de confondre ainsi l'aspect des unes et des autres. Le laps du temps avait d'ailleurs donné à toutes ces terres une face nouvelle; et les usurpations des citoyens riches, quoique considérables, étaient difficiles à déterminer. De tout cela, il ne résultait qu'un remuement universel, un chaos de mutations et de translations respectives de propriétés. »

« Excédés de ces misères, et de la précipitation avec laquelle les triumvirs expédiaient tout cela, les Italiens se déterminèrent à prendre pour défenseur contre tant d'injustices Cornélius Scipion, le destructeur de Carthage. Le zèle qu'il avait trouvé en eux dans les guerres, ne lui permettait pas de s'y refuser. Il se rendit au sénat, et sans blâmer ouvertement la loi de Gracchus, par égard pour les plébéiens, il fit un long tableau des difficultés de l'exécution, et conclut à ce que la connaissance de ces contestations fût ôtée aux triumvirs comme suspects à ceux qu'il s'agissait d'évincer. »

« La chose paraissait juste, et fut adoptée. Le consul Tuditanus fut chargé par le sénat de ces jugemens; mais il n'eut pas plutôt commencé, qu'effrayé des difficultés, il partit pour l'Illyrie. Cepen-

dant personne ne se présentait devant les triumvirs. Ce résultat commença d'exciter contre Scipion l'animosité et l'indignation du petit peuple. Deux fois ils l'avaient, malgré les grands et malgré les lois, élevé au consulat, et ils le voyaient agir contre eux dans l'intérêt des Italiens. Les ennemis de Scipion, qui entendaient ces reproches, disaient hautement qu'il était décidé à abroger la loi agraire par la force des armes, et en versant beaucoup de sang.»

La haine de la populace contre le protecteur des Italiens éclata, lorsqu'il osa flétrir la mémoire de Gracchus, et révéla l'origine servile du nouveau peuple de Rome. Le tribun Carbon lui demandait ce qu'il pensait de la mort de Tibérius. *Je pense*, dit le héros, *qu'il a été justement tué;* et comme le peuple murmurait, il ajouta le mot terrible que nous avons rapporté au commencement de ce chapitre. *Les faux fils de l'Italie* se turent, mais leurs chefs comprirent leur humiliation et leur fureur. Caïus Gracchus s'écria: «Il faut se défaire du tyran.» Ce n'était pas la première fois que le parti démagogique recourait aux violences les plus atroces. Naguère le tribun C. Atinius, récemment chassé du sénat par le censeur Métellus, avait essayé de le précipiter de la roche Tarpéienne.

« Un soir, dit Appien, Scipion s'était retiré avec ses tablettes, pour méditer la nuit le discours qu'il devait prononcer le lendemain devant le peuple.

Au matin, on le trouva mort, toutefois sans blessure. Selon les uns, le coup avait été préparé par Cornélie, mère des Gracches, qui craignait l'abolition de la loi agraire, et par sa fille Sempronia, femme de Scipion, laide et stérile, qui n'aimait pas son mari, et n'en était pas aimée. Selon d'autres, il se donna la mort, voyant qu'il ne pouvait tenir ce qu'il avait promis. Quelques-uns prétendent que ses esclaves, mis à la torture, avouèrent que des inconnus, introduits par une porte de derrière, avaient étranglé leur maître; mais qu'ils avaient craint de déclarer le fait, parce qu'ils savaient que le peuple se réjouissait de sa mort. »

Satisfait de cette vengeance, et menacé par les Italiens qui s'introduisaient toujours dans les tribus et étaient parvenus à porter un des leurs au consulat, le peuple laissa le sénat suspendre l'exécution de la loi agraire, et éloigner Caïus en l'attachant comme proquesteur au préteur de Sardaigne. Le sénat profita de ce moment pour bannir les Italiens de la ville, pour frapper les alliés de terreur, en rasant la ville de Frégelles qui, disait-on, méditait une révolte. Caïus passa pour n'être pas étranger au complot; et tel était son crédit sur les villes d'Italie qu'elles accordèrent à ses sollicitations personnelles les vêtemens que la province de Sardaigne refusait à l'armée, avec l'approbation du sénat.

Pendant que le sénat croit retenir Caïus en Sardaigne, en lui continuant la proquesture, il reparaît tout à coup, et prouve au tribunal des censeurs et des préteurs, que son retour est conforme aux lois. Le peuple revoit en lui Tibérius, mais plus véhément, plus passionné. Sa pantomime était vive et animée, il se promenait par toute la tribune aux harangues. Sa voix puissante emplissait tout le Forum, et il était obligé d'avoir derrière lui un joueur de flûte qui la ramenait au ton et en modérait les éclats[1]. Lorsqu'il se présenta pour le tribunat, il y eut un si grand concours d'Italiens dans Rome, que l'immensité du Champ-de-Mars ne put contenir la foule, et qu'ils donnaient leurs suffrages de dessus les toits. L'année suivante, il se fit, en vertu d'une loi faite exprès, continuer dans le tribunat.

Ses premières lois furent données à la vengeance de son frère. Il adopta tous ses projets en les étendant encore. D'abord, il fait confirmer la loi Porcia, qui exige, pour toute condamnation à mort, la confirmation du peuple. Il ordonne pour chaque mois une vente de blé à bas prix; pour chaque année une distribution de terres, et il la commence en établissant plusieurs colonies. La loi agraire, ainsi exécutée progressivement, ne se présente plus

[1] Plutarch., c. 8, p. 825. — Ὅς ἔχων φωνασκικὸν ὄργανον ἐνεδίδου τόνον μαλακόν, etc. — V. Max., VIII, 10.

sous un aspect si menaçant. Il afferme au profit des pauvres citoyens l'héritage d'Attale. Il défend de les enrôler avant dix-sept ans. Jusque-là son système est un, dans l'intérêt exclusif du peuple de Rome.

Mais dans son second tribunat, il est obligé d'invoquer à son aide des intérêts contradictoires. D'abord il frappe le sénat au profit des chevaliers, c'est-à-dire des riches, en donnant à ceux-ci le pouvoir judiciaire qui leur soumet tous les nobles. Mais il frappe les riches en même temps que les nobles, en leur ôtant le droit de voter les premiers dans les comices des centuries, et d'y décider la majorité par l'influence de leur exemple. L'exécution de la loi agraire blesse principalement deux sortes de personnes : les chevaliers et autres riches détenteurs des terres confisquées sur les Italiens, et les Italiens auxquels elle menace d'enlever ce qui leur reste. Caïus a cru s'attacher les chevaliers en leur donnant les jugemens ; il entreprend de se concilier les Italiens en leur accordant à tous le droit de cité. Ni les uns, ni les autres n'en seront reconnaissans ; Caïus n'est pour eux que le défenseur de la loi agraire qui livre leurs propriétés à la populace de Rome. Celle-ci attend impatiemment les terres qui lui sont promises, et en attendant, elle maudit celui qui lui ôte la souveraineté, en accordant le suffrage aux Italiens, dont le nombre doit la tenir désormais dans la minorité et la sujétion.

Il était trop visible que la toute-puissance de Caïus dans Rome ne serait pas employée au profit de Rome seule. En même temps qu'il occupait les pauvres par toute l'Italie à *construire* ces voies admirables qui perçaient les montagnes, comblaient les vallées, et semblaient faire une seule cité de la péninsule, il s'entourait d'artistes grecs; il accueillait les ambassadeurs étrangers, faisait vendre le blé d'Espagne au profit des Espagnols dépouillés, et proposait le rétablissement des vieilles rivales de Rome, Capoue, Tarente et Carthage[1]. Ce dernier projet, qui fut repris par César, révèle en Caïus le génie cosmopolite du dictateur, dont il égalait la puissance. A trente ans il avait gagné par l'éloquence cette domination absolue que le vainqueur de Pompée n'eut qu'à plus de cinquante, après les victoires de Pharsale et de Munda. Caïus, qui attachait sa gloire à ces fondations, voulut relever lui-même Carthage, et passa en Afrique, laissant la place aux intrigues du sénat. Peut-être aussi ne pouvait-il supporter la vue de sa popularité décroissante.

Le sénat prit un moyen sûr pour dépopulariser Caïus : ce fut de le surpasser en démagogie. Il gagna

[1] Plut. — Vell. Pat., II, c. 15 : « Le premier, il fonda des colonies hors de l'Italie, ce qu'avaient jusque-là évité les Romains, sachant bien que les colonies surpassent souvent leurs métropoles ; Tyr est restée inférieure à Carthage, Phocée à Marseille, Corinthe à Syracuse, Milet à Cyzique. »

un tribun, Livius Drusus, et fit proposer par lui l'établissement de douze colonies à la fois, sans exiger l'imposition que payaient les colonies établies par Gracchus. Il se conciliait les Latins, en faisant rendre une loi qui défendait de battre de verges leurs soldats. En même temps, un Fannius, que Caïus avait fait élever au consulat, tourna contre lui, et l'accabla d'éloquentes invectives, le désignant comme complice des meurtriers de Scipion [1].

Dès-lors, l'histoire du malheureux Caïus reproduit celle de son frère. Il échoua dans la demande d'un troisième tribunat, et vit parvenir au consulat Opimius, son plus cruel ennemi. Réduit à implorer l'appui de la populace, il quitta sa maison du Palatin pour loger au-dessous, avec les citoyens pauvres et obscurs. Il flatta la populace, en même temps qu'il appelait les Italiens dans Rome. Un décret du sénat le priva de ce dernier secours, en bannissant les alliés de la ville. Alors s'engage dans Rome une lutte inégale. Opimius entreprend d'abroger les lois de Caïus, celui-ci de les soutenir avec une partie de la populace et des Italiens, que sa mère Cornélie faisait entrer dans Rome déguisés en moissonneurs [2]. Un licteur du consul ayant repoussé avec insulte les amis de Caïus, fut percé de coups.

[1] Appian. *Bell. Civ.* — [2] Plutarch., c. 43, p. 840. Πέμπουσα εἰς Ῥώμην ἄνδρας, ὡς δὴ θεριστάς.

Selon d'autres, c'était un citoyen qui avait mis la main sur Caïus. Plutarque, qui présente la chose comme arrivée par hasard, avoue pourtant qu'il fut tué avec des poinçons qu'on avait préparés exprès pour cet usage [1]. Le lendemain, le mort fut exposé dans la place. Le sénat ordonna au consul *de pourvoir au salut de la république*. Les sénateurs s'armèrent, les chevaliers amenèrent chacun deux hommes armés. De son côté, Fulvius avait distribué à la populace des armes qu'il avait enlevées aux Gaulois dans son consulat. Pour Caïus il ne voulut point s'armer, et ne prit qu'un petit poignard qui, à tout événement, lui assurât sa liberté. Lorsqu'il traversa la place, il s'arrêta devant la statue de son père et fondit en larmes; puis il alla mourir avec les siens sur l'Aventin. En face de la montagne plébéienne, sur le Capitole était postée l'aristocratie, bien supérieure en force. Fulvius leur envoya deux fois son jeune fils un caducée à la main. Les barbares retinrent l'enfant et le mirent à mort. La promesse d'une amnistie détache de Caïus tout son parti. Ceux qui s'obstinent à rester avec lui sont criblés par des archers crétois. Il veut se percer, deux de ses amis le désarment, et se font tuer au pont Sublicius, pour lui donner le temps d'échapper. Retiré dans le *bois des Furies*, il reçoit la mort d'un

[1] Ἐπ'αὐτὸ τοῦτο πεποιῆσθαι λεγομένοις. Plutarch., *ibid.*

esclave fidèle, qui se tue après lui. Sa tête avait été mise à prix; le consul promettait d'en donner le poids en or. Un Septimuleïus en fait sortir la cervelle et la remplace avec du plomb fondu. Trois mille hommes furent tués en même temps, leurs biens confisqués, et l'on défendit à leurs veuves de porter le deuil. Pour consacrer le souvenir d'une si belle victoire, le consul Opimius éleva un temple à la Concorde.

Ainsi périt le dernier des Gracches de la main des nobles; *mais frappé du coup mortel, il jeta de la poussière contre le ciel, et de cette poussière naquit Marius!....*

CHAPITRE II.

Suite de la lutte des *nobles* et des chevaliers. — Les chevaliers obtiennent le commandement militaire. — Marius défait les Barbares du midi et du nord (Numides et Cimbres). 121-100.

CAÏUS Marius était originaire des environs d'Arpinum, ville récemment élevée au rang de municipe. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, resta toujours étranger aux mœurs de la ville et ne voulut jamais apprendre le grec. Diodore nous apprend qu'il fut d'abord publicain; Velleius, qu'il était d'une famille équestre; ce qui semble confirmé par Cicéron, son compatriote, dont l'aïeul fut, selon lui, l'adversaire du père de Marius dans les fonctions d'Arpinum [1]. Politique médiocre, Marius

[1] Velleius Pat., lib. II, c. 11 : C. Marius, natus equestri loco. — Si les commentateurs eussent connu le passage de Diodore, ils n'auraient pas corrigé arbitrairement *equestri* par *agresti*. A cette époque, les publicains étaient tous chevaliers, ou agens des chevaliers. — Diod. Sic., *Exc. de virt. et vit.* : Οτι ὁ Μάριος εἷς ὢν συμβούλων καὶ πρεσβευτῶν ὑπὸ τῶν στρατηγῶν παρεθεωρεῖτο·... οὗτος δὲ δοκῶν γεγονέναι δημοσιώνης... p. 607, édit. f°, 1746. — Cic., *De Legibus*, lib. II, c. 16, 36.

n'eut d'autre génie que celui de la guerre. Au siége de Numance, où il fit ses premières armes, Scipion Emilien devina son génie militaire : comme on lui demandait qui pourrait lui succéder un jour, il frappa sur l'épaule de Marius et dit : *Celui-ci peut-être.*

Lorsque de retour à Rome, il demanda le tribunat, tout le monde le connaissait de nom, mais personne ne l'avait encore vu. La faveur des Métellus, qui protégeaient sa famille, décida son élection. L'aristocratie était alors toute-puissante. De toutes les réformes des Gracches, il n'en restait qu'une ; le pouvoir judiciaire était toujours, malgré les efforts du sénat, entre les mains des chevaliers, c'est-à-dire des usuriers, des riches, des détenteurs du domaine. Sénateurs et chevaliers s'étaient entendus pour annuler la loi agraire. Le sénat avait usurpé l'examen préalable de toute loi proposée au peuple. Ainsi les deux ordres s'étaient partagé la république. Les sénateurs avaient les charges et la puissance politique, les chevaliers l'argent, les terres, les jugemens. Leur connivence mutuelle accélérait la ruine du peuple, qui se consommait en silence.

« Et avus quidem noster singulari virtute in hoc municipio, quoad vixit, » restitit M. Gratidio, ferenti legem tabellariam : excitabat enim fluctus » in simpulo, ut dicitur, Gratidius, quos post filius ejus Marius in » Ægeo excitavit mari. »

Marius, publicain, et sorti d'une famille équestre, ne pouvait rester fidèle au parti des nobles. Ce fut néanmoins un grand étonnement pour l'aristocratie, lorsque le client des Métellus osa, sans consulter le sénat, proposer une loi qui tendait à réprimer les brigues dans les comices et les tribunaux. Un des Métellus attaque la loi et le tribun; il appuie le consul qui propose de citer Marius pour rendre compte. Marius entra, mais ce fut pour ordonner aux licteurs de conduire Métellus en prison [1]. Le sénat fut obligé de retirer son décret. Le petit peuple de Rome ne fut pas plus content de Marius que les nobles, quand il le vit se déclarer contre une distribution de blé proposée par un de ses collègues.

Les Italiens étaient trop divisés d'intérêts, la populace de Rome était trop faible pour qu'on pût s'élever à la puissance par la faveur des uns ou des autres. Il fallait se désigner aux deux partis par la gloire militaire, et trouver dans les armées un point d'appui plus solide que celui auquel s'étaient confiés les Gracches. Marius se rapprocha probablement de Métellus; car il fut nommé questeur de Cécilius Métellus pour la guerre de Numidie.

[1] Plutarch., *in Mar.*, c. 4, p. 107. Ἀπαγείν αὐτὸν τὸν Μέτελλον εἰς τὸ δεσμωτήριον.

Dès la ruine de Carthage, du vivant même du *fidèle* Massinissa, les Romains prenaient ombrage du royaume des Numides qui ne leur était plus utile. Ils n'avaient pas voulu de leur secours dans la dernière guerre punique. Tant que régna le lâche et faible Micipsa, son fils, ils ne craignirent rien de ce côté. Mais ce prince avait été obligé en mourant de faire entrer en partage du royaume, avec ses deux fils, son neveu, l'ardent et intrépide Jugurtha, vrai Numide, désigné au trône par la voix des Numides, et chéri des Romains depuis le siége de Numance, où Micipsa l'avait envoyé dans l'espoir qu'il y périrait. C'était, comme son aïeul Massinissa, le meilleur cavalier de l'Afrique, le plus ardent chasseur, toujours le premier à frapper le lion [1]. On a regardé Jugurtha comme un usurpateur, il aurait fallu s'informer d'abord s'il existait une loi d'hérédité dans les déserts de la Numidie. Les Barbares choisissent ordinairement pour roi le plus digne dans une même famille. Les Numides pensèrent que la volonté d'un mort ne pouvait prévaloir sur le droit de la nation. Ils regardaient, non sans raison, le partage de la Numidie comme son asservissement aux volontés de Rome, et soutinrent avec une héroïque obstination le chef qu'ils

[1] Sallust., *in Jug.*, c. 6. — « Pleraque tempora in venando agere, » leonem atque alias feras primus, aut in primis, ferire. »

s'étaient donné. D'abord, Jugurtha fait assassiner Hiempsal, le plus jeune de ses rivaux, dont le peuple accusait la cruauté[1]. Puis, soutenu par les amis qu'il s'est faits parmi les Romains au siége de Numance, par les sénateurs qu'il achète à tout prix, il obtient un nouveau partage entre lui et Adherbal, le survivant des deux frères. Enfin, se voyant sûr de tout le peuple, il renverse ce dernier obstacle à l'unité de la Numidie. Adherbal assiégé, demande secours aux étrangers, aux Romains. Des commissaires sont envoyés, moins pour le protéger que pour empêcher la réunion d'un peuple si formidable par son génie belliqueux. Ils arrivent trop tard : Jugurtha, maître de son rival, l'a fait périr dans les tourmens; cette cruauté eût été gratuite et inexplicable, s'il n'eût considéré le candidat anti-national comme un usurpateur. Il massacra même tous les Italiens qui faisaient trafic à Cirtha, ce qui prouve qu'il confondait dans sa haine Rome et Adherbal.

Cependant le peuple éclate à Rome contre la vénalité des grands qui ont donné à Jugurtha le temps d'unir sous sa domination toute la Numidie. Le consul Calpurnius Pison passe en Afrique avec une armée. Il prend quelques villes, mais seulement

[1] Sall., *Jug.*, c. 15. Legati Jugurthæ : « Hiempsalem ob sævitiam suam » à Numidis interfectum. »

pour se faire mieux payer sa retraite. Nouvelle clameur du peuple. Le tribun Memmius fait ordonner à Jugurtha de venir se justifier à Rome. Le roi de Numidie comptait si bien sur la corruption de ses juges, qu'il ne craignit pas d'obéir. Le peuple s'assemble pour entendre sa justification; Memmius lui ordonne de parler; un autre tribun gagné par le Numide, lui ordonne de se taire. Ainsi l'on se jouait du peuple. Cependant un des descendans de Massinissa demandait au sénat le trône de Numidie. Le danger était pressant pour Jugurtha. Il n'hésite point à faire assassiner ce nouveau compétiteur. Cette fois le crime était flagrant; Jugurtha sortit de Rome, et dit en se tournant encore une fois vers ses murs : *Ville à vendre! Il ne lui manque plus qu'un acheteur.*

Albinus, qu'on envoya d'abord, ne fit rien contre Jugurtha; Aulus, son frère et son lieutenant en son absence, se laissa prendre par le Numide, et ne se tira de ses mains qu'en passant sous le joug. Cette honte que Rome ne connaissait plus depuis Numance, accusait si hautement l'incapacité ou la corruption de l'aristocratie, que le sénat fit désormais de sérieux efforts pour terminer la guerre. Il en confia la conduite à l'un de ses membres les plus influens, Cécilius Métellus, et lui donna une nouvelle armée (109).

La première victoire et la plus difficile à rem-

porter fut le rétablissement de la discipline. Dans un pays de déserts semés de quelques villes, en présence d'un ennemi mobile comme la pensée, et que l'on ne pouvait joindre que où et quand il lui plaisait, il fallait n'avancer qu'à coup sûr et tâcher de s'assurer des places fortes. L'habileté de Jugurtha rendait ce système difficile à suivre. Lés Romains ayant pris Vacca, Jugurtha apparut tout à coup dans une position avantageuse, et fut au moment de vaincre, avec ses troupes légères, la tactique romaine et la force des légions. Partout il suivit Métellus, troublant les sources, détruisant les pâturages, enlevant les fourrageurs. Il osa même attaquer deux fois le camp romain devant Sicca, fit lever le siége, et força ainsi Métellus d'aller prendre ses quartiers d'hiver hors de la Numidie[1]. Le Romain employait cependant contre lui les moyens les moins louables de vaincre. Il marchandait sous main les amis de Jugurtha, pour leur faire tuer ou livrer leur maître.

Ces craintes diverses décidèrent le Numide à traiter. Il se soumet à tout. Il livre à Métellus deux cent mille livres pesant d'argent, tous ses éléphans, une infinité d'armes et de chevaux. Et alors il apprend qu'il faut qu'il vienne se mettre lui-même entre les mains de Métellus. Que risquait-il

[1] Id., *ibid.*, c. 54-61.

de plus en continuant la guerre? Il la recommença. Il eût dû se souvenir plus tôt que les Romains avaient usé envers les Carthaginois de la même perfidie.

Métellus fit alors en Numidie une guerre d'extermination, égorgeant dans chaque ville tous les mâles en âge de puberté[1]. C'est ainsi qu'il traita Vacca, qui s'était soustraite au joug des Romains, et Thala, dépôt des trésors de Jugurtha qui l'avait crue protégée par les solitudes qui l'environnaient. L'indomptable roi de Numidie était sorti de son royaume pour le mieux défendre. Retiré aux confins du grand désert, il disciplinait les Gétules, et entraînait contre Rome son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, qui fut vaincu avec lui près de Cirtha.

Métellus vit avec douleur son lieutenant Marius lui enlever la gloire de terminer cette guerre. Le fier patricien qui lui devait, il faut le dire, une grande partie de ses succès, avait voulu d'abord l'empêcher d'aller à Rome briguer le consulat. Il sera temps pour vous, lui dit-il, quand mon fils le demandera. Il s'en fallait de vingt ans que son fils eût l'âge. L'insolence de Métellus avait profondément ulcéré Marius. Il exigea la condamnation à mort d'un client de Métellus, soupçonné d'intelli-

[1] *Ibid.*, c. 54. « Puberes interfici jubet. »

gence avec les Numides, et lorsque celui-ci essayait de réhabiliter la mémoire de cet homme, Marius dit qu'il s'applaudissait d'avoir attaché à l'âme du consul une furie éternelle.

Ce mot atroce indique assez avec quelle haine Marius attaqua Métellus à Rome. Cette fois il daigna parler devant le peuple et flatter sa passion. Il accusa son général d'éterniser la guerre; il promit, s'il était consul, de prendre ou tuer Jugurtha de sa main. Il était soutenu par les chevaliers, par les publicains[1], par tous ceux dont cette longue guerre anéantissait le commerce en Afrique; il le fut par les prolétaires qu'il enrôla pour la première fois, et pour qui les camps furent un asile. On accusa Marius de prendre ainsi pour soldats des hommes qui ne laissaient à la patrie aucun gage de leur fidélité. Mais l'extinction des propriétaires obligeait de recourir à cette dernière ressource.

Marius voulait deux choses : s'attacher, s'approprier son armée, et vaincre Jugurtha. Il atteignit le dernier but par une discipline terrible, le premier par une prodigalité sans bornes. Il donnait tout le butin, toutes les dépouilles au soldat. Avec un tel accord du chef et de l'armée, la guerre fut

[1] *Ibid.*, c. 65. — « Equites Romanos, milites et negotiatores, alios ipse, plerosque pacis spes impellit, uti... Marium imperatorem posœant. » Plutarch. *in Mario*.

poussée à outrance. Il prit Capsa, au milieu des plus arides solitudes. Il força le pic presque inaccessible où le roi des Numides avait déposé ce qu'il avait pu sauver de ses trésors. Il battit deux fois Jugurtha et Bocchus. Ce dernier ne voulut pas se perdre avec son gendre. Il promit de le livrer. Ce fut le jeune Sylla, questeur de Marius, qui pour sa première campagne eut la gloire de recevoir du roi de Mauritanie un captif si important. Ce succès fut dû en partie à son adresse et à son sang-froid; Bocchus délibéra un instant s'il ne livrerait pas plutôt Sylla à Jugurtha. Marius ne pardonna jamais à son questeur d'avoir fait représenter sur son anneau l'extradition du roi des Numides.

La Numidie fut partagée entre Bocchus et deux petits-fils naturels de Massinissa. Le héros qui avait défendu la Numidie si long-temps, et qui, malgré des crimes ordinaires aux rois barbares, méritait un meilleur sort, fut traîné derrière le char de Marius, au milieu des huées d'une lâche populace. On dit qu'il perdit le sens. Peut-être voulait-il échapper à l'ignominie en feignant l'insensibilité. C'est ainsi que le roi des Vandales diminua pour Bélisaire la gloire et l'ivresse du triomphe, en déclarant par un sourire dédaigneux qu'il n'acceptait pas la honte dont on croyait le couvrir. Jugurtha fut ensuite dépouillé, et les licteurs, pour avoir plus tôt fait, lui arrachèrent les bouts des oreilles avec les anneaux d'or

qu'il y portait. De là jeté nu dans un cachot humide, il plaisantait encore en y entrant : *Par Hercule*, dit-il, *les étuves sont froides à Rome*. Il lutta six jours entiers contre la faim[1] (106).

La jalousie que les victoires du publicain d'Arpinum inspiraient aux nobles, fut réprimée par un danger dont Rome ne crut pouvoir être défendue que par lui. Des peuples jusque-là inconnus aux Romains, des Cimbres et des Teutons des bords de la Baltique, fuyant, disait-on, devant l'Océan débordé, étaient descendus vers le midi. Ils avaient ravagé toute l'Illyrie, battu, aux portes de l'Italie, un général romain, qui voulait leur interdire le Norique, et tourné les Alpes par l'Helvétie dont les principales populations, Ombriens ou Ambrons, Tigurins (Zurich) et Tughènes (Zug), grossirent leur horde. Tous ensemble pénétrèrent dans la Gaule, au nombre de trois cent mille guerriers ; leurs familles, vieillards, femmes et enfans, suivaient dans des charriots. Au nord de la Gaule, ils retrouvèrent d'anciennes tribus cimbriques, et leur laissèrent, dit-on, en dépôt une partie de leur butin. Mais la Gaule centrale fut dévastée, brûlée, affamée sur leur passage. Les populations des campagnes se re-

[1] Plut., *in Mar.*, c. 13. Ἓξ ἡμέραις ζυγομαχήσαντα λιμῷ.

fugièrent dans les villes pour laisser passer le torrent, et furent réduites à une telle disette, qu'on essaya de se nourrir de chair humaine [1]. Les Barbares, parvenus au bord du Rhône, apprirent que de l'autre côté du fleuve, c'était encore l'empire romain, dont ils avaient déjà rencontré les frontières en Illyrie, en Thrace, en Macédoine. L'immensité du grand Empire du midi les frappa d'un respect superstitieux; avec cette simple bonne foi de la race germanique, ils dirent au magistrat de la province, M. Silanus, *que si Rome leur donnait des terres, ils se battraient volontiers pour elle.* Silanus répondit fièrement que Rome n'avait que faire de leurs services, passa le Rhône et se fit battre. Le consul P. Cassius, qui vint ensuite défendre la province, fut tué; Scaurus, son lieutenant, fut pris, et l'armée passa sous le joug des Helvètes, non loin du lac de Genève. Les Barbares enhardis voulaient franchir les Alpes. Ils agitaient seulement si les Romains seraient réduits en esclavage ou exterminés. Dans leurs bruyans débats, ils s'avisèrent d'interroger Scaurus, leur prisonnier. Sa réponse hardie les mit en fureur, et l'un d'eux le perça de son épée. Toutefois, ils réfléchirent, et ajournèrent le passage des Alpes.

[1] Cæsar, *Cell. Gall.*, libr VII, c. 77. In oppida compulsi, ac ino- » piâ subacti, eorum corporibus qui ætate inutiles ad bellum videbantur, » vitam toleraverunt.

Les paroles de Scaurus furent peut-être le salut de l'Italie.

Les Gaulois Tectosages de Tolosa, unis aux Cimbres par une origine commune, les appelaient contre les Romains dont ils avaient secoué le joug. La marche des Cimbres fut trop lente. Le consul C. Servilius Cépion pénétra dans la ville et la saccagea. L'or et l'argent rapporté jadis par les Tectosages du pillage de Delphes, celui des mines des Pyrénées, celui que la piété des Gaulois clouait dans un temple de la ville, ou jetait dans un lac voisin, avaient fait de Tolosa la plus riche ville des Gaules. Cépion en tira, dit-on, cent dix mille livres pesant d'or et quinze cent mille d'argent. Il dirigea ce trésor sur Marseille, et le fit enlever sur la route par des gens à lui, qui massacrèrent l'escorte. Ce brigandage ne profita pas. Tous ceux qui avaient touché cette proie funeste finirent misérablement; et quand on voulait désigner un homme dévoué à une fatalité implacable, on disait : *Il a de l'or de Tolosa.*

D'abord Cépion, jaloux d'un collègue inférieur par la naissance, veut camper et combattre séparément. Il insulte les députés que les Barbares envoyaient à l'autre consul. Ceux-ci, bouillans de fureur, dévouent solennellement aux dieux tout ce qui tombera entre leurs mains. De quatre-vingt mille soldats, de quarante mille esclaves ou valets d'armée, il n'échappa, dit-on, que dix hommes. Cé-

pion fut des dix. Les Barbares tinrent religieusement leur serment; ils tuèrent dans les deux camps tout être vivant, ramassèrent les armes, et jetèrent l'or et l'argent, les chevaux même dans le Rhône[1].

Cette journée, aussi terrible que celle de Cannes, leur ouvrait l'Italie. La fortune de Rome les arrêta dans la Province et les détourna vers les Pyrénées. De là, les Cimbres se répandirent sur toute l'Espagne, tandis que le reste des Barbares les attendait dans la Gaule.

Pendant qu'ils perdent ainsi le temps et vont se briser contre les montagnes et l'opiniâtre courage des Celtibériens, Rome épouvantée avait appelé Marius de l'Afrique. Il ne fallait pas moins que l'homme d'Arpinum, en qui tous les Italiens voyaient un des leurs, pour rassurer l'Italie et l'armer unanimement contre les Barbares. Ce dur soldat, presqu'aussi terrible aux siens qu'à l'ennemi, farouche comme les Cimbres qu'il allait combattre, fut, pour Rome, un dieu sauveur. Pendant quatre ans que l'on attendit les Barbares, le peuple, ni même le sénat, ne put se décider à nommer un autre consul que Marius. Arrivé dans la province, il endurcit d'abord ses soldats par de prodigieux travaux. Il leur fit creuser la *Fossa mariana*, qui facilitait ses com-

[1] Paul., Oros., l. V, c. 16. Aurum argentumque in flumen abjectum.... equi ipsi gurgitibus immersi.

munications avec la mer, et permettait aux navires d'éviter l'embouchure du Rhône, barré par les sables. En même temps, il accablait les Tectosages et s'assurait de la fidélité de la province avant que les Barbares se remissent en mouvement.

Enfin ceux-ci se dirigèrent vers l'Italie, le seul pays de l'Occident qui eût encore échappé à leurs ravages. Mais la difficulté de nourrir une si grande multitude les obligea de se séparer. Les Cimbres et les Tigurins tournèrent par l'Helvétie et le Norique; les Ambrons et les Teutons, par un chemin plus direct, devaient passer sur le ventre aux légions de Marius, pénétrer en Italie par les Alpes maritimes et retrouver les Cimbres aux bords du Pô.

Dans le camp retranché d'où il les observait, d'abord près d'Arles, puis sous les murs d'Aquæ Sextiæ (Aix), Marius leur refusa obstinément la bataille. Il voulait habituer les siens à voir ces Barbares, avec leur taille énorme, leurs yeux farouches, leurs armes et leurs vêtemens bizarres. Leur roi Teutobocus franchissait d'un saut quatre et même six chevaux mis de front [1]; quand il fut conduit en triomphe à Rome, il était plus haut que les trophées. Les Barbares, défilant devant les retranchemens, défiaient les Romains par mille outrages :

[1] Florus, l. III. Rex Teutobochus, quaternos senosque equos transilire solitus.

N'avez-vous rien à dire a vos femmes? disaient-ils, *nous serons bientôt auprès d'elles.* Un jour, un de ces géans du nord vint jusqu'aux portes du camp provoquer Marius lui-même. Le général lui fit répondre que, s'il était las de la vie, il n'avait qu'à s'aller pendre, et comme le Teuton insistait, il lui envoya un gladiateur. Ainsi il arrêtait l'impatience des siens; et cependant il savait ce qui se passait dans leur camp par le jeune Sertorius, qui parlait leur langue, et se mêlait à eux sous l'habit gaulois.

Marius, pour faire plus vivement souhaiter la bataille à ses soldats, avait placé son camp sur une colline sans eau qui dominait un fleuve. Vous êtes des hommes, leur dit-il, vous aurez de l'eau pour du sang. Le combat s'engagea en effet bientôt aux bords du fleuve. Les Ambrons, qui étaient seuls dans cette première action, étonnèrent d'abord les Romains par leur cri de guerre qu'ils faisaient retentir comme un mugissement dans leur bouclier : *Ambrons! Ambrons!* Les Romains vainquirent pourtant, mais ils furent repoussés du camp par les femmes des Ambrons; elles s'armèrent pour défendre leur liberté et leurs enfans, et elles frappaient du haut de leurs chariots sans distinction d'amis ni d'ennemis. Toute la nuit les Barbares pleurèrent leurs morts avec des hurlemens sauvages qui, répétés par les échos des montagnes et du

fleuve, portaient l'épouvante dans l'âme même des vainqueurs. Le surlendemain, Marius les attira par sa cavalerie à une nouvelle action. Les Ambro-Teutons emportés par leur courage, traversèrent la rivière et furent écrasés dans son lit. Un corps de trois mille Romains les prit par derrière, et décida leur défaite. Selon l'évaluation la plus modérée, le nombre des Barbares pris ou tués, fut de cent mille. La vallée, engraissée de leur sang, devint célèbre par sa fertilité. Les habitans du pays n'enfermaient, n'étayaient leurs vignes qu'avec des os de morts. Le village de *Pourrières* rappelle encore aujourd'hui le nom donné à la plaine : *Campi putridi*, champ de la putréfaction. Quant au butin, l'armée le donna tout entier à Marius qui, après un sacrifice solennel, le brûla en l'honneur des dieux. Une pyramide fut élevée à Marius, un temple à la Victoire. L'église de Sainte-Victoire, qui remplaça le temple, reçut jusqu'à la Révolution française une procession annuelle, dont l'usage ne s'était jamais interrompu. La pyramide subsista jusqu'au quinzième siècle; et Pourrières avait pris pour armoiries le triomphe de Marius représenté sur un des bas-reliefs dont ce monument était orné [1].

Cependant les Cimbres, ayant passé les Alpes No-

1. Am. Thierry, *Hist. des Gaul.*, 2e v., p. 226.

riques, étaient descendus dans la vallée de l'Adige. Les soldats de Catulus ne les voyaient qu'avec terreur se jouer, presque nus, au milieu des glaces, et se laisser glisser sur leurs boucliers du haut des Alpes à travers les précipices[1]. Catulus, général méthodique, se croyait en sûreté derrière l'Adige couvert par un petit fort. Il pensait que les ennemis s'amuseraient à le forcer. Ils entassèrent des rochers, jetèrent toute une forêt par-dessus et passèrent. Les Romains s'enfuirent et ne s'arrêtèrent que derrière le Pô. Les Cimbres ne songeaient pas à les poursuivre. En attendant l'arrivée des Teutons, ils jouirent du ciel et du sol italien, et se laissèrent vaincre aux douceurs de la belle et molle contrée. Le vin, le pain, tout était nouveau pour ces Barbares[2], ils fondaient sous le soleil du midi et sous l'action de la civilisation plus énervante encore.

Marius eut le temps de joindre son collègue. Il reçut des députés des Cimbres, qui voulaient gagner du temps : *Donnez-nous*, disaient-ils, *des terres pour nous et pour nos frères les Teutons. — Lais-*

[1] Florus, l. III. Hi jàm (quis crederet?) per hiemem, quæ altiùs Alpes levat, tridentinis jugis in Italiam provoluti ruinâ descenderant. Plut., c. 22. — Τοὺς θυρεοὺς πλατεῖς ὑποτιθέντες τοῖς σώμασιν.

[2] *Ibid.* In Venetiâ, quo ferè tractu Italia mollissima est, ipsâ soli cœlique clementiâ robur elanguit. Ad hoc panis usu carnisque coctæ et dulcedine vini mitigatos...

sez-là vos frères, répondit Marius, *ils ont des terres. Nous leur en avons donné qu'ils garderont éternellement.* Et comme les Cimbres le menaçaient de l'arrivée des Teutons : *Ils sont ici*, dit-il, *il ne serait pas bien de partir sans les saluer*, et il fit amener les captifs. Les Cimbres ayant demandé quel jour et en quel lieu il voulait combattre *pour savoir à qui serait l'Italie*, il leur donna rendez-vous pour le troisième jour dans un champ, près de Verceil.

Marius s'était placé de manière à tourner contre l'ennemi le vent, la poussière et les rayons ardens d'un soleil de juillet. L'infanterie des Cimbres formait un énorme carré, dont les premiers rangs étaient liés tous ensemble avec des chaînes de fer. Leur cavalerie, forte de quinze mille hommes, était effrayante à voir, avec ses casques chargés de muffles d'animaux sauvages, et surmontés d'ailes d'oiseaux[1]. Le camp et l'armée barbare occupaient une lieue en longeur. Au commencement, l'aile où se tenait Marius ayant cru voir fuir la cavalerie ennemie, s'élança à sa poursuite, et s'égara dans la poussière, tandis que l'infanterie ennemie, semblable aux vagues d'une mer immense, venait se briser sur le centre où se tenaient Catulus et Sylla, et alors tout se perdit dans une nuée de poudre.

[1] Plut., c. 37. Θηρίων φοβηρῶν χάσμασι... λόφοις πτερωτοῖς...

La poussière et le soleil méritèrent le principal honneur de la victoire [1] (101).

Restait le camp barbare, les femmes et les enfans des vaincus. D'abord, revêtues d'habits de deuil, elles supplièrent qu'on leur promît de les respecter, et qu'on les donnât pour esclaves aux prêtresses romaines du feu [2] (le culte des élémens existait dans la Germanie). Puis, voyant leur prière reçue avec dérision, elles pourvurent elles-mêmes à leur liberté. Le mariage chez ces peuples était chose sérieuse. Les présens symboliques des noces, les bœufs attelés, les armes, le coursier de guerre, annonçaient assez à la vierge qu'elle devenait la compagne des périls de l'homme, qu'ils étaient unis dans une même destinée, à la vie et à la mort (*sic vivendum, sic pereundum*, Tacit.). C'est à son épouse que le guerrier rapportait ses blessures après la bataille (*ad matres et conjuges vulnera referunt; nec illæ numerare aut exigere plagas pavent*). Elle les comptait, les sondait sans pâlir; car la mort ne devait point les séparer. Ainsi, dans les poèmes scandinaves, Brunhild se brûle sur le corps de

[1] Florus, l. III. — Plut., *in Mar.*, c. 27. Κονιορτοῦ ἄρθέντος ἀπλέτου... συναγωνίσασθαι τοῖς Ῥωμαίοις τὸ καῦμα καὶ τὸν ἥλιον.

[2] Paul. Oros., l. V, c. 16. Consuluerunt consulem, ut si inviolata castitate virginibus sacris ac diis serviendum esset, vitam sibi reservarent. — Florus, l. III, c. 3. Quùm, missâ ad Marium legatione, libertatem ac sacerdotium non impetrassent.

Siegfrid. D'abord les femmes des Cimbres affranchirent leurs enfans par la mort; elles les étranglèrent ou les jetèrent sous les roues des chariots. Puis elles se pendaient, s'attachaient par un nœud coulant aux cornes des bœufs, et les piquaient ensuite pour se faire écraser. Les chiens de la horde défendirent leurs cadavres; il fallut les exterminer à coups de flèches [1].

Ainsi s'évanouit cette terrible apparition du nord, qui avait jeté tant d'épouvante dans l'Italie. Le mot *cimbrique* resta synonyme de *fort* et de *terrible.* Toutefois Rome ne sentit point le génie héroïque de ces nations, qui devaient un jour la détruire; elle crut à son éternité. Les prisonniers qu'on put faire sur les Cimbres, furent distribués aux villes comme esclaves publics, ou dévoués aux combats de gladiateurs.

Marius fit ciseler sur son bouclier la figure d'un Gaulois tirant la langue, image populaire à Rome dès le temps de Torquatus. Le peuple l'appela le troisième fondateur de Rome, après Romulus et Camille. On faisait des libations au nom de Marius, comme en l'honneur de Bacchus ou de Jupiter. Lui-même, enivré de sa victoire sur les Barbares du nord et du midi, sur la Germanie et sur *les Indes*

[1] Plin., l. VIII, c. 40. Canes defendêre, Cimbris cæsis, domus eorum plaustris impositas.

africaines, ne buvait plus que dans cette coupe à deux anses, où, selon la tradition, Bacchus avait bu après sa victoire des Indes[1].

La victoire de Marius délivra Rome du danger qu'elle redoutait le plus, mais non du plus grand. L'empire, disait-on, était désormais fermé aux Barbares; et chaque jour, sous les fers de l'esclavage, ils envahissaient l'empire. Les publicains, établis sur toutes les frontières, avaient organisé la *traite* des blancs. Ce n'étaient point des prisonniers de guerre, encore moins des esclaves achetés; c'étaient des hommes libres que les marchands d'esclaves, publicains, chevaliers et autres, enlevaient en pleine paix, et le plus souvent chez les alliés de Rome. Lorsque Marius, partant pour combattre les Teutons, fit demander des secours à Nicomède, roi de Bithynie, ce prince répondit que, grâce aux publicains et aux marchands d'esclaves, il n'avait plus pour sujets que des enfans, des femmes et des vieillards[1]. Une émigration non interrompue de Thraces, de Gaulois, d'Asiatiques surtout, avait lieu en Italie et en Sicile. Ils y étaient amenés

[1] Plut., *in Mario*.
[1] Diod., *Excerpt.*

comme esclaves en même temps que leurs dieux y entraient comme souverains. Avant la seconde guerre punique, le sénat avait fait démolir à Rome le temple d'Isis; vingt ans après cette guerre, il avait proscrit les initiés des bacchanales. Et voilà, que, dans la guerre des Teutons, le sénat accueille avec honneur le Phrygien Batabacès, qui promet la victoire, et fait bâtir un temple à la Bonne-Déesse [1]. Marius mène partout avec lui la syrienne Marthe, la consulte avant de combattre, et ne sacrifie que par son ordre. Sylla obéit docilement aux devins de la Chaldée [2]. Le sénat est obligé de défendre les sacrifices humains (98 av. J.-C.).

Au moment où la guerre des Cimbres éclata, le sénat, voulant s'assurer des alliés d'Asie, fit un décret pour leur rendre leurs sujets devenus esclaves. Tout homme libre, originaire d'un pays allié, et retenu injustement dans l'esclavage, fut déclaré affranchi. A l'instant, huit cents esclaves se présentèrent au préteur de Sicile, et furent rendus à la liberté : mais chaque jour d'innombrables mul-

[1] Plut., *in Mar.*, c. 18. Βαταβάκης, ὁ τῆς μεγάλης μητρος ἱερευς·... τῆς δὲ συγκλήτου τῇ θεῷ ναον ἐπινικιον ἱδρυσασθαι ψηφισαμένης.

[2] Plut., *ibid.* Ὁ Μάριος γὰρ τινα Σύραν γυναῖκα, Μάρθαν ὄνομα,... ἐν φορείῳ καταχειμένην σεμνῶς περιήγετο, καὶ θυσίας ἔθυεν ἐκείνης κελευούσης, etc. — Plut., *in Syll.*, c. 46, et *passim.*

titudes venaient réclamer au même titre. Ces malheureux appartenaient pour la plupart aux chevaliers romains, qui partout envahissaient les terres sur les hommes libres, et les exploitaient par des esclaves. Quel magistrat dans les provinces eût osé décider contre l'intérêt de ces grands propriétaires, qui, en leur qualité de chevaliers, pouvaient le juger lui-même de retour à Rome? Cette épouvantable tyrannie, fiscale, mercantile et judiciaire tout à la fois, a été déjà caractérisée plus haut par quelques mots de Montesquieu.

Les esclaves, furieux de voir leur droit à la liberté reconnu et méprisé en même temps, s'arment de toutes parts (105-1). Cette fois, ils ne prennent pas pour chef un bouffon syrien, mais un brave Italien nommé Salvius[1], un Grec intrépide nommé Athénion, qui les disciplinent à la romaine, ne donnent des armes qu'à ceux qui peuvent s'en servir, évitent de s'enfermer dans les villes, où le grand nombre des hommes libres les mettrait en péril. Le roi Salvius et son lieutenant lisaient dans l'avenir, comme Eunus. Ce qui prouve au moins leur intelligence du présent, c'est qu'ils se dirigeaient vers l'occident, et s'efforçaient de communiquer avec la mer et l'Italie, où d'autres bandes d'esclaves étaient en armes. Tant que dura la guerre

[1] Pour toute cette guerre, *V.* Diodor., *Excerpta.*

des Cimbres, celle des esclaves traîna en longueur. Trois généraux romains y échouèrent. Mais l'année même de la bataille de Verceil, Manius Aquilius, collègue de Marius dans son cinquième consulat, passa en Sicile, tua de sa main Athénion qui avait succédé à Salvius, et poursuivit les esclaves débandés de ville en ville. Il en réserva mille pour les jeter aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Mais ils envièrent au peuple l'amusement de leur agonie; ils se tuèrent les uns les autres (101). Si l'on en croit Athénée, un million d'esclaves avait péri dans les deux guerres serviles.

CHAPITRE III.

Guerre sociale. — Les Italiens obligent Rome de leur accorder le droit de cité. — Guerre sociale et civile de Marius et de Sylla. — Dictature de Sylla. — Victoire des *nobles* sur les chevaliers, de Rome sur les Italiens. (100-77.)

Les alliés qui, dans les guerres des Cimbres et des esclaves, composaient les deux tiers des armées de Rome, s'attendaient à des récompenses. La plupart d'entre eux, dépouillés autrefois par les colonies romaines, ou récemment par l'avidité des chevaliers, s'étaient, malgré les décrets du sénat, établis dans les environs de Rome et introduits dans les tribus rustiques. Marius fit proposer par un homme à lui, le tribun Apuleïus Saturninus, de leur distribuer les terres que les Cimbres avaient occupées un instant dans le nord de l'Italie [1]. Par là, il éloignait ses anciens soldats, Marses, Péligniens, Lucaniens, Samnites, etc., de leurs provinces natales

[1] Appian., *B. Civ.*, p. 625.

et de leurs patrons nationaux ; il les transplantait dans une province lointaine, où ils n'auraient pour garant de leur propriété que la protection de Marius. C'était aussi un motif spécieux que de fermer l'Italie aux Barbares en établissant au pied des Alpes ceux qui les avaient vaincus. Les Italiens qui soutenaient cette loi, la rendirent odieuse par leurs violences. Ils égorgèrent en plein jour dans le Forum les compétiteurs de Saturninus, et ceux de Glaucias qui le soutenait. La mort fut décrétée contre tout sénateur qui ne jurerait pas de respecter la loi agraire accordée aux soldats de Marius. Pour celui-ci, sa conduite en tout ceci fut misérablement double et factieuse. Il jura qu'il ne jurerait point la loi, et quand son ennemi Métellus l'eut imité, Marius feignit d'avoir peur des Italiens, et prononça le serment. Le peuple de Rome, jaloux des tribus rustiques, s'était armé pour soutenir Métellus qui aima mieux s'éloigner de Rome [1].

La duplicité de Marius avait refroidi les Italiens pour lui. Saturninus était l'objet de leur enthousiasme, et ils l'avaient salué roi. Marius se rapprocha du sénat et de la populace urbaine. Dès que les Italiens retournèrent aux travaux des champs, Saturninus fut abandonné comme les Gracches, et obligé de se réfugier au Capitole avec ce qui lui restait de ses partisans. Mourant de soif et mena-

[1] Id., ibid., p. 627.

cés d'être brûlés avec le temple, ils se rendirent à Marius, qui les laissa lapider, ou, selon d'autres, ordonna expressément leur mort (100)[1]. Dès-lors, Marius vit tomber tout son crédit : odieux au peuple comme Italien, au sénat comme démagogue, méprisé comme publicain de l'un et de l'autre, il avait perdu la confiance de l'Italie en se séparant de Saturninus. Il vit bientôt rentrer au sénat son ennemi Métellus. Plutôt que d'endurer tous les jours l'humiliation de sa présence, il partit pour l'Asie, sous le prétexte d'accomplir des vœux à la Bonne-Déesse, mais en réalité pour s'y ménager une guerre en insultant les rois alliés[2]; peut-être aussi pour s'associer aux rapines de ses amis, les chevaliers romains qui pillaient l'Asie.

Le dangereux patronage des alliés passa quelques années après au tribun Livius Drusus qui avait alors entrepris de rendre à tout prix les jugemens au sénat. Les sénateurs ne pouvaient tolérer la tyrannie des chevaliers qu'ils appelaient *leurs bourreaux*. D'un autre côté, la plupart des alliés, sur qui les chevaliers usurpaient chaque jour des terres, ne leur étaient pas plus favorables. Drusus proposait de partager les tribunaux entre l'ordre équestre et

[1] *V.* les récits opposés d'Appian., *loc. cit.*, de Plut., *in Mar.*, et de Velleius, lib. II, c. 12.

[2] Plutarch., *in Mar.*, c. 33.

le sénat, de doubler cette compagnie en y faisant entrer trois cents chevaliers, de donner des terres au peuple de Rome, et le droit de cité à toute l'Italie (91). Ce projet de conciliation ne satisfit personne. Les chevaliers s'adressèrent à ceux des alliés qui jusque-là avaient peu souffert des colonies et des distributions de terres, et leur firent craindre que les nouvelles ne se fissent à leurs dépens. Les Étrusques et les Ombriens vinrent à Rome accuser Drusus. Ils furent soutenus par le consul Marcius Philippe, ennemi personnel de Drusus [1]. Abandonné comme les Gracches, comme Saturninus, comme tous ceux qui s'appuyaient sur le secours variable des Italiens contre les habitans sédentaires de Rome, il périt assassiné dans sa maison. On accusa de ce crime le consul, chef du parti des chevaliers. Ceux-ci poursuivirent impitoyablement les partisans de Drusus. Ils traînèrent devant leurs tribunaux les plus illustres sénateurs, et, descendant sur la place avec des bandes armées d'esclaves, ils firent passer, l'épée à la main, une loi qui ordonnait de poursuivre quiconque favoriserait pu-

[1] Drusus, interrompu dans une harangue par Philippe, le fit saisir à la gorge et traîner en prison, non par un licteur, mais par un de ses cliens, et avec tant de violence que le sang lui jaillit par le nez. (Val. Max., IX, 5); Drusus ne fit qu'en rire, et dit : « Ce n'est que du sang de grive. »

bliquement ou secrètement la demande des Italiens, pour être admis au droit de cité [1].

De tous les alliés, les plus irrités furent les Marses et leurs confédérés (Marrucini, Vestini, Peligni). Ces pâtres belliqueux qui jadis avaient abandonné si aisément les Samnites, leurs frères, s'étaient contentés long-temps d'être reconnus pour les meilleurs soldats des armées romaines. Les Romains disaient eux-mêmes : *Qui pourrait triompher des Marses, ou sans les Marses* [2] ? D'abord ils tentèrent un coup de main sur Rome. Leur brave chef, Pompédius Silo, prit avec lui tous ceux qui étaient poursuivis par les tribunaux, probablement ceux qu'avaient ruinés les usuriers romains ; ils étaient dix mille hommes armés sous leurs habits. La rencontre d'un sénateur qui se trouva sur leur chemin, leur fit croire qu'ils étaient découverts, et ils se contentèrent des bonnes paroles qu'il leur donna [3]. Cependant les peuples italiens se liguaient entre eux, et s'envoyaient des ôtages ; car ils se

[1] Appian., *B. Civ.*, t. II, p. 632.

[2] Idem., p. 639. — Cette guerre des Marses qui introduisit les Italiens dans Rome, rompit pour toujours l'unité de la cité, si long-temps défendue par les patriciens. Devant le vieux temple de Quirinus, croissaient, dit Pline (*Hist. nat.*, XV, 36) deux myrthes, l'un patricien, l'autre plébéien. Le premier, vert et vigoureux jusqu'à la guerre des Marses, languit dès-lors et se dessécha ; l'autre profita d'autant.

[3] Diod., *Eclog.*, lib. XXXVII.

défiaient les uns des autres, isolés qu'ils étaient depuis si long-temps par la politique de Rome. Les Marses s'adjoignirent ainsi ce qui restait de l'ancienne race samnite répandue dans les montagnes du Samnium et dans les plaines de la Lucanie, de la Campanie et de l'Apulie. Les villes importantes de Nole, de Vénuse et d'Asculum (dans le Picenum), prirent parti pour eux. Ce qui avait manqué aux Italiens dans la guerre des Samnites, c'était un centre, une ville dominante, une Rome. Cette fois ils en bâtirent un tout exprès. Corfinium, la Rome italienne, fut faite à l'image de l'autre [1], qu'elle devait détruire. Elle eut son Forum, sa curie, son sénat de cinq cents membres. Les alliés devaient nommer par an douze généraux et deux consuls. Les premiers qu'ils élurent, le Marse Pompédius Silo et le Samnite C. Motulus (Papius Mutilius ?), furent chargés de combattre l'un vers le nord-ouest, l'autre vers le sud [2]. Le premier devait attaquer Rome directement, et, s'il se pouvait, entraîner contre elle l'Étrurie et l'Ombrie. Sous ces chefs commandaient C. Judacilius, Herius Asinius, M. Lamponius, Insteius Cato, Marius Egnatius, Pontius Telesinus, et plusieurs autres. Outre P. Rutilius, Q. Cepion, Val. Messala et le fameux Sylla, Rome leur opposa S. Julius César, Cn. Pom-

[1] Id., ibid. — [2] Id., ibid.

péius Strabo, et Porcius Caton, trois hommes qui devaient être éclipsés par leurs fils. Il y avait encore parmi les généraux romains deux Italiens d'origine, le fameux Marius et C. Perpenna. La conduite de ces derniers fut singulièrement équivoque. Perpenna, soupçonné de s'être fait battre, fut privé du commandement. Marius refusa toujours le combat aux Italiens, laissa échapper les plus belles occasions de vaincre, négligea de poursuivre l'avantage qu'avait obtenu Sylla; enfin il déposa le commandement, prétextant des maux de nerfs [1]. Sans doute il espérait que Rome, réduite aux dernières extrémités, finirait par prendre pour médiateur et pour chef absolu, un homme Italien par sa naissance, et Romain par sa fortune.

Il se trompait. Après plusieurs défaites, où deux consuls perdirent la vie, Rome reprit son ascendant. Elle le dut surtout au consul Cn. Pompéius, et à Sylla, lieutenant de son collègue. Pompée, assiégé un instant dans Fermum, resserra à son tour dans les murs d'Asculum l'Italien Judacilius, qui, après y avoir fait égorger tous les partisans de Rome, se dressa un bûcher dans un temple, et s'y donna solennellement la mort.

Pompée détruisit encore ceux qui passaient l'Apennin pour soulever l'Étrurie; mais Rome ne crut

[1] Appian., *B. Civ.*, tom. II. — Plut., *in Mario*, c. 34.

pouvoir s'assurer des Étrusques et des Ombriens, qu'en leur donnant le droit de cité (88). Les Marses eux-mêmes abandonnèrent la ligue à la même condition. Sylla, qui avait ménagé ce traité, tua cinquante mille Italiens dans la Campanie, prit chez les Hirpins Æqulanum, en menaçant de la brûler dans ses murailles de bois. Il tourna les gorges du Samnium, que gardait l'armée ennemie, força Bovianum après avoir fait un carnage affreux des Samnites. Le Marse Pompédius Silo, plus fidèle à la cause commune que ses concitoyens, avait transporté le siége de l'empire italien de Corfinium à Bovianum, puis à Æsernia, deux villes samnites. Il avait affranchi vingt mille esclaves, et sollicité le secours du roi de Pont, qui méconnut son intérêt véritable, et répondit qu'il voulait avant tout réduire l'Asie [1]. Tant de revers, et la mort même de Pompedius qui fut tué en Apulie, ne purent vaincre la résistance des Samnites. Chassés de leurs montagnes, ils tenaient encore dans Nola et dans les fortes positions du Brutium. Leurs chefs essayèrent de profiter des querelles de Marius et de Sylla pour s'emparer de Rhégium, et passer de là en Sicile, où ils auraient si facilement armé les esclaves.

En accordant la cité à la plupart des Italiens,

[1] Diod., *Eclog.*, lib. XXXVII.

Rome ne terminait pas la guerre ; elle l'introduisait dans ses murs. La multitude des nouveaux citoyens avait été entassée dans huit tribus, qui votaient les dernières, lorsque les anciennes avaient pu déjà décider. Les Marses, les Ombriens, les Étrusques, faisaient un voyage de vingt ou trente lieues, pour venir exercer à Rome ce droit de souveraineté tant souhaité ; aucune place publique n'était assez vaste pour les contenir ; une partie votait du haut des temples et des portiques qui entouraient le Forum. Et tout ce peuple, venu de si loin, donnait un vote inutile, ou n'était même pas consulté. Les Italiens, indignés de cette déception, devaient recommencer la lutte jusqu'à ce que, répandus dans toutes les tribus, ils obtinssent l'égalité des droits. Cette égalité apparente eût été pour eux une supériorité réelle sur les anciens citoyens, dont les suffrages moins nombreux se seraient perdus dans les leurs. Sans doute, les Italiens méritaient la supériorité sur cette ignoble populace composée en grande partie d'affranchis de toutes nations. Cependant ce peuple équivoque représentait la vieille Rome, en prenait l'esprit, se croyait romain, et défendait opiniâtrement l'unité de la cité.

La promesse de répandre les Italiens dans toutes les tribus, et de leur assurer par là l'exercice réel de leurs nouveaux droits fut l'appât dont se servit Marius pour les ramener à lui, et reprendre auprès

d'eux son ancienne popularité. Ce n'était pas qu'il se souciât de ses compatriotes. Le vieux publicain, devenu gras et pesant[1], ne s'occupait guère depuis long-temps que d'entasser de l'argent dans sa belle maison de Misène qu'il avait achetée de la mère des Gracches, et que Lucullus paya depuis 500,000 sesterces. Tout à coup, on vit reparaître Marius dans le Champ-de-Mars, s'exerçant avec les jeunes gens. Ses ennemis lui demandaient ce qu'étaient devenus les maux de nerfs qui paralysaient ses mouvemens dans la guerre sociale. C'est qu'il s'agissait alors d'une de ces riches guerres d'Orient, capables de rassasier les avares généraux de Rome. Le roi de Pont, Mithridate, avait favorisé le soulèvement des cités de l'Asie mineure contre les épouvantables vexations des Romains; en un jour, cent mille de ceux-ci, chevaliers, publicains, usuriers, marchands d'esclaves, avaient été massacrés. Maître de l'Asie, il avait envoyé une grande armée en Grèce, et en occupait les provinces orientales avec toutes les îles de la mer Égée.

Les chevaliers, dont un grand nombre devaient être ruinés par les succès de Mithridate, tenaient à faire donner le soin de cette guerre au publicain Marius, intéressé à ne point réformer les abus qui

[1] Plut. *in Mar.*, c. 35. Οὐκ ευσθαλὴς γεγονὼς ἐν γήρᾳ τὸν ὄγκον, ἀλλ'εἰς σάρκα περιπληθῆ καὶ βαρειαν ἐνδεδωκώς.

l'avaient causée. Ils regardaient comme si important d'envoyer en Asie un homme à eux, qu'à ce prix ils auraient consenti à favoriser les prétentions des Italiens, qu'ils avaient repoussés si long-temps. Le tribun Sulpicius s'était chargé de faire passer ces deux lois, et se faisait soutenir par une bande armée de chevaliers, qu'il appelait l'*anti-sénat*. Sylla, alors consul, voulait pour lui-même la conduite de la guerre d'Asie. Sulpicius et ses satellites l'enfermèrent dans la maison de Marius et lui firent jurer de se désister. Le fils de l'autre consul fut tué publiquement. On ne pouvait moins attendre d'un parti, qui naguère avait égorgé en plein jour dans le temple de Vesta un préteur qui voulait faire exécuter les lois contre l'usure[1]. Sylla se réfugia à l'armée qui assiégeait encore les Samnites devant Nola, l'entraîna vers Rome, fit tuer Sulpicius et mit à prix la tête de Marius.

Ce Sylla, qui était rentré dans Rome la torche à la main, en menaçant de brûler la ville, proclama qu'il ne venait que pour rétablir la liberté. Le peuple, le prenant au mot, refusa ses suffrages à son neveu et à un de ses amis, et donna le consulat à un partisan de Marius, L. Cinna. Le nouveau consul avait d'abord fléchi le vainqueur en se liant à

[1] Appian., loco cit.

lui par les plus terribles sermens, et dès qu'il se crut assez fort, il voulut lui faire faire son procès. Sylla apprenait en même temps que son collègue dans la guerre sociale, Cneïus Pompée Strabon, personnage équivoque qui flotta toujours entre les partis, avait fait tuer ou laissé tuer un autre Pompée, qui venait lui succéder dans le commandement de l'armée, et qui tenait pour Sylla. Il comprit qu'il ne prévaudrait jamais, si auparavant il ne s'appropriait ses légions par des victoires lucratives dans la Grèce et dans l'Asie; il laissa là Pompée, Cinna, ses accusateurs et ses juges, et partit pour combattre Mithridate (88).

Le roi de Pont que l'on a comparé au grand Hannibal, avait, il est vrai, les vastes projets et l'indomptable volonté du chef des mercenaires, mais non son génie stratégique. Sa gloire fut d'être pendant quarante ans pour les Barbares des bords de l'Euxin ce qu'Hannibal avait été pour ceux de l'Espagne, de l'Afrique et de la Gaule, une sorte d'intermédiaire et d'instructeur, sous les auspices duquel ils envahissaient l'Empire. Résidant à Pergame sur la limite de l'Asie, d'où il avait chassé les Romains, il faisait passer sans cesse de nouvelles hordes du Caucase, de la Crimée et des bords du Danube dans l'Asie, dans la Macédoine et la Grèce[1].

[1] Appian., *Bell. Mithrid.*, 1er v.

Mais ces Barbares, à peine disciplinés, ne pouvaient tenir contre les légions. Sylla en eut bon marché. Quelque intérêt qu'il eût à faire sonner bien haut ses victoires de Chéronée et d'Orchomène pour l'effroi de l'Italie, il avouait lui-même que dans la première il n'avait perdu que douze hommes [1]. Son arme principale fut la corruption. Il acheta par le don d'une terre en Eubée le principal lieutenant de Mithridate [2]. La seule Athènes l'arrêta long-temps. Elle était défendue par le philosophe épicurien Aristion, qui en avait chassé les Romains. Les Athéniens, habitués à être respectés dans les guerres, à cause de l'enthousiasme que tout le monde professait alors pour le génie de leurs ancêtres, ne craignirent pas de lancer du haut des murs les mots les plus piquans sur Sylla et Métella, sa femme. La figure farouche du Romain, ses cheveux roux, ses yeux verts et son teint rouge taché de blanc [3], égayaient surtout les assiégés. Ils lui criaient :

Sylla est une mûre saupoudrée de farine.

Il leur en coûta cher. Le Barbare inonda la ville

[1] Plut. *in Syll.*, c. 26. Ὁ δὲ Σύλλας λέγει τέσσαρας καὶ δέκα ἐπιζητῆσαι, εἶτα καὶ τούτων δύο πρὸς τὴν ἑσπέραν παραγενέσθαι.

[2] Ibid., c. 30.

[3] Plut., *in Syll.*, c. 2, 8.

de sang. Ce qu'on en versa dans la place seulement, emplit tout le Céramique, ruissela jusqu'aux portes, et regorgea hors de la ville.

Sylla, ayant passé en Asie, y trouva une armée romaine du parti de Marius, qui, après de grands succès sur Mithridate, le tenait assiégé dans Pitane; le lieutenant Fimbria la commandait après avoir fait assassiner son général. N'ayant point de vaisseaux, Fimbria, pour enfermer Mithridate du côté de la mer, écrivit à Lucullus qui commandait ceux de Sylla, et lui représenta combien il importait de ne pas laisser échapper l'ennemi du peuple romain. Mais Sylla craignait Fimbria plus que Mithridate; il ouvrit le passage au roi [1], et exigea qu'il abandonnât la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie romaine. « Que me laissez-vous donc, » dit Mithridate. « Je vous laisse, répliqua Sylla, la main avec laquelle vous avez signé la mort de cent mille Romains. » Par ce mot accablant, Sylla ne faisait qu'avouer sa trahison; il avait pu prendre ce terrible ennemi de Rome, et éviter trente ans de guerre à sa patrie.

La pauvre Asie, pillée par les publicains de Rome, pillée par Mithridate, le fut encore par les soldats

[1] Plut. *in Lucullo*, c. 6. — c. 7 : Ἀλλ'ὁ Λοῦκουλλος, εἴ τε τὰ πρὸς Συλλαν δικαια πρεσβεύων πρὸ παντὸς ἰδιόυ γε καί κοινου συμφέροντος, εἴτε, etc... οὐκ ὑπήκουσε — Ce passage ne s'accorde guère avec l'idée que Montesquieu a voulu donner de Sylla, dans son fameux *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

de Sylla. Tout leur fut abandonné : la fortune des pères de famille, l'honneur des enfans, les trésors des temples. En Grèce, Sylla avait dépouillé ceux de Delphes, d'Olympie et d'Epidaure. Il payait d'avance la guerre civile. Les durs paysans de l'Italie connurent alors les bains, les théâtres, les vêtemens somptueux, les beaux esclaves, toutes les voluptés de l'Asie. Ils étaient logés dans les maisons des habitans, y vivaient, eux et leurs amis à discrétion; de plus, ils recevaient chacun de son hôte quatre tétradrachmes par jour. Sylla, en partant, frappa encore l'Asie d'une contribution de vingt mille talens [1]. Tels étaient les soldats que Sylla ramenait contre sa patrie. Ils étaient si convaincus qu'on les menait au pillage de l'Italie, qu'ils offrirent tous de l'argent à leur général, ne demandant pas mieux que de faire à leurs frais une guerre si lucrative.

Cinna, chassé un instant de Rome, avait partout relevé le parti italien, et malgré les sages avis de son lieutenant Sertorius [2], rappelé Marius, dont les vengeances ne pouvaient que souiller le triomphe de l'Italie sur Rome. Revenons un instant sur les romanesques destinées de ce vieux chef de parti,

[1] Plut. *in Syll.*, c. 32. Ἐζημίωσε τὴν Ἀσίαν δισμυρίοις ταλάντοις. — Id. *in Lucull.*, c. 7.

[2] Plut. *in Sertor.*, c. 5. Τοῖς μὲν ἄλλοις ἐδόκει δέχεσθαι, Σερτώριος δὲ ἀπηγόρευεν.

Marius n'avait échappé que par miracle aux cavaliers de Sylla. Surpris dans les marais de Minturnes, il fut conduit dans cette ville; mais les habitans n'avaient garde de livrer celui qui avait tant ménagé les Italiens dans la guerre sociale. Ils publièrent qu'ils avaient envoyé un esclave Cimbre pour le tuer, mais que cet homme n'avait pu soutenir le regard du vainqueur des Cimbres, et qu'il s'était enfui en criant qu'il n'aurait jamais le courage de tuer Caïus Marius. Ce qui est certain, c'est que les Minturniens le firent passer en Afrique, d'où Cinna eut l'imprudence de le rappeler bientôt. Cet homme farouche, rentré dans Rome avec une bande de pâtres affranchis et de laboureurs libres de l'Étrurie [1] (Βαρδιαιοι? Μαριανου, Mariani?), fit égorger par eux les plus illustres partisans de Sylla, l'orateur Marcus Antonius, Catulus Lutatius, son ancien collègue dans la guerre des Cimbres, une foule d'autres. Les excès des esclaves lâchés par Marius, furent tels que Cinna et Sertorius en eurent horreur, et les enveloppant une nuit, les taillèrent en pièces [2]. Peu après, Marius, âgé de soixante-dix ans, consul pour la septième fois,

[1] Appian. *Bell. civ.*, I. c. 67 : Μάριος ἐς Τυῤῥηνίαν καταπλεύσας... συνήγαγε Τυῤῥηνῶν ἑξακισχιλίους.

[2] Plut. *in Sert.*, c. 6... Οὐκ ἀνασχετὰ ποιούμενος ὁ Σερτώριος, ἅπαντας ἐνταυτῷ στρατοπεδεύοντας κατηκόντισεν, οὐκ ἐλάττους τετρακισχιλίων ὄντας. — Appian. *B. civ.*, l. 1.

mourut des excès de vin dans lesquels il se plongeait pour s'étourdir sur l'approche de son ennemi.

Sylla était alors attendu en Italie comme un dieu exterminateur. On publiait ses victoires sur Mithridate, les paroles terribles qu'il avait prononcées, la furieuse cupidité de ses soldats et les menaces des exilés qu'il avait dans son camp et qu'il appelait son sénat. Au premier bruit de son retour (83), les consuls (Norbanus et Scipion, auxquels succédèrent Carbon et le jeune Marius), eurent plus de cent mille hommes. Sylla avait quarante mille vétérans, avec six mille cavaliers et quelques soldats du Péloponnèse et de la Macédoine. Métellus et le jeune Pompée, fils de Cn. Pompéius Strabo, se réunirent à lui. Rebuté du parti italien, qui connaissait la versatilité de sa famille [1], ce jeune homme de vingt-trois ans avait levé des légions dans le Picenum, et battu trois généraux, trois armées, pour aller rejoindre Sylla. Celui-ci jugea au premier coup-d'œil le vain et médiocre génie de cet heureux soldat. Il se leva à son approche, et le salua du nom de *grand*. A ce prix, il s'en fit un instrument docile. Il l'envoya dans la Gaule ita-

[1] Vell. Paterc., II, 20. « Cn. Pompeius, Magni pater ,...... ità se dubium mediumque partibus præstitit, ut omnia ex proprio usu ageret, » temporibusque insidiari videretur. »

lienne, en Sicile, en Afrique, où il obtint de grands succès sur le parti opposé.

Ce parti n'avait que de nouvelles recrues; et de plus il était divisé. Les Samnites ne se réunirent qu'à la fin de la guerre aux autres Italiens, commandés par les consuls. Dans la première bataille à Canusium, Sylla perdit soixante-dix hommes, Norbanus six mille. Dans une autre, livrée plus tard, il tua vingt mille hommes à l'ennemi, sans perdre plus de vingt-trois des siens [1]. En Campanie, une armée pratiquée habilement, passa tout entière dans son camp. La défection se mit de même dans les armées de Carbon et du jeune Marius. Ce dernier, défait à Sacriport, tout près de Rome, par la trahison de deux cohortes, fut bloqué dans Préneste, et cette ville devint comme le but et le prix du combat pour toutes les armées de l'Italie. Sylla, partout présent, partout vainqueur, à Saturnia, à Neapolis, à Clusium, à Spolète, empêche les Italiens de délivrer Marius. Pompée bat huit légions, qui marchaient à son secours. Trois chefs italiens indépendans, le Lucanien Lamponius, le Campanien Gutta et le Samnite Pontius Télésinus, sont de même arrêtés par Sylla. De nouvelles défections éclatent. Les Lucaniens se soumettent. Rimini,

[1] Appian. *B. civ.* I, c. 84. — Plut. *in Syll.* c. 36 : Εἴκοσι τρεῖς μόνους ἀποβαλεῖν.

toute la Gaule pose les armes. Albinovanus fait sa paix en massacrant ses collègues. Norbanus s'enfuit à Rhodes, et se tue. En Sicile, Carbon se livre à Pompée qui le fait égorger de sang-froid. Enfin les Samnites, par un effort désespéré, se jettent entre Pompée et Sylla, pour débloquer Préneste; puis ils tournent brusquement sur Rome, déterminés à la mettre en cendres avant de périr. Leur chef, Pontius Télésinus, courait de rang en rang, criant qu'*il fallait anéantir le repaire des loups ravisseurs de l'Italie*[1]. Rome était perdue, si l'armée de Sylla ne fût arrivée à temps, et n'eût livré aux Samnites une dernière et furieuse bataille. La victoire balança si long-temps, que Sylla hors de lui-même fit un vœu au dieu de Delphes, dont il avait si outrageusement pillé le temple[2].

Tout ce qu'il y avait d'Italiens dans Préneste, fut mis à part et passé au fil de l'épée. Ceux de Norba se défendirent jusqu'à l'extrémité et finirent par s'égorger les uns les autres. Six mille Samnites, auxquels il avait promis la vie, furent massacrés à Rome même. Leurs cris retentirent jusqu'au temple de Bellone, où Sylla haranguait le sénat. Ce

[1] Velleius, c. 27. « Circum volans ordines exercitûs sui Telesinus, dictitansque adesse Romanis ultimum diem, vociferabatur eruendam delendamque urbem; adjiciens nunquam *defuturos raptores Italiæ libertatis lupos, nisi sylva in quam refugere solerent, esset excisa.* »

[2] Plut., *in Syll.*, c. 16, 38.

n'est rien, dit-il froidement, je fais châtier quelques factieux. Les massacres s'étendirent ensuite aux citoyens. Le sénat, qui avait tant souhaité le retour de Sylla, se repentit de s'être donné un vengeur si impitoyable. Un des Métellus s'enhardit à lui demander quel devait être le terme de ces exécutions? Il répondit : Je ne sais pas encore ceux que je laisserai vivre. Faites du moins connaître, ajouta Métellus, ceux qui doivent mourir. C'est alors que Sylla fit afficher des tables de proscription (81).

La victoire de Sylla fut le triomphe de Rome sur l'Italie; dans Rome elle-même, celui des nobles sur les riches, particulièrement sur les chevaliers; pour le petit peuple, nous avons vu qu'il n'existait que de nom. Mille six cents chevaliers furent proscrits avec plus de quarante sénateurs de leur parti [1]. Leurs biens amassés par l'usure, par la ruine des hommes libres, par la sueur et le sang de plusieurs générations d'esclaves, passèrent aux soldats, aux généraux, aux sénateurs. Sylla s'annonça comme le vengeur des lois, comme le restaurateur de l'an-

[1] Appian. l. I. c. 95. Αὐτίκα βουλευτάς ές τεσσαράκοντα, καὶ ἱππεων αμφι χιλίους καὶ ἑξακοσιους θανάτῳ προὔγραφεν·... μετ'οὐ πολὺ δὲ βουλευτὰς ἄλλους αὐτοις προσετιθει. — c. 103. — ... Ἀνελοντα βουλευτας μὲν ἐννενηκοντα, ὑπατους δέ πεντεκαίδεκα, ἀπὸ δὲ τῶν ἱππέων δίσχιλίους καὶ ἑξακοσίους, σὺν τοις ἐξεληλαμένοις.

cienne république. L'élection des pontifes et le pouvoir judiciaire, autrement dit l'autorité religieuse et l'application des lois, furent rendus au sénat. Les comices des tribus furent abolies. Le tribunat ne subsista que de nom ; tout tribun fut déclaré incapable d'aucune autre charge. On ne put briguer le consulat qu'après la préture, la préture qu'après la questure. Sylla ressuscite en sa faveur le vieux titre de dictateur oublié depuis cent vingt ans. Mais pour nommer un dictateur, il faut un consul. Tous les deux ont été tués. Sylla pousse le scrupule jusqu'à sortir de Rome[1] ; il fait, selon la forme ancienne, élire par le sénat un *interrex* qui puisse nommer le dictateur, et écrit au sénat pour offrir ses services à la république. Le sénat n'a garde de refuser. Il est nommé dictateur, mais pour un temps indéfini. Il obtient l'abolition du passé, la licence de l'avenir, le droit de vie et de mort, celui de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir et de détruire les villes, de donner et ôter les royaumes.

Cette ostentation de légalité, cette barbarie systématique fut ce qu'il y eut de plus insolent et de plus odieux dans la victoire de Sylla. Marius avait suivi sa haine en furieux, et tué brutalement ceux

[1] Appian. l. 1, c. 93. Αὐτὸς μὲν που τῆς πόλεως ὑπεξῆλθε.

qu'il haïssait. Les massacres de Sylla furent réguliers et méthodiques. Chaque matin, une nouvelle table de proscription déterminait les meurtres du jour. Assis dans son tribunal, il recevait les têtes sanglantes, et les payait au prix du tarif. Une tête de proscrit valait jusqu'à deux talens. Mais ce n'étaient pas seulement les partisans de Marius qui périssaient. Les riches aussi étaient coupables; l'un périssait pour son palais, l'autre pour ses jardins. Un citoyen, étranger à tous les partis, regarde en passant sur la place la table fatale, et s'y voit inscrit le premier : Ah! malheureux, s'écrie-t-il, c'est ma maison d'Albe qui m'a tué. Il fut égorgé à deux pas de là.

Le dictateur appliqua à l'Italie entière son terrible système : partout les hommes du parti contraire furent mis à mort, bannis, dépouillés, et non-seulement eux, mais leurs parens, leurs amis, ceux qui les connaissaient, ceux qui leur avaient parlé, ou qui par hasard avaient voyagé avec eux[1]. Des cités entières furent proscrites comme des hommes, démantelées, dépeuplées pour faire place aux légions de Sylla. La malheureuse Étrurie surtout, le seul pays qui eût encore échappé aux colonies et aux lois agraires, le seul dont les laboureurs fussent géné-

[1] Id. ibid., c. 96. Ἤδη δὲ τις καὶ προθυμίας ἢ μόνης συνοδίας ἡλίσκετο.

ralement libres, devint la proie des soldats du vainqueur. Il fonda une ville nouvelle dans la vallée de l'Arno, non loin de Fiesole, et du nom mystérieux de Rome, *Flora*, ce nom connu des seuls patriciens, il appela sa colonie *Florentia*[1].

A son retour de l'Étrurie, on croyait Sylla un peu adouci. On n'en fut que plus effrayé de la mort de Lucrétius Ofella, le compagnon de sa victoire, celui auquel il devait la prise de Préneste. Il n'avait pas été préteur, et briguait le consulat. Sylla lui envoya ordre de se retirer, et comme il persistait, il le fit tuer sur la place. Il dit ensuite : Sachez que j'ai fait tuer Q. Lucrétius Ofella, parce qu'il m'a résisté. Et il ajouta cet horrible apologue : « Un laboureur qui poussait sa charrue, était mordu par des poux; il s'arrêta deux fois pour en nettoyer sa chemise. Mais ayant été de nouveau mordu, il ne voulut plus être interrompu de nouveau dans son travail, et jeta sa chemise au feu. Et moi aussi, je conseille aux vaincus de ne pas m'obliger à employer le fer et le feu pour la troisième fois[2]. »

Sylla semblait avoir suffisamment prouvé son

[1] Appian., ibid., p. 689. *Φθεῖρες γεωργὸν ἀροτριῶντα ὑπέδακνον*...

[2] C'est la tradition italienne. — Le nom mystérieux de Rome était *Eros* ou *Amor*; le nom sacerdotal, *Flora* ou *Anthusa*; le nom civil, *Roma*. *V*. Plin., *H. N.*, III, 5 ; et Münter, *De occulto urbis Romæ nomine*, n° 1 de ses *Mémoires sur les antiquités*.

prodigieux mépris de l'humanité. Il en donna une preuve nouvelle à laquelle personne ne s'attendait : il abdiqua. On le vit se promener insolemment sur la place, sans armes et presque seul. Il savait bien qu'une foule d'hommes étaient intéressés à défendre sa vie. Il avait mis trois cents hommes à lui dans le sénat. Dans Rome, dix mille esclaves des proscrits, affranchis par Sylla, portaient le nom de leur libérateur (Cornelius), et veillaient sur lui. Dans l'Italie, cent vingt mille soldats, devenus propriétaires par sa victoire, le regardaient comme le gage et le garant de leur fortune. Il est si vrai que son abdication fut une vaine comédie, que dans sa retraite de Cumes, la veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius différait de payer une somme au trésor dans l'espoir que cet événement le dispenserait de régler ses comptes, il le fit étrangler près de son lit (77)[1].

Il mourut tout-puissant, et ses funérailles furent encore un triomphe. Porté à travers l'Italie jusqu'à Rome, son corps fut escorté de ses vieux soldats, qui de toutes parts venaient grossir le cortége, et se mettaient en rangs. Devant le corps, marchaient vingt-quatre licteurs avec les faisceaux; derrière, on portait deux mille couronnes d'or envoyées par les villes, par les légions, par une foule d'hommes

[1] Plut. *in Syll.*, c. 46... Ἐκέλευσε πνίγειν.

du parti. Tout autour se tenaient les prêtres, pour protéger le cercueil en cas de bataille; car on n'était pas sans inquiétude. Puis, s'avançaient le sénat, les chevaliers et l'armée, légion par légion. Puis, un nombre infini de trompettes qui perçaient l'air de sons éclatans et sinistres. Le sénat poussait en mesure de solennelles acclamations, l'armée répétait et le peuple faisait écho[1]. Rien ne manqua aux honneurs qu'on lui rendit. Il fut loué à la tribune aux harangues, et de là enseveli au Champ-de-Mars, où personne n'avait été enterré depuis les rois.

Ce héros, ce dieu, qu'on portait au tombeau avec tant de pompe, n'était depuis long-temps que pourriture. Rongé de maux infâmes, consumé d'une indestructible vermine, ce fils de Vénus et de la Fortune, comme il voulait qu'on l'appelât[2], était resté jusqu'à la mort livré aux sales passions de sa jeunesse. Les mignons, les farceurs, les femmes de mauvaise vie, avec lesquels il passait les nuits et

[1] Appian, c. 105-106.

[2] *V.* plusieurs anecdotes curieuses dans Plutarque, *Vie de Sylla*. Cet homme si cruel et si souillé, paraît avoir été singulièrement favorisé des dames de Rome. A ses funérailles, elles apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit avec du cinamonne et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui.

les jours, avaient eu bonne part à la dépouille des proscrits. Dans cette fastueuse restauration de la république dont il s'était tant vanté, les bouffons et les charlatans n'avaient guère moins gagné que les assassins. Il avait exterminé la race italienne, sous prétexte d'assurer l'unité de Rome menacée par l'invasion des alliés; et lui-même, il s'entourait de barbares, de Chaldéens, de Syriens, de Phrygiens. Il les consultait, il adorait leurs dieux[1].

Son œuvre politique, comme son cadavre, tombait d'avance en lambeaux. Il avait cru ressusciter la vieille Rome en donnant le pouvoir législatif aux comices des centuries dans lesquels les riches dominaient. Mais quand même son système eût duré, le mobile élément de la richesse eût pu mettre le pouvoir hors des mains de son parti. C'était aux curies, à la vieille aristocratie sacerdotale qu'il devait remonter, pour être conséquent. Il croyait rendre le pouvoir aux patriciens; mais ces patriciens n'étaient plus des patriciens, c'étaient pour la plupart des plébéiens ennoblis; de même que le peuple n'était plus un peuple, mais un ramas d'affranchis de diverses nations. Tous mentaient, ou plutôt se trompaient eux-mêmes. Et c'était là la

[1] Plut., *passim*.

vaine et creuse idole pour laquelle Sylla avait versé tant de sang, aveuglé dans ses préjugés aristocratiques par l'enthousiasme classique du passé, qui avait jeté les Gracches dans la démagogie !

CHAPITRE IV.

Pompée et Cicéron. — Rétablissement de la domination des chevaliers. — Sertorius. — Spartacus, les pirates, Mithridate. (77-64.)

Jamais l'Empire ne fut plus malade qu'après avoir passé par les mains de ce médecin impitoyable. Peu après la mort de Sylla, le parti italien se releva dans tout le nord de l'Italie, sous Lépidus et Brutus. La Gaule cisalpine, l'Etrurie surtout dont la ruine avait payé la guerre civile, se soulevèrent, et furent, il est vrai, facilement réduites; partout les vétérans de Sylla étaient en armes pour maintenir leur usurpation contre les anciens propriétaires. Le parti italien eut plus de succès en Espagne, où Sertorius eut l'adresse de mêler sa cause à celle de l'indépendance nationale. En Asie, les chevaliers et les publicains exerçaient les mêmes exactions depuis le départ de Lucullus qui les avait contenus; usures, violences, outrages, hommes libres enlevés pour l'esclavage, tous les mêmes abus avaient recommencé, ils devaient bientôt ame-

ner le même soulèvement, et rendre l'Asie à Mithridate. Dans les autres provinces, les sénateurs, redevenus maîtres des jugemens, et sûrs de l'impunité, exerçaient des brigandages que l'on ne pourrait croire, si le procès de Verrès ne les eût constatés juridiquement. Enfin, dans tout le monde romain, le dévorant esclavage faisait disparaître les populations libres, pour leur substituer des Barbares qui disparaissaient eux-mêmes, mais qui pouvaient, sous un Spartacus, être tentés de venger au moins leur mort. Tous les ennemis de l'empire, Sertorius, Mithridate et Spartacus, proscrits de Rome, Italiens dépossédés, provinciaux soulevés, hommes réduits en esclavage, tous pouvaient communiquer par l'intermédiaire des fugitifs qui étaient répandus sur toutes les mers et les infestaient de leurs pirateries. Contre le tyrannique empire de Rome, la liberté s'était formé sur les eaux un autre empire, une Carthage errante qu'on ne savait où saisir, et qui flottait de l'Espagne à l'Asie.

C'était là la succession de Sylla. Voyons quels hommes s'étaient chargés de la recueillir. Les principaux sénateurs, Catulus, Crassus, Lucullus même, étaient des administrateurs plutôt que des généraux, malgré la gloire militaire que le dernier acquit à bon marché dans l'Orient. La médiocrité de Métellus éclata en Espagne, où avec des forces

considérables, il fut constamment le jouet de Sertorius. Le parti de Sylla n'avait qu'un général heureux, et encore ce n'était pas un des nobles, mais un chevalier. Il fallut Pompée pour terminer la guerre de Lépidus, celle de Sertorius, celle de Spartacus, et quand les pirates en vinrent jusqu'à s'emparer d'Ostie, l'on cria encore : Pompée! on mit en ses mains toutes les forces de la république pour donner la chasse aux corsaires, et achever le vieux Mithridate.

De toutes ces guerres la plus difficile fut celle de Sertorius. Ce vieux capitaine de Marius avait de bonne heure prévu la victoire de Sylla et passé en Espagne. Les barbares l'estimaient singulièrement pour les avoir battus eux-mêmes par un stratagème ingénieux [1]. Il s'était fait des leurs, et partageait leur manière de vivre et leurs croyances. C'était lui qui, en Afrique, avait découvert le corps du Lybien Antée; seul des hommes, il avait vu les os du géant, long de soixante coudées [2]. Il correspondait avec les dieux, au moyen d'une biche blanche, qui

[1] Plut., *in Sertor.*, c. 3, 4.

[2] Id., *ibid.*, c. 10. Πηχῶν ἑξήκοντα μῆκος κατεπλάγη, καὶ σφάγιον ἐντεμὼν, συνέχωσε τὸ μνῆμα, καὶ περὶ αυτου τιμήν τε καὶ φήμην συνηύξησε.

lui révélait les choses cachées. Mais ce qui lui gagnait plus sûrement encore les Barbares, c'était son génie mêlé d'audace et de ruse, l'adresse avec laquelle il se jouait de l'ennemi, jusqu'à traverser sous un déguisement les lignes de Métellus. C'était un chasseur infatigable. Aucun Espagnol ne connaissait mieux les pas et les défilés des montagnes. Du reste, armé superbement, lui et les siens, bravant l'ennemi, et défiant Métellus en combat singulier [1].

Ce général ne put l'empêcher d'étendre sa domination sur toute l'Espagne (84-73). Une armée italienne, conduite par Perpenna, venait de se joindre à lui. Il s'était fait un sénat des proscrits qui se réfugiaient dans son camp. Peu à peu il disciplinait les Espagnols, et commençait à les humaniser en élevant leurs enfans à la romaine. Cependant il s'était rendu maître de la Gaule narbonnaise et faisait craindre à l'Italie un autre Hannibal. Pompée, qui vint seconder Métellus, obligea Sertorius de rentrer en Espagne, mais y fut battu par lui, et eut l'humiliation de lui voir brûler sous ses yeux une ville alliée.

Sertorius, qui recevait alors de grandes offres de Mithridate, eut la magnanime obstination de ne

[1] Plut., *in Sertor.*, c. 11.

pas lui céder un pouce de terre en Asie. Fondateur d'une Rome nouvelle qu'il opposait à l'autre, il ne voulait pas porter atteinte à l'intégrité d'un empire qu'il regardait comme sien. Il resta Romain au milieu des Barbares, et c'est ce qui le perdit. Quoiqu'il avouât hautement sa préférence pour les troupes espagnoles, il donnait tous les commandemens à des Romains. Ceux-ci lui inspiraient leurs défiances contre les gens du pays, et ils finirent par le pousser à massacrer ou vendre les ôtages qui étaient entre ses mains. Cet acte insensé et barbare l'eût perdu tôt ou tard, s'il n'eût été tué en trahison par son lieutenant Perpenna. Pompée, à qui celui-ci se rendit, le fit mourir sans vouloir l'entendre et brûla tous ses papiers, *de crainte d'y trouver compromis quelqu'un des grands de Rome.* Lui-même peut-être était intéressé à faire disparaître toute trace des intrigues qui l'avaient débarrassé d'un ennemi invincible (73).

La guerre d'Asie dura dix ans encore après celle d'Espagne. Les ravages de Mithridate et de Tigrane, son gendre, roi d'Arménie, concouraient avec l'horrible cupidité des publicains et chevaliers pour dépeupler ce malheureux pays. En une fois, Tigrane enleva de la Cappadoce trois cent mille hommes qu'il transféra dans sa nouvelle capitale de Tigra-

nocerte[1]. L'Asie romaine n'était pas moins misérable, épuisée par la rapacité des usuriers romains qui avaient avancé les vingt mille talens de Sylla. Telle était leur industrie, qu'en peu d'années, cette contribution s'était trouvée portée à cent vingt mille talens (plus de 600 millions de francs). Les malheureux vendaient leurs femmes, vendaient leurs filles vierges, leurs petits enfans, et finissaient par être eux-mêmes vendus[2].

Mithridate, encouragé par ces circonstances, avait envahi la Cappadoce et la Bithynie, et gagné une foule de cités dépendantes des Romains. Partout il se faisait précéder d'un Marius que Sertorius lui avait envoyé avec le titre de proconsul. Pompée étant encore occupé en Espagne, l'un des chefs du parti de Sylla, Lucullus, obtint, à force d'intrigues, la commission lucrative de la guerre d'Asie[3].

Lucullus passait pour un administrateur honnête et pour un homme fort lettré. C'était le protecteur de tous les Grecs à Rome. Il avait lui-même, par

[1] Appian., c. 216, p. 363. Ές τριάκοντα μυριάδας ἀνθρώπων ἀνασπάστους ἐς Αρμενίαν ἐποίησε... ἔνθα Τιγρανόκερταν...

[2] Plut. *in Lucull.*, c. 11, 29... Πιπράσκειν ἰδίᾳ μὲν υἱοὺς εὐπρεπεῖς, θυγατέρας δὲ παρθένους·... αὐτοῖς δὲ τέλος ἦν προσθέτοις γενομένοις δουλεύειν, etc.

[3] Ces intrigues ne furent pas toujours honorables; par exemple, il fit semblant d'être amoureux d'une femme qui avait du crédit. Plut., *in Luc.*

une sorte de jeu, écrit en grec la guerre d'Italie. Quelle guerre eût mieux mérité d'être écrite en langue latine? Mais ce dédain du grossier idiôme de la patrie était sans doute une manière de faire sa cour à l'exterminateur de la race italienne. Sylla, revenant pour combattre le parti de Marius, avait laissé Lucullus en Asie, pour lever les contributions de guerre, et sans doute pour faire rendre gorge aux publicains, affiliés au parti de Marius. C'est à Lucullus qu'il dédia ses commentaires écrits en grec, et qu'il confia aussi en mourant la tutelle de son fils. Lucullus n'avait jamais commandé en chef jusqu'à la seconde guerre de Mithridate (75); mais dans la traversée de Rome en Asie, il lut beaucoup Polybe, Xénophon, et autres ouvrages des Grecs sur l'art militaire. Toutefois, il ne se pressa pas de se mesurer avec le roi barbare, qui avait alors réuni jusqu'à trois cent mille hommes. Il avait appris par le désastre de son collègue, qu'il valait mieux attendre que ce torrent s'écoulât de lui-même. Formée de dix peuples différens, cette multitude ne pouvait rester long-temps unie; la seule difficulté de la nourrir devait en amener bientôt la dispersion. Pendant que Mithridate se consume devant la place imprenable de Cyzique, Lucullus l'observe, lui coupe les vivres, et lui ôte ses ressources en ramenant peu à peu les cités qui s'étaient données à lui. Il réforme les abus qui

avaient soulevé le pays contre Rome [1]. Ces réformes étaient la véritable tactique à employer contre Mithridate. Chaque réglement lui ôtait quelques villes, et le privait d'une partie des subsides qui entretenaient son armée. Il ne tint pas contre cette guerre administrative. Au bout de deux ans, ne sachant comment nourrir tant de monde, il leva le siége de Cyzique, se jeta dans un vaisseau, et chargea ses généraux de sauver l'armée comme ils pourraient. Il n'y avait pas de retraite possible avec des troupes si peu disciplinées. Lucullus n'eut que la peine de tuer. Les vingt mille qu'il tailla en pièce sur le Granique, n'étaient que la plus faible partie de ceux qui périrent dans cette immense déroute.

Pendant que Lucullus s'avance lentement vers le Pont, Mithridate, se jouant de la poursuite de ses ennemis qui crurent le prendre dans Nicomédie, avait déjà soldé, armé de nouvelles bandes de Barbares, qu'il envoyait chercher jusque chez les Scythes. Quelques défaites partielles, et la terreur panique qui s'ensuivit, suffirent pour faire dissiper encore cette nouvelle armée. Mithridate était pris, s'il n'eût eu la présence d'esprit d'arrêter les soldats romains, en perçant les sacs remplis d'or que ses

[1] Plut., *in Luc.*, c. 29.

mulets portaient derrière lui [1]. Le roi barbare, obligé d'abandonner son royaume, voulut au moins, dans sa jalousie orientale, préserver son sérail des outrages du soldat. Il envoya, par un eunuque, à ses femmes, l'ordre de mourir. Parmi elles se trouvaient deux de ses sœurs, âgées de quarante ans, qu'il n'avait point mariées, et l'ionienne Monime qu'il avait enlevée de Milet, mais dont il n'avait vaincu la vertu qu'en lui donnant le triste honneur d'être appelée son épouse et de ceindre le diadème; elle essaya de s'étrangler avec le bandeau royal, mais il rompit, et ne lui rendit pas même ce cruel service.

Mithridate s'était enfui en Arménie, chez son beau-père Tigrane. Ce prince, qui avait étendu sa domination jusque dans la Syrie, se trouvait, par suite de la ruine des Séleucides et de l'éloignément des Parthes, le plus puissant souverain de l'Asie occidentale. Une foule de rois le servaient à table, et quand il sortait, quatre d'entre eux couraient devant son char en simple tunique [2]. La domination insolente de ce roi des rois n'en était pas plus solide. Lucullus le savait si bien, qu'il ne prit que quinze mille hommes pour envahir les états de Tigrane. C'en fut assez pour mettre en fuite au pre-

[1] Id. *ibid.*, c. 25. — Appian., I, *Bell. Mithr.*, c. 82.

[2] Plut. *in Luc.*, c. 31. Βασιλεῖς... σὺν χιτωνίσκοις.

mier choc deux cent mille Barbares, dont dix-sept mille étaient des cavaliers bardés de fer. Les Romains perdirent cinq hommes [1]. La prise de Tigranocerte fut facilitée par les Grecs que Tigrane y avait transportés de force, avec une foule d'hommes de toutes nations. Lucullus renvoya ces Grecs dans leur patrie, en leur payant les frais du voyage, comme il avait fait après l'incendie de la ville d'Amisus dans le Pont. Amisus et Sinope étaient devenues deux villes indépendantes. Tous les peuples que Tigrane avait opprimés, les Sophéniens, les Gordyéniens, plusieurs tribus Arabes, reçurent Lucullus comme un libérateur.

Vainqueur dans une seconde bataille, il voulait consommer la ruine de Tigrane, et porter ensuite ses armes chez les Parthes. Il n'eut point cette gloire périlleuse. Jusque-là son principal moyen de succès avait été de se concilier les peuples en contenant à la fois l'avidité de ses soldats et celle des publicains italiens. Les premiers refusèrent de poursuivre une guerre qui n'enrichissait que le général; les seconds écrivirent à Rome, où le parti des chevaliers reprenait chaque jour son ancien ascendant. Ils accusèrent de rapacité celui qui avait réprimé la leur. Tout porte à croire, en effet, que Lucullus avait tiré des sommes énormes des villes

[1] Id., *ibid*, c. 32. Ῥωμαίων... ἔπεσον πέντε.

qu'il préservait des soldats et des publicains[1]. Ils obtinrent qu'un successeur lui serait donné; et par ce changement le fruit de sa conquête fut perdu en grande partie. Avant même que Lucullus eût quitté l'Asie, Mithridate rentra dans le Pont, envahit la Cappadoce, s'unit plus étroitement avec les pirates, en même temps qu'il rouvrait aux Barbares leur route du Caucase, un instant fermée par les armes romaines.

Pendant que Pompée combattait Sertorius, et Lucullus Mithridate, Rome n'avait eu que des généraux inhabiles pour la défendre d'un danger bien plus pressant. Une guerre servile avait éclaté (73-1), non plus en Sicile, mais en Italie même, aux portes de Rome, dans la Campanie. Et cette fois, ce n'étaient plus des esclaves laboureurs ou bergers; c'étaient des hommes exercés exprès dans les armes, habitués au sang, et dévoués d'avance à la mort. Cette manie barbare des combats de gladiateurs était devenue telle, qu'une foule d'hommes riches en nourrissaient chez eux, les uns pour plaire au peuple et parvenir aux charges où l'on donnait des jeux; les autres par spéculation, pour vendre ou

[1] Cela est vraisemblable d'après les trésors qu'il rapporta. Cicéron dit (*pro Flacco*, 34), que Lucullus devait une partie de sa fortune aux legs que beaucoup de gens lui avaient faits en Asie.

louer leurs gladiateurs aux édiles, quelquefois même aux factieux qui les lâchaient comme des dogues furieux sur la place publique, contre leurs ennemis et leurs concurrens.

« Un certain Lentulus Batiatius [1] entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Deux cents d'entre eux firent le complot de s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit qui en furent avertis, eurent le temps de prévenir la vengeance de leur maître ; ils entrèrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisirent des couperets et des broches, et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de gladiateurs, qu'on portait dans une autre ville ; ils s'en saisirent, s'emparèrent d'un lieu très-fortifié et élurent trois chefs, dont le premier était Spartacus, Thrace de nation, mais de race Numide, qui, à une grande force de corps et à un courage extraordinaire, joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa fortune, et plus dignes d'un Grec que d'un Barbare. On raconte que la première fois qu'il fut mené à Rome pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme, de même nation que lui, était possédée de l'esprit prophétique de Bacchus, et faisait le métier

[1] Plut., *in Crasso*, c. 9, 199.

de devineresse; elle déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable, et dont la fin serait heureuse. Elle était alors avec lui et l'accompagna dans sa fuite.

» Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue, et leur ayant enlevé leurs armes militaires, ils s'en revêtirent avec joie, et jetèrent leurs armes de gladiateurs, comme désormais indignes d'eux, et ne convenant qu'à des Barbares. Clodius, envoyé de Rome avec trois mille hommes de troupes pour les combattre, les assiégea dans leur fort sur une montagne. On n'y pouvait monter que par un sentier étroit et difficile, dont Clodius gardait l'entrée; partout ailleurs ce n'étaient que des rochers à pic, couverts de ceps de vigne sauvage. Les gens de Spartacus coupèrent des sarmens, en firent des échelles solides et assez longues. Ils descendirent en sûreté à la faveur de ces échelles, à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leur armes. Les Romains se virent tout à coup enveloppés, prirent la fuite et laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi. Ce succès attira aux gladiateurs un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs, tous robustes et agiles; ils armèrent les uns et se servirent des autres comme de coureurs et de troupes légères.

» Le second général qui marcha contre eux fut Publius Varinus; ils défirent d'abord son lieutenant,

qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius, son collègue, envoyé ensuite avec un corps considérable, fut sur le point d'être enlevé par Spartacus aux bains de Salines. Il battit Varinus lui-même en plusieurs rencontres, se saisit de ses licteurs et de son cheval de bataille, et se rendit redoutable par ces exploits. Mais au lieu d'en être ébloui, il prit des mesures très-sages, il ne se flatta point de triompher de la puissance romaine, et conduisit son armée vers les Alpes, persuadé que le mieux était de traverser ces montagnes, et de se retirer chacun dans son pays, les uns dans les Gaules, les autres dans la Thrace. Les siens, plus confians, refusèrent de le suivre, et se répandirent dans l'Italie pour la ravager.

» Ce ne fut plus alors la honte seule qui irrita le sénat; la crainte et le danger le déterminèrent à y envoyer les deux consuls. Gellius, l'un d'eux, étant tombé brusquement sur un corps de Germains qui, par fierté, s'était séparé des troupes de Spartacus, le tailla en pièces. Lentulus, son collègue, qui commandait des corps d'armée nombreux, avait environné Spartacus. Celui-ci revient sur ses pas, attaque les lieutenans du consul, les défait et s'empare de tout leur bagage. De là, il continuait sa marche vers les Alpes; Cassius vint à sa rencontre avec dix mille hommes; mais après un combat acharné, il fut défait avec une perte considérable.

Le sénat, indigné contre les consuls, leur envoya l'ordre de déposer le commandement, et nomma Crassus pour continuer la guerre. Il alla camper dans le Picenum, pour y attendre Spartacus qui dirigeait sa marche vers cette contrée; il ordonna à son lieutenant Mummius de prendre deux légions et de faire un grand circuit, pour suivre seulement l'ennemi, avec défense de le combattre ou même d'engager aucune escarmouche. Mais à la première occasion, Mummius présenta la bataille à Spartacus qui le défit et lui tua beaucoup de monde : le reste des troupes ne se sauva qu'en abandonnant ses armes. Crassus, après avoir traité durement Mummius, donna d'autres armes aux soldats, et leur fit promettre de les mieux garder. Prenant ensuite les cinq cents d'entre eux qui avaient donné l'exemple de la fuite, il les partagea en cinquante dizaines, les fit tirer au sort, et punit du dernier supplice celui de chaque dizaine sur qui le sort était tombé.

» Spartacus, qui avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer, ayant rencontré au détroit de Messine des corsaires ciliciens, forma le projet de passer en Sicile et d'y jeter deux mille hommes; ce nombre aurait suffi pour rallumer dans cette île la guerre des esclaves éteinte depuis peu de temps, et qui n'avait besoin que d'une étincelle pour former de nouveau un vaste incendie. Il fit donc un ac-

cord avec ces corsaires qui se firent payer et mirent à la voile, en le laissant sur le rivage. Alors s'éloignant de la mer, il alla camper dans la presqu'île de Rhège. Crassus y arrive bientôt après lui, et entreprend de fermer l'isthme, voulant à la fois occuper ses soldats et affamer l'ennemi. Il fit tirer d'une mer à l'autre, dans une longueur de trois cents stades, une tranchée large et profonde de quinze pieds, et tout le long il éleva une muraille d'une épaisseur et d'une hauteur étonnante. Ce grand ouvrage fut achevé en peu de temps. Spartacus se moquait d'abord de ce travail; mais lorsqu'il voulut sortir pour fourrager, il se vit enfermé par cette muraille, et ne pouvant rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit neigeuse pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et d'autres matériaux, une partie de la tranchée sur laquelle il fit passer le tiers de son armée. Crassus craignait que Spartacus ne voulût aller droit à Rome; il fut rassuré par la division qui se mit entre les ennemis; les uns s'étant séparés du corps de l'armée, allèrent camper sur les bords d'un lac de Lucanie. Crassus attaqua d'abord ceux-ci et les chassa du lac; mais il ne put en tuer un grand nombre, ni les poursuivre; Spartacus qui parut tout à coup, arrêta la fuite des siens.

» Crassus avait écrit au sénat qu'il fallait rappeler Lucullus de Thrace, et Pompée d'Espagne pour

le seconder; mais il se repentit bientôt de cette démarche, et sentant qu'on attribuerait tout le succès à celui qui serait venu à son secours, il se hâta de terminer la guerre. Il résolut donc d'attaquer d'abord les troupes qui s'étaient séparées des autres, et qui campaient à part sous les ordres de Cannicius et de Castus; il envoya six mille hommes pour se saisir d'un poste avantageux. Pour ne pas être découverts, ils avaient couvert leurs casques de branches d'arbres; mais ils furent aperçus par deux femmes qui faisaient des sacrifices pour les ennemis, à l'entrée de leur camp, et ils auraient couru le plus grand danger si Crassus, paraissant tout à coup avec ses troupes, n'eût livré le combat le plus sanglant qu'on eût encore donné dans cette guerre; il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis, parmi lesquels on n'en trouva que deux qui fussent blessés par derrière, tous les autres périrent en combattant avec la plus grande valeur, et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. Spartacus, après une si grande défaite, se retira vers les montagnes de Pételie, toujours suivi et harcelé par Quintus et Scrophas, le lieutenant et le questeur de Crassus. Il se tourna brusquement contre eux et les mit en fuite. Ce succès, en inspirant aux fugitifs une confiance sans borne, causa la perte de Spartacus : ne voulant plus éviter le combat, ni obéir à leurs chefs, ils

les entourent en armes au milieu du chemin, les forcent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains. C'était entrer dans les vues de Crassus, qui venait d'apprendre que Pompée approchait, que déjà dans les comices bien des gens sollicitaient pour lui, et disaient hautement que cette victoire lui était due; qu'à peine arrivé en présence des ennemis, il les combattrait et terminerait aussitôt la guerre. »

« Crassus campait donc le plus près qu'il pouvait de l'ennemi. Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les troupes de Spartacus étant venues charger les travailleurs, le combat s'engagea; et comme des deux côtés il survenait sans cesse de nouveaux renforts, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre toute son armée en bataille. Il se fit amener son cheval, il tira son épée et le tua : La victoire, dit-il, me fera trouver assez de bons chevaux, et si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. Il se précipite alors au milieu des ennemis, cherchant à joindre Crassus, et tue deux centurions qui s'attachaient à lui. Enfin resté seul par la fuite de tous les siens, il vendit chèrement sa vie. » (An 71).

Crassus ne put empêcher son rival de recueillir encore la gloire de cette guerre. Pompée rencontra ce qui restait de l'armée des esclaves, les extermina, et rentra dans Rome avec la réputation du seul général qu'eût alors la république. Crassus

eut beau donner au peuple la dîme de ses biens, lui servir un festin de dix mille tables, et distribuer, à chaque citoyen, du blé pour trois mois[1], il n'obtint le consulat qu'avec la permission de Pompée, et concurremment avec lui.

Pompée cessa alors de ménager le sénat, dont il crut n'avoir plus besoin. Du vivant même de Sylla, il avait laissé voir qu'il ne restait qu'à regret dans le parti des nobles, qui méprisaient en lui un chevalier, un transfuge du parti italien. Il avait ramené son armée d'Afrique contre les ordres du dictateur; il avait triomphé malgré lui. Sylla, qui l'appréciait à sa juste valeur, ne se soucia pas de recommencer la guerre civile pour une affaire de vanité. Mais il lui témoigna son aversion, en l'omettant dans son testament, où il faisait des legs à tous ses amis. Pompée n'en fut pas moins, après la mort de Sylla, comme de son vivant, l'exécuteur des volontés de la faction, en Italie et en Espagne[2]. Ce ne fut qu'au bout de dix ans,

[1] Plut., *ibid.*, c. 16. Ἑστίασε τὸν δῆμον ἀπὸ μυρίων τραπεζῶν καὶ σῖτον ἐμέτρησεν εἰς τρίμηνον.

[2] Il essaya même de prouver son zèle par une cruauté qui ne lui était pas naturelle. Val. Max., VI, 2 : « Helvius Mancia de Formies, fils d'un affranchi, déjà dans une extrême vieillesse, accusait L. Libon devant les censeurs. Dans le cours des débats, le grand Pompée, lui reprochant la bassesse de sa naissance et son âge, lui dit qu'il était sans doute sorti de

lorsqu'une grande partie des vétérans de Sylla se fut éteinte, que Pompée rompit avec le sénat, et se tourna vers les chevaliers et la populace.

L'instrument de Pompée, dans cette réaction contre le sénat, fut un autre chevalier, M. Tullius Cicéron, brillant et heureux avocat, politique médiocre, mais doué d'une souplesse de talent extraordinaire, et d'une merveilleuse faconde. Originaire d'Arpinum, comme Marius, il composa d'abord un poème en l'honneur de son compatriote. Il débuta au barreau de la manière la plus honorable, en défendant, sous Sylla, un Roscius, qu'un affranchi du dictateur voulait faire périr pour le dépouiller. Il est vrai que ce Roscius était

chez les morts pour porter cette accusation. « Tu dis vrai, Pompée, répliqua-t-il, je viens de chez les morts, et j'en viens pour accuser L. Libon; mais dans le séjour que j'ai fait là-bas, j'ai vu Cn. Ahenobarbus, tout sanglant, se plaindre amèrement qu'un homme de sa naissance, de son caractère, de son patriotisme, eût été à la fleur de l'âge assassiné par ton ordre: j'ai vu Brutus, personnage d'une égale illustration, le corps percé de coups, accuser de cet horrible traitement ta perfidie, ta cruauté; j'ai vu Cn. Carbon, ce défenseur si ardent de ton enfance et de ton héritage, chargé de chaînes par ton ordre dans son troisième consulat, maudire ton nom, attester qu'au mépris de toute justice, malgré la haute magistrature dont il était revêtu, toi, simple chevalier romain, tu l'avais égorgé: j'ai vu dans le même état un ancien préteur, Perpenna; je l'ai vu, par des imprécations pareilles, vouer ta barbarie à l'exécration: j'ai vu tous ces malheureux pousser un cri unanime d'indignation, d'avoir été mis à mort sans jugement, d'avoir trouvé dans un enfant leur assassin, leur bourreau. » *Trad. de M. Frémion.*

lui-même du parti de Sylla; qu'il était protégé par toute la noblesse, par les Servilius, par les Scipions; qu'il était client des tout-puissans Métellus, et que même, pendant le procès, il avait été recueilli dans la maison de Cecilia Métella. Le véritable défenseur fut l'illustre Messalla, et l'on mit en avant Cicéron[1]. La noblesse était indignée de l'audace des gens de vile naissance, dont Sylla aimait à s'entourer, et qui se permettaient tout à l'ombre de son nom. Sylla, lui-même, alors en Étrurie, voulait terminer les désordres de la guerre civile; il venait de porter des lois contre l'empoisonnement, le faux, la violence et l'extorsion. Cicéron ne risquait donc rien; mais ce fut pour lui un honneur infini d'avoir le premier fait entendre une voix humaine après le silence des proscriptions. Le panégyriste de Marius fut obligé de faire, en cette occasion, l'éloge du parti de Sylla; mais on lui sut gré de ne pas l'avoir fait avec trop de bassesse[2].

[1] *V.* le *Pro Roscio*, c. 6, 50. Sans vouloir diminuer la gloire de Cicéron dans cette circonstance, on est obligé de remarquer que plus d'un motif devait l'enhardir.

[2] Id., *ibid.*, c. 47. — Quoique le beau fragment du poëme de Marius ait été cité partout, nous ne pouvons nous empêcher de le placer ici :

Hic Jovis altisoni subito pennata satelles
Arboris è trunco serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem.

Depuis ce moment, tout le parti opprimé, chevaliers, publicains, villes municipales, eurent les yeux sur lui. S'il eût été homme de guerre, s'il eût eu du moins quelque dignité et quelque suite dans sa conduite politique, il fût devenu le chef de ce parti auquel Pompée méritait si peu d'inspirer confiance. Mais il se soumit de bonne grâce à agir sous Pompée et pour lui. Ce que les sénateurs redoutaient le plus, c'était de se voir enlever les jugemens que leur avait rendus Sylla, et qui leur assuraient l'impunité pour eux-mêmes, et la domination sur les chevaliers. Ils consentirent plus aisément au rétablissement du tribunat, qui diminuait seulement la puissance commune de leur corps; ils espéraient qu'à ce prix ils conserveraient le privilége des jugemens. Mais, dès qu'une fois Pompée eut fait élire des tribuns par la populace, dès que les comices des tribus eurent été rétablis, rien n'était plus facile que d'enlever les jugemens

Semianimum, et varia graviter cervice micantem;
Quem intorquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animum, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.
Hanc ubi præpetibus pennis lapsuque volantem
Conspexit Marius divini numinis augur,
Faustaque signa suæ laudis reditusque notavit:
Partibus intonuit cœli pater ipse sinistris.
Sic aquilæ clarum firmavit Jupiter omen.
(*De Divin.*, lib. I.)

aux sénateurs. Il suffisait de mettre au grand jour et de produire, sur la place publique, l'infâme et cruelle tyrannie qu'ils exerçaient dans les provinces, depuis qu'ils étaient seuls juges de leurs propres crimes. On pouvait, sans attaquer directement tout le corps des nobles, traîner un des leurs à leurs tribunaux, dévoiler, dans un seul, l'infamie de tous, et les mettre entre le double péril d'avouer la honte de leur ordre par une condamnation, ou d'y mettre le comble, en renvoyant l'accusé absous. Cicéron fut chargé de faire ainsi le procès à un des nobles, ou plutôt à la noblesse.

L'homme par la honte duquel on entreprit de salir tout le sénat et de le traîner dans la boue, portait l'ignoble nom de Verrès. Il était ami des Métellus, et s'était rendu cher à la faction, en passant du camp de Carbon à celui de Sylla avec l'argent de la questure; plus tard, en faisant mettre à mort en Sicile tous les soldats de Sertorius qui y cherchaient un asile [1]. Beaucoup de chevaliers romains établis en Sicile et en Asie, beaucoup d'Italiens qui levaient les impôts, ou faisaient le commerce et la banque, une multitude de Grecs de Sicile et d'autres provinces, déposèrent contre Verrès, et l'accablèrent de leurs témoignages. Les sénateurs qui composaient le tribunal, se hâtèrent

[1] Cic., *in Verrem, de Suppliciis.*

de le condamner, dans l'espoir de sortir plus vite de ce procès terrible, et de rendre inutiles les éloquentes invectives que Cicéron avait préparées; mais ils n'y perdirent rien. Ces discours écrits avec soin furent copiés, multipliés, répandus, lus avidement. Ils sont restés pour l'éternelle condamnation de l'aristocratie romaine, et pour la justification des Empereurs dont la tyrannie fut pour les provinces, au moins comparativement, une délivrance, un état d'ordre et de repos.

Nul doute que ces chevaliers, ces publicains, ces commerçans romains, établis en Sicile, n'eussent pour la plupart acquis par la spoliation et le vol ce que le préteur leur volait. Mais les indigènes avaient été encore plus maltraités. Les exactions, les violences, les vols sacriléges commis par Verrès dans leurs maisons et dans leurs temples ne peuvent se compter. L'amour des arts grecs qui dominait alors chez les grands de Rome, était encore un mobile de brigandage. Les dieux les plus révérés de la Sicile ne purent échapper au préteur. L'Hercule d'Agrigente, la Junon de Samos, la redoutable déesse de la Sicile, la Cérès d'Enna, passèrent, comme objets de curiosité, dans le cabinet de Verrès [1]. Tant d'insultes faites aux religions locales des alliés touchaient, je pense, médiocrement le

[1] Id., *De Signis*.

peuple romain. La mort même des capitaines siciliens, indignement condamnés par Verrès, n'est pas sans doute ce qui remuait le plus les maîtres du monde. Ce qui fit impression, c'est qu'il avait ménagé les pirates dont les courses compromettaient chaque jour l'approvisionnement de Rome, et qu'il fut convaincu d'avoir fait battre de verges et mettre en croix un citoyen romain [1].

La condamnation de Verrès fut celle de l'aristocratie. Tous les nobles étaient ses amis. Plusieurs d'entre eux avaient trempé dans les crimes dont il était convaincu. Un Néron, par complaisance pour lui, avait condamné à mort un homme qui n'était coupable que d'avoir défendu contre Verrès l'honneur de sa fille [2].

Les sénateurs ne purent garder plus long-temps la possession exclusive du pouvoir judiciaire. Cicéron les accabla d'une énumération terrible de toutes les prévarications de leurs tribunaux, et assura effrontément qu'on n'avait fait aucun reproche aux chevaliers, quand ils en étaient en possession [3]. Pompée, ayant donné des jeux peu après l'affaire de Verrès, s'assura de la populace. Il venait d'ailleurs, en rétablissant les comices par tribus, de

[1] Id., *De Suppliciis.*
[2] Cic., *in Verrem*, sec. actio, l. I.
[3] Cic., *in Verrem*, *passim.* « Cùm severè judicia fiebant... »

donner du prix aux suffrages du petit peuple, et de lui rendre ainsi son principal moyen de subsistance, la vénalité. Appuyé sur les soldats, les chevaliers et les prolétaires, il ôta sans peine aux sénateurs le privilége des jugemens, et les força de partager le pouvoir judiciaire avec les chevaliers et les tribuns, élus de la populace (71).

Ainsi ce grand ouvrage de Sylla, que le dictateur avait cru affermir à jamais par l'extermination des Italiens et la proscription des chevaliers, que Pompée semblait avoir assuré par la réduction de l'Espagne, Lucullus par l'humiliation des publicains de l'Asie, il suffit du même Pompée pour le renverser.

Le premier fruit que les chevaliers retirèrent de leur victoire, ce fut de rétablir les communications maritimes, dont l'interruption ruinait leur commerce et de recouvrer l'exploitation de l'Asie dont les dépouillait Lucullus. Dans ce double but, ils confièrent à Pompée, malgré le sénat, un pouvoir tel, qu'aucun citoyen n'en avait obtenu jamais. Sur la proposition de Gabinius, on lui donna pour réduire les pirates l'empire de la mer, de la Cilicie aux Colonnes d'Hercule, avec tout pouvoir sur les côtes à la distance de quatre cents stades (vingt lieues); de plus, une autorité absolue et sans responsabilité sur toute personne qui se trouverait

dans ces limites, avec la faculté de prendre chez les questeurs et les publicains tout l'argent qu'il voudrait, de construire cinq cents vaisseaux, et de lever soldats, matelots, rameurs à sa volonté. Ce n'était pas assez; on y ajouta peu après la commission de réduire Mithridate, et le commandement des armées de Lucullus avec toutes les provinces de l'Asie [1] (67). Le parti triomphant, celui des chevaliers, était si intéressé au succès, qu'il donna à son général un pouvoir disproportionné avec le but. Cicéron fut encore en ceci l'organe de la faction. Rien n'était plus aisé que d'entraîner le peuple qu'on nourrissait des blés de l'Afrique et de la Sicile, et dont les pirates compromettaient la subsistance. Au reste, les esprits pénétrans sentaient bien qu'aucun pouvoir n'était dangereux dans des mains si peu propres à le garder. César et Crassus n'y virent qu'un précédent utile, et y aidèrent.

Ces pirates [2] appartenaient à presque toutes les nations de l'Asie, Ciliciens, Syriens, Cypriotes, Pamphyliens, hommes du Pont. C'était comme une vengeance et une réaction de l'Orient dévasté par les soldats de l'Italie, par ses usuriers et ses publi-

[1] Cic., *pro lege Manilià*. Plut., *in Pompeio*.

[2] Appian., *De B. Mithr.*, t. I, p 390, c. 234. Σχεδὸν απαντων τῶν εώων ἐθνῶν.

cains, par ses marchands d'esclaves. Ils s'enhardirent dans les guerres de Mithridate dont ils furent les auxiliaires. Les guerres civiles de Rome, puis l'insouciante cupidité des grands, occupés de piller chacun leur province, laissèrent la mer sans surveillance, et fortifièrent les pirates d'une foule de fugitifs. « Ils firent de tels progrès, dit Plutarque (*Pompée*, c. 3), que non contens d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leur capacité, montaient sur leurs vaisseaux et se joignaient à eux; il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable. Ils avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, et des tours d'observation très-bien fortifiées; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers, et propres à toutes les manœuvres, affligeaient autant par leur magnificence qu'elles effrayaient par leur appareil. Leurs poupes étaient dorées; ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées; ils semblaient faire trophée de leur brigandage. On entendait partout sur les côtes les sons de leurs instrumens; partout, à la honte de la puissance romaine, des villes captives étaient obligées de se racheter. On comptait plus de mille de ces vaisseaux qui infestaient les mers, et qui déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes.

Les temples, jusqu'alors inviolables, étaient profanés et pillés, tels que ceux de Claros, de Didyme, de Samothrace, de Cérès à Hermione, et d'Esculape à Épidaure, ceux de Neptune dans l'Isthme, à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade; enfin ceux de Junon à Samos, à Argos et au promontoire Lacinien. Ils faisaient aussi des sacrifices barbares, et ils célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithra, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qu'ils avaient les premiers fait connaître. »

« Non contens de ces insultes, ils osèrent encore descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages, et ruiner même les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leur suite, et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée de payer une grosse rançon. Leur insolence était venue à un tel point, que si un prisonnier s'écriait qu'il était Romain, et disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux, et le priaient de leur pardonner. Cette pantomime suppliante faisait d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi. Les uns lui mettaient des souliers, les

autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi long-temps joués de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par mettre une échelle au milieu de la mer, lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner chez lui; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes dans les flots. »

La puissance des pirates était vaste, mais dispersée sur toutes les mers. Pompée avait de si grandes forces, qu'après avoir partagé la Méditerranée et distribué ses flottes, il les réduisit en trois mois. La douceur y fit plus que la force. Plusieurs se rendirent à lui avec leurs familles, et le mirent sur la trace des autres. Ceux qui n'espéraient point de pardon livrèrent une bataille navale devant Coracésium en Cilicie. Pompée, maître des forts qu'ils avaient dans le Taurus et dans les îles, leur donna des terres dans l'Achaïe et la Cilicie, et en peupla sa ville de Pompeiopolis, bâtie sur les ruines de Soli. Il tenait tant à se concilier ces intrépides marins, qu'il envoya des troupes contre Métellus qui poursuivait avec cruauté ceux de la Crète, et combattit pour les pirates[1].

[1] Plut. *in Pomp.*, c. 30. Εγραφε τῳ Μετέλλῳ κωλύων τὸν πόλεμον, καὶ ἔπεμψε... Οκταούϊον· ὅς συνεισελθὼν εἰς τὰ τείχη τοῖς πολιορκουμενοις, καὶ μαχομενος μετ' αὐτῶν... — Dion., p. 89. Ceci explique peut-être la supériorité constante de Pompée et de son parti sur la mer. V. plus bas les guerres de Pompée, Brutus et Sextus Pompée.

Parvenu en Asie, il abolit, disent unanimement les historiens, tout ce qu'avait fait Lucullus, c'est-à-dire qu'il rétablit la tyrannie financière des chevaliers et des publicains. Pour Mithridate, après tant de défaites, il était plus difficile à joindre qu'à vaincre. La première fois que Pompée l'atteignit, il crut le tenir, et le manqua; la seconde, il l'attaqua pendant la nuit, et les Barbares ne soutinrent pas même le premier cri des Romains [1]. Repoussé par Tigrane, qui reçut Pompée à genoux, Mithridate s'enfuit vers le Caucase chez les Albaniens et les Ibériens. Pompée pénétra chez ces Barbares, défit, non sans peine, leurs multitudes mal armées. Mais il n'osa, ni entrer dans l'Hyrcanie, ni traverser les plages scythiques du nord de l'Euxin pour pénétrer dans le Bosphore, dont Mithridate était toujours maître [2]. Il aima mieux redescendre au midi, pour y faire une guerre plus facile et plus glorieuse. Sauf quelques combats sans importance, il lui suffit d'une sorte de promenade pour achever, comme dit Plutarque, le pompeux ouvrage de l'empire romain. Il soumit, en passant la Syrie, dont il fit une province, la Judée, qu'il donna à qui il voulut. La nouvelle de la mort du roi de Pont vint fort à propos pour le dispenser de poursuivre une

[1] Plut. *in Pomp.*, c. 34... Μηκέτι τι μένειν τολμῶντας.

[2] Plut., *in Pomp.*, c. 38.

guerre imprudente dans laquelle il s'était engagé contre les Arabes.

Le grand Mithridate avait, dans sa fuite même, conçu le projet gigantesque d'entraîner les Barbares vers l'Italie. Les Scythes ne demandaient pas mieux que de le suivre. Les Gaulois, pratiqués par lui depuis long-temps, l'attendaient pour passer les Alpes[1]. Tout vieux qu'il était, et dévoré par un ulcère qui l'obligeait de se cacher, il remuait tout le monde barbare dont il voulait opérer la réunion, tant de siècles avant Attila. L'immensité de ses préparatifs, et l'effroi de la guerre qu'il allait entreprendre, tournèrent ses sujets contre lui. Il avait mis à mort trois fils, trois filles, et s'était réservé pour héritier son fils Pharnace, qui le trahit. Le vieux roi, craignant d'être livré aux Romains, essaya de s'empoisonner; deux de ses fils qui lui restaient voulurent boire avant lui, et moururent bientôt. Mais Mithridate s'était depuis si long-temps prémuni par l'habitude contre les poisons, qu'il n'en trouvait plus d'assez violent. Il fallut que le Gaulois Bituitus, qui lui était attaché, lui prêtât son épée pour mourir. Il n'y eut plus dans l'Orient de roi comme Mithridate. Ce géant[1], cet homme in-

[1] Appian., *B. Mithr.*, 1 vol. p. 407, c. 246. Ἐ Κελ7ούς, ἐκ πολλου φίλους ἐπὶ τῳδε γεγονὸ7ας, επενοει διελθὼν ἐς τὴν Ἰ7αλίαν σὺν ἐκείνοις ἐμβαλεῖν.

destructible aux fatigues comme au poison, cet homme qui parlait toutes les langues savantes et barbares [1], laissa une longue mémoire. Aujourd'hui, non loin d'Odessa, on montre un siége taillé dans le rocher qui domine la mer, et on l'appelle *le trône de Mithridate*.

Le triomphe de Pompée fut le plus splendide qu'on eût vu jusque-là. On y porta les noms des nations soumises : le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Judée, l'Arabie, enfin les pirates. On y voyait que les revenus publics avaient été portés, par les conquêtes de Pompée, de cinquante millions de drachmes à près de quatre-vingt-deux millions; qu'il avait versé dans le trésor la valeur de vingt mille talens, sans compter une distribution de quinze cents drachmes par chaque soldat. Pompée, qui avait triomphé la première fois de l'Afrique, la seconde de l'Europe (après Sertorius), triomphait cette fois de l'Asie.

Dans ce pompeux étalage des trophées de Pompée, une bonne part eût dû revenir à Lucullus. Le résultat était grand; mais combien avait-il coûté? César, vainqueur de Pharnace, portait envie à Pom-

[1] On peut juger, dit Appien (*ibid.*), de la taille énorme de Mithridate par ses armes qu'il envoya à Delphes et à Némée.

pée pour avoir eu des succès si faciles; et Caton disait que toutes les guerres d'Asie n'étaient que des guerres de femmes[1].

Ainsi la médiocrité de tous les nobles de Rome, cette disette de grands généraux dont se plaint si souvent Cicéron, l'ami de Pompée, éleva pour quelque temps cet indigne favori de la fortune à une puissance dont il ne sut comment user, jusqu'à ce qu'elle lui fût arrachée par l'homme qui la méritait.

[1] Cic., *pro Murenâ*, c. 13. Illud omne Mithridaticum bellum cum muliercülis esse gestum.

CHAPITRE V.

JULES CÉSAR. — Catilina. — Consulat de César. — Guerre des Gaules. — Guerre civile. — Dictature de César et sa mort. (63-44.)

C. JULIUS CÉSAR sortait d'une famille patricienne, qui prétendait descendre d'un côté de Vénus, de l'autre d'Ancus Martius[1] roi de Rome : « Ainsi, disait-il dans l'éloge funèbre de sa tante Julia, on trouve en ma famille la sainteté des rois, qui sont les maîtres du monde, et la majesté des dieux qui sont les maîtres des rois. » La tante de César avait épousé Marius[2]. Les élémens divers dont se composait Rome, le vieux patriciat sacerdotal, le parti

[1] Amitæ meæ Juliæ maternum genus ab regibus, paternum cum diis immortalibus conjunctum est. Nam ab Anco Marcio sunt Marcii reges, quo nomine fuit mater, à Venere Julii, cujus gentis est familia nostra. Est ergo in genere, et sanctitas regum, qui plurimum inter homines pollent et cerimonia deorum, quorum ipsi in potestate sunt reges. Sueton., *in Jul.*, c. 6.

[2] Plut., *in J. Cæs.*, c. 1.

des chevaliers, celui des Italiens, semblaient donc résumés en César. A l'époque où nous sommes parvenus, il n'avait encore d'autre réputation que celle d'un jeune homme singulièrement éloquent, dissolu et audacieux, qui donnait tout à tous, qui se donnait lui-même à ceux dont l'amitié lui importait. Ses mœurs étaient celles de tous les jeunes gens de l'époque; ce qui n'était qu'à César, c'était cette effrayante prodigalité, qui empruntait, qui donnait sans compter, et qui ne se réservait d'autre liquidation que la guerre civile[1]. C'était l'audace qui, seul dans le monde, le fit, à dix-sept ans, résister aux volontés de Sylla. Le dictateur voulait lui faire répudier sa femme. Le grand Pompée, si puissant alors, s'était soumis à un ordre semblable. César refusa d'obéir; et il ne périt point: sa fortune fut plus forte que Sylla. Toute la noblesse, les vestales elles-mêmes intercédèrent auprès du dictateur, et demandèrent en grâce la vie de cet enfant indocile: Vous le voulez, dit-il, je vous l'accorde; mais dans cet enfant j'entrevois plusieurs Marius.

César n'accepta point ce pardon et n'obéit pas

[1] Sueton., *in J. Cæs.* Vel invitatos, vel spontè ad se commeantes uberrimo congiario prosequebatur... Tùm reorum aut obæratorum, aut prodigæ juventutis subsidium unicum ac promptissimum erat; nisi quos gravior criminum, vel inopiæ luxuriæve vis urgeret, quàm ut subveniri posset à se. His planè palàm bello civili opus esse dicebat.

davantage : il se réfugia en Asie. Tombé entre les mains des pirates, il les étonna de son audace. Ils avaient demandé vingt talens pour sa rançon : C'est trop peu, dit-il, vous en aurez cinquante; mais une fois libre, je vous ferai mettre en croix[1]. Et il leur tint parole. De retour à Rome, il osa relever les trophées de Marius[2]. Plus tard, chargé d'informer contre les meurtriers, il punit à ce titre les sicaires de Sylla, sans égard aux lois du dictateur. Ainsi, il s'annonça hautement comme le défenseur de l'humanité, contre le parti qui avait défendu l'unité de la cité au prix de tant de sang. Tout ce qui était opprimé put s'adresser à César. Dès sa questure, il favorisa les colonies latines, qui voulaient recouvrer les droits dont Sylla les avait privées[3]. Les deux premières fois qu'il parut au barreau, ce fut pour parler en faveur des Grecs, contre deux magistrats romains. On le vit plus tard, du milieu des marais et des forêts de la Gaule, pendant une guerre si terrible, orner à ses frais de monumens publics les villes de la Grèce et de l'Asie. Il tenait compte des Barbares et des es-

[1] — Plut., *in Cæs.*, c. 2.

[2] Suet., *in Cæs.*, c. 11. Trophœa Marii de Jugurthâ, deque Cimbris atque Theutonis, olim à Syllâ disjecta, restituit. — Plut., *in Cæs.*, c. 5.

[3] Sueton., *in J. Cæs.*, c. 8. Colonias Latinas de petendâ civitate agitantes adiit; et ad audendum aliquid concitasset.

claves eux-mêmes; il nourrissait un grand nombre de gladiateurs pour les faire combattre dans les jeux; mais quand les spectateurs semblaient vouloir leur mort, il les faisait enlever de l'arène; il n'eut pas de meilleurs soldats dans la guerre civile. Le monde ancien excluait les femmes de la cité. César donna le premier l'exemple de rendre, même aux jeunes femmes, des honneurs publics; il prononça solennellement l'éloge funèbre de sa tante Julia et de Cornelia sa femme. Ainsi, par la libéralité de son esprit, par sa magnanimité, par ses vices mêmes, César était le représentant de l'humanité contre le dur et austère esprit de la république; il méritait d'être le fondateur de l'Empire, qui allait ouvrir au monde les portes de Rome.

En bien, en mal, l'homme de l'humanité fut César; l'homme de la loi fut Caton. Il descendait de Caton le censeur, ce rude Italien qui avait si âprement combattu un autre César. Chez le dernier Caton, la sévérité passionnée des Porcii s'était épurée dans le stoïcisme grec. Il était à lui seul plus respecté à Rome que les magistrats et le sénat. Aux jeux de Flore, le peuple, pour demander une danse immodeste, attendait que Caton fût sorti du théâtre.

Ses ennemis, ne sachant que reprendre dans un tel homme, lui faisaient des reproches futiles; ils l'accusaient de boire après souper, jamais on ne le vit

ivre; de paraître obstiné, il était un peu sourd; de s'emporter, mais tout à cette époque devait l'irriter; enfin d'être trop économe. César, dans son Anti-Caton, prétendait malignement qu'ayant brûlé le corps de son frère, il avait passé les cendres au tamis pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu[1].

Le vrai reproche que méritait Caton, c'était cette rigueur aveugle, cet opiniâtre attachement au passé, qui le rendait incapable de comprendre son temps. C'était l'ostentation cynique avec laquelle il aimait à braver, dans les choses indifférentes, le peuple au milieu duquel il vivait. On le voyait, même dans sa préture, traverser la place sans toge, en simple tunique, nus-pieds, comme un esclave, et siéger ainsi sur son tribunal.

Dans la lutte qu'il soutint si long-temps pour la liberté de sa patrie, Caton n'eut point d'abord César pour adversaire, mais le riche Crassus et le puissant Pompée. Le premier qui, depuis Sylla, et d'abord à la faveur des proscriptions, avait porté sa fortune de trois cents talens à sept mille (trente-cinq millions de notre monnaie), s'imaginait finir tôt ou tard par acheter Rome. Crassus, dit Plutarque, aimait beaucoup la conversation du grec Alexandre. Il l'emmenait avec lui à la campagne,

[1] Plut., *in Cat.*

lui prêtait un chapeau pour le voyage, et le lui redemandait au retour. Il n'y avait pas à craindre qu'un pareil homme devînt jamais maître du monde[1].

Tels étaient les principaux combattans. Examinons le champ de bataille.

La tyrannie des chevaliers, des usuriers, des publicains, était si pesante que chacun s'attendait à un soulèvement général après le départ de Pompée. Tous les ambitieux se tenaient prêts, César, Crassus, Catilina, le tribun Rullus, et jusqu'aux indolens héritiers du nom de Sylla[2]. Le parti vainqueur, celui des chevaliers, se trouvait désarmé par l'éloignement de son général, et n'avait à opposer que Cicéron aux dangers, qui, de toutes parts, menaçaient la république. Il ne s'agissait pas de la liberté; elle avait péri depuis long-temps : mais la propriété elle-même se trouvait en danger. Le mal dont se mourait cette vieille société, c'étaient l'injustice et l'illégalité dont se trouvait marquée alors l'origine de toute propriété en Italie. Les anciennes races italiennes du midi, depuis long-temps expropriées, soit par la populace de Rome envoyée en colonies, soit par les usuriers, chevaliers et publicains, avaient été presque anéanties par Sylla.

[1] Plut., *in Crass.*

[2] Cic., *pro Corn. Syllâ*. La justification de Sylla est loin d'être concluante.

L'usure avait exproprié à leur tour et les anciens colons romains, et les soldats de Sylla établis par lui dans l'Étrurie. Les sénateurs et les chevaliers changeaient les terres en pâturages, et substituaient aux laboureurs libres des bergers esclaves. L'Étrurie, préservée long-temps, subissait à son tour cette cruelle transformation. Par toute l'Italie flottait une masse formidable d'anciens propriétaires dépossédés à des époques différentes : d'abord les Italiens, et surtout les Étrusques, expropriés par Sylla, puis les soldats de Sylla eux-mêmes, souvent encore le noble Romain qui se ruinait après les avoir ruinés; tous égaux dans une même misère. Ajoutez des pâtres farouches, errant avec les troupeaux de leurs maîtres dans les solitudes de l'Apennin, souvent ne reconnaissant plus de maîtres, et subsistant de brigandages comme les noirs *marrons* des colonies modernes; enfin des gladiateurs, bêtes féroces qu'on tenait à la chaîne pour les lâcher dans l'occasion, et qui constituaient à chaque sénateur, à chaque chevalier, une petite armée d'assassins.

Je vois, disait Catilina à Cicéron, *je vois dans la république une tête sans corps, et un corps sans tête; cette tête qui manque, ce sera moi* [1]. Cette parole exprimait admirablement la société romaine. Tant

[1] Plut., *in Cic.* — Cic., *pro Murenâ*, c. 25.

d'opprimés appelaient un chef contre la méprisable aristocratie des grands propriétaires romains, sénateurs et chevaliers. Mais quand ce chef eût eu le génie de César, l'argent de Crassus et la gloire militaire de Pompée, il n'eût pu concilier tant de prétentions opposées, ni guérir un mal si complexe. Une translation universelle de la propriété, qui n'eût pu s'accomplir qu'en versant encore des torrens de sang, n'aurait point fini les troubles. Ces terres arrachées aux grands propriétaires, à qui les eût-on rendues? elles étaient pour la plupart réclamées par plusieurs maîtres; au vétéran de Sylla, à l'ancien colon romain qu'il avait dépouillé, ou aux enfans du propriétaire italien dépossédé par le colon, et qui végétaient peut-être encore nourris des distributions publiques, logés dans les combles de ces vastes maisons de Rome (*insulæ*), où s'entassaient à la hauteur de sept étages toutes les misères de l'Italie [1] ? Ces terres d'où le grand propriétaire avait arraché toutes les limites, pierres brutes, Termes et tombeaux, ces champs dont il avait, souvent à dessein, brouillé et confondu la face, quel *agrimensor* assez clairvoyant, quel juge assez intègre eût pu les reconnaître, les mesurer, les partager?

[1] Auguste défendit d'élever des maisons à plus de soixante-dix pieds. Nous savons d'ailleurs que chaque étage était peu élevé.

Un changement semblait imminent, quelles que fussent les difficultés. César donna le premier signal, par un acte de justice solennelle, qui condamnait la longue tyrannie des chevaliers : déjà, il avait flétri celle des *nobles* en punissant les sicaires de Sylla. Il accusa le vieux Rabirius, agent des chevaliers, qui, trente ans auparavant, avait tué un tribun, un défenseur des droits des Italiens, Apuleïus Saturninus. Les chevaliers avaient conservé à Saturninus un souvenir implacable. Ils avaient fait un crime capital de garder chez soi le portrait de ce tribun; ils accoururent de l'Apulie et de la Campanie, où ils possédaient toutes les terres. De concert avec le sénat, ils défendirent Rabirius par l'organe de Cicéron, et toutefois ne purent le sauver qu'en rompant violemment l'assemblée [1]. César comprit que la révolution n'était pas mûre, et attendit dans un formidable silence.

Alors parut le tribun Rullus, qui s'offrait de guérir par une seule loi le mal universel de la république. Ce mal, nous l'avons dit, c'était l'injustice dont se trouvait entachée alors l'origine de toute

[1] Cic., *pro Rabirio*, c. 24. Val. Max., VIII, 1. — Pendant que les centuries donnaient leurs votes au Champ-de-Mars, un étendard était dressé sur le Janicule. Cet ancien usage datait d'une époque où l'ennemi étant voisin des murs de Rome, on craignait qu'il ne parût tout à coup, et ne surprît la ville sans défense. Métellus Céler sauva Rabirius en enlevant l'étendard du Janicule. Par cela seul, l'assemblée était dissoute de droit. Dion., p. 129.

propriété. Rullus proposait d'acheter des terres, pour y établir des colonies; de partager entre les pauvres citoyens tous les domaines publics, en indemnisant ceux qui les avaient usurpés. Le tribun se chargeait lui-même avec ses amis d'exécuter cette opération immense, qui devait faire passer par ses mains toute la fortune de l'Empire, en y comprenant les conquêtes récentes de Pompée. Les chevaliers, effrayés d'une proposition qui eût compromis, ou légalisé à grands frais leurs usurpations, parvinrent à éluder la proposition de Rullus par l'adresse de Cicéron. L'habile orateur exposa que jamais les Romains n'avaient acheté l'emplacement de leurs colonies, et persuada au peuple qu'il était indigne de Rome d'établir ses enfans sur des terres légitimement acquises. Il insinua surtout que la loi de Rullus allait partager les terres, d'où l'on tirait le blé qui se distribuait au petit peuple. Ce dernier argument était décisif auprès de cette populace oisive ; ils aimaient mieux du blé que des terres, et ne se souciaient pas de quitter la place publique et les combats de gladiateurs[1].

[1] *In Rull.*, c. 25. Aucun monument n'est plus important pour l'histoire romaine que les discours sur la loi agraire de Rullus. — Vos verò retinete, Quirites, possessionem urbis, gratiæ. — Laisserez-vous vendre, dit-il encore, *horreum legionum*, *solatium annonæ*...

Cicéron rencontra un plus dangereux adversaire dans le sénateur Catilina, son concurrent au consulat. Les plus implacables ennemis de ce dernier s'accordent à dire que c'était une nature grande et forte, une âme d'une incroyable énergie, une vie souillée, il est vrai, mais un ami dévoué, et jusqu'à la mort. Cicéron avoue qu'il y avait dans l'amitié de Catilina une irrésistible séduction, et qu'il fut lui-même près d'y céder [1]. Sous Sylla, il s'était déshonoré, comme Crassus et tant d'autres. Crassus s'était relevé : il était riche. Catilina, ruiné, endetté, était resté sous le poids de la honte. Cette conscience de son déshonneur s'était tournée en fureur. Il s'était plongé d'autant plus dans l'infamie. Son visage inquiet et pâle, ses yeux sanglans, sa démarche tantôt lente, tantôt précipitée, semblaient accuser la victime d'une horrible fatalité. Tout ce qu'il y avait dans Rome et dans l'Italie d'hommes perdus de misères ou de crimes, affluaient auprès de Catilina. Vétérans de Sylla ruinés, Italiens dépossédés, provinciaux obérés, sans

[1] Cicer., *pro Cœlio*, c. 5, 6. — Quis clarioribus viris quodamt empore jucundior? Illa in illo homine mirabilia fuerunt, comprehendere multos amicitiâ... Me ipsum, me, inquam, quondam penè ille decepit, cùm et mihi bonus et optimi cujusque cupidus, et firmus amicus et fidelis videretur. — *Ad Attic.*, l. 1. — Cicéron semble prêt à défendre Catilina, et à s'entendre avec lui pour le consulat. Il plaida pour plusieurs des amis de Catilina, pour Sylla, pour Cœlius, etc.

compter une bande de jeunes gens dépravés et audacieux, de mignons sanguinaires qui ne le quittaient pas, et qui faisaient la partie honteuse de la faction, tout cela voltigeait dans le Forum autour de Catilina, n'attendant que son signal. Toute l'aristocratie, sénateurs, chevaliers, publicains, usuriers, se croyaient menacés d'un massacre.

On pouvait tout soupçonner des amis de Catilina, tout faire croire sur leur compte. Les chevaliers n'oubliaient rien pour ajouter à la frayeur publique. Les bruits les plus absurdes étaient bien accueillis. Catilina, disaient-ils, a égorgé son fils pour obtenir la main d'une femme qui ne voulait pas de beau-fils. Il veut massacrer tous les sénateurs; il veut (ceci touchait davantage le petit peuple) mettre le feu aux quatre coins de la ville. Il a retrouvé l'aigle d'argent de Marius; il lui fait des sacrifices humains. Les conjurés, dans leurs réunions nocturnes, ont confirmé leurs sermens en buvant à la ronde du sang d'un homme égorgé. Que sais-je encore? Salluste va jusqu'à dire que Catilina ordonnait des assassinats inutiles, pour que ses amis ne perdissent pas l'habitude du meurtre[1].

[1] Cic. *in Catil.*, I, c. 9. — Sall., *Cat.*, c. 16. Si causa peccandi in præsens minùs suppetebat, nihilominùs insontes, sicuti sontes, circumvenire, jugulare; scilicet ne per otium torpescerent manus aut animus, gratuito potiùs malus atque crudelis erat.

Mém. de Sainte-Hélène, 22 mars 1816 : « Aujourd'hui l'empereur lisait

La frayeur publique, augmentée ainsi habilement, porta Cicéron au consulat (63). Mais ce n'était pas assez. On voulait accabler Catilina. Cicéron présenta une loi qui ajoutait un exil de dix ans aux peines portées contre la brigue [1]. C'était l'attaquer directement, et le jeter, coupable ou non, dans le complot dont on l'accusait. Cicéron déclara hautement l'imminence du péril. Il prit une cuirasse, il arma tous les chevaliers, et se crut si fort qu'il osa, dans une invective contre Catilina, proclamer que les débiteurs n'avaient aucun soulagement à espérer : *Qu'attends-tu? lui dit-il, de nouvelles tables? une abolition des dettes? j'en afficherai des tables, mais de vente*. Ce mot si dur exprimait la pensée des chevaliers [2]. Catilina, chargé d'imprécations, fut

dans l'histoire romaine la conjuration de Catilina ; il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée. Quelque scélérat que fût Catilina, observait-il, il devait avoir un objet : ce ne pouvait être celui de gouverner dans Rome, puisqu'on lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. L'empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations bannales dont on les accable en pareil cas... Les Gracques lui inspiraient bien d'autres doutes... »

[1] Dio., p. 130, 8. — Dion dit un peu plus loin : « L'affaire de Catilina fit plus de bruit qu'elle n'en méritait, à cause des discours de Cicéron et de sa gloriole. »

[2] Cic., *in Catil.*, II, c. 8 : Quid enim expectas? tabulas novas? meo beneficio tabulæ novæ proferentur, verùm auctionariæ. — Clodius dit plus tard qu'il ferait expier aux chevaliers *les degrés du Capitole*. Cicéron, *Post red.*, c. 5, 13. — Si l'on pouvait douter que Cicéron fut constam-

obligé de sortir du sénat, où il avait eu l'audace de paraître encore, mais il lança en se retirant des paroles sinistres : *Vous allumez un incendie contre moi; eh bien! je l'étoufferai sous des ruines!*

Son départ fit éclater un mouvement immense dans l'Italie. Sur tous les sommets sauvages de l'Apennin, on courut aux armes; dans l'Apulie, dans le Brutium, se soulevèrent les pâtres, esclaves des chevaliers[1]; dans l'Étrurie les vétérans de Sylla, d'accord cette fois avec les laboureurs qu'ils avaient jadis expropriés. Lentulus, Céthégus et les autres amis de Catilina restés à Rome, pratiquaient les députés des Allobroges, qui étaient venus demander quelque allégement aux effroyables usures qui les ruinaient. Une foule de grands de Rome avaient connaissance de la conjuration. César n'y était pas étranger. Crassus, selon toute apparence, l'encouragea et le dénonça[2].

Les Allobroges calculèrent aussi qu'ils gagneraient davantage en livrant les lettres des conjurés. Lentulus reconnut son écriture, et avoua. Il se croyait garanti par la loi Sempronia qui permettait à un

ment l'homme des chevaliers et des publicains, il suffirait de lire : *Pro lege Manilià*, c. 2-7 ; *De petitione consul.*, c. 1, etc., etc.

[1] Id., ibid., c. 9 : Jàm verò urbes coloniarum atque municipiorum respondebunt Catilinæ tumulis sylvestribus. — *V.* aussi *in Catil.* III, c. 6.

[2] Plut., *in Crass.*, c. 17.

citoyen romain de prévenir par un exil volontaire une condamnation capitale. Cette loi était, si l'on veut, dangereuse, mais enfin elle existait. César défendit habilement et sophistiquement la cause de l'humanité et de la loi, et faillit être mis en pièces. On conclut *que la loi Sempronia protégeait, il est vrai, la vie des citoyens; mais que l'ennemi de la patrie n'était plus citoyen*. Les conjurés furent condamnés à mort. Mais le cœur manquait à Cicéron, homme doux et timide, qui craignait de prendre sur lui pareille chose. Il fallut que sa femme Terentia employât son irrésistible autorité. Elle le décida à faire étrangler les conjurés dans la prison[1]. Au soir, le consul traversa le Forum, et dit : *Ils ont vécu*. Il fut reconduit comme en triomphe par plus de deux mille chevaliers.

On se hâta d'accabler Catilina avant qu'il eût mieux organisé son parti. Si on lui eût donné le temps de sortir des neiges de l'Apennin, disait plus tard Cicéron lui-même, il eût occupé les défilés des montagnes, envahi les riches pâturages, entraîné tous les pasteurs, et peut-être soulevé la Gaule italienne[2]. Il n'était encore qu'en Étrurie, où se trouvaient le plus grand nombre de laboureurs libres

[1] Plut. *in Cicer.*, p. 870. Ἡ Τερεντία... Παρώξυνεν ἐπὶ τοὺς ἄνδρας.

[2] Cic., *pro P. Sextio*, c. 6. — *In Catil.*, II, c. 12.

et de vétérans de Sylla. Peut-être même avait-il des relations de famille dans cette contrée. Le nom de Catilina semble étrusque. Un Étrusque commandait une aile de son armée[1], l'autre était sous les ordres d'un Mallius, vieux soldat de Sylla. Le consul Antonius que Cicéron avait détaché de la conjuration, eut honte de combattre contre Catilina, et fit le malade. Catilina n'avait pu encore armer que le quart de ceux qui le suivaient[2]; ce qui prouve, soit dit en passant, que la conjuration n'était pas préméditée depuis si long-temps. Il fut défait, et se fit tuer en combattant, ainsi que ses deux lieutenans (l'Étrusque et Mallius), et presque tous ceux qui l'avaient suivi. On retrouva Catilina bien loin dans l'armée romaine où il s'était fait jour; les autres couvraient de leurs corps la place où ils avaient combattu. Cette fin héroïque me ferait croire volontiers qu'on a calomnié ce parti. Certes, ceux qui périrent ainsi n'étaient pas apparemment ces efféminés dont Cicéron compose toujours dans ses harangues le cortége de Catilina.

Le parti vainqueur avoua la peur qu'il avait eue par l'excès de sa joie et par son enthousiasme pour

[1] Sallust., *Bell. Catilin.* « Fæsulanum quemdam in sinistrâ parte curare jubat. »

[2] Sallust., *ibid.* Ex omni copiâ circiter pars quarta erat militaribus armis instructa.

Cicéron. Lui-même y fut pris comme les autres. Il se crut un héros, invita les historiens et les poètes à célébrer son consulat, le célébra lui-même[1], et se croyant désormais l'égal de Pompée, n'hésita point à dire :

Que les armes cèdent à la toge,
Le laurier des combats aux trophées de la parole!
... O Rome fortunée, sous mon consulat née !

Ces vers ridicules lui firent moins de tort que la versatilité avec laquelle il défendit Muréna coupable de brigue, lui qui par sa loi contre la brigue avait provoqué l'explosion du complot de Catilina. Muréna était l'ami des chevaliers; Sylla l'était des nobles. Cicéron eut encore la faiblesse de défendre ce dernier, qui avait été complice de Catilina. Ainsi le grand orateur bravait l'opinion. Il régnait

[1] *V.* surtout : *Epist. famil.*, lib. V, 11, *ad Lucceium*. — *Ad Atticum*, *Epist.*, lib. III, c. 2.

Interea cursus, quos prima a parte juventæ,
Quosque adeo consul virtute animoque petisti,
Hos retine, atque auge famam laudemque bonorum.
Quint. et ipse Cic., *De Officiis*, lib. I.

Cedant arma togæ; concedat laurea linguæ.
Quint., lib. II, cap. I. — Et Juvenal :

O fortunatam, natam me consule, Romam.

dans Rome : *C'est le troisième roi étranger que nous ayons*, disaient ses ennemis, *après Tatius et Numa.*

Pompée, de retour après sa glorieuse promenade en Asie, fut bien étonné de retrouver sa créature si puissante. C'était le sort de cet heureux soldat qui n'avait ni tête, ni langue, de s'en donner toujours qui le fissent repentir de son choix. Ainsi il éleva successivement Cicéron, Clodius et César, et ensuite il laissa exiler le premier, tuer le second; pour le troisième, il trouva en lui son maître.

Avant même le retour de Pompée, son partisan Métellus Nepos avait accusé Cicéron, et proposé que Pompée fût chargé de réformer la république. Mais l'aristocratie était devenue si hardie et si violente depuis la mort de Catilina, que Métellus fut obligé de chercher un refuge dans le camp de Pompée. On attaqua ensuite Cicéron dans ceux qui l'avaient secondé contre Catilina, le consul Antonius, et le préteur Flaccus. Enfin Pompée voulant faire confirmer tout ce qu'il avait fait en Asie, malgré Cicéron, Lucullus et Caton, il s'unit étroitement avec Crassus et César. Ce dernier trouva moyen de réconcilier Pompée et Crassus, et de se faire élever par eux au consulat (59).

L'historien Dion nous a transmis l'histoire du consulat de César avec plus de détails que Suétone ou Velleius, et avec plus d'impartialité que le romancier Plutarque, toujours dominé par son en-

thousiasme classique pour les anciennes républiques dont il ne comprend pas le génie : « César, selon Dion Cassius, proposa une loi agraire, à laquelle il était impossible de faire aucun reproche. Il y avait alors une multitude oisive et affamée qu'il était essentiel d'employer à la culture. D'autre part, il fallait repeupler les solitudes de l'Italie. César atteignait ce but sans faire tort à la république, ni aux propriétaires. Il partageait les terres publiques (et spécialement la Campanie à ceux qui avaient trois enfans ou davantage). Capoue devenait une colonie romaine. Mais les terres publiques ne suffisaient pas ; on devait acheter des terres patrimoniales au prix où elles étaient estimées par le cens. L'argent rapporté par Pompée ne pouvait être mieux employé qu'à fonder des colonies, où trouveraient place les soldats qui avaient conquis l'Asie. » Jusqu'ici la loi de César se rapportait en beaucoup de choses avec celle de Rullus. Elle en différait surtout en ce que l'auteur de la loi ne se chargeait pas de l'exécution.

Lorsque César lut sa loi en plein sénat, et demanda successivement à chaque sénateur, s'il y trouvait quelque chose à dire, pas un ne l'attaqua, et néanmoins, ils la repoussèrent tous. Alors César s'adressa au peuple. Pompée, interrogé par lui s'il soutiendrait sa loi, répondit que si quelqn'un l'attaquait avec l'épée, il la défendrait avec l'épée et le

bouclier. Crassus parla daus le même sens. Caton et Bibulus, collègue de César, qui s'y opposèrent au péril de leur vie, ne purent empêcher que la loi ne passât. Bibulus se renferma dès-lors dans sa maison, déclarant jours fériés tous ceux de son consulat. Mais lui seul les observa. César ne tint compte de son absence. Il apaisa les chevaliers qui lui en voulaient depuis Catilina, en leur remettant un tiers sur le prix exagéré auquel ils avaient acheté la levée des impôts. Il fit confirmer tous les actes de Pompée en Asie, vendit au roi d'Égypte l'alliance de Rome, et accorda le même avantage au roi des Suèves établis dans la Gaule, Arioviste. César tournait déjà les yeux vers le nord. Tout en déclarant qu'il ne demandait rien pour lui, il s'était fait donner pour cinq ans les deux Gaules et l'Illyrie. La Gaule cisalpine était la province la plus voisine de Rome; la transalpine, celle qui ouvrait le plus vaste champ au génie militaire; celle qui promettait le plus rude exercice, la plus dure et la meilleure préparation de la guerre civile.

Dans la pitoyable agitation de Rome, au milieu d'une société tombée si bas, que Pompée et Cicéron s'en trouvaient les deux héros, certes, celui-là fut un grand homme qui laissa toutes ces misères, et s'exila pour revenir maître. L'Italie était épuisée, l'Espagne indisciplinable; il fallait la Gaule pour

asservir Rome. J'aurais voulu voir cette blanche et pâle figure [1], fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épileptique [2], marchant sous les pluies de la Gaule, à la tête des légions, traversant nos fleuves à la nage; ou bien à cheval entre les litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois, remuant Rome du fond de la Belgique, exterminant sur son chemin deux millions d'hommes [3], et domptant en dix années la Gaule, le Rhin et l'Océan du nord (58-49).

Ce chaos barbare et belliqueux de la Gaule était une superbe matière pour un tel génie. De toutes parts, les tribus gauloises appelaient alors l'étranger. Par-dessus la vieille aristocratie des chefs des clans galliques, avait passé le torrent des Kimris. Le dépôt qu'il laissa fut le druidisme, religion sombre et sanguinaire, mais d'un esprit plus élevé que le culte des élémens qui auparavant dominait la Gaule. Les Romains appellent la Bretagne la pa-

[1] Sueton., *in J. Cæs.*, c. 45. Fuisse traditur colore candido.

[2] Id. *ibid.* Comitiali quoque morbo bis inter res gerendas correptus est.

[3] Suet., Plut., *passim*. — Plin., VII, 25. Onze cent quatre-vingt-douze mille hommes avant les guerres civiles. Sublimitatem omnium capacem quæ cœlo continentur, sed proprium vigorem celeritatemque quodam igne volucrem... epistolas tantarum rerum quaternas pariter librariis dictare, aut si nihil aliud ageret, septenas.

trie des Druides[1], sans doute parce qu'alors les Druides de la Gaule regardaient cette île comme le centre de leur religion. C'était ordinairement dans des îles ou des presqu'îles que se trouvaient les établissemens druidiques. Les neuf vierges de l'île de Sein endormaient à leur volonté, ou éveillaient la tempête. Celles de l'embouchure de la Loire vivaient aussi dans des îlots, d'où elles venaient aux temps prescrits visiter la nuit leurs époux, et avant le jour elles regagnaient la terre sacrée à force de rames. D'autres, sur les écueils voisins de la Bretagne, y célébraient des orgies mystérieuses, et effrayaient au loin le navigateur de leurs cris furieux et de la sinistre harmonie des cymbales barbares[2]. Le prodigieux monument de Carnac est dans une petite presqu'île de la grande péninsule bretonne. Selon la tradition, on portait les cadavres dans l'île d'Ouessant, et de là les âmes volaient dans l'île d'Albain ou Albion, peut-être jusqu'à l'île Mona. Les Vénètes et autres tribus de notre Bretagne étaient dans des rapports continuels avec la Grande-Bretagne, et en tiraient des secours pour leurs guerres. César nous apprend que le divitiac ou

[1] Cæs., *B. G.* — *V.* le beau passage d'Amédée Thierry, *Hist. des G.*, II v., c. 1. Toutefois, je n'ai pas cru devoir suivre cet historien dans son récit de la conquête des Gaules par César.

[2] Strab., IV, 198.

chef druidique [1] des Suessones (Soissons), avait auparavant dominé sur une grande partie de la Gaule et sur la Bretagne [1]. C'est en Bretagne que se réfugient les Bellovaques (Beauvais), ennemis de César. Les grandes fêtes druidiques étaient célébrées sur les frontières des Carnutes, peut-être à Genabum, île de la Loire, voisine de la ville romaine d'Orléans. *Genabum* (rivière coupée), est synonyme de *Lutetia* (fleuve partagé) [2]. Les Carnutes étaient dans la clientelle des Rhèmes (Rheims). Les Sénones (Sens), liés avec les Carnutes et avec les Parisii, avaient été cliens ou vassaux des Edues (Autun), comme peut-être aussi les Bituriges (Berri) [3]. Ainsi les Druides semblent avoir dominé dans les deux Bre-

[1] Cæs., *B. G.*, II, c. 4. Apud Suessiones regem nostrâ memoriâ *Divitiacum*, totius Galliæ potentissimum, qui cùm magnæ partis harum regionum, tùm etiam Britanniæ partem obtinuerit; nunc regem esse *Galbam;* ad hunc propter justitiam prudentiamque summam totius belli omnium voluntate deferri. — *Div*, *Diu*, Dieu, en gallois; *divisa*, arbitrage; *diwis*, élection, en bas breton. *Galb*; gros, gras, en bas breton (*voy.* aussi Suet. in Galbæ vitâ); *galba* dureté, rigueur, en irlandais. — Dans le passage cité plus haut, le chef druidique, le *Divitiac*, étend sa domination de Soissons jusque dans l'île sacrée de la Bretagne; celle du *galb* (ou chef militaire?) ne s'étend pas hors de la Belgique.

[2] *Luh*, rivière; *lac* ou *tec*, coupée: — *Cen*, partage, *abon*, fleuve. — La Loire forme une île près d'Orléans, comme la Seine à Paris. Je sais, du reste, que la plupart des étymologies de ce genre sont tout à fait conjecturales.

[3] Cæsar, l. VI, c. 2, et *passim*.

tagnes, dans les bassins de la Seine et de la Loire. Au nord, les Belges avaient repoussé les Cimbres et probablement le druidisme cimbrique. On ne cite parmi eux d'autre établissement cimbrique que la colonie d'Aduat (Aduat—Eduat?), établie au centre d'une enceinte d'énormes rochers [1], que la nature avait préparée d'avance pour recevoir une ville druidique. Au midi, les Arvernes et toutes les populations ibériennes de l'Aquitaine, étaient généralement restés fidèles à leurs chefs héréditaires. Dans la Celtique même, les Druides n'avaient pu résister au vieil esprit de clans, qu'en favorisant la formation d'une population libre dans les grandes villes, dont les chefs ou patrons étaient du moins électifs, comme les Druides. Ainsi deux factions partageaient tous les états gaulois; celle de l'hérédité, ou des chefs des clans; celle de l'élection, ou des Druides et des chefs temporaires du peu-

[1] Cæs., l. II, c. 29. Oppidum egregiè naturâ munitum... quùm ex omnibus in circuitu partibus altissimas rupes despectusque haberet. — Dio, l. XXXIX, p. 9.

[2] Cæs., l. I, c. 16. *Vergobretum* (ver-go-breith, gaël., homme pour le jugement), qui creatur annuus et vitæ necisque in suos habet potestatem. — L. VII, c. 33. Legibus Æduorum iis qui summum magistratum obtinerent, excedere ex finibus non liceret... quùm leges duo ex unâ familiâ, vivo utroque, non solùm magistratus creari vetarent, sed etiam in senatu esse prohiberent. — L. V, c. 7. Esse ejus modi imperia, ut non minùs haberet juris in se (regulum?) multitudo, quàm se in multitudine... *et passim.*

ple des villes. A la tête de la première se trouvaient les Edues; à la tête de la seconde, les Arvernes et les Séquanes. Ainsi commençait dès-lors l'éternelle guerre de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Les Séquanes, opprimés par les Edues qui leur fermaient la Saône, et arrêtaient leur grand commerce de porcs[1], appelèrent de la Germanie des tribus étrangères au druidisme, qu'on nommait du nom commun de Suèves. Ces barbares ne demandaient pas mieux. Ils passèrent le Rhin, sous la conduite d'un Arioviste, battirent les Edues, et leur imposèrent un tribut; mais ils traitèrent plus mal encore les Séquanes qui les avaient appelés; ils leur prirent le tiers de leurs terres, selon l'usage des conquérans germains, et ils en voulaient encore autant. Alors, Edues et Séquanes, rapprochés par le malheur, cherchèrent d'autres secours étrangers. Deux frères étaient tout-puissans parmi les Edues; Dumnorix enrichi par les impôts et les péages dont il se faisait donner le monopole de gré ou de force, s'était rendu cher au petit peuple des villes et aspirait à la tyrannie; il se lia avec les Gaulois helvétiens, épousa une Helvétienne, et engagea ce peuple à quitter ses vallées stériles pour les riches plaines de la Gaule. L'autre frère, qui

[1] Strab., liv. VI, p. 192. Ὅθεν αἱ κάλλιϛαι ταριχεῖαι τῶν ὑείων κρεῶν εἰς τὴν Ῥώμην καλακομίζονλαι.

était Druide, titre vraisemblablement identique avec celui de divitiac, aima mieux donner à son pays des libérateurs moins barbares. Il se rendit à Rome, et implora l'assistance du sénat [1], qui avait appelé les Edues *parens et amis du peuple romain*. Mais le chef des Suèves envoya de son côté, et trouva le moyen de se faire donner aussi le titre d'ami de Rome. L'invasion imminente des Helvètes obligeait probablement le sénat à s'unir avec Arioviste.

Ces montagnards avaient fait depuis trois ans de tels préparatifs, qu'on voyait bien qu'ils voulaient s'interdire à jamais le retour. Ils avaient brûlé leurs douze villes, et leurs quatre cents villages, détruit les meubles et les provisions qu'ils ne pouvaient emporter. On disait qu'ils voulaient percer à travers toute la Gaule, et s'établir à l'occident, dans les pays des Santones (Saintes). Sans doute, ils espéraient trouver plus de repos sur les bords du grand Océan qu'en leur rude Helvétie, autour de laquelle venaient se rencontrer et se combattre toutes les nations de l'ancien monde, Galls, Cimbres, Teutons, Suèves, Romains. En comptant les femmes et les enfans, ils étaient au nombre de trois cent soixante-dix-huit mille. Ce cortége embarrassant leur faisait préférer le chemin de la pro-

[1] Cic., *De divin.*, I.

vince romaine. Ils y trouvèrent à l'entrée, vers Genève, César qui leur barra le chemin, et les amusa assez long-temps pour élever du lac au Jura un mur de dix mille pas et de seize pieds de haut. Il leur fallut donc s'engager par les âpres vallées du Jura, traverser le pays des Séquanes, et remonter la Saône. César les atteignit comme ils passaient le fleuve, attaqua la tribu des Tigurins isolée des autres, et l'extermina. Manquant de vivres par la mauvaise volonté de l'édue Dumnorix, et du parti qui avait appelé les Helvètes, il fut obligé de se détourner vers Bibracte (Autun). Les Helvètes crurent qu'il fuyait, et le poursuivirent à leur tour. César, placé ainsi entre des ennemis et des alliés malveillans, se tira d'affaire par une victoire sanglante. Les Helvètes, atteints de nouveau dans leur fuite vers le Rhin, furent obligés de rendre les armes, et de s'engager à retourner dans leur pays. Six mille d'entre eux qui s'enfuirent la nuit pour échapper à cette honte, furent ramenés par la cavalerie romaine, et, dit César, *traités en ennemis*[1].

Ce n'était rien d'avoir repoussé les Helvètes, si les Suèves envahissaient la Gaule. Les migrations étaient continuelles : déjà cent vingt mille guerriers étaient passés. *La Gaule allait devenir Germanie.* César parut céder aux prières des Séquanes et des

[1] Cæs., l. I, c. 28. Cæsar... reductos in hostium numero habuit.

Édues opprimés par les Barbares. Le même Druide qui avait sollicité les secours de Rome, guida César vers Arioviste et se chargea d'explorer le chemin. Le chef des Suèves avait obtenu de César lui-même dans son consulat, le titre d'allié du peuple romain; il s'étonna d'être attaqué par lui : « Ceci, disait le Barbare, est ma Gaule à moi; vous avez la vôtre......; si vous me laissez en repos, vous y gagnerez; je ferai toutes les guerres que vous voudrez, sans peine ni péril pour vous... Ignorez-vous quels hommes sont les Germains? voilà plus de quatorze ans que nous n'avons dormi sous un toit[1]. » Ces paroles ne faisaient que trop d'impression sur l'armée romaine : tout ce qu'on rapportait de la taille et de la férocité de ces géans du nord, faisait frémir les petits hommes du midi[2]. On ne voyait dans le camp que gens qui faisaient leur testament. César leur en fit honte : Si vous m'abandonnez, dit-il, j'irai toujours : il me suffit de la dixième légion. Il les mène ensuite à Besançon, s'en empare, pénètre jusqu'au camp des

[1] Cæs., l. I, c. 36. Quùm vellet, congrederetur; intellecturum quid invicti Germani, exercitatissimi in armis, qui inter annos XIV tectum non subissent, virtute possent. — César rassure ses soldats (c. 40), en leur rappelant que dans la guerre de Spartacus ils ont déjà battu les Germains.

[2] Cæs., l. II, c. 30. Les Gaulois disent au siége de Genabum : Quibus viribus præsertìm homines tantulæ staturæ... tanti oneris turrim collocare confiderent.

Barbares non loin du Rhin, les force de combattre, quoiqu'ils eussent voulu attendre la nouvelle lune, et les détruit dans un furieux combat : presque tout ce qui échappa périt dans le Rhin.

Les Gaulois du nord, Belges et autres, jugèrent, non sans vraisemblance, que si les Romains avaient chassé les Suèves, ce n'était que pour leur succéder. Ils formèrent une vaste coalition, et César saisit ce prétexte pour pénétrer dans la Belgique. Il emmenait comme guide et interprète le divitiac des Édues [1]; il était appelé par les Sénons, anciens vassaux des Édues, par les Rhèmes, suzerains du pays druidique des Carnutes [2]. Vraisemblablement, ces tribus vouées au druidisme, ou du moins au parti populaire, voyaient avec plaisir arriver l'ami des Druides, et comptaient l'opposer aux Belges septentrionaux, leurs féroces voisins. C'est ainsi que, cinq siècles après, le clergé catholique des Gaules favorisa l'invasion des Francs contre les Visigoths et les Bourguignons ariens.

C'était pourtant une sombre et décourageante perspective pour un général moins hardi, que

[1] C'est déjà ce Divitiac qui a exploré le chemin quand César marchait contre les Suèves, l. I, c. 41. — Les Germains n'ont pas de Druides, dit César, l. VI. c. 21. (Neque Druides habent.... neque sacrificiis student.) Ils étaient, à ce qui semble, les protecteurs du parti anti-druidique dans les Gaules.

[2] Cæs., lib. II, c. 1, et lib. VI, in principio.

cette guerre dans les plaines bourbeuses, dans les forêts vierges de la Seine et de la Meuse. Comme les conquérans de l'Amérique, César était souvent obligé de se frayer une route la hache à la main, de jeter des ponts sur les marais, d'avancer avec ses légions, tantôt sur terre ferme, tantôt à gué ou à la nage. Les Belges entrelaçaient les arbres de leurs forêts, comme ceux de l'Amérique le sont naturellement par les lianes. Mais les Pizarre et les Cortez, avec une telle supériorité d'armes, faisaient la guerre à coup sûr; et qu'était-ce que les Péruviens en comparaison de ces dures et colériques populations des Bellovaques et des Nerviens (Picardie, Hainault-Flandre), qui venaient par cent mille attaquer César? Les Bellovaques et les Suessions s'accommodèrent par l'entremise du divitiac des Édues [1]. Mais les Nerviens, soutenus par les Atrebates et les Veromandui, surprirent l'armée romaine en marche, au bord de la Sambre, dans la profondeur de leurs forêts, et se crurent au moment de la détruire. César fut obligé de saisir une enseigne et de se porter lui-même en

[1] Jusqu'à l'expédition de Bretagne, nous voyons le divitiac des Edues accompagner partout César, qui sans doute leur faisait croire qu'il rétablirait dans la Belgique l'influence du parti éduen, c'est-à-dire druidique et populaire. — L. II, c. 14. Quòd si fecerit, Æduorum autoritatem apud omnes Belgas amplificaturum : quorum auxiliis atque opibus, si qua bella inciderint, sustentare consuerint.

avant : ce brave peuple fut exterminé. Leurs alliés, les Cimbres, qui occupaient Aduat (Namur?) effrayés des ouvrages dont César entourait leur ville, feignirent de se rendre, jetèrent une partie de leurs armes du haut des murs, et avec le reste attaquèrent les Romains. César en vendit comme esclaves cinquante-trois mille.

Ne cachant plus alors le projet de soumettre la Gaule, il entreprit la réduction de toutes les tribus des rivages. Il perça les forêts et les marécages des Ménapes et des Morins (Zélande et Gueldre, Gand, Bruges, Boulogne); un de ses lieutenans soumit les Unelles, Éburoviens et Lexoviens (Coutances, Évreux, Lisieux); un autre, le jeune Crassus, conquit l'Aquitaine, quoique les Barbares eussent appelé d'Espagne les vieux compagnons de Sertorius[1]. César lui-même attaqua les Vénètes, et autres tribus de notre Bretagne. Ce peuple amphibie n'habitait ni sur la terre, ni sur les eaux : leurs forts, dans des presqu'îles, inondées et abandonnées tour à tour par le flux, ne pouvaient être assiégés ni par terre, ni par mer. Les Vénètes communiquaient sans cesse avec l'autre Bretagne, et en tiraient des secours. Pour les réduire, il fallait être maître de

[1] Cæs., l. III, c. 23. Duces ii deliguntur qui unà cum Q. Sertorio omnes annos fuerant, summamque scientiam rei militaris habere existimabantur.

la mer. Rien ne rebutait César. Il fit des vaisseaux, il fit des matelots, leur apprit à fixer les navires bretons en les accrochant avec des mains de fer et fauchant leurs cordages. Il traita durement ce peuple dur; mais la petite Bretagne ne pouvait être vaincue que dans la grande. César résolut d'y passer.

Le monde barbare de l'Occident qu'il avait entrepris de dompter, était triple. La Gaule entre la Bretagne et la Germanie, était en rapport avec l'une et l'autre. Les Cimbri se trouvaient dans les trois pays; les Helvii et les Boii dans la Germanie et dans la Gaule; les Parisii et les Atrebates gaulois existaient aussi en Bretagne. Dans les discordes de la Gaule, les Bretons semblent avoir été pour le parti druidique, comme les Germains pour celui des chefs de clans. César frappa les deux partis et au-dedans et au-dehors; il passa l'Océan, il passa le Rhin.

Deux grandes tribus germaniques, les Usipiens et les Tenctères, fatigués au nord par les incursions des Suèves comme les Helvètes l'avaient été au midi, venaient de passer aussi dans la Gaule (55). César les arrêta, et sous prétexte que pendant les pourparlers, il avait été attaqué par leur jeunesse, il fondit sur eux à l'improviste, et les massacra tous. Pour inspirer plus de terreur aux Germains, il alla

chercher ces terribles Suèves, près desquels aucune nation n'osait habiter; en dix jours il jeta un pont sur le Rhin, non loin de Cologne, malgré la largeur et l'impétuosité de ce fleuve immense. Après avoir fouillé en vain les forêts des Suèves, il repassa le Rhin, traversa toute la Gaule, et la même année s'embarqua pour la Bretagne. Lorsqu'on apprit à Rome ces marches prodigieuses, plus étonnantes encore que des victoires, tant d'audace et une si effrayante rapidité, un cri d'admiration s'éleva. On décréta vingt jours de supplications aux dieux. *Au prix des exploits de César*, disait Cicéron, *qu'a fait Marius*[1] *?*

Lorsque César voulut passer dans la grande Bretagne, il ne put obtenir des Gaulois aucun renseignement sur l'île sacrée. L'édue Dumnorix déclara que la religion lui défendait de suivre César[2]; il essaya de s'enfuir, mais le Romain, qui connaissait son génie remuant, le fit poursuivre avec ordre de le ramener mort ou vif; il fut tué en se défendant.

La malveillance des Gaulois faillit être funeste à César dans cette expédition. D'abord ils lui laissèrent ignorer les difficultés du débarquement. Les hauts navires qu'on employait sur l'Océan tiraient beau-

[1] Cicer., *De provinc. consularibus*: Ille ipse C. Marius... non ipse ad eorum urbes sedesque penetravit.

[2] Cæs., l. V, c. 6. Quòd religionibus sese diceret impediri.

coup d'eau et ne pouvaient approcher du rivage. Il fallait que le soldat se précipitât dans cette mer profonde, et qu'il se formât en bataille au milieu des flots. Les Barbares dont la grève était couverte avaient trop d'avantage. Mais les machines de siége vinrent au secours, et nettoyèrent le rivage par une grêle de pierres et de traits. Cependant l'équinoxe approchait; c'était la pleine lune, le moment des grandes marées. En une nuit la flotte romaine fut brisée, ou mise hors de service. Les Barbares, qui dans le premier étonnement avaient donné des ôtages à César, essayèrent de surprendre son camp. Vigoureusement repoussés, ils offrirent encore de se soumettre. César leur ordonna de livrer des ôtages deux fois plus nombreux; mais ses vaisseaux étaient réparés, il partit la même nuit sans attendre leur réponse. Quelques jours de plus, la saison ne lui eût guère permis le retour.

L'année suivante, nous le voyons presque en même temps en Illyrie, à Trèves et en Bretagne. Il n'y a que les esprits de nos vieilles légendes qui aient jamais voyagé ainsi. Cette fois, il était conduit en Bretagne par un chef fugitif du pays qui avait imploré son secours. Il ne se retira pas sans avoir mis en fuite les Bretons, assiégé le roi Caswallawn dans l'enceinte marécageuse où il avait rassemblé ses hommes et ses bestiaux. Il écrivit à Rome qu'il avait imposé un tribut à la Bretagne, et y envoya

en grande quantité les perles de peu de valeur qu'on recueillait sur les côtes[1].

Depuis cette invasion dans l'île sacrée, César n'eut plus d'amis chez les Gaulois. La nécessité d'acheter Rome aux dépens des Gaules, de gorger tant d'amis qui lui avaient fait continuer le commandement pour cinq années, avait poussé le conquérant aux mesures les plus violentes. Selon un historien, il dépouillait les lieux sacrés, mettait des villes au pillage sans qu'elles l'eussent mérité[2]. Partout il établissait des chefs dévoués aux Romains, et renversait le gouvernement populaire. La Gaule payait cher l'union, le calme et la culture dont la domination romaine devait lui faire connaître les bienfaits.

La disette obligeant César de disperser ses troupes, l'insurrection éclate partout. Les Éburons massacrent une légion, en assiégent une autre. César, pour délivrer celle-ci, passe avec huit mille hommes à travers soixante mille Gaulois. L'année suivante, il assemble à Lutèce les états de la Gaule. Mais les Nerviens et les Tréviriens, les Sénonais et les Carnutes n'y paraissent pas. César les attaque séparément et les accable tous. Il passe une seconde

[1] Sueton., *in C. J. Cæsare*, c. 47 : Britanniam petiisse spe margaritarum....

[2] Sæpiùs ob prædam quam ob delictum. *Ibid.*, c. 54.

fois le Rhin, pour intimider les Germains qui voudraient venir au secours. Puis, il frappe à la fois les deux partis qui divisaient la Gaule; il effraie les Sénonais, parti druidique et populaire (?), par la mort d'Acco, leur chef, qu'il fait solennellement juger et mettre à mort; il accable les Éburons, parti barbare et ami des Germains, en chassant leur intrépide Ambiorix dans toute la forêt d'Ardenne, et les livrant tous aux tribus gauloises qui connaissaient mieux leurs retraites dans les bois et les marais, et qui vinrent avec une lâche avidité, prendre part à cette curée. Les légions fermaient de toute part ce malheureux pays, et empêchaient que personne pût échapper.

Ces barbaries réconcilièrent toute la Gaule contre César (52). Les Druides et les chefs des clans se trouvèrent d'accord pour la première fois. Les Édues même étaient, au moins secrètement, contre leur ancien ami. Le signal partit de la terre druidique des Carnutes et de Genabum même. Répété par des cris à travers les champs et les villages[1], il parvint le soir même à cent cinquante milles, chez les Arvernes, autrefois ennemis du parti druidique et populaire, aujourd'hui ses alliés. Le vercingétorix (général en chef) de la confédération, fut un

[1] Cæs., l. VII, c. 3. Nàm, ubi major… incidit res, clamore per agros regionesque significant; hunc alii deinceps excipiunt et proximis tradunt.

jeune Arverne, intrépide et ardent. Son père, l'homme le plus puissant des Gaules dans son temps, avait été brûlé, comme coupable d'aspirer à la royauté. Héritier de sa vaste clientelle, le jeune homme repoussa toujours les avances de César, et ne cessa, dans les assemblées, dans les fêtes religieuses, d'animer ses compatriotes contre les Romains. Il appela aux armes jusqu'aux serfs des campagnes, et déclara que les lâches seraient brûlés vifs; les fautes moins graves devaient être punies de la perte des oreilles ou d'un œil[1].

Le plan du général gaulois était d'attaquer à la fois la Province au midi, au nord les quartiers des légions. César, qui était en Italie, devina tout, prévint tout. Il passa les Alpes, assura la Province, franchit les Cévennes à travers six pieds de neige, et apparut tout à coup chez les Arvernes. Le chef gaulois, déjà parti pour le nord, fut contraint de revenir; ses compatriotes voulaient défendre leurs familles. C'était tout ce que voulait César; il quitte son armée, sous prétexte de faire des levées chez les Allobroges, remonte le Rhône, la Saône, sans se faire connaître, par les frontières des Edues, rejoint et rallie ses légions. Pendant que le vercingétorix croit l'attirer en assiégeant la ville éduenne

[1] Cæs., l. VII, c. 4. Igni... necat; leviore de causâ, auribus desectis, defossis oculis, domum remittit.

de Gergovie (Moulins), César massacre tout dans Genabum. Les Gaulois accourent, et c'est pour assister à la prise de Noviodunum.

Alors le vercingétorix déclare aux siens qu'il n'y a point de salut s'ils ne parviennent à affamer l'armée romaine; le seul moyen pour cela est de brûler eux-mêmes leurs villes. Ils accomplissent héroïquement cette cruelle résolution. Vingt cités des Bituriges furent brûlées par leurs habitans. Mais quand ils en vinrent à la grande Agendicum (Bourges), les habitans embrassèrent les genoux du vercingétorix, et le supplièrent de ne pas ruiner la plus belle ville des Gaules[1]. Ces ménagemens firent leur malheur. La ville périt de même, mais par César, qui la prit avec de prodigieux efforts.

Cependant les Edues s'étaient déclarés contre César, qui, se trouvant sans cavalerie par leur défection, fut obligé de faire venir des Germains pour les remplacer. Labiénus, lieutenant de César, eût été accablé dans le nord, s'il ne s'était dégagé par une victoire (entre Lutèce et Melun). César lui-même échoua au siége de Gergovie des Arvernes. Ses affaires allaient si mal, qu'il voulait gagner la province romaine. L'armée des Gaulois

[1] Cæs., l. VII, c. 15. Pulcherrimam propè totius Galliæ urbem, quæ et præsidio et ornamento sit civitati.

le poursuivit et l'atteignit. Ils avaient juré de ne point revoir leur maison, leur famille, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils n'eussent, au moins deux fois, traversé les lignes ennemies[1]. Le combat fut terrible; César fut obligé de payer de sa personne, il fut presque pris, et son épée resta entre les mains des ennemis. Cependant un mouvement de la cavalerie germaine au service de César jeta une terreur panique dans les rangs des Gaulois, et décida la victoire...

Ces esprits mobiles tombèrent alors dans un tel découragement, que leur chef ne put les rassurer qu'en se retranchant sous les murs d'Alésia, ville forte située au haut d'une montagne (dans l'Auxois). Bientôt atteint par César, il renvoya ses cavaliers, les chargea de répandre par toute la Gaule qu'il avait des vivres pour trente jours seulement, et d'amener à son secours tous ceux qui pouvaient porter les armes. En effet, César n'hésita point d'assiéger cette grande armée. Il entoura la ville et le camp gaulois d'ouvrages prodigieux. D'abord trois fossés, chacun de quinze ou vingt pieds de large et d'autant de profondeur, un rempart de douze pieds, huit rangs de petits fossés, dont le fond était hérissé de pieux et couvert de branchages et de feuilles, des palis-

[1] Cæs., l. VII, c. 66. Ne ad liberos, ne ad parentes, ne ad uxores aditum habeat, qui non bis per hostium agmen perequitârit.

sades de cinq rangs d'arbres, entrelaçant leurs branches. Ces ouvrages étaient répétés du côté de la campagne, et prolongés dans un circuit de quinze milles. Tout cela fut terminé en moins de cinq semaines, et par moins de soixante mille hommes[1].

La Gaule entière vint s'y briser. Les efforts désespérés des assiégés réduits à une horrible famine, ceux de deux cent cinquante mille Gaulois, qui attaquaient les Romains du côté de la campagne, échouèrent également. Les assiégés virent avec désespoir leurs alliés, tournés par la cavalerie de César, s'enfuir et se disperser. Le vercingétorix, conservant seul une âme ferme au milieu du désespoir des siens, se désigna et se livra comme l'auteur de toute la guerre[2]. Il monta sur son cheval de bataille, revêtit sa plus riche armure, et après avoir tourné en cercle autour du tribunal de César, il jeta son épée, son javelot et son casque aux pieds du Romain, sans dire un seul mot.

L'année suivante, tous les peuples de la Gaule essayèrent encore de résister partiellement, et d'user les forces de l'ennemi qu'ils n'avaient pu

[1] Am. Thierry, II, 181.

[2] Plut. *in Cæs.* — Dio., l. XL. Ap. scr. r. fr. 1, 513. — ... Εἶπε μὲν οὐδὲν, πεσὼν δὲ ἐς γόνυ...

vaincre. La seule Uxellodunum (Cap-de-Nac, dans le Quercy?) arrêta long-temps César. L'exemple était dangereux; il n'avait pas de temps à perdre en Gaule; la guerre civile pouvait commencer à chaque instant en Italie; il était perdu s'il fallait consumer des mois entiers devant chaque bicoque. Il fit alors, pour effrayer les Gaulois, une chose atroce, dont les Romains du reste, n'avaient que trop souvent donné l'exemple; il fit couper le poing à tous les prisonniers.

Dès ce moment (50), il changea de conduite à l'égard des Gaulois : il fit montre envers eux d'une extrême douceur; il les ménagea pour les tributs au point d'exciter la jalousie de la Province. Ce tribut fut même déguisé sous le nom honorable de *solde militaire*[1]. Il engagea à tout prix leurs meilleurs guerriers dans ses légions; il en composa une légion toute entière, dont les soldats portaient une alouette sur leur casque, et qu'on appelait pour cette raison l'*alauda*[2]. Sous cet emblême tout national de la vigilance matinale et de la vive gaîté, ces intrépides soldats passèrent les Alpes en chantant, et jusqu'à Pharsale, poursuivirent de leurs

[1] Sueton., *in C. J. Cæs.*, c. 25. In singulos annos stipendii nomen imposuit.

[2] Id. *ibid.*, c. 24. Unam ex transalpinis conscriptam (legionem) vocabulo quoque Gallico (alauda enim appellabatur)... posteà universam civitate donavit.

bruyans défis les taciturnes légions de Pompée. L'alouette gauloise, conduite par l'aigle romaine, prit Rome pour la seconde fois, et s'associa aux triomphes de la guerre civile. La Gaule garda, pour consolation de sa liberté, l'épée que César avait perduc dans la dernière guerre. Les soldats romains voulaient l'arracher du temple où les Gaulois l'avaient suspendue : Laissez-la, dit César en souriant, elle est sacrée[1].

Quels événemens avaient eu lieu dans Rome pendant la longue absence de César? Nous trouverons dans ce récit et l'explication des causes de la guerre civile, et la justification du vainqueur.

Dix années d'anarchie, de misérables agitations sans résultat. On sent que le pouvoir est vacant, et que la république attend de la Gaule un maître, un pacificateur. Quelques milliers d'affranchis sur la place, gagnant leur vie à représenter le peuple romain, chassés alternativement par deux ou trois cents gladiateurs de Milon ou de Clodius. Cicéron, louant Pompée, louant César, tout en écrivant contre eux, et répétant à satiété une hymne uniforme à la gloire de son consulat, *et Catilina*, *et*

[1] Plutarch. in Cæs. Ξιφίδιον ;... ὅ θεασάμενος αὐτὸς ὕστερον ἐμειδίασε, καὶ τῶν φίλων καθελεῖν κελευόντων, οὐκ εἴασεν, ἱερὸν ἡγούμενος.

les feux et les poignards (Vous savez, écrit-il à Atticus, le secret de toute cette enluminure[1]). Pompée, nouveau marié à cinquante ans, attendant paresseusement dans ses jardins que Rome le prenne pour maître par lassitude, et croyant acheter le peuple avec un théâtre et cinq cents lions[2]. Au milieu de tout cela, pour l'amusement de Rome, le stoïcisme cynique de Caton, d'Ateïus, de Favonius, génies durs et étroits, qui ne savent ni agir, ni laisser agir; Caton, cédant sa femme au riche Hortensius en vertu des lois de Lycurgue (*il la donna jeune, et la reprit riche*[3]); Caton qui propose au sénat de livrer aux Germains le vainqueur des Gaules[4]; tandis que le farouche Ateïus allume un brasier sur le passage de Crassus, lui prédit sa défaite en Syrie, le maudit, se maudit lui-même, et commence avec ses imprécations homicides la défaite des légions qu'achèveront les flèches des Parthes.

Avant que César partît pour la Gaule, un Vettius

[1] Totum hunc locum quem ego variè meis orationibus soleo pingere, de flammâ, de ferro (nosti illas ληκύθους) Ce dernier mot veut dire, pot à couleur, boîte à mettre le fard.

[2] Dio, XXXIX, 38.

[3] Plut., *in Caton*. Cette épigramme était de César, dans son Anti-Caton.

[4] Plut., *in Cæs.*

assurait que Cicéron et Lucullus l'avaient sollicité de tuer César et Pompée[1]. Vettius ne put rien prouver, et fut lui-même tué en prison. Ce qui était plus certain, c'est que Cicéron s'enhardissait à parler contre les deux grandes puissances de Rome. En défendant son collègue Antonius, accusé de concussion, il avait déploré l'état où ils avaient réduit la république. Ses paroles furent rapportées *ad quosdam viros fortes*[2], et à l'instant Pompée et César résolurent de lancer contre lui un homme à eux, plein d'ardeur et d'éloquence, le jeune Clodius. Ils voulaient l'élever au tribunat; mais il était patricien: ils le firent le même jour adopter par un plébéien.

Clodius avait un trop juste sujet d'accusation. Cicéron dans son consulat avait, sur une vague autorisation du sénat, violé la loi Sempronia, et mis à mort des citoyens romains. Toutefois beaucoup de gens étaient intéressés à soutenir l'accusé. Mais il eût fallu livrer une bataille dans Rome; il aima mieux s'exiler (58). Ce succès donna tant d'insolence à Clodius qu'il cessa de ménager ses maîtres, César et Pompée. Il fit plus d'une fois insulter Pompée par le peuple[3], et tenta, dit-on, de le tuer.

[1] Suétone prétend qu'on accusa César d'avoir empoisonné ce Vettius, c. 20.

[2] Cic., *pro domo sua*, c. 16.

[3] Dio, XXXIX, 29. Plut., *in Pompeio*. — Peut-être même voulut-il le faire assassiner. Cic. *De arusp. resp.*, c. 23.

Celui-ci regretta Cicéron, et pour le faire rappeler, il suscita Milon, homme de main, comme Clodius, et propre à lui livrer bataille avec ses gladiateurs. Cicéron de retour fut dès-lors le docile agent de Pompée. Tous deux encouragèrent Milon contre Clodius, et Cicéron alla jusqu'à dire que *celui-ci était une victime réservée à l'épée de Milon*[1].

Ce langage fut entendu. Les deux ennemis s'étant rencontrés sur la voie Appienne, Clodius fut blessé; Milon le fit poursuivre et achever. Pompée, débarrassé de Clodius, n'avait plus besoin de Milon, et commençait à le craindre. Il se fit nommer par le sénat *seul consul* pour rétablir l'ordre, désigna ceux entre lesquels on devait tirer au sort les juges de Milon, et entoura la place de soldats. Cicéron, qui s'était chargé de défendre l'accusé, eut peur, et ne dit pas grand'chose[2]. Milon s'exila à Marseille (52).

J'ai voulu réunir ces faits, moins importans qu'on ne l'a dit. Je remonte quatre ans plus haut.

La cinquième année du commandement de César

[1] Cic., *De arusp. responsis*, c. 3 : Accedit etiam quòd, expectatione omnium, fortissimo et clarissimo viro, T. Annio, devota et constituta ista hostia esse videtur.

[2] Il le dit lui-même, *pro Milone*, c. 1.

en Gaule, Pompée et Crassus, effrayés de ses succès, craignirent de rester désarmés en présence d'un pareil homme, et se firent donner pour cinq ans l'un l'Espagne, l'autre la Syrie. Mais ils ne purent empêcher César d'obtenir la Gaule pour le même temps (56).

Crassus était jaloux des prodigieuses richesses que Gabinius venait de rapporter de l'Orient. Cet homme avide avait pillé la Judée, pillé l'Egypte, rétabli dans ce royaume à prix d'argent l'indigne Ptolémée Aulète, et il aurait bien voulu encore aller chez les Parthes mettre au pillage Ctésiphon et Séleucie. Les chevaliers romains, mécontens de Gabinius qui, dans l'Orient, les empêchait de voler pour voler lui même, le firent accuser par Cicéron, qui ne rougit pas de le défendre ensuite à la prière de Pompée [1]. Crassus eut la Syrie, c'est-à-dire la guerre des Parthes, objet de son ambition (55-4).

Cette cavalerie scythique qui se recrutait par des achats d'esclaves, comme les Mameluks modernes, campait sur l'ancien empire des Séleucides, dans la haute Asie. Hommes et chevaux étaient bardés de fer; leurs armes étaient des flèches terribles, meurtrières, et dans l'attaque, et dans la fuite, lorsque le cavalier barbare, courant à toute bride, les décochait par-dessus l'épaule. L'empire des

[1] Dio, XXXIX, 63.

Parthes était fermé aux étrangers, comme aujourd'hui celui de la Chine[1].

Malgré l'opposition du tribun Ateïus, malgré les avis des rois de Galatie et d'Arménie, le vieux Crassus se laisse conduire par un traître dans la plaine aride de Charres. Là, les lourdes légions se voient environnées d'une cavalerie qu'elles ne peuvent ni éviter, ni poursuivre. Les Barbares les criblent à plaisir de leurs longues flèches, clouent l'homme à la cuirasse, et la main au bouclier. Le suréna (ou général), fardé, parfumé comme une femme, invite gracieusement Crassus à une entrevue, et lui fait couper la tête. Sans le lieutenant Cassius, les Parthes vainqueurs envahissaient la Syrie (54).

Crassus étant mort, il restait deux hommes dans l'empire, Pompée et César. Pompée avait obtenu ce qu'il recherchait depuis long-temps avec une hypocrite modération. Le désordre était venu au point que le sénat avait fini par le charger de réformer la république. Il commença par faire passer une loi qui défendait à ceux qui avaient exercé quelque charge à Rome, de gouverner une province avant cinq ans, et lui-même se fit donner l'Espagne. Puis, s'armant d'une sévérité stoïque, il fit poursuivre ceux qui avaient malversé dans les

[1] Plut., *in Crasso*.

charges depuis vingt années, période qui embrassait le consulat de César. Milon, Gabinius, Memmius, Sextus, Scaurus, Hypaœus, furent successivement condamnés. Pompée frappait ainsi ses ennemis, et faisait trembler tous les autres. Mais quand on en vint à son beau-père Scipion, l'inflexible réformateur prit une robe de deuil, intimida les juges, et prit l'accusé pour collègue dans le consulat [1].

Pompée régnait à Rome, il voulait régner dans l'empire. Pour cela il fallait désarmer César. Il exigea d'abord qu'il lui renvoyât deux légions, sous prétexte de faire la guerre aux Parthes. César demandait qu'il lui fût permis, quoiqu'absent, de se mettre sur les rangs pour le consulat. La loi y était contraire. Pompée s'empressa de déclarer qu'on dérogerait à la loi en faveur de César, et en même temps il suscitait le consul Marcellus pour s'y opposer [2]. Pompée venant d'obtenir l'Espagne et l'Afrique, César était perdu s'il ne conservait les

[1] Appian., *B. Civ.*, Val. Max., VI, 2. « Cn. Pison accusant Manilius, ami de Pompée, Pompée lui dit : Que ne m'accusez-vous ? Donnez caution à la république, répliqua Pison, que vous êtes accusé, vous n'exciterez pas une guerre civile, et je vous accuse avant Manilius. — Le consul Lentulus Marcellinus parlant contre Pompée, on applaudissait : Applaudissez, dit-il, pendant que vous le pouvez encore. — Pompée ayant un jour la jambe serrée d'une bandelette : Qu'importe, dit Favonius, sur quelle partie on porte le diadème ? — L'acteur Diphile déclamant ce vers : Il est grand par nos malheurs, désigna Pompée du geste, et le peuple redemanda le vers plusieurs fois. »

[2] Dio, XL, 56.

Gaules. Caton annonçait hautement qu'il l'accuserait dès qu'il rentrerait dans Rome[1]. Cependant César offrait de poser les armes si Pompée les quittait aussi. La loi était pour Pompée, l'équité pour César. Il était soutenu par les tribuns, Curion et Antoine, qu'il avait achetés. Telle était la violence des Pompéiens, de Marcellus, de Lentulus et de Scipion, qu'ils chassèrent les tribuns du sénat. Ces magistrats se sauvèrent de Rome en habits d'esclaves, se réfugièrent au camp de César, et par là donnèrent à ses démarches la seule chose qui leur manquât, la légalité[2].

Il eut la loi pour lui, et il avait déjà la force. L'armée de César était composée en grande partie de Barbares, infanterie pesante de la Belgique, infanterie légère de l'Arvernie et de l'Aquitaine, archers rutènes, cavaliers germains, gaulois et espagnols; la garde personnelle du général, sa cohorte prétorienne, était espagnole[3]. Ce qu'on rapporte de l'ardeur de ses soldats, cette soif de

[1] Suet., *Jul. Cæs.*, c. 30. Cùm M. Cato identidem, nec sine jurejurando denuntiaret delaturum se nomen ejus, simul ac primùm exercitum dimisisset; cùmque vulgù prædicarent, ut, si privatus redisset, Milonis exemplo, circumpositis armatis causam apud judices diceret.

[2] V. César, Dion, Suétone, etc.

[3] Cæsar, B. Civ., l. 1, c. 11, 17; III, 6, 11, 12. — Dion, XLI, 55 : à Pharsale, César avait ce qu'il y avait plus de vaillant en Italie, en Espagne, et dans toute la Gaule, ... της τε Ιβηρίας καὶ της Γαλατίας πάσης.

péril, ce dévoûment à la vie et à la mort, cette valeur furieuse, tout cela caractérise assez les Barbares. Devant Marseille, un seul homme se rend maître de tout un vaisseau; un autre à Dyrrachium reçoit trois blessures, et cent trente coups sur son bouclier. En Afrique, Scipion fait massacrer l'équipage d'un vaisseau et veut épargner un Granius. *Les soldats de César*, dit celui-ci, *sont habitués à donner la vie, non à la recevoir;* il se coupa la gorge. Avant la bataille de Pharsale, un vieux centurion s'écria : *César, tu me loueras aujourd'hui mort ou vivant*, et il s'élance dans les rangs des Pompéiens; cent vingt soldats se dévouèrent avec lui. Il faut ajouter que parmi ces hommes terribles, il y en avait que César avait sauvés de l'amphithéâtre. Quand les spectateurs voulaient la mort d'un brave gladiateur, César le faisait enlever de l'arène [1]. Comment s'étonner que ces gens-là se fissent tuer pour lui?

Du côté de Pompée, ce n'était que faiblesse et imprévoyance; de beaux noms et des titres vides; le sénat et le peuple, comme s'il y eût eu encore un peuple; Rome, Caton, Cicéron, les consuls. On lui demandait quelles étaient ses ressources militaires : *Ne vous inquiétez pas*, disait-il, *il me suffit de frap-*

[1] Pour tous ces faits, V. Suét., *Jul. Cæs.*, 68. — Plut., *in Cæs.*, — Cæs., *B. civ.*, III, 14, 15, 17.

per du pied la terre pour en faire sortir des légions. — *Frappez donc*, lui dit Favonius, lorsqu'on apprit que César avait passé la nuit le Rubicon, limite de sa province, et s'était emparé d'Ariminum[1]. On connaissait si bien la célérité de ses marches, qu'on le crut aux portes de Rome. Pompée s'enfuit avec tout le sénat. Lentulus s'enfuit, et si vite, qu'ayant ouvert le trésor public, il ne prit pas le temps de le refermer[2]. Cependant César s'emparait de Corfinium, sans doute pour empêcher Pompée de faire des levées chez les Marses qui lui étaient favorables[3]. Il passa de là à Brindes; mais Pompée ne s'arrêta que de l'autre côté de l'Adriatique.

César n'avait pas de vaisseaux, et, d'ailleurs, il estimait à leur juste valeur les ressources militaires que Pompée pouvait trouver dans l'Orient. La force réelle des Pompéiens était en Espagne : César se hâta d'y passer. Allons, dit-il, combattre une armée sans général, nous combattrons ensuite un général sans armée[4]. C'était d'un mot résumer toute la guerre.

[1] *V.* Suétone sur la prétendue hésitation de César.

[2] Cæs., *B. Civ.*, lib. I, c. 4.

[3] Comme on le voit à Corfinium et en Afrique, Cæs., *B. civ.*, lib. I, c. 5, lib. II, c. 5.

[4] Suet., *J. C.*, 34. Validissimas Pompeii copias quæ in Hispaniâ erant, invasit, professus antè inter suos, ire se ad exercitum sine duce et indè reversurum ad ducem sine exercitu.

Cette guerre d'Espagne fut rude. César souffrit beaucoup de l'âpreté des lieux, de l'hiver, et surtout de la famine. Il se trouva quelque temps comme enfermé entre deux rivières : mais il nous apprend lui-même ce qui lui donna l'avantage. Les légions d'Espagne avaient désappris la tactique romaine, et n'avaient pas encore celle des Espagnols [1]. Elles fuyaient comme les Barbares, mais se ralliaient difficilement. L'humanité de César, comparée à la cruauté de Pétreius, un de leurs généraux, acheva de gagner les Pompéiens. Ils traitèrent malgré Pétreius.

Au retour, César réduisit Marseille, qui s'obstinait dans le parti de Pompée. Ces Grecs, qui avaient toujours eu le monopole du commerce de la Gaule, étaient jaloux sans doute de la faveur avec laquelle César traitait les Barbares gaulois [2]. Il ne resta qu'un moment à Rome, pour soulager les débiteurs et réhabiliter les enfans des proscrits. Dictateur pendant douze jours, il se fit donner le consulat pour l'année suivante, et passa en Grèce (48). Ce fut là certainement la plus forte épreuve pour la fortune de César. Les Pompéiens étaient maîtres de la mer : ils pouvaient surprendre sa petite flotte, et sans peine ni danger couler bas ses invincibles

[1] Cæs., *V. Civ.*, I, c. 10.

[2] Cependant il avait accordé des priviléges commerciaux aux Marseillais. Cæs., *V. G.*, I, 35.

légions. César divisa le péril; il passa d'abord avec la moitié de ses troupes, puis le reste trouva le moyen de le rejoindre [1]. L'incapable Bibulus, qui s'était laissé tromper ainsi deux fois, rencontra les vaisseaux de César, mais après le débarquement; il les brûla de fureur avec les matelots qui les montaient. Quelques jeunes recrues, malades de la mer, qui se livrèrent aussi aux Pompéiens, furent de même égorgés sans pitié.

Il est curieux de voir dans César les prodigieuses ressources, dont Pompée disposait. « Pompée, ayant eu un an de loisir pour rassembler des troupes, avait tiré de l'Asie, des Cyclades, de Corcyre, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de l'Égypte, une flotte nombreuse. Il avait fait construire beaucoup de vaisseaux dans tous les ports; il avait exigé de fortes contributions de l'Asie, de la Syrie, de tous les rois, princes ou tétrarques, et des peuples libres de l'Achaïe; il s'était fait compter de grandes sommes par les compagnies (des publicains) dans les provinces dont il était maître.

« Il avait réuni neuf légions de citoyens romains,

[1] César, ne voyant pas arriver le reste de ses troupes, partit dans une barque pour les aller chercher. C'est là qu'il aurait dit au pilote effrayé : *Quid times? Cæsarem vehis*. Le mot est beau, mais l'anecdote improbable.

dont cinq amenées d'Italie; une de vétérans, venue de Sicile et nommée *la Jumelle*, comme étant formée de deux; une de Macédoine et de Crète, composée de vétérans qui s'y étaient fixés après avoir obtenu leur congé; deux enfin levées en Asie par Lentulus. De plus, il avait distribué dans ses légions beaucoup de recrues de Thessalie, de Béotie, d'Achaïe et d'Épire; il y avait mêlé d'anciens soldats de C. Antonius. Il attendait encore de Syrie Scipion avec deux légions. Il avait en outre trois mille archers de Crète, de Lacédémone, du Pont, de Syrie, et d'ailleurs, deux cohortes de six cents frondeurs chacune, et sept mille hommes de cavalerie, dont six cents Gaulois amenés par Déjotarus, cinq cents Cappadociens venus avec Ariobarzanes, cinq cents Thraces envoyés par Cotys avec son fils Sadales; deux cents Macédoniens, d'une valeur distinguée aux ordres de Rhascipolis; cinq cents Gaulois ou Germains, que le jeune Pompée avait amenés par mer d'Alexandrie, où Gabinius les avait laissés pour gardes au roi Ptolémée; un corps de huit cents cavaliers, formé de ses esclaves ou de ses bergers. Tarcundarius Castor et Donilaüs avaient fourni trois cents Galates; l'un commandait sa troupe, l'autre avait envoyé son fils. Antiochus de Comagène, que Pompée avait comblé de bienfaits, lui avait fait passer de Syrie deux cents cavaliers, la plupart archers. Pompée avait joint à tout cela

des Dardaniens, des Besses, partie mercenaires, partie requis ou volontaires, des Macédoniens, des Thessaliens et des troupes de divers autres pays; le tout s'élevant au nombre qu'on a dit.

« Il avait tiré beaucoup de blé de Thessalie, d'Asie, d'Égypte, de Crète, de la Cyrénaïque et autres pays, se proposant d'hiverner à Dyrrachium, à Apollonia, et dans les divers ports, pour empêcher César de passer la mer. En conséquence, il avait distribué sa flotte sur toute la côte. Les vaisseaux d'Égypte étaient commandés par son fils; ceux d'Asie par D. Lœlius et C. Triarius; ceux de Syrie par C. Cassius; ceux de Rhodes par C. Marcellus et C. Coponius; ceux de Liburnie et d'Achaïe par Scribonius Libo et M. Octavius. Cependant M. Bibulus avait le commandement général. »

César, ayant réussi à passer malgré Bibulus, entreprit d'assiéger Pompée, près de Dyrrachium, d'assiéger une armée plus nombreuse que la sienne, et approvisionnée par la mer. Il fallait qu'il méprisât bien ses ennemis. Il n'avait pas calculé la difficulté qu'il éprouverait pour nourrir les siens dans un pays où tout était contre lui. La chose traînant en longueur, ils furent obligés de faire du pain avec de l'herbe, mais ils n'en étaient pas plus découragés. Ils jetaient de ce pain dans le camp des Pompéiens, pour leur montrer de quelle nour-

riture savaient vivre les soldats de César. Nous mangerons des écorces d'arbres, disaient-ils, avant de lâcher Pompée[1]. La belle jeunesse de Rome, qui était venue pour finir bien vite la guerre par une glorieuse victoire, avait horreur de ces bêtes sauvages.

Cependant les estomacs du nord sont exigeans et voraces; les Gaulois de César se trouvèrent bientôt réduits à une extrême faiblesse. Les Pompéiens, dans une sortie, les poursuivirent jusqu'à leur camp, et les y auraient forcés, si Pompée n'eût manqué à sa fortune. César n'attendit pas une épreuve nouvelle. Il décampa, et partit pour la Thessalie et la Macédoine, où du moins les subsistances ne pouvaient faire faute. Plusieurs conseillaient à Pompée de repasser en Italie, de reprendre l'Espagne, de recouvrer ainsi les provinces les plus belliqueuses de l'Empire[2]. Mais comment abandonner tout l'Orient au pillage des Barbares? comment trahir tant d'alliés? Les chevaliers romains étaient ruinés si César ravageait la Grèce et l'Asie. Et puis, Pompée ne pouvait se décider à laisser en Macédoine Scipion, le père de la jeune et belle Cornélie, sa nouvelle épouse[3].

[1] Cæs., *B. civ.*, lib. III, c. 11.

[2] C'est la seconde fois qu'on lui donnait le sage conseil de s'assurer de cette province. Cic., *epist. famil.*, VI, 6.

[3] Appian., *B. civ.*

Dans une armée si noblement composée, où il y avait tant de consulaires, tant de sénateurs, tant de chevaliers, le général avait au-dessus de lui je ne sais combien de généraux. Depuis qu'ils croyaient César en fuite, ils accusaient sérieusement Pompée de ne pas vouloir vaincre. Domitius demandait combien de temps le nouvel Agamemnon, le roi des rois, comptait faire durer la guerre. Cicéron et Favonius conseillaient à leurs amis de renoncer pour cette année à manger des figues de Tusculum. Afranius, qu'on accusait d'avoir vendu l'Espagne à César, s'étonnait que Pompée évitât de se mesurer avec ce marchand qui ne savait que trafiquer des provinces.

Mais le plus confiant, le plus insolent de tous, était Labiénus, lieutenant de César dans les Gaules, qui avait passé du côté de Pompée. Il avait juré solennellement de ne poser les armes qu'après avoir vaincu son ancien général. Il obtint qu'on lui livrât les prisonniers faits à Dyrrachium, les regarda un à un, en disant : Eh bien! mes vieux compagnons, les vétérans ont donc pris l'habitude de fuir? et il les fit tous égorger. Dans une entrevue avec les Césariens, il leur dit : Nous vous accorderons la paix, quand vous nous apporterez la tête de César[1].

[1] Cæs., *B. civ.*, III, V. *V.* aussi sur la cruauté des Pompéiens, III, 2, 6, 14, et II, 8.

Les amis de Pompée étaient si sûrs de vaincre, qu'ils se disputaient déjà les consulats et les prétures. Quelques-uns envoyaient à Rome retenir près de la place des maisons en vue du peuple, et bien situées pour la brigue des emplois [1]. Une seule chose les embarrassait : c'était de savoir qui aurait la charge de grand-pontife, dont César était revêtu ; Spinther et Domitius étaient bien appuyés, mais Scipion était beau-père de Pompée ; il avait des chances. En attendant, ils avaient, la veille de la bataille, préparé une grande fête. Les tentes étaient jonchées de feuillages et la table mise.

Aussi, à Pharsale, ce ne fut pas César qui attaqua, mais les Pompéiens. Il allait tourner vers la Macédoine ; il pouvait leur échapper. Heureusement Pompée était fort en cavalerie ; il avait jusqu'à sept mille chevaliers romains : placée à l'aile gauche, cette troupe superbe se chargeait d'envelopper César par un mouvement rapide et de tailler en pièces la fameuse dixième légion. César, qui s'attendait à cette manœuvre, avait placé derrière six cohortes qui devaient au moment de la charge se porter au premier rang, et au lieu de lancer le pilum, en présenter la pointe à ces brillans cavaliers. César ne dit qu'un mot aux siens : *Soldat*,

[1] Cæs., *B. civ.*, III, 16.

frappe au visage [1]. C'était là justement que la belle jeunesse de Rome craignait le plus d'être blessée. Ils aimèrent mieux être déshonorés que défigurés, et s'enfuirent à toute bride.

Au centre, César ordonna à ses soldats de courir à grands cris sur l'ennemi [2]. Celui qui donnait un pareil ordre, connaissait merveilleusement le génie des Barbares qu'il conduisait. Pompée n'attendit pas l'issue du combat. Quand il vit sa cavalerie en fuite, il rentra dans son camp, comme frappé de stupeur. Il ne fut tiré de cet état que par les cris de ceux qui vinrent bientôt attaquer ses retranchemens. Alors il s'enfuit vers la mer, et s'embarqua pour Lesbos, où il avait laissé sa femme. Quelques-uns lui conseillaient de se retirer chez les Parthes. On prétend qu'il craignit pour sa jeune épouse les outrages de ces Barbares qui ne respectaient rien [3]. Il aima mieux chercher un asile auprès du jeune roi d'Égypte, Ptolémée Dionysos, dont il avait été nommé le tuteur. Les précepteurs grecs qui régnaient au nom du petit prince, sentirent que leur autorité cessait, si Pompée mettait le pied en Égypte; ils le firent égorger dans la barque qui l'amenait au rivage.

Cependant César avait achevé sa victoire. Dès

[1] Id., ibidem. — [2] Ibidem.
[3] Appian., *B. civ.*

qu'elle fut décidée, il courut tout le champ de bataille, en criant : *Sauvez les citoyens romains*. Lorsqu'on lui amena Brutus et les autres sénateurs, il les assura de son amitié. Il parcourut ensuite le champ de bataille, et dit avec douleur en voyant tous ces morts : Ils l'ont voulu! si j'eusse posé les armes, j'étais condamné[1].

De là, il passa en Asie, et déchargea la province du tiers des impôts. Arrivé à Alexandrie, le rhéteur, qui avait conseillé la mort de Pompée, vint mettre sa tête aux pieds du vainqueur. César en eut horreur, et versa quelques larmes. Les conseillers du roi d'Égypte avaient espéré que César leur saurait gré de leur crime, et confirmerait à leur élève le titre de roi que lui disputait sa sœur aînée, Cléopâtre. César manda secrètement à la jeune reine de revenir. Elle partit sur-le-champ, n'emmenant de tous ses amis qu'Apollodore de Sicile; elle se jeta dans un petit bateau, arriva de nuit devant Alexandrie, et ne sachant comment y pénétrer sans être reconnue, elle se mit dans un

[1] Suet., *J. C.*, c. 30. — Selon Dion, César fit mourir les sénateurs et les chevaliers, auxquels il avait pardonné d'abord; seulement, il aurait accordé à chacun de ses amis la grâce d'un Pompéien. Dio, XLI, n. 62. Ailleurs, Dion prétend qu'il se défaisait dans les batailles de ceux qu'il haïssait, XLIII, p. 849. Cependant Dion parle du temple élevé à la Clémence. — Suétone dit qu'il ne fit mourir que le jeune L. César, et deux autres qui avaient fait égorger ses affranchis, ses esclaves et ses lions.

paquet de hardes qu'Apollodore entra sur ses épaules par la porte même du palais[1].

Cette espiéglerie audacieuse plut à César. Le matin il fit venir le jeune roi pour le réconcilier avec Cléopâtre. Mais dès que Ptolémée aperçut sa sœur, qu'il croyait bien loin, il s'écria qu'il était trahi[2]. Ses clameurs ameutèrent les gens du palais, et bientôt toute Alexandrie. César se trouvait dans le plus grand danger; presque seul au milieu d'une ville immense, d'une populace innombrable, mobile comme la Grèce et barbare comme l'Égypte, qui était habituée à faire et renverser ses maîtres dans ses révolutions capricieuses. Aussi riche, aussi peuplée que Rome, cette capitale de l'Orient n'était pas moins fière. Les Alexandrins avaient déjà trouvé fort mauvais que César entrât avec les licteurs et les faisceaux; cela, disaient-ils, tendait à éclipser la majesté du grand roi d'Égypte[3]. La populace était encore animée par les conseillers du roi qui voyaient leur règne fini, et qui auraient bien voulu se débarrasser du vainqueur comme ils avaient fait du vaincu. Le seul moyen d'apaiser le peuple eût été de livrer Cléopâtre. César soutint un siége plutôt que de faire une telle lâcheté. Les

[1] Dion, XLII, p. 325.
[2] Id., ibidem.
[3] Id., ibidem. — Cæs., *B. civ.*, lib. III.

Alexandrins voulaient s'emparer de sa flotte qui était dans leur port; il la brûla. L'incendie gagna de l'arsenal au palais, et consuma la grande bibliothèque des Ptolémées. Enfin, César trouva moyen de gagner l'île de Pharos, reçut des secours par mer, et, rentrant en vainqueur dans Alexandrie, il partagea le trône d'Égypte entre Cléopâtre et son plus jeune frère, Ptolémée Néoteros. L'autre Ptolémée avait péri.

On a fort reproché à César ce long séjour en Égypte; mais d'abord il nous apprend lui-même qu'il y fut retenu quelque temps par les vents étésiens. Quant à l'imprudence héroïque de venir tout seul donner des lois à un grand royaume, il faut dire que César comptait sur l'ascendant de son nom, et il avait droit d'y compter. Naguère, passant d'Europe en Asie sur un vaisseau, il avait rencontré une grande flotte ennemie que commandait Cassius; il lui ordonna de se rendre, et fut obéi[1]. Qui pouvait croire que ces moucherons du Nil oseraient s'attaquer au vainqueur des Gaules?

Avant de retourner en Occident (47) et d'y poursuivre les Pompéiens, il fit un tour en Asie et défit Pharnace, fils de Mithridate qui avait battu

[1] Cæs., ibidem.

[1] Plut., *in Cæs.*

quelques troupes romaines et envahi la Cappadoce et la Bithynie. La facilité avec laquelle il termina cette guerre, lui faisait dire : Heureux Pompée, d'être devenu grand à si bon marché! Il écrivit ces trois mots à Rome : *Veni, vidi, vici.* Après avoir détruit Pompée, il détruisait sa gloire.

L'Italie avait grand besoin du retour de César. Son lieutenant Antoine, et le tribun Dolabella avaient bouleversé Rome en son absence. Comme les lieutenans d'Alexandre, en Macédoine et à Babylone, pendant l'expédition des Indes, ils semblaient croire que le maître ne reviendrait jamais de si loin. D'autre part, les soldats se soulevaient et tuaient leurs chefs. Sachant qu'on avait besoin d'eux pour combattre les Pompéiens en Afrique, ils croyaient tout obtenir. César les accabla d'une seule parole : *Citoyens,* leur dit-il, et déjà ils furent atterrés de ne plus être appelés soldats[1], *citoyens, vous avez assez de fatigues et de blessures, je vous délie de vos sermens. Ceux qui ont fini leur temps seront payés jusqu'au dernier sesterce.* Ils le supplièrent alors de leur permettre de rester avec lui. Il fut inflexible. Il leur donna des terres, mais éloignées les unes des autres[2], leur paya une partie de l'argent qu'il leur avait promis, et s'engagea à acquitter le

[1] Dio, lib. XLII, p. 336.
[2] Id., ibidem.

reste avec les intérêts. Il n'y en eut pas un qui ne s'obstinât à le suivre.

Les Pompéiens s'étaient réunis en Afrique sous Scipion, beau-père de Pompée. Les Scipions, disait-on, devaient toujours vaincre en Afrique. César voulut qu'un Scipion commandât aussi son armée. Il déclara céder le commandement à un Scipio Sallutio, pauvre homme qui se trouvait dans ses troupes, fort obscur et fort méprisé. L'autre Scipion, auquel Caton s'était obstiné à céder le commandement par un scrupule absurde, avait intéressé à sa cause le mauritanien Juba, en lui promettant toute l'Afrique [1]. Cette alliance lui donna tous les Numides, et avec leur cavalerie les moyens d'affamer l'armée de César. Les affaires de celui-ci allaient fort mal, lorsque Scipion le sauva en lui offrant la bataille. César, par une marche rapide, attaqua séparément les trois camps des Pompéiens, et détruisit cinquante mille hommes sans perdre cinquante des siens.

Caton était resté à Utique, pour contenir cette ville ennemie des Pompéiens, et dont Scipion eût, sans lui, fait égorger tous les habitans. Les commerçans italiens d'Utique ne se soucièrent pas de risquer leurs esclaves qui faisaient leur richesse, en les armant pour défendre la ville. Caton, voyant

[1] Dio., lib. XLIII, p. 344.

qu'il n'y avait pas moyen de résister, fit échapper les sénateurs qui se trouvaient avec lui, et prit la résolution de se donner la mort. Après le bain et le souper, il conféra longuement avec ses Grecs qui ne le quittaient pas; puis il se retira, lut dans son lit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, et chercha son épée. Ne la trouvant pas sous son chevet, il appela un esclave et la lui demanda. L'esclave ne répondit rien, et Caton continua de lire, en ordonnant qu'on la cherchât. Quand il eut achevé, il appela tous ses esclaves l'un après l'autre; indigné de leur silence, il s'écria : Est-ce que vous voulez me livrer? et il en frappa un au visage si violemment, qu'il se blessa lui-même la main. Alors son fils et ses amis, fondant en larmes, lui envoyèrent son épée par un enfant. *Je suis donc mon maître*, dit-il. Il relut deux fois le Phédon, se rendormit, et si bien que de la chambre voisine on l'entendait ronfler. Vers minuit, il envoya à la mer pour s'assurer du départ de ses amis, et soupira profondément en apprenant que la mer était orageuse. *Comme les oiseaux commençaient à chanter*, dit Plutarque, il se rendormit de nouveau. Mais au bout de quelque temps, il se leva, et s'enfonça son épée dans le corps. Sa main étant enflée du coup qu'il avait donné à l'esclave, la force lui manqua[1]. Les siens accoururent au bruit de sa chute,

[1] Plut., *in Catone*.

et virent avec horreur ses entrailles hors de son corps. Il vivait pourtant et les regardait fixement. Son médecin banda la plaie, mais dès qu'il revint à lui-même, il arracha l'appareil, et expira sur-le-champ.

La vieille république sembla tuée avec Caton. Le retour de César dans Rome fut la véritable fondation de l'Empire. Nous réunirons ici tous les traits de ce grand tableau, quoique dans une chronologie rigoureuse, plusieurs de ces faits doivent se placer plus tôt ou plus tard.

La victoire de César eut tous les caractères d'une invasion de Barbares dans Rome et dans le sénat. Dès le commencement de la guerre civile, il avait donné le droit de cité à tous les Gaulois, entre les Alpes et le Pô[1]. Il mit au nombre des sénateurs une foule de centurions gaulois de son armée; il y mit des soldats, des affranchis. Les vainqueurs de Pharsale vinrent bégayer le latin à côté de Cicéron. On afficha dans Rome un mot piquant contre les nouveaux *Pères conscrits:* « Le public est prié de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du sénat. » On chantait aussi : « César conduit les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au sénat;

[1] Dio, XLI, n. 36.

ils ont laissé l'habillement celtique pour prendre le laticlave[1]. »

Rien d'étonnant si ce sénat demi-barbare accumula sur César tous les pouvoirs et tous les titres : pouvoir de juger les Pompéiens[2], droit de paix et de guerre, droit de distribuer les provinces entre les préteurs (sauf les provinces consulaires), tribunat et dictature à vie, c'est-à-dire la domination absolue et la protection du peuple. La multiplicité et l'avilissement des magistratures augmentent encore sa puissance ; désormais seize préteurs, quarante questeurs. Il est proclamé *père de la patrie*, comme si de tels hommes en avaient une autre que le monde ; *libérateur*, non pas de Rome, sans doute, mais plutôt du monde barbare, égyptien ou gaulois. Ses fils (il n'en avait pas et ne pouvait plus guère en avoir) sont déclarés *imperatores*. Pour lui, dès Pharsale, on l'avait appelé demi-dieu ; après sa victoire d'Afrique, il devint dieu tout à fait, et son image fut placée dans le temple de Mars. Qu'on le fît dieu, à la bonne heure, personne n'en fut scandalisé ; la chose n'était pas inouie. Mais on fut un peu surpris de le voir nommer préfet et réformateur des mœurs. Ce réformateur logeait dans sa maison, près de sa femme légi-

[1] Suétone.

[2] Dio., XLII, p. 317, n. 20, etc.

time Calpurnie, la jeune Cléopâtre et son époux, le petit roi d'Égypte, avec Césarion, l'enfant que peut-être César avait eu d'elle[1].

Ce fut un spectacle merveilleux et terrible à la fois que le triomphe de César. Il triompha pour les Gaules, pour l'Égypte, pour le Pont et pour l'Afrique; on ne parla pas de Pharsale. Derrière le char marchaient en même temps les déplorables représentans de l'Orient et l'Occident : le vercingétorix gaulois, la sœur de Cléopâtre, Arsinoé, et le fils du roi Juba. Autour, selon l'usage, les soldats, hardis compagnons du triomphateur, lui chantaient de tout leur cœur des vers outrageans pour lui.

Fais bien, tu seras battu ; fais mal, tu seras roi !
....Maris de Rome, gare à vous ! nous amenons le galant chauve [2].

Sauf un couplet sanglant sur l'amitié de Nicomède[3], César ne haïssait pas ces grossières dérisions de la victoire. Elles rompaient l'ennuyeuse uniformité de l'adulation, et le délassaient de sa divinité.

[1] Ibid.

[2] Dio., XLIII, p. 354. Suet., 49, 51.

Urbani, servate uxores; mœchum calvum adducimus...
Aurum in Galliâ effutuisti ; hic sumpsisti mutuum.

[3] César se fâcha de cette accusation infâme, et offrit de se justifier par serment. Les soldats rirent beaucoup et l'en dispensèrent. Dio, XLIII, p. 354.

D'abord, il distribua aux citoyens du blé et trois cents sesterces par tête; vingt mille sesterces à chaque soldat. Ensuite il les traita tous, soldats et peuple, sur vingt-trois mille tables de trois lits chacune; on sait que chaque lit recevait plusieurs convives.

Et quand la multitude fut rassasiée de vin et de viande, on la soûla de spectacles et de combats. Combats de gladiateurs et de captifs, combats à pied et à cheval, combats d'éléphans, combat naval dans le Champ-de-Mars transformé en lac. Cette fête de la guerre fut sanglante comme une guerre. On dédommagea Rome de n'avoir pas vu les massacres de Thapsus et de Pharsale. Une joie frénétique saisit le peuple. Les chevaliers descendirent dans l'arène et combattirent en gladiateurs; le fils d'un préteur se fit mirmillon. Un sénateur voulait combattre, si César le lui eût permis. Il fallait laisser quelque chose à faire aux temps de Domitien et de Commode.

Par-dessus les massacres de l'amphithéâtre flottait pour la première fois l'immense *velarium* aux mille couleurs, vaste et ondoyant comme le peuple qu'il défendait du soleil. Ce *velarium* était de soie[1], de ce précieux tissu dont une livre se donnait pour une livre pesant d'or.

[1] Id., ibidem.

Le soir, César traversa Rome entre quarante éléphans qui portaient des lustres étincelans de cristal de roche[1]. Il assista aux fêtes, aux farces du théâtre. Il força le vieux Labérius, chevalier romain, de se faire mime, et de jouer lui-même ses pièces : « Hélas! s'écriait dans le prologue le pauvre vieillard obligé d'amuser le peuple[1], où la nécessité m'a-t-elle poussé, presque à mon dernier jour? après

[1] Suet.

[2] Dec. Laberii frag., *in Macr.* sat., I, 7.

Necessitas (cujus cursus transversi impetum
Voluerunt multi effugere, pauci potuerunt)
Quo me detrusit pene extremis sensibus?
Quem nulla ambitio, nulla unquam largitio,
Nullus timor, vis nulla, nulla authoritas
Movere potuit in juventa de statu :
Ecce in senecta, ut facile labefecit loco
Viri excellentis mente clemente edita,
Submissa placide blandiloquens oratio.
Etenim ipsi dii denegare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare quis posset pati?
Ego bis tridenis annis actis sine nota,
Eques romanus ex lare egressus meo,
Domum revertar mimus : nimirum hoc die
Uno plus vixi, mihi quam vivendum fuit.
Fortuna immoderata in bono æque atque in malo,
Si tibi erat libitum literarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere :
Cur quum vigebam membris præviridantibus,
Satisfacere populo et tali quum poteram viro,
Non flexibilem me concurvasti, ut carperes?
Nunc me quo dejicis? quid ad scenam affero?
Decorem formæ, an dignitatem corporis?
Animi virtutem, an vocis jucundæ sonum?

soixante ans d'une vie honorable, sorti chevalier de ma maison, j'y rentrerai mime. Oh! j'ai vécu trop d'un jour!..... » César n'avait voulu que l'avilir; il lui refusa le prix; Labérius ne fut pas même le premier des mimes [1].

Ut hedera serpens vires arbore necat,
Ita me vetustas amplexu annorum necat.
Sepulchri similis, nil nisi nomen retineo.

In ipsa actione. Ex Macrobio. Ibid.

Porro, Quirites, libertatem perdidimus.
Idem, ibidem.

Necesse est multos timeat quem multi timent.
Idem, ibidem.

Non possunt primi esse omnes omni in tempore.
Summum ad gradum quum claritatis veneris,
Consistes ægre, et citius quam ascendas, decides :
Cecidi ego, cadet qui sequitur ; laus est publica.
Publii Syrii fragm., ad Laberium :

Quicum contendisti scriptor, hunc spectator sublevа.
Favente tibi me, victus es, Laberi, à Syro.

(Ces derniers mots doivent être de Syrus, et non de César, comme on l'a cru.)

[1] Et peut-être ce jugement était-il équitable. On connaît le goût exquis de César. Voici deux fragmens de ses poésies. Le second paraît un impromptu fait dans un de ses rapides voyages :

(Suetonius, in vitâ Terentii :)

Tu quoque, tu summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, et merito, puri sermonis amator ;
Lenibus atque utinam verbis conjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum græcis, neque in hac despectus parte jaceres.
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.

Il était bien hardi, en effet, de réclamer seul au milieu de ces grandes saturnales, de ce nivellement universel qui commence avec l'Empire; il s'agit bien de l'honneur d'un chevalier dans ce bouleversement du monde.

Aspice nutantem convexo pondere mundum,
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum;
Aspice venturo lætentur ut omnia sæclo!

Tout n'est-il pas transformé? Les siècles antiques ne sont-ils pas finis? Le temps, le ciel n'a-t-il pas changé par édit de César? L'immuable pomœrium de Rome a reculé[1]; les climats sont vaincus, la nature asservie; la girafe africaine se promène dans Rome, sous une forêt mobile, avec l'éléphant indien; les vaisseaux combattent sur terre. Qui osera contre-

(Scriverius, ex membranis:)

Feltria, perpetuo nivium damnata rigori,
Forte mihi post hac non adeunda, vale.

L'ouvrage de César, *de Analogiâ*, était divisé en deux livres, et adressé à Cicéron. Les anciens en ont souvent parlé; Cicéron, *Brutus*, c. 72; Suétone, *in Cæs.*, c. 56; Aulu-Gelle, liv. I, c. 10, 7; c. 9; Charis., liv. I. Il y traitait des verbes, des déclinaisons, des lettres même de l'alphabet; il aurait voulu qu'on dît: *Mordeo*, *memordi*, non *momordi*; *pungo*, *pepugi*; *spondeo*, *spepondi*; *turbo*, *turbonis*, non *turbinis*; enfin que le *V* se fît comme un F renversé Ⅎ, parce qu'il avait la force du digamma éolique; il recommandait dans cet ouvrage d'éviter *tout mot nouveau comme un écueil*..... Macrob., liv. II.

[1] Dio., XLIII, n. 50, p, 377.

dire celui à qui la nature et l'humanité n'ont refusé rien, celui qui n'a jamais lui-même rien refusé à personne, ni sa puissante amitié, ni son argent, pas même son honneur? Sans le large front chauve et l'*œil de faucon*[1], reconnaîtriez-vous le vainqueur des Gaules dans cette vieille courtisane, qui triomphe en pantoufles[2] et couronnée de toutes sortes de fleurs? Venez donc tous de bonne grâce chanter, déclamer, combattre, mourir, dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de la tête fardée du fondateur de l'Empire. La vie, la mort, c'est tout un : le gladiateur a de quoi se consoler en regardant les spectateurs. Déjà le vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir après le triomphe : combien d'autres vont tantôt mourir parmi ceux qui sont ici? Ne voyez-vous pas près de César la gracieuse vipère du Nil, traînant dédaigneusement après elle son époux de dix ans, qu'elle doit aussi faire périr; c'est son vercingétorix, à elle. De l'autre côté du dictateur, apercevez-vous la figure hâve de Cassius[3], le crâne étroit de Brutus; tous deux si pâles

[1] Shakespeare et Dante avaient certainement vu César. *César au large front*... Shak. *Julius C.*

Cesare armato con gli occhi grifagni (*Inferno*, IV).

C'est une traduction admirable du *vegetis oculis* de Suétone.

[2] Dio., XLII, p. 356.

[3] Plut., *Cæs.* « Ceux que je crains, disait César, ce sont ces visages pâles. » Pour la figure de Brutus, *voyez* les médailles.

dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang.

Au milieu du triomphe, César n'ignorait pas que la guerre n'était pas finie. L'Espagne était pompéienne. Pompée avait essayé pour elle ce que César accomplit pour la Gaule. Il avait fait donner le droit de cité à une foule d'Espagnols[1]. Mais le génie moins disciplinable de l'Espagne faisait de ce peuple si belliqueux un instrument de guerre incertain et peu sûr. Toutefois, les fils de Pompée y trouvèrent faveur. Les Espagnols étaient vraisemblablement jaloux des Gaulois, qui sous César avaient gagné tant de gloire et d'argent dans la guerre civile. Peut-être aussi de vieilles haines de tribus et de villes les animaient contre les Espagnols qu'ils voyaient dans les rangs de César, contre ceux qui composaient sa garde, contre ce Cornélius Balbus, Espagnol-Africain de Cadix, qui avait reçu de Pompée le droit de cité, et qui était devenu le principal conseiller de son rival[2].

César alla en vingt-sept jours de Rome en Espagne (45). Il y trouva tout le pays contre lui. Comme en Grèce, comme en Afrique, il lui fallait une ba-

[1] Plut., *in Pomp.* — Cic., *pro Corn. Balbo.*

[2] Sur ce personnage important, *V.* page 248, le discours *pro Balbo* de Cicéron, et *Epist. ad Attic. IX*, 7, surtout *Epist. famil.*, *VI*, 8.

taille, ou il mourait de faim. Les Espagnols n'étaient pas moins impatiens de battre ce César, cet ami des Gaulois, qui croyait avoir déjà soumis l'Espagne en un hiver. Les armées se rencontrèrent à Munda (près de Cordoue). Mais cette fois, César ne reconnut plus ses vétérans. Les uns étaient de vieux soldats qui depuis quinze ans le suivaient dans la meurtrière célérité de ses marches, des Alpes à la grande Bretagne, du Rhin à l'Èbre, puis de Pharsale au Pont, puis de Rome en Afrique, tout cela pour vingt mille sesterces [1]; l'ascendant de cet homme invincible les avait pourtant décidés encore à porter leurs os aux derniers rivages de l'Occident. Les autres, qui jadis sous le signe de l'alouette, avaient gaîment passé les Alpes, avides des belles guerres du midi, et comptant tôt ou tard piller Rome, ceux-là aussi, quoique plus jeunes, commençaient à en avoir assez. Et voilà qu'on les ramenait devant ces tigres d'Afrique, si altérés de sang gaulois.... Les ordres et les prières de César échouaient contre tout cela; ils restaient mornes et immobiles; il avait beau lever les mains au ciel. Il eut un moment l'idée de se poignarder sous leurs yeux; mais enfin, saisissant un bouclier, il dit aux tribuns des légions : *Je veux mourir ici*, et il court jusqu'à dix pas des rangs espagnols [2]. Deux cents

[1] Suétone.

[2] Appian., *B. civ.* — Florus, IV, 2.

flèches tombent sur lui. Alors il n'y eut plus moyen de différer le combat. Tribuns et soldats le suivirent. Mais la bataille dura tout le jour. Ce ne fut qu'au soir que les Espagnols se lassèrent. On apporta à César la tête de Labiénus, et celle d'un des fils de Pompée. Les vainqueurs épuisés campèrent derrière un retranchement de cadavres[1].

Le retour à Rome fut triste et sombre. Les vaincus voyaient commencer une servitude sans espoir. Les vainqueurs eux-mêmes étaient désenchantés de la guerre civile. César se sentait haï, et se raidissait d'autant plus. Pour la première fois, il ne craignit pas de triompher sur des citoyens, sur les fils de Pompée. Il méprisait Rome, et voulait briser son orgueil. Il n'hésita point d'accepter les honneurs odieux qu'entassait sur lui la lâche et perfide politique du sénat, le siége d'or, la couronne d'or, une statue à côté de celle des rois, entre Tarquin-le-Superbe et l'ancien Brutus, le droit sinistre d'être enterré dans l'enceinte sacrée du pomœrium, où l'on ne plaçait aucun tombeau[2]. Un tel homme ne pouvait se méprendre sur l'intention meurtrière de ces décrets. Mais que lui importait après tout?

[1] Florus, ibidem.

[2] Dio, XLIV, n. 7, XLIII. — Suétone, 52, et Dion, XLIV, 386, prétendent que le sénat lui accorda, on allait lui accorder, la ridicule autorisation de posséder toutes les femmes. C'était sans doute un des bruits absurdes que faisaient courir ceux qui voulaient perdre César.

Malheur aux meurtriers! La paix du monde tenait à la vie de César[1]. Et qui aurait le cœur de tuer celui qui a tant pardonné? Il renvoya sa garde; sa garde était la clémence à laquelle on venait d'élever un temple; et sans armes, sans cuirasse, il se promenait dans Rome, au milieu de ses ennemis mortels.

Cette âme immense roulait bien d'autres pensées que celle du soin de sa vie. Il voulait consommer le grand ouvrage de Rome, unir ses lois dans un code, et les imposer à toutes les nations[2]. Il projetait au milieu du Champ-de-Mars un temple, au pied de la roche Tarpéienne un amphithéâtre, à Ostie un port, monumens gigantesques, capables de recevoir les états-généraux du monde. Une bibliothèque immense devait concentrer tous les fruits de la pensée humaine. La vieille injustice de Rome était expiée : Capoue, Corinthe et Carthage furent relevées par ordre de César. Il voulait percer l'isthme de Corinthe et joindre les deux mers. Dès la guerre d'Afrique, il avait vu en songe une grande armée qui

[1] Dio, XLIV, 386. — Suét., 86. « Quelques-uns ont soupçonné que César ne se souciait pas de vivre plus long-temps; ce qui explique son indifférence sur sa mauvaise santé et sur les pressentimens de ses amis… Il avait renvoyé sa garde espagnole… Il aurait dit qu'il aimait mieux mourir que de craindre toujours… et encore : que Rome était plus intéressée à sa vie que lui-même. »

[2] Appian., *Pun.* 6. — Dio., XLIII, n. 50. — Suét.

pleurait et criait à lui, et à son réveil, il avait écrit sur ses tablettes : Corinthe et Carthage[1].

Mais l'Occident était trop étroit. Notre César à nous disait naguères : *On ne peut travailler en grand que dans l'Orient.* César voulait pénétrer dans ce muet et mystérieux monde de la haute Asie, dompter les Parthes, et renouveler la conquête d'Alexandre. Puis, recommençant les vieilles migrations du genre humain, il serait revenu par le Caucase, les Scythes, les Daces et les Germains, qu'il aurait domptés sur sa route[2]. Ainsi l'empire romain, fermé par l'Océan, embrassant dans son sein toute nation policée ou barbare, n'eût rien craint du dehors, et n'eût plus été appelé vainement l'empire universel, éternel.

C'est au milieu de ces pensées qu'il fut arrêté par la mort. L'occasion de la conjuration fut petite. L'audacieux et sanguinaire Cassius en voulait à César pour lui avoir refusé une charge, et pour lui avoir pris des lions qu'il nourrissait[3]. Ces lions d'amphithéâtre étaient les jouets chéris des grands de Rome ; les Grecs, sophistes, poètes, rhéteurs et parasites, venaient après dans la faveur du maître. *Hélas!* s'écrie l'envieux Juvénal, *un poète mange*

[1] Ibid. — [2] Ibid.

[3] Plut., *in Bruto et Cæsare*. Il ne lui refusa point la préture, mais il ne lui donna point celle qui était la plus honorable.

moins pourtant! César pardonna à tout le monde dans la guerre civile, excepté à celui qui avait indignement tué ses lions [1].

Cassius avait besoin d'un honnête homme dans son parti. Il alla voir Brutus, neveu et gendre de Caton. Brutus ne semble pas avoir été un esprit étendu; c'était une âme ardente, tendue de stoïcisme, mais le ressort était forcé. De là, quelque chose de dur, de bizarre et d'excentrique ; une avidité farouche d'efforts, de sacrifices douloureux. Pompée avait tué le père de Brutus, et jamais celui-ci n'avait voulu lui parler [2]. Ce fut pour lui un motif d'aller combattre sous Pompée à Pharsale. César aimait Brutus, et peut-être s'en croyait-il le père; après la bataille, il l'avait fait chercher avec inquiétude; il lui avait confié la province la plus importante de l'empire, la Gaule cisalpine. Cassius disputant une charge à Brutus, ils exposèrent tous deux leurs titres, et César dit : Cassius a raison, mais il faut que Brutus l'emporte. Tous ces motifs, qui pouvaient attacher Brutus à César, inquiétaient, torturaient cette âme faussée d'une vertu atroce ; il craignait de préférer malgré lui un homme à la république. A chaque bienfait de César, il avait peur de l'aimer, et s'armait d'ingratitude.

[1] *V.* plus haut la note de la page 326.

[2] Plut., *in Bruto*.

Ceux qui voulaient précipiter Brutus dans un parti violent, ne négligeaient aucun moyen de tourmenter cette âme malade de scrupule et d'indécision. Il trouvait partout des billets anonymes, sur le tribunal où il jugeait comme préteur, sur la statue du Brutus qui avait chassé les rois. On y lisait : Tu dors, Brutus; non, tu n'es pas Brutus. Il n'y avait pas jusqu'au prudent ami du prudent Cicéron, l'égoïste et froid Atticus, qui ne fabriquât une généalogie où il le faisait descendre par son père de l'ancien Brutus, par sa mère Servilie de Servilius Ahala, qui avait tué Spurius Mélius, soupçonné d'aspirer à la tyrannie [1].

Ce qui décida Brutus, c'est que le bruit courait que César voulait prendre le nom de roi. Sans le témoignage unanime des historiens, je douterais que le maître de Rome eût souhaité ce titre de *rex*, si prodigué et si méprisé, ce nom que tout client donnait au patron, tout convive à l'amphytrion. En lui décernant la puissance absolue, et même une puissance héréditaire, le sénat lui avait donné la seule royauté qu'un homme de bon sens pût vouloir à Rome. Je croirais volontiers que ce bruit odieux fut semé à dessein par les ennemis de César, que ses amis, ne s'en défiant pas, accueillirent cette idée avec enthousiasme, ne sachant plus d'ailleurs

[1] V. notre premier volume.

quel autre titre lui donner; et que les uns et les autres le persécutèrent à l'envi de ce périlleux honneur, couronnant la nuit ses statues, et lui offrant à lui-même le nom de roi et le bandeau royal.

Un jour qu'il rentrait dans Rome, quelques citoyens l'appellent roi : Je ne m'appelle pas roi, dit-il, je m'appelle César [1]. Un autre jour, c'était la fête des Lupercales, tous les jeunes gens, et à leur tête Antoine, alors consul désigné, couraient tout nus par la ville, frappant les femmes à droite et à gauche. César, assis dans la tribune, regardait les courses sacrées, revêtu de sa robe de triomphateur. Antoine approche, se fait soulever par ses compagnons à la hauteur de la tribune [2], et lui présente un diadême; il le repoussa par deux fois, mais, dit-on, un peu mollement. Toute la place retentit d'acclamations. Au matin, les statues du dictateur s'étaient trouvées couronnées de diadêmes. Les tribuns allèrent solennellement les enlever. Ils faisaient poursuivre ceux qui avaient appelé César du nom de *roi*, tant sa douceur avait enhardi les vaincus. Il s'agissait de savoir si Pharsale avait été un vain jeu, si le vainqueur serait dupe, si l'ancienne anarchie allait recommencer; pour la républi-

[1] Dio, XLIV. Plut., *in Cæs.*

[2] Plut., *in Antonio.*

que, elle n'existait plus que dans l'histoire. César cassa les tribuns; c'était commencer la monarchie.

Les sénateurs se seraient peut-être résignés; mais une injure personnelle les poussait à se venger de César. Lorsque le sénat vint lui apporter le décret qui le mettait au-dessus de l'humanité pour préparer sa ruine, il ne se leva point de son siége, et dit qu'il eût mieux valu diminuer ses honneurs que les augmenter. Les uns racontent qu'à l'arrivée du sénat, l'espagnol Balbus lui conseilla de rester assis; les autres, que le dieu avait ce jour-là un flux de ventre, et qu'il n'osa se lever [1].

Quoi qu'il en soit, les sénateurs, poussés à bout, tramèrent sa mort en grand nombre. Un nom aussi pur que celui de Brutus autorisait la conjuration. Tous ceux même à qui César venait de donner des provinces, Brutus et Décimus Brutus, Cassius, Casca, Cimber, Trébonius, n'hésitèrent point d'y entrer. Ligarius, à qui César venait de pardonner, à la prière de Cicéron, quitta le lit où une maladie le retenait. Porcia, femme de Brutus et fille de Caton, avait deviné le projet de Brutus à son air inquiet et agité. Mais avant de lui demander son secret, elle se fit à elle-même une profonde blessure à la cuisse, voulant s'assurer de son courage,

[1] Dio., XLIV, p. 396. — Plut., *in Cæs.* — Suet., 78.

et se tenir prête à mourir si son époux périssait.

Cependant les prodiges et les avertissemens n'avaient pas manqué à César, s'il eût voulu y prendre garde. On parlait de feux célestes et de bruits nocturnes, de l'apparition d'oiseaux funèbres au milieu du Forum. Une nuit qu'il dormait près de sa femme, les portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes, et en même temps Calpurnie rêvait qu'elle le tenait égorgé dans ses bras. On lui rapportait aussi que les chevaux qu'il avait autrefois lâchés au passage du Rubicon, et qu'il faisait entretenir dans les pâturages, ne voulaient plus manger, et versaient des pleurs [1]. Un devin l'avait averti de prendre garde aux Ides de Mars.

César aima mieux ne rien croire. On lui disait de se défier de Brutus. Il se toucha et dit : Brutus attendra bien la fin de ce corps chétif [2]. Le jour des Ides, sa femme le pria tant, qu'il se décida à remettre l'assemblée du sénat. Il y envoyait Antoine, lorsque Décimus Brutus lui fit honte de céder à une femme, et l'entraîna par la main.

« A peine était-il sorti qu'un esclave étranger

[1] Suéton, 81.

[2] Plut., *in Cæs.* — César eut cela de commun avec Alexandre, d'être pleuré de toutes les nations. Il le fut particulièrement des Juifs. Suet., 84 : In summo publico luctu, exterarum gentium multitudo circulatim suo quæque more lamentata est, præcipuèque Judæi, qui etiam noctibus continuis bustum frequentârunt.

vient se remettre entre les mains de Calpurnie, la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il doit faire une révélation importante. Artémidore de Cnide, qui enseignait les lettres grecques à Rome, remet à César plusieurs billets sur la conjuration; toujours inutilement. César donna les uns aux siens, garda les autres sans trouver le temps de les lire. Les conjurés eurent encore d'autres motifs d'inquiétude. Un homme s'approche de Casca, et le prenant par la main : Casca, lui dit-il, vous m'en avez fait mystère; mais Brutus m'a tout dit. Casca fut fort étonné; mais cet homme reprenant la parole en riant : Et comment, lui dit-il, seriez-vous devenu en si peu de temps assez riche pour briguer l'édilité? Sans ces dernières paroles, Casca allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air empressé, leur dit à l'oreille : Je prie les dieux qu'ils vous donnent un heureux succès; mais ne perdez pas un moment, l'affaire n'est plus secrète. Dans ce moment, un esclave de Brutus accourt et lui annonce que sa femme se meurt. Porcia n'avait pu supporter cette angoisse d'inquiétude; elle s'était évanouie.....

» Cependant l'on annonce l'arrivée de César. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas eut avec lui un long entretien, auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les

conjurés ne pouvant entendre ce qu'il disait, conjecturèrent qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation circonstanciée. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres, comme pour s'avertir de ne pas attendre qu'on vienne les saisir, et de prévenir le supplice par une mort volontaire. Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes, pour en tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait d'une prière très-vive plutôt que d'une accusation. Il ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas du secret; mais par la gaîté qu'il montra, il rassura Cassius; et bientôt après, Lénas ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

» Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siége de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire; et Cassius portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua, comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte, et en lui parlant, il le retint hors de la salle. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur; et dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tul-

lius Cimber, pour qu'il demandât le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes; et prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes; et comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Cimber, lui prenant la robe des deux mains, lui découvre les épaules; et Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard et lui porte le premier coup le long de l'épaule; la blessure ne fut pas profonde. César saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie en latin : Scélérat, que fais-tu? Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers; mais dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca qu'il tenait encore; et se couvrant la tête de sa robe, il livre son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulut avoir part au meurtre, reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang. » (44 ans avant J. C.) *Plut. in Brut.*

CHAPITRE VI.

César vengé par Octave et Antoine. — Victoire d'Octave sur Antoine, de l'Occident sur l'Orient. (44-31.)

Les conjurés avaient cru qu'il suffisait de vingt coups de poignard pour tuer César. Et jamais César ne fut plus vivant, plus puissant, plus terrible, qu'après que sa vieille dépouille, ce corps flétri et usé, eut été percé de coups. Il apparut alors, épuré et expié, ce qu'il avait été, malgré tant de souillures, l'homme de l'humanité [1].

[1] Voici le jugement de Napoléon sur César (*Mém. de Sainte-Hélène*, 14 déc. 1816): « Passant ensuite à César, il disait, qu'au rebours d'Alexandre, il avait commencé sa carrière fort tard, et qu'ayant débuté par une jeunesse oisive et des plus vicieuses, il avait fini montrant l'âme la plus active, la plus élevée, la plus belle; il le pensait un des caractères les plus aimables de l'histoire. César, observait-il, conquiert les Gaules et les lois de sa patrie..... est-ce au hasard et à la simple fortune qu'il doit ses grands actes de guerre? » Napoléon ne le pense point. Toutefois, pour le génie militaire, il semble mettre Hannibal au-dessus de tout.

Un acteur ayant prononcé au théâtre ces vers d'une tragédie :

Je leur donnai la vie ; ils m'ont donné la mort [1] !

Il n'y eut point d'yeux qui ne s'emplissent de larmes, et il s'éleva comme un tonnerre de cris de douleurs et de sanglots. Ce fut bien pis lorsqu'Antoine produisit ce pauvre cadavre, avec sa robe sanglante, lorsqu'on apprit qu'il avait dans son testament nommé Décimus Brutus tuteur de son fils adoptif, que la plupart des meurtriers étaient ses héritiers[2]. Il leur avait de plus destiné les meilleures provinces de l'empire, à Décimus la Gaule cisalpine, à l'autre Brutus la Macédoine, à Cassius la Syrie, l'Asie à Trébonius, la Bithynie à Cimber. L'indignation du peuple fut si forte qu'il prit les tisons du bûcher pour brûler les maisons des assassins.

Antoine s'étant porté ainsi pour le vengeur de César, il fallut bientôt que les conjurés quittassent Rome et se retirassent dans l'Orient pour recom-

[1] Je regrette de n'avoir pu rendre le texte dans sa simplicité : *Men' men' servasse, ut essent qui me perderent !* (Suet., 84, *ex Pacuvio.*)

[2] Dio, XLIV, n. 35, p. 404.

mencer la guerre de Pharsale. Maintenant quel était cet Antoine, pour succéder à César?

Le premier soldat de César, mais un soldat, et un soldat barbare. Descendant d'Hercule, à ce qu'il disait, et fort comme Hercule, toujours ceint sur les reins d'une large épée et d'un gros drap comme en portaient les soldats, s'asseyant avec eux, buvant dans la rue, raillant, raillé, toujours de bonne humeur[1], Antoine avait fait ses premières armes en Égypte, il aimait l'Orient, son éloquence était pleine d'un faste asiatique. Insatiable d'argent et de plaisirs, avide et prodigue, volant pour donner, il achetait sans scrupule la maison de Pompée, et se fâchait quand on lui demandait le paiement[2]. César, qui lui avait confié l'aile gauche à Pharsale, ne pouvait se passer de lui. Il le mit dans son char[3], quand il revint d'Espagne, comme pour faire triompher en lui ses vétérans. Antoine s'en souvint après la mort de César, et crut lui succéder. Cependant qu'était-il? Un homme d'avant-garde, un soldat sans génie, un superbe et pompeux acteur qui jouait César sans l'entendre. Que d'hommes en César! Le hardi soldat, ami des Gaulois, des Barbares, n'était qu'un des côtés inférieurs de cette âme immense.

Antoine se perdit en oubliant qu'il n'était autre

[1] Plut., *in Ant.*
[2] Ibid. — [3] Ibid.

chose que l'homme de César. Le sénat ayant confirmé les actes du dictateur, Antoine se charge de les exécuter, y inscrit chaque jour quelque nouvel article, et trafique impudemment des dernières volontés d'un mort. Il dissipe l'argent légué au peuple par César. Il s'accommode avec le sénat, avec les Pompéiens; il fait rappeler Sextus Pompée; il fait tuer un homme qui se disait petit-fils de Marius, et qui dressait un autel à César[1]. Il indigne les légions par sa parcimonie, les décime pour punir leurs murmures et fait égorger les vétérans sous ses yeux, sous les yeux de sa cruelle Fulvie[2]. Cet homme-là ne sera point le successeur de César.

Il existait un César, un fils adoptif du dictateur, qui venait d'arriver à Rome pour réclamer les biens de son père. Sauf son nom, celui-ci n'avait rien qui pût plaire aux soldats. C'était un enfant de dix-huit ans, petit et délicat, souvent malade, boitant fréquemment d'une jambe, timide et parlant avec peine, au point que plus tard il écrivait d'avance ce qu'il voulait dire à sa femme; une voix sourde et faible : il était obligé d'emprunter celle d'un héraut pour parler au peuple. Assez d'audace politique; il en fallait pour venir à Rome réclamer

[1] Appian., *C. civ.*, III. *V.* aussi le ridicule récit de Valère-Maxime. (IX, 15.)

[2] Appian., III. Cic., *Philipp.*, II.

[3] Suétone, *in Aug.*, passim.

la succession de César. D'autre courage, point; craignant le tonnerre, craignant les ténèbres, craignant l'ennemi, et implacable pour qui lui faisait peur. A toutes ses victoires, à Philippes, à Myles, à Actium, il dormait ou était malade. En Sicile, quand il gagna les légions de Lépide et entra dans leur camp, quelques soldats faisant mine de vouloir mettre la main sur lui, il s'enfuit à toutes jambes, au grand amusement des vétérans qu'il fit ensuite égorger[1].

Telle était la chétive figure du fondateur de l'Empire. Son père était chevalier, banquier, usurier; il n'en disconvenait pas. « Ton aïeul maternel, disaient ses ennemis, était Africain; ta mère faisait aller le plus rude moulin d'Aricie; ton père en remuait la farine d'une main noircie par l'argent qu'il maniait à Nerulum[2]. » Cette origine obscure n'en convenait que mieux à celui qui devait commencer le grand travail de l'Empire, le nivellement du monde. Quand il prit la robe prétexte, elle lui tom-

[1] Sur la lâcheté d'Octave, *V.* Suet., c. 20, 10, 78, 16. — Appian., IV. — Plut., *Brut.*, et Montesquieu, *Gr. et déc. des Rom.*, c. 13.

[2] Suet., *in Aug.*, c. 4, « ex Cassii Parmensis epistolâ : Materna tibi » farina; si quidem ex crudissimo Ariciæ pistrino hanc pinsit manibus collybo decoloratis Nerulonensis mensarius. » — Quant à l'origine africaine, qu'Antoine lui reprochait, elle serait prouvée, si l'Octavius africain, dont Cicéron fit remarquer les oreilles percées, était parent d'Octave. Plut., *in Cic.*

ba des épaules : C'est signe, dit-il lui-même, que je mettrai sous les pieds la prétexte sénatoriale [1]. Octave ne laissait guère échapper de telles paroles : attentif à cacher sa marche, il employa avec une merveilleuse persévérance la ruse et l'hypocrisie. Il flatta Cicéron pour prévaloir contre Antoine ; il amusa celui-ci jusqu'à ce qu'il fût assez fort pour le perdre. Devenu maître du monde, il se fâchait quand on l'appelait *maître*, voulait toujours quitter l'autorité, se mettait à genoux devant le peuple pour ne pas être nommé dictateur, et mourait dans son lit en demandant à ses amis s'il avait bien joué la farce de la vie [2].

Plutarque conte que dans les guerres de Sylla, Crassus, envoyé par lui à travers un pays ennemi, demandait une escorte. Je te donne pour escorte, lui dit le dictateur, ton père indignement égorgé. Le jeune Octave n'avait pas autre chose en arrivant à Rome. Il déclara qu'il venait venger César, et acquitter ses legs au peuple romain. Il accusa de meurtre Brutus et Cassius ; il donna les jeux promis par César à l'occasion de sa victoire ; il vendit ses biens pour payer l'argent promis aux citoyens, et couvrit de honte Antoine qui avait retenu cet argent. Celui-ci poussa l'imprudence jusqu'à encou-

[1] Dio, XLV, p. 420, n. 2.

[2] Suet., *in Aug.*, c. 99.

rager les réclamations des gens qui se prétendaient dépouillés par César. Il autorisa un édile qui refusait de placer au théâtre le trône et la couronne d'or qu'Octave voulait y mettre à l'honneur de son père. Il défendit insolemment qu'on portât le jeune César au tribunat [1].

Le sénat caressait celui-ci sans l'aimer, dans l'espoir de diviser les Césariens, et de les détruire les uns par les autres. Cicéron surtout était fort tendre pour le jeune homme, qui faisait semblant d'y être pris, et l'appelait son père : « C'était, disait l'orateur avec sa légèreté ordinaire, un jeune homme qu'il fallait louer, charger d'honneur, combler, accabler [2]».

Dès qu'Antoine fut parti pour chasser Décimus Brutus de la Gaule cisalpine, un décret du sénat adjoignit le jeune César aux consuls Hirtius et Pansa, chargés de combattre Antoine et de secourir Brutus. C'était perdre à la fois Antoine, et Octave, à qui l'on ôtait sa popularité, en l'envoyant combattre pour un des meurtriers de son père. Les consuls vainquirent Antoine, délivrèrent Décimus Brutus assiégé dans Modène, et, mourant tous deux à point nommé [3], laissèrent Octave à la tête

[1] Appian., III.

[2] Laudandum et tollendum. Vell. Pat., lib. II, c. 62. Suet., *Aug.*, c. 12.

[3] On soupçonna Octave de les avoir fait tuer. Tacit. *Annal.*, lib. I*. in principio.

des légions. Cependant Antoine fugitif avait retrouvé une armée; les soldats ne pouvaient manquer à un soldat comme lui; ceux de Lépide le suivirent de Gaule en Italie. Octave lui-même traita volontiers avec Antoine. Cicéron avait cru n'avoir plus besoin *de cet enfant* [1]; le sénat lui refusait le consulat. Sans ressources militaires, sans autre défense que trois légions d'une fidélité douteuse, les sénateurs attendaient, sans comprendre l'étendue du danger, l'armée formidable où tous les vétérans de César se trouvaient réunis sous Antoine et Octave. Il faut voir dans Appien l'imprévoyance et les tergiversations misérables de Cicéron qui régnait alors à Rome et dirigeait le sénat [2].

Antoine, Octave et Lépide eurent une conférence près de Bologne dans une île du Reno; ils s'y partagèrent l'Empire d'avance, et s'y promirent la tête de tous les grands de Rome. Ils voulaient, disent-ils dans leur proclamation qu'Appien a traduite en grec, ne pas laisser d'ennemis derrière eux, au moment de combattre les forces immenses de Brutus et de Cassius. *Ils voulaient satisfaire l'armée.* Cette armée, barbare en grande partie, était mécontente de la douceur de César; elle avait soif de

[1] Serv., ad Eclog., I, 43 : Decreverat enim senatus ne quis eum *puerum* diceret, ne majestas tanti imperii minueretur. Suet., *Aug.*, c. 12.
[2] Appian., *B. civ.*, lib. III, p. 944, c. 584.

sang romain. Les triumvirs avaient besoin d'argent contre un ennemi qui avait en ses mains les plus riches provinces de l'empire; l'Italie étant épuisée, il n'y avait de ressources que la confiscation. Le prétexte était de venger César sur la vieille aristocratie qu'il avait épargnée pour sa ruine. Ce senglant traité fut scellé par le mariage d'Octave avec la belle-fille d'Antoine. Les soldats voulant unir leurs chefs pour augmenter la force du parti, commandèrent cet hymen, et furent obéis.

« Les triumvirs, entrant dans Rome, déclarèrent qu'ils n'imiteraient ni les massacres de Sylla, ni la clémence de César, ne voulant être ni haïs comme le premier, ni méprisés comme le second [1]. Ils proscrivirent trois cents sénateurs et deux mille chevaliers. Pour chaque tête on donnait à l'homme libre vingt-cinq mille drachmes, à l'esclave dix mille et la liberté. » La victoire de l'armée barbare de César vengea la vieille injustice de l'esclavage dont les nations barbares avaient tant souffert. Les esclaves eurent leur tour. Les sénateurs, des préteurs, des tribuns, se roulaient en larmes aux pieds de leurs esclaves, leur demandant grâce et les suppliant de ne point les déceler [2]. Plusieurs esclaves donnèrent des exemples de fidélité admirable. Plu-

[1] Dio., XLVII, p. 500, n. 13.
[2] Appian., lib. IV, *passim*. Dio., XLVII, n. 205.

sieurs se firent tuer pour leur maître. Il y en eut un qui se mutila, et montrant un cadavre aux soldats qui venaient tuer son maître, il leur fit croire qu'il les avait prévenus pour se venger.

Afin de montrer qu'il n'y avait point de grâce à demander, Antoine avait sacrifié son oncle et Lépide son frère. L'un et l'autre échappèrent, probablement de l'aveu des triumvirs. Cicéron fut moins heureux [1]. L'hésitation qui lui avait nui si souvent, le perdit encore. Les meurtriers l'atteignirent avant qu'il pût fuir ou se cacher. Tout le monde plaignit cet homme doux et honnête auquel on n'avait pu, après tout, reprocher que la faiblesse. Sa tête fut apportée à Fulvie, qui la prit sur ses genoux, en arracha la langue, et la perça d'une aiguille qu'elle avait dans ses cheveux. Cette femme cruelle avait aussi fait proscrire un homme qui refusait de lui vendre sa maison. Quand on porta cette tête à Antoine : Ceci ne me regarde pas, dit-il, portez à ma femme. La tête du malheureux fut clouée à sa maison, de crainte qu'on n'ignorât la cause de sa mort.

Un préteur sur son tribunal, apprend qu'il est proscrit, descend et se sauve ; mais il était déjà trop tard. Un autre voit un centurion qui poursuit un homme : Celui-ci est donc proscrit ? dit-il.

[1] Appian., ibid.

Vous l'êtes aussi, lui dit le centurion, et il le tue.

Un enfant allait aux écoles avec son précepteur, les soldats l'arrêtent : il était proscrit. Le précepteur se fit tuer en le défendant. — Un adolescent prenait la robe prétexte, et se rendait aux temples. Son nom est sur les tables. A l'instant son brillant cortége disparaît; il fuit chez sa mère. Chose cruelle à dire, elle lui ferme sa porte. Comme il se sauvait dans les champs, il fut pris par des gens qui *pressaient* des esclaves pour les faire travailler à la terre; mais il ne put supporter une vie si dure : il rapporta sa tête aux meurtriers.

Un préteur sollicitait les suffrages pour son fils. Il apprend qu'il est proscrit, se sauve dans la maison d'un de ses cliens, et son fils y conduit les assassins. Thoranius, atteint par les meurtriers, se réclame de son fils, ami d'Antoine : Mais c'est ton fils, lui dirent-ils, qui t'a dénoncé.

Velleius Paterculus a dit sur ces proscriptions un mot qui fait horreur : « Il y eut beaucoup de fidélité dans les femmes, assez dans les affranchis, quelque peu chez les esclaves, aucune dans les fils; tant, l'espoir une fois conçu, il est difficile d'attendre! »

Des triumvirs, le plus insolent fut sans doute Antoine; mais le plus cruel, Octave. Par cela même qu'il avait honte de tuer pour tuer, et qu'il prenait la vengeance de César pour prétexte, il était im-

pitoyable. Et puis la lâcheté le rendait féroce. Un jour, il croit voir le préteur Q. Gallus tenir quelque chose de caché dans sa robe, il n'ose avouer ses craintes et le fouiller sur-le-champ. Mais ensuite, il le fit torturer, et quoiqu'il n'avouât rien, il se jeta sur lui, et si l'on en croit son biographe, lui arracha les yeux avant de le faire égorger [1].

Sa sœur Octavie sut pourtant lui enlever une victime. De concert avec elle, la femme d'un proscrit cache son mari dans un coffre, et le porte au théâtre. Lorsque Octave fut assis, cette femme en pleurs ouvrit ce coffre devant tout le peuple. L'émotion des spectateurs obligea Octave de pardonner. La nature réclamait ainsi quelquefois par la voix du petit peuple, qui n'avait rien à craindre, et qui au contraire était redouté. Ainsi il força les triumvirs à punir deux esclaves qui avaient trahi leur maître et à récompenser un autre qui avait sauvé le sien. Le peuple protégea aussi plusieurs proscrits qui excitaient sa pitié. Un de ces malheureux se fit raser, et enseigna publiquement les lettres grecques. Son humiliation fit sa sûreté. Oppius emporta son père sur son dos, et fut défendu par le peuple. Plus tard, quand Oppius devint édile, les ouvriers travaillèrent gratis aux préparatifs des jeux qu'il

[1] Suet., *Aug.*, c. 27. C'était, dit Suétone, le seul des triumvirs qui ne pardonnât point.

devait donner, et tous les pauvres voulurent contribuer [1].

Les triumvirs eux-mêmes se lassèrent de cette saturnale effroyable, où leurs soldats commençaient à ne plus les respecter. Ils avaient poussé l'insolence jusqu'à demander à Octave de leur livrer les biens de sa mère qui venait de mourir. Les triumvirs accueillirent donc avec faveur la réclamation solennelle d'un grand nombre de femmes distinguées qu'ils avaient frappées d'une contribution. Ils finirent même par charger un des consuls de réprimer les excès des soldats. Personne n'osait sévir contre ceux-ci, mais on punit des esclaves qui s'étaient mis à piller avec eux.

Cependant l'Asie fut presque aussi maltraitée par Cassius que l'Italie par les triumvirs. Le même besoin d'argent motivait les mêmes violences. Il prit Rhodes, et quoiqu'il eût été élevé dans cette ville, il fit égorger cinquante des principaux citoyens. Il ruina l'Asie, en exigeant d'un coup le tribut de dix années. Les magistrats de Tarse, frappés d'une contribution de quinze cents talens, et pressés par les soldats qui se permettaient toutes sortes de violences, vendirent toutes les propriétés publiques. Puis, ils dépouillèrent leurs temples. Et cela

[1] Appian, *loco cit.*

ne suffisant pas encore, ils firent vendre des personnes libres, des enfans, des femmes et des vieillards, des jeunes gens même [1], dont la plupart aimèrent mieux se donner la mort.

Ces cruelles nécessités de la guerre civile étaient pour l'âme de Brutus une véritable torture. Il portait la plus pesante des fatalités, celle qu'on s'est imposée par un acte volontaire. Après la mort de César, il avait obtenu des autres conjurés qu'on épargnât Antoine. Il avait montré la même douceur envers un frère du triumvir, C. Antonius, qui tomba entre ses mains. Mais le prisonnier essayant de débaucher les soldats, l'officier à la garde duquel il l'avait confié, déclara qu'il ne pouvait plus en répondre. Il fallut bien sacrifier Antonius. Brutus passe ensuite en Asie, et trouve à Xanthe une résistance désespérée. Les habitans, voyant leur ville forcée et envahie par les flammes [2], se tuent pour la plupart les uns les autres; entrant à Xanthe, il ne voit plus que des cendres. En même temps le besoin d'argent le contraignait aux mesures les plus violentes [3].

[1] J'ai observé dans cette énumération l'ordre suivi par Appien.

[2] Dio., XLVII, p. 514, n. 34.

[3] Plusieurs passages de Cicéron nous présentent Brutus comme très-avide d'argent. *V.* (*Epist.*, VI, 1) l'histoire d'un Scaptius, agent de Brutus, qui, pour faire payer une dette usuraire aux sénateurs de Salamine, les tint enfermés avec des soldats, de sorte que cinq d'entre eux moururent de faim.

Hélas ! qui souffrait de tout cela plus que Brutus? Son âme était malade de ce continuel effort. Il avait beau se roidir, opposer le raisonnement à la nature, la pauvre humanité faiblissait en lui. Troublé, et comme effarouché, il redemandait le repos et la force de l'âme à cette philosophie inflexible qui lui avait imposé de si cruels sacrifices. Il donnait le jour aux affaires, la nuit à la lecture des stoïciens pour se confirmer et se raffermir un peu. Une nuit donc qu'il n'avait dans sa tente qu'une petite lumière, il crut entendre quelqu'un entrer, et regardant vers la porte, il aperçut une figure étrange qui semblait d'un spectre. Il eut assez de force pour lui adresser la parole, et dire : Qui es-tu? que veux-tu? — Je suis ton mauvais génie, dit le fantôme ; tu me reverras à Philippes !

Ce fut en effet dans les plaines de Philippes que se donna la bataille. Brutus voulait en finir. Chaque jour le poussait malgré lui à quelque acte violent. Ne pouvant ni garder les prisonniers, ni les délivrer sans péril, il avait donné l'ordre de les égorger. Les troupes risquaient de l'abandonner ; plutôt que de compromettre la grande cause à laquelle il avait déjà tant sacrifié, il leur promit le pillage de Lacédémone et de Thessalonique. Plus tard, lorsque son collègue eut été tué, les amis de Brutus exigèrent qu'il leur abandonnât quelques bouffons qui se moquaient de Cassius, et il fut encore obligé d'y

consentir. Il ne faut pas s'étonner s'il voulut à tout prix terminer cette lutte funeste, qui lui avait coûté tous les biens de l'âme, l'humanité, l'amitié, le repos de la conscience, et qui peu à peu lui arrachait sa vertu.

Un jour que Cassius lui reprochait sa sévérité pour un voleur des deniers publics, Brutus lui dit : « Cassius, souvenez-vous des Ides de Mars. Ce jour-là, nous avons tué un homme qui ne faisait point le mal, mais le laissait faire. Mieux valait endurer les injustices des amis de César que de fermer les yeux sur celles des nôtres. »

Brutus et Cassius, étant maîtres de la mer, ne manquaient pas de vivres, tandis que l'armée d'Antoine et Octave mouraient de faim. Leur flotte, à leur insu, venait de remporter une grande victoire sur celle des Césariens. Mais ils ne retenaient qu'avec peine leurs soldats dans leur parti. Antoine était l'homme des vétérans, et il leur coûtait de combattre pour les meurtriers de César. D'ailleurs Brutus ne voulait plus attendre ; il fallait qu'il se reposât, au moins dans la mort. Cassius se laissa entraîner, et consentit à la bataille.

Quelques-uns veulent que ce soit Antoine qui, par une attaque hardie, ait forcé l'autre parti de combattre. Brutus fut vainqueur ; Cassius eut son

[1] Plut., *in Bruto*.

camp forcé. Il ignorait le succès de Brutus; croyant tout perdu, il se retira dans une tente, et s'y fit donner la mort. Depuis la défaite de Crassus à laquelle il avait échappé, Cassius avait à sa suite un de ses affranchis, nommé Pindarus, qu'il réservait pour un pareil moment. Pindarus ne reparut plus après la mort de Cassius, ce qui fit penser qu'il l'avait peut-être tué sans en recevoir l'ordre[1].

Le découragement des troupes de Cassius et leur jalousie, les défections qui avaient lieu sous ses yeux même, décidèrent Brutus à livrer une seconde bataille. Du côté où il combattait en personne, il eut encore l'avantage; mais l'autre aile étant battue, toute l'armée des triumvirs tomba sur lui et l'accabla. A la faveur de la nuit, il se tira un peu à l'écart, et voyant qu'il ne pouvait échapper[2], il pria le rhéteur Straton de lui donner la mort. On dit qu'auparavant il leva les yeux au ciel, et prononça deux vers grecs :

> Vertu! vain mot, vaine ombre, esclave du hasard!
> Hélas! j'ai cru en toi[2].

Ce mot amer, le plus triste sans doute que nous

[1] Ibid., ibidem.

[2] Dio, XLVII, p. 525, n. 49,

> Ὦ τλῆμον ἀρετή, λόγος ἄρ' ἦσθ'· ἐγὼ δέ σε
> Ὡς ἔργον ἤσκουν· σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ.

V. aussi Plut., *in Bruto*; Florus, IV, 7, 11; Zonar., X, 20, p. 508.

ait conservé l'histoire, semble indiquer que cette âme, si passionnée pour le bien, était pourtant moins forte que celle de Caton, son modèle. Fallait-il que Brutus estimât la vertu par le succès? Les vainqueurs eux-mêmes en jugèrent mieux. Ils honorèrent les restes du vaincu. Antoine jeta sur son corps un riche vêtement, et ordonna qu'on lui fît des funérailles magnifiques. Un ami de Brutus s'était dévoué pour le sauver, et s'était fait prendre, en criant qu'il était Brutus. Antoine s'attacha cet homme qui lui resta fidèle jusqu'à la mort. L'illustre Messala appelait toujours Brutus son général, et plus tard, en présentant le rhéteur Straton à Auguste, il lui disait : César, voilà celui qui a rendu le dernier service à mon cher Brutus. Auguste demandait à Messala pourquoi il avait combattu avec tant d'ardeur contre lui à Philippes, pour lui à Actium : César, répondit-il hardiment, j'ai toujours été du parti le plus juste.

Octave s'était absenté de la bataille, malade de corps, ou plutôt de courage. Ce jour-là, disait-il dans ses mémoires, un dieu m'avait averti en songe de veiller sur moi [1]. Il fut impitoyable pour les vaincus. Il en fit tuer un grand nombre. Un

[1] Suet., c. 14, 91. Velleius a l'effronterie d'avancer, contre le témoignage de tous les historiens, qu'Octave ne fit tuer aucun de ceux qui avaient combattu contre lui, II, 78. De même il assure qu'à la bataille d'Actium, *Octave était partout.*

père et un fils demandant grâce, il promit la vie au fils à condition qu'il tuerait son père, et le fit ensuite égorger lui-même. Un autre ne demandait que la sépulture : *Les vautours y pourvoiront*, répondit l'homme sans pitié.

Le parti vaincu était toujours maître de la mer, et fort dans l'Orient. Un lieutenant de Brutus amena les Parthes dans la Syrie et jusqu'en Cilicie. D'autre part, Sextus, fils de Pompée, tenait la Sicile, et y recevait les proscrits, les esclaves fugitifs. Il augmenta ses forces d'une partie de la flotte de Brutus; le reste se soumit plus tard à Antoine. Octave se chargea de combattre Sextus, tandis qu'Antoine repousserait les Parthes [1]. Celui-ci avait pris pour lui le riche Orient, la guerre des Parthes et les projets de Jules César; Octave avait les provinces ruinées de l'Occident, une guerre civile à soutenir, et l'Italie à dépouiller, pour donner aux vétérans les terres qu'on leur avait promises.

Antoine dit aux Grecs d'Asie : Vous fournirez l'argent, l'Italie les terres [2]. Il leva l'argent en effet, mais n'en fit guère part aux vétérans. Octave, au contraire, tint parole. Il dépouilla tous les temples de l'Italie [3]. Il chassa impitoyablement les pro-

[1] Plut., *Anton.*

[2] Appian., *B. civ.*, IV.

[3] Appian., *B. civ.*, IV.

priétaires, et se vit entre la multitude furieuse de ceux auxquels il prenait, et une armée insatiable qui l'accusait de ne pas prendre assez. Dans une assemblée où Octave devait venir pour les haranguer, les soldats mirent en pièces un centurion qui essayait de les calmer, et placèrent son corps sur le chemin d'Octave. Il osa à peine se plaindre. Dans toutes les villes, ce n'étaient que combats entre les soldats et le peuple. Les mécontens de toute espèce, gens expropriés, proscrits, vétérans même, trouvèrent des chefs dans le frère et la femme d'Antoine. Ils accusaient Octave de distribuer toutes les terres en son nom, et de s'attirer à lui seul la reconnaissance de l'armée. En réalité, Fulvie voulait ramener en Italie, au moins par une guerre, son infidèle époux qui s'oubliait dans l'Orient; ou peut-être se venger d'Octave, son gendre, qu'elle aimait plus qu'il ne convenait à une belle-mère, et qui l'avait dédaignée. Elle passait les légions en revue, l'épée au côté, et leur donnait le mot d'ordre[1].

L'armée déclara qu'elle voulait juger entre Octave et L. Antonius, et les assigna à comparaître devant elle pour tel jour dans la ville de Gabies. Octave s'y rendit humblement : Fulvie et Antonius n'y vinrent pas, et se moquèrent *du sénat botté*[2]. Ce

[1] Dio, XLVIII.

[2] Dio, XLVIII, 12, p. 534.

mot leur porta malheur : malgré les vaillans gladiateurs que lui avaient donnés les sénateurs de son parti, L. Antonius, enfermé dans Pérouse, y fut réduit à une horrible famine, et enfin obligé de se rendre. La ville entière fut réduite en cendre par les vaincus eux-mêmes. Le vainqueur fit mourir impitoyablement les chefs du parti, excepté L. Antonius. Pour les simples légionnaires, il eût voulu du moins leur faire sentir par des reproches amers le prix de la grâce qu'il leur accordait; mais ses propres soldats prirent les vaincus dans leurs bras, les appelant leurs frères et leurs camarades, et ils firent tant de bruit que leur général ne put jamais parler [1].

Antoine, qui s'endormait dans l'Orient auprès de la reine d'Égypte, fut réveillé par la guerre de Pérouse et par les cris de Fulvie. Il débarqua bientôt à Brindes avec une flotte de deux cents vaisseaux, déterminé à s'unir avec Sextus pour accabler Octave (40). Mais des deux côtés, les soldats ne se souciaient pas de combattre; ils commandèrent la paix; Fulvie était morte; ils marièrent Antoine à Octavie, sœur d'Octave [2], comme ils avaient autrefois marié Octave à la belle-fille d'Antoine. Pour Sextus, ce fut le peuple de Rome qui força Antoine et Octave de s'arranger avec lui. Le blé de la Sicile

[1] Appian, *B. civ.*, IV.
[2] Dio, XLIV, 56, p. 499.

ne venant plus à Rome, celui de l'Afrique étant arrêté par les flottes de Sextus, la populace trouva du courage dans la famine et le désespoir. Elle soutient des combats acharnés contre les meilleurs soldats d'Antoine et d'Octave; tous deux faillirent périr dans ces émeutes[1]. Il fallut bien traiter avec Sextus : mais personne n'était de bonne foi. Ils promettaient de lui laisser la Sicile, et de lui donner l'Achaïe, de sorte qu'il eût été maître de tous les ports du centre de la Méditerranée; ils devaient rendre aux proscrits le quart de leurs biens, condition inexécutable, mais qui sauvait l'honneur de Sextus. De son côté, Sextus s'engageait à envoyer du blé en Italie, et à ne plus recevoir de fugitifs. C'était signer sa ruine, s'il eût tenu parole. Les transfuges de l'Italie, mécontens ou esclaves, faisaient toute la force de Sextus : ses lieutenans voyaient ce traité avec peine. On assure que pendant une entrevue sur les bords de la mer[2], Ménas, affranchi de Sextus et commandant de ses flottes, lui dit à l'oreille : Laissez-moi enlever ces gens-ci, et vous êtes le maître du monde. Sextus répondit tristement : Que ne le faisais-tu, au lieu de le dire?

Le nouvel arrangement semblait peu favorable

[1] Id., ibid., et Appian., *B. civ.*, IV.

[2] Le récit d'Appien que j'ai suivi est plus vraisemblable que celui de Plutarque.

à Octave. Antoine avait toutes les provinces de l'Orient, jusqu'à l'Illyrie. Il laissait à son collègue l'Italie ruinée et quatre guerres : l'Espagne et la Gaule en armes, Sextus en Sicile, et Lépide en Afrique. Octave devait périr, ou se fortifier tellement dans cette rude gymnastique, qu'il ne lui en coûterait plus pour devenir seul maître du monde.

Le salut d'Octave et sa gloire fut d'avoir démêlé et élevé deux hommes, deux simples chevaliers, qui furent comme ses bras, qui ne lui manquèrent jamais, et qui ne pouvaient le supplanter; c'étaient deux hommes incomplets; Agrippa n'était qu'une machine de guerre, admirable, il est vrai, mais dépourvue d'intelligence politique; l'autre était Mécène, esprit souple et délié, génie féminin, incapable d'action virile, mais admirable pour le conseil. Mécène semblait fait exprès pour calmer et assoupir l'Italie après tant d'agitations. Lorsqu'on le voyait rester au lit jusqu'au soir, marcher entre deux eunuques, ou siéger à la place d'Auguste avec une robe flottante et sans ceinture[1], on

[1] *V.* dans Velleius un joli portrait de Mécène, et dans Sénèque (*Epist.*, 101) les vers où il exprime un attachement si honteux à la vie :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ,
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes,
Vita dum superest, benè est.
. . . .

eût pu reconnaître, sous cette ostentation de noblesse et de langueur, le fondateur systématique de la corruption impériale. Son art fut de rester toujours petit; jamais il ne voulut s'élever au-dessus du rang de chevalier. Cette position inférieure, et ce rôle convenu de femmelette, lui permettaient de dire à Auguste les choses les plus hardies. Un jour que l'ancien triumvir siégeait sur son tribunal, et se laissait emporter à prononcer plusieurs sentences de mort, Mécène, ne pouvant percer la foule, écrivit deux mots sur ces tablettes, et les jeta à Auguste. Elles portaient : Lève-toi donc enfin, bourreau. Auguste comprit ce conseil politique, et se leva en silence. Avant Mécène et Agrippa sa domination fut sanguinaire; elle fut malheureuse après eux.

Jamais, sans ces deux hommes, il ne fût venu à bout de Sextus et d'Antoine. Il fallait remettre l'ordre en Italie. Il fallait substituer peu à peu aux légions indociles qui avaient vaincu à Philippes, une armée qui valût celle d'Antoine; la discipliner, l'aguerrir. Il fallait, sous les yeux de Sextus, maître de la mer, construire des vaisseaux, exercer des matelots. L'armée se forma peu à peu en combattant les Pannoniens, les Dalmates, les Gaulois et les Espagnols. La flotte, détruite dix fois par les tempêtes et par l'ennemi, réparée, exercée dans le lac Lucrin, dont Agrippa s'était fait un port, pré-

luda par ses victoires sur les marins habiles de Sextus Pompée au succès d'Actium, plus brillant et moins difficile.

Ce n'était pas sans cause que Pompée avait autrefois traité si doucement les pirates, au point de combattre pour eux contre Métellus qui s'acharnait à leur perte. Leur ville de Soles en Cilicie devint Pompeiopolis. Il est probable, d'après la supériorité de sa marine dans la guerre civile, qu'il en tira de grands secours : ce fut en Cilicie, qu'après Pharsale, il délibéra sur le choix de sa retraite[1]. Sous Brutus et Cassius, le parti pompéien eut aussi l'avantage sur mer. Mais tant que ce parti eut des ressources considérables, il rendit inutile cette marine puissante en la laissant sous les ordres de généraux romains, étrangers à la mer, tels que Bibulus et Domitius. Sextus Pompée, demi-barbare, qui avait si long-temps vécu de brigandage en Espagne, n'hésita pas de confier le commandement de ses flottes à deux affranchis de son père[2], Ménécrate et Ménodore, vraisemblablement deux anciens chefs de pirates, que le grand Pompée avait ramenés captifs et s'était attachés. Sextus n'hésita même pas de sacrifier à ces hommes indispensables le proscrit Murcus, qui, après Philippes,

[1] Dio. Appian.
[2] Velleius Pat., II, 73. — Appian., *V. civ.*, IV.

lui avait amené une grande partie de la flotte de Brutus.

Pendant trois ans (39-36), Octave n'eut guères que des revers, malgré sa persévérance et l'opiniâtre courage d'Agrippa. Les vaisseaux d'Octave, grands et lourds, étaient toujours atteints par ceux de l'ennemi, frappés de leurs éperons, désagréés, brisés, coulés. Les vents et la mer étaient pour Sextus; Octave ne lançait de nouvelles flottes que pour les voir détruites par les tempêtes. Soit superstition, soit pour flatter ses marins, Sextus s'était déclaré fils de Neptune, et se montrait en public avec une robe de couleur *glauque*[1]. Dans les théâtres de Rome, la statue de Neptune était saluée par les acclamations du peuple; Octave n'osa plus l'y laisser paraître. A chaque défaite, il craignait un soulèvement de Rome affamée par Sextus; il y envoyait Mécène[2] en toute hâte, pour calmer et contenir la multitude. Et cependant il persévérait. Toujours sur les rivages, construisant, réparant des flottes, formant des matelots, deux fois presque pris par Sextus, passant des nuits d'orage sans autre abri qu'un bouclier gaulois[3]. Ce qui lui était le plus utile, c'était de gagner les lieutenans de son ennemi. Ménodore passa quatre fois de l'un à l'autre parti. Ces défections passagères avaient pourtant l'avantage d'améliorer la marine d'Octave,

[1] Ibid. — [2] Appian., *B. civ.*, IV. — [3] Id., ibidem.

et de lui apprendre le secret de ses défaites. Aussi finit-il par prévaloir; il parvint à débarquer en Sicile, et défit Sextus. Lépide était venu d'Afrique pour prendre part, ou traiter avec Pompée. Pendant qu'il marchande avec lui, Octave détruit l'armée de Sextus, gagne celle de Lépide[1], et se voit à la tête de quarante-cinq légions. Sextus se sauva en Orient; il avait sans doute des intelligences dans les provinces où son père avait autrefois établi les pirates vaincus. Il envoya aux Parthes, et à Antoine, traitant à la fois avec lui et contre lui : celui-ci, auquel il eût pu être si utile sur mer, le fit ou le laissa tuer. C'était rendre un grand service à Octave : il n'avait plus d'autre rival qu'Antoine. La guerre ne tarda pas à éclater entre eux. Reprenons de plus haut les affaires d'Orient.

La domination d'Antoine n'y avait pas été sans gloire : ses lieutenans repoussèrent les Parthes, qui, sous la conduite du pompéien Labiénus avaient envahi la Syrie, la Cilicie, et jusqu'à la Carie (42-38). Ventidius les battit deux fois en Syrie, tua Pacorus, fils de leur roi, vengea Crassus. Sosius prit Jérusalem, détrôna Antigone que les Barbares y avaient établi, et mit en possession de ce royaume Hérode, ami dévoué d'Antoine. La Ju-

[1] Id., ibidem.

dée, si forte dans ses montagnes, placée à l'angle oriental de l'Empire, entre la Syrie et l'Égypte, dont le commerce était détourné par l'entrepôt de Palmyre, eût été entre les mains des Parthes le plus formidable avant-poste des ennemis du nom romain. Cependant un autre lieutenant d'Antoine, Canidius, pénétrait dans l'Arménie, battait les Ibériens et les Albaniens, et s'emparait des défilés du Caucase, de ce grand chemin des anciennes migrations barbares, par lequel Mithridate avait si long-temps introduit les populations scythiques dans l'Asie-Mineure. Ainsi, Antoine se trouvait maître des trois grandes routes du commerce du monde, celle du Caucase, celle de Palmyre, et celle d'Alexandrie[1].

Après la bataille de Philippes, Antoine avait parcouru la Grèce et l'Asie pour lever l'argent promis aux légions victorieuses. La pauvre Asie, si maltraitée par Cassius et Brutus, fut obligée de payer un second tribut dans la même année; encore tout cela profitait peu, Antoine, incapable d'ordre et de surveillance, laissait perdre cet argent levé avec tant de peine. Tous les siens l'imitaient. Ce n'était près de lui que jeux et que fêtes, et ces fêtes faisaient pleurer toute l'Asie. A son arrivée, les farceurs, les chanteurs, les bouffons de l'Italie qui

[1] Plut., *Ant.*, passim.

jusque-là faisaient ses délices, furent éclipsés par ceux de l'Orient[1]. Les Ioniens, les Syriens, s'emparèrent d'Antoine; ils amenèrent dans Ephèse le nouveau Bacchus au milieu des chœurs de bacchantes et de satyres. C'était dans leurs chants Bacchus *l'aimable et le bienfaiteur;* si bienfaisant en effet, que, pour un plat qui lui avait semblé bon, il donnait au cuisinier la maison d'un de ses hôtes. Quelquefois pourtant, il faut le dire, Antoine avait honte de tout cela, il s'affligeait de ses injustices et de celles des siens, il les avouait, et, par cette bonne foi, il expiait une partie de ses torts.

Il partait pour cette guerre des Parthes que Ventidius acheva avec tant de gloire, lorsqu'il voulut auparavant demander compte à la reine d'Egypte de la conduite équivoque qu'elle avait tenue dans la guerre civile, et en tirer quelque argent. Il lui manda de venir le trouver à Tarse en toute hâte. Cléopâtre ne se pressa pas. Elle connaissait bien sa puissance. Arrivée en Cilicie, elle remonta le Cydnus sur une galère parée avec le luxe voluptueux de l'Orient. La poupe était dorée, les voiles de pourpre, et des rames argentées suivaient la cadence des flûtes et des lyres. Des amours et des néréides entouraient la déesse, couchée nonchalamment sous un pavillon égyptien. Sur les deux

[1] Plut., *Ant.*

rives, l'air était enivré des parfums d'Arabie. Pour voir cette Vénus, cette Astarté qui venait visiter Bacchus, toute la ville courut au fleuve. Antoine resta seul sur son tribunal [1].

Il invita la reine; mais elle exigea qu'il vînt le premier. Elle l'étonna d'une magique illumination; les plafonds, les lambris de la salle du banquet étincelaient de mille figures symétriques ou bizarres, tracées comme d'une main de feu. Dès ce premier jour elle domina Antoine, le flatta, le railla hardiment, mania à son gré la simplicité du soldat d'Italie, l'enrôla à sa suite, et revenant à Alexandrie, elle y ramena le lion en laisse.

Cette puissance de Cléopâtre n'était pas tant dans sa beauté [2]. La taille de celle qui entrait chez César enveloppée dans un paquet et sur les épaules d'Apollodore, ne pouvait être très imposante. Mais cette petite merveille avait mille arts, mille grâces variées, et le don de toutes les langues. Elle se tranformait tous les jours pour plaire à Antoine. Sans doute dans la *vie inimitable* dont parle le bon Plutarque, les huit sangliers toujours à la broche, prêts pour toute heure, et à différens points, n'entraient pas pour beaucoup. Mais Cléopâtre ne le quittait ni nuit ni jour. Pour enchaîner son sol-

[1] Id., ibidem.

[2] Id., ibidem.

dat, elle s'était faite soldat elle-même; elle chassait, jouait, buvait, le suivait dans ses exercices. Le soir, l'*imperator* et la reine d'Egypte, s'habillant en esclaves, couraient les rues, s'arrêtaient aux portes, aux fenêtres des gens pour rire à leurs dépens, au risque d'attraper des injures ou des coups. Battu dans les rues d'Alexandrie, moqué par Cléopâtre, Antoine était ravi [1].

Cette *vie inimitable* fut interrompue par la guerre de Pérouse, et l'aigre clameur de Fulvie, qui menaçait Antoine d'être bientôt dépouillé de l'empire par son astucieux rival. Il résolut d'être homme, s'arracha de l'Égypte, et débarqua à Brindes. Nous avons vu comment Octave lui donna sa sœur pour épouse (40). C'était un moyen d'avoir toujours auprès d'Antoine un négociateur *zélé*, et un témoin de toutes ses démarches. Telle était la politique d'Octave. Son biographe prétend que lui-même il faisait l'amour à toutes les femmes de Rome pour savoir le secret des maris [2]. Lorsque Sextus Pompée allait être accablé, et qu'Antoine, reconnaissant le danger, passa de nouveau en Italie, Octave arrêta son rival par l'influence de sa sœur, qui désarma Antoine et le perdit, sans le savoir, en lui faisant manquer la dernière occasion qu'il eût de prévaloir sur Octave.

[1] Id., ibidem.

[2] Suet., *Aug.*

Dans l'entrevue de Brindes et aux fêtes de son mariage avec Octavie, Antoine jouait souvent avec Octave, mais il perdait toujours. Un devin égyptien lui dit un jour : Ton génie redoute le sien ; il faiblit devant celui de César. Ce mot, dicté peut-être par Cléopâtre, n'en était pas moins d'un sens profond. Le chef de l'Orient devait rompre avec l'Occident. Lorsque Antoine, las d'Octavie, dont la sérieuse figure [1] lui représentait sans cesse son odieux rival, la laissa en Grèce et passa en Asie, la passion le conduisait sans doute, mais la politique pouvait le justifier. Alexandre-le-Grand, descendu d'Hercule, comme Antoine, n'avait-il pas uni les vainqueurs et les vaincus, en épousant les filles des Perses, en adoptant leur costume et leurs mœurs? Octave possédait Rome, c'était sa capitale; la seule Alexandrie pouvait être celle d'Antoine [2]. Cette ville était le centre du commerce de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, le caravanserail où venait s'abriter à son tour toute nation, toute religion, toute philosophie, l'hymen de la Grèce et de la Barbarie, le nœud du monde oriental. Ce monde apparaissait tout entier en la reine d'Alexandrie. Quelle reine! vive et audacieuse comme César, son premier

[1] Sur la prudence et la gravité d'Octavie. *V*, Plut., *Ant.*

[2] En cela, il ne faisait que suivre les plans de César qui avait songé à transporter le siége de l'Empire à Alexandrie ou à Troie. Suet., *Cæs.*, 79. *V*. la belle ode d'Horace : *Justum ac tenacem*, etc.

amant, Mithridate femelle, étonnant de sa sagacité tous les peuples barbares, et leur répondant dans leurs langues [1]; génie varié, multiple, comme la toute féconde Isis, sous les attributs de laquelle elle triomphait dans Alexandrie. Il paraît qu'elle était adorée de l'Egypte. Lorsqu'après sa mort, on renversa les statues d'Antoine, un Alexandrin donna cinq millions de notre monnaie, pour qu'on laissât debout celles de Cléopâtre [2].

Avant d'entreprendre la guerre des Parthes, Antoine réunit au royaume d'Egypte tout le bassin de la mer de Syrie; c'est-à-dire toutes les contrées maritimes et commerçantes de la Méditerranée orientale, la Phénicie, la Célésyrie, l'île de Chypre, une grande partie de la Cilicie; de plus, le canton de la Judée qui porte le baume, et l'Arabie des Nabathéens, par où les caravanes se rendaient vers les ports de la mer des Indes [3]. Placer ces diverses contrées dans la main industrieuse des Alexandrins, c'était le seul moyen de leur rendre l'importance commerciale qu'elles avaient perdue depuis la ruine de Tyr et la chute de l'empire des Perses.

Antoine distribua les trônes de l'Asie occidentale avant d'envahir la Haute-Asie. Le moment semblait

[1] Plut., *Anton.*

[2] Id., ibidem., sub fin.

[3] Plut. — Appien (lib. IV) dit qu'Antoine attaqua Palmyre, la rivale du commerce d'Alexandrie.

venu d'accomplir les projets de César. Les Parthes étaient divisés. Plusieurs d'entre eux, réfugiés près d'Antoine, lui contaient que leur nouveau roi Phraate avait tué son père et ses vingt-neuf frères. Le roi d'Arménie, ouvrant le passage par ses montagnes, dispensait les Romains de traverser les plaines si fatales à Crassus. La cavalerie légère d'Arménie venait se joindre aux irrésistibles escadrons des Gaulois et des Espagnols [1], qu'emmenait Antoine; mais il fallait se hâter. Les Parthes se dispersaient pendant l'hiver, et ne paraissaient point en campagne. On devait trouver Phraate désarmé en l'attaquant au commencement de cette saison [2]. Antoine se souvenait, d'ailleurs, que la célérité avait été le principal moyen du grand César. Il laissa donc sous l'escorte de deux légions les machines de guerre qui le retardaient, pénétra rapidement dans le pays ennemi, et vint mettre le siége devant Praapsa (ou Phraata).

Le siége trainait en longueur, faute de machines; elles avaient été interceptées par les Parthes avec les deux légions. Antoine avait beaucoup de peine à nourrir sa cavalerie; le roi d'Arménie emmena la sienne, découragé ou gagné par les Parthes. Dès-lors il n'y avait plus de succès à espérer. Phraate profita de ce moment et traita avec Antoine. Le roi

[1] Plut., *in Anton.* — [2] Ibid.

barbare lui promit une retraite sûre, et pendant cette retraite de vingt-sept jours, il lui livra dix-huit combats. Plus habile que Crassus, Antoine prit le chemin des montagnes, et découragea les Parthes par les charges vigoureuses de sa cavalerie gauloise. Au milieu de ces attaques continuelles, et de tous les maux que pouvait endurer une armée dans un pays nu, sans vivres, sans chemin, coupé d'âpres rochers et de grands fleuves, le Romain s'écria plusieurs fois : O Dix mille ! La retraite d'Antoine ne fut guère moins glorieuse que celle de Xénophon. Il y fit admirer son humanité autant que son courage[1]. Parvenus aux bords d'une rivière, au-delà de laquelle ils ne voulaient plus le poursuivre, les Parthes, débandant leurs arcs, exhortèrent les Romains à passer paisiblement, et leur exprimèrent leur admiration[2]. Antoine avait perdu vingt-quatre mille hommes. Il en perdit encore huit mille par une marche forcée que rien ne motivait, sinon son impatience de revoir Cléopâtre.

Le seul roi d'Arménie était la cause du mauvais succès d'Antoine. Celui-ci trouva moyen de s'emparer en trahison de l'Arménien et de son royaume. Maître des fortes positions de l'Arménie, il menaçait de bien près les Parthes. Mais avant de les attaquer, il retourna encore en Égypte, où il voulait

[1] Plut., *in Anton.* — [2] Ibid.

montrer son captif, et triompher dans sa Rome orientale.

Cette adoption solennelle des vaincus, qui révoltait les Macédoniens contre Alexandre, n'indisposa pas moins les Romains contre Antoine. Ce fut avec étonnement et une sorte d'horreur, qu'ils le virent siéger près de son Isis, sous les attributs d'Osiris. Il avait fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, un pour lui, l'autre pour Cléôpatre et Césarion qu'il déclara fils de César. « Il donna ensuite le titre de rois des rois aux enfans qu'il avait eus de cette reine. Alexandre eut pour partage l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, qu'Antoine espérait conquérir. Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple. L'aîné était vêtu d'une robe médique, et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu, qu'on appelle cidaris, ornemens des rois Mèdes et Arméniens. Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles et un bonnet entouré d'un diadème, costume des successeurs d'Alexandre. Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut plus en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis[1]. »

Ce fut pour Octave un beau et populaire sujet de

[1] Plut., *in Anton.*

guerre. Sa cause devint celle de Rome. Toutefois, pour rendre Antoine plus odieux encore, il envoya Octavie en Grèce avec des présens d'armes, d'argent, de chevaux. Elle fit demander à son mari où il voulait qu'elle lui amenât tout cela[1]. Antoine lui ordonna de rester en Grèce, et plus tard de quitter sa maison de Rome. On la vit avec compassion emmener avec ses enfans ceux qu'Antoine avait eus de Fulvie. Ainsi les vertus de la sœur servaient la politique du frère.

Octave accuse alors Antoine dans le sénat d'avoir démembré l'Empire et introduit Césarion dans la famille de César. Il arrache aux vestales le testament qu'Antoine avait déposé entre leurs mains[2], l'ouvre et le lit au sénat. En même temps, il faisait courir le bruit qu'Antoine voulait donner Rome à Cléopâtre, que les soldats romains portaient déjà le chiffre de la reine sur leurs boucliers[3]. Les principaux témoins contre Antoine étaient un Calvisius, un Plancus, homme consulaire, qui avait longtemps amusé Antoine de ses bouffonneries; il s'était fait honneur dans les orgies d'Alexandrie, pour avoir joué avec beaucoup de naturel le dieu poisson Glaucus, avec un costume vert de mer et une queue

[1] Id., ibidem.
[2] Suet., *Aug.*, c. 17.
[3] Dio., lib. L, 5.

pendante[1]. Reprenant sa place au sénat, il y accusa son maître; il le représenta suivant à pied la litière de Cléopâtre, avec ses eunuques; s'interrompant sur son tribunal, au milieu des rois et des tétrarques, pour lire les jolies tablettes d'amour en cristal et en cornaline, que lui envoyait la reine; un autre jour, descendant de son tribunal, et laissant tout seul l'illustre Furnius qui plaidait devant lui, pour se joindre au cortége de la reine qui passait sur la place et soutenant sa litière comme un esclave. On soupçonnait Calvisius et Plancus d'avoir forgé une bonne partie de ces accusations [2].

Elles étaient soutenues par Octave, qui voulut dans cette affaire n'agir qu'au nom du sénat. Toutefois les motifs de guerre étaient bien faibles en réalité. Si la guerre se faisait pour l'intérêt de Rome, qu'importait le divorce d'Octavie, et l'introduction de Césarion dans la famille Julia? Si elle était entreprise pour venger les torts d'Antoine envers Octave, le don fait par le premier à la reine d'Égypte était aussi légitime que toute cession analogue faite par Octave d'une des provinces qui composaient son partage. Les consuls en jugèrent ainsi, et passèrent tous deux du côté d'Antoine. Le sénat, dominé par Octave, ôta à son rival la puissance triumvirale, et déclara la guerre à la reine d'Égypte. « Ce

[1] Velleius Pat., II, c. 83.

[2] Plut., *Antonii vita*.

n'est pas Antoine, disait Octave, que nous aurons à combattre; les breuvages de Cléopâtre lui ont ôté la raison; nos adversaires seront l'eunuque Mardion, un Pothin, une Charmion, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre[1]. »

Octave n'était pourtant pas si rassuré qu'il le disait. Antoine avait deux cent mille hommes de pied, douze mille cavaliers, huit cents vaisseaux, dont deux cents étaient fournis par Cléopâtre. Le roi de Pont, ceux des Arabes, des Juifs, des Galates, des Mèdes, lui avaient envoyé des secours; ceux de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagène, de Thrace, étaient venus en personne soutenir la cause commune du monde barbare. Une armée de Gètes était en marche. On a blâmé les délais d'Antoine, et son long séjour à Samos avec Cléopâtre. Mais je ne sais s'il fallait moins de temps pour réunir tant de troupes diverses du fond de l'Asie jusqu'à l'Adriatique. Octave, dont les forces étaient moins dispersées, fut prêt le premier, passa la mer avec deux cent cinquante vaisseaux, et débarqua près d'Actium une armée d'environ cent mille hommes.

Cléopâtre voulait qu'on lui dût la victoire; elle insista pour que l'on combattît sur mer[1]. On se souvenait d'ailleurs que Pompée, que Brutus, avaient

[1] Id., ibidem.

péri pour avoir remis leur fortune au hasard d'un combat de terre, au lieu de profiter de leur supériorité maritime. La flotte battue, les légions restaient, et rien n'était perdu; mais les légions une fois détruites, à quoi servait la flotte? Ces légions renfermaient sans doute encore quelques-uns des vétérans qui avaient échappé à la glorieuse et meurtrière retraite de la haute Asie, mais elles n'avaient pu se recruter dans les pays belliqueux de l'Occident. Antoine avait prêté des vaisseaux à Octave, selon leurs conventions, mais Octave n'avait point envoyé de troupes à Antoine[1].

Les vaisseaux d'Antoine étaient hauts et massifs; ceux d'Octave légers et rapides. Cependant la supériorité des manœuvres n'était pas toujours un avantage décisif dans les batailles navales de l'antiquité. Duillius avait battu les vaisseaux de Carthage, César ceux des Vénètes, Agrippa ceux de Sextus, en les immobilisant avec des mains de fer. Antoine avait peu de rameurs pour une si grande flotte. Mais il comptait sur vingt mille vétérans qu'il fit monter sur ses navires, et qui d'en haut pouvaient combattre avec avantage. Ses vaisseaux ne craignaient pas d'être frappés, même aux flancs[2]; les éperons des galères d'Octave se brisaient contre ces gros navires construits de fortes poutres

[1] Appian., IV. — [2] Plut., *Anton.*

cerclées de fer: Chacun d'eux était une citadelle qu'il fallait assiéger.

Le combat était douteux (et il se prolongea plusieurs heures encore), lorsqu'on voit tout à coup soixante vaisseaux de Cléopâtre traverser à toutes voiles les lignes d'Antoine et cingler vers le Péloponèse. La reine avait voulu monter un de ses vaisseaux; mais elle ne put soutenir la vue de cette horrible mêlée. On peut soupçonner encore que cette femme perfide désespéra de la fortune d'Antoine, et se hâta, par une défection précipitée, de mériter la clémence, peut-être l'amour du vainqueur. Elle croyait que son destin était de régner sur le maître du monde, quel qu'il fût, qu'il s'appelât César, Antoine ou Octave.

Antoine ne soutint pas ce coup. Il parut saisi d'un vertige, comme Pompée à Pharsale. Il suivit Cléopâtre. Innocente, il voulait la défendre; la flotte du vainqueur pouvait arriver aussitôt qu'elle dans Alexandrie : coupable, il voulait la punir, l'empêcher de se donner à Octave, et mourir avec elle. Peut-être encore Antoine la suivit par un instinct aveugle, et sans songer à rien de tout cela. Peut-être pensait-il risquer peu par cette retraite, il croyait à la fidélité de son armée de terre. Il fut frappé d'étonnement, quand il sut qu'au bout de huit jours, elle s'était livrée à Octave, et elle ne l'eût pas fait, si elle eût su qu'Antoine avait laissé

à Canidius l'ordre de la mener en Asie par la Macédoine [1].

Antoine, il faut le dire, avait quelque sujet de prétendre à l'attachement et à la fidélité des siens. Tous ceux qui le quittèrent ne se plaignaient point de lui, mais de Cléopâtre. Au moment de la bataille, son vieil ami Domitius l'ayant abandonné, Antoine lui renvoya généreusement ses serviteurs, ses esclaves, tout ce qui était à lui [2]. Domitius en mourut de remords. Après Actium, les rois abandonnèrent Antoine; les gladiateurs lui restèrent fidèles. Ceux qu'il faisait mourir à Cyzique, entreprirent de traverser toute l'Asie mineure, la Syrie, la Phénicie, le désert, pour aller en Égypte se faire tuer pour leur maître [3].

La grande affaire d'Octave n'était pas de poursuivre son rival, mais de licencier, de disperser, de contenir cette prodigieuse armée dont il se trouvait chef par la soumission des légions d'Antoine. Il fallut, pour apaiser les vétérans, qu'il mît à l'encan ses propres biens et ceux de ses amis.

Cependant Antoine, abandonné de quatre légions qui lui restaient dans la Cyrénaïque, se livra à un farouche désespoir. Ses amis, sa puissance, l'avaient abandonné; l'amour même, cet

[1] Plut, *Ant.* — [2] Ibid. ibid. — [3] Ibid. ibid.

amour fatal, lui manquait dans son dernier jour. Retiré près d'Alexandrie dans la *Tour de Timon le misanthrope* qu'il s'était construite, il y attendait la mort. Mais l'égyptienne craignait le caprice d'un désespoir solitaire; elle trouva moyen de ressaisir son captif, et pendant qu'elle envoyait à César la couronne et le sceptre d'or [1], elle enivrait l'infortuné de voluptés funèbres, ou le berçait de vains songes. Ce n'était plus le temps *de la vie inimitable;* elle avait imaginé à la place une société des *inséparables dans la mort.* Les nuits se passaient en festins; le jour, elle essayait des poisons divers sur des esclaves, assistait à leur agonie, pour savoir s'il n'existait pas une mort voluptueuse [1]. Antoine s'endormait dans cette douce pensée que Cléopâtre voulait mourir avec lui. Quelquefois, elle relevait son espoir, et faisait des préparatifs pour passer en Espagne, et y renouveler la guerre; ou bien encore, elle ramassait son or, ses pierreries, ordonnait qu'on traînât ses vaisseaux par-dessus l'isthme, de la Méditerranée dans la mer Rouge; elle voulait fuir avec son Antoine dans les îles heureuses de l'Océan, et vers les rivages embaumés des Indes.

Dès que César approcha de l'Égypte, la reine lui livra Péluse, la clef du pays. Elle avait reçu de lui

[1] Dio., LI, 6, p 637.

[2] Dio., LI, 11. — Plut., *Anton.*, sub fin.

des messages amoureux [1], elle croyait tenir encore celui-ci. Il ne s'agissait plus que de se débarrasser d'Antoine. Le malheureux s'obstinait à avoir confiance en elle. Le jour même où César parut devant la ville, il se battit en lion aux portes d'Alexandrie, et, rentrant dans la ville, il embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta ses meilleurs soldats. Le lendemain, sa cavalerie le trahit ; son infanterie fut écrasée ; en même temps il aperçut la flotte égyptienne qui s'unissait à celle de César. Cléopâtre avait eu soin d'ôter à Antoine ce dernier asile.

Elle-même, craignant enfin sa vengeance, se cacha avec ses trésors dans un tombeau fortifié qu'elle s'était construit. Quand Antoine se retira dans Alexandrie, on lui dit que Cléopâtre s'était donné la mort : Je mourrai donc, dit-il; et il appela un esclave qu'il réservait depuis long-temps pour ce dernier moment. L'esclave leva l'épée, mais au lieu de frapper son maître, il se perça lui-même; Antoine rougit, et l'imita. On lui apprit alors que Cléopâtre vivait encore ; il ordonna qu'on le portât près d'elle, voulant du moins mourir dans ses bras. Mais elle craignait trop pour ouvrir la porte; avec l'aide de ses femmes, elle le guinda jusqu'à une fenêtre, d'où elles le redescendirent dans le mausolée. Il expira en la consolant.

[1] Dio., LI, 8, p. 638.

Par la même fenêtre, entrèrent les soldats de César; ils arrivèrent à point nommé pour arrêter le bras de la reine qui faisait mine de se percer d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture. Au fond, elle tenait à la vie; elle comptait essayer sur le jeune Octave les grâces d'une belle douleur et la coquetterie du désespoir : tout cela échoua contre la froide réserve du politique.

Alors, elle voulut sérieusement mourir : elle s'abstint d'alimens. Octave souhaitait la conduire vivante à Rome, et triompher en elle de tout l'Orient; il l'intimida par la menace barbare de faire tuer ses enfans, si elle mourait. Toutefois l'horrible image du triomphe, la crainte d'être traînée la chaîne au col, sous les outrages de la populace de Rome, l'emportèrent enfin. Un jour on la trouva morte au milieu des ses femmes expirantes : elle était couchée sur un lit d'or, le diadême au front, et parée, comme pour une fête, de ses vêtemens royaux

De quelle mort avait péri Cléopâtre? on ne l'a bien su jamais [1]. Le bruit courut qu'elle s'était fait apporter un aspic caché dans un panier de belles figues; et lorsqu'elle vit le reptile libérateur sortir de la fraîche verdure sa petite tête hideuse, elle aurait dit : Te voilà donc!.... César adopta cette

[1] Plut., *in Anton. vitâ.*

croyance populaire, et l'on vit à son triomphe une statue de Cléopâtre le bras entouré d'un aspic.

Le mythe oriental du serpent que nous trouvons déjà dans les plus vieilles traditions de l'Asie, reparaît ainsi à son dernier âge, et la veille du jour où elle va se transformer par le christianisme[1]. Le serpent tentateur, qui, tout bas, siffle la pensée du mal au cœur d'Adam, qui nage et rampe et glisse et coule inaperçu, n'exprime que trop bien la puissance magnétique de la nature sur l'homme, cette invincible fascination qu'elle exerce sur lui dans l'Orient. Et cette dangereuse Ève par laquelle il nous trouble, c'est encore le serpent. Pour l'Arabe du désert, pour l'habitant de l'aride Judée, le fleuve fécondant de l'Égypte est un serpent dardé tous les ans des monts inconnus du Paradis. Moïse ne guérit Israël de son adultère idôlâtrie, qu'en lui faisant boire la cendre du serpent d'airain. L'aspic qui tue et délivre Cléopâtre, ferme la longue domination du vieux dragon oriental. Ce monde sensuel, ce monde de la chair, meurt pour ressusciter plus pur dans le christianisme, dans le mahométisme, qui se partageront l'Europe et l'Asie. C'était une belle et mystérieuse figure que l'imperceptible serpent de Cléopâtre, suivant le triomphe

[1] Les considérations suivantes sont la préparation et le commencement de la seconde partie de mon Histoire. L'Histoire de l'Empire s'ouvre par l'ère chrétienne.

d'Octave, le triomphe de l'Occident sur l'Orient.

L'Orient avait dit par la voix de Cléopâtre : Je dicterai mes lois dans le Capitole[1] ; il fallait auparavant qu'il conquît l'Occident par la puissance des idées. Antoine et Cléopâtre représentèrent dans leur union le futur hymen de la barbarie de l'Occident et de la civilisation orientale. Mais le trône d'or d'Alexandrie n'était pas une place digne pour ce divin mystère. C'était dans la poudre sanglante du Colisée qu'il devait s'accomplir, entre la blanche robe du catéchumène chrétien et la chaste nudité du captif barbare.

La veille du jour où Antoine devait périr dans Alexandrie, on entendit dans le silence de la nuit une harmonie de mille instrumens, mêlée de voix confuses, de danses de satyres et d'une clameur d'Évoë ; on eût dit une troupe de bacchantes qui, après avoir mené grand bruit dans la ville, passait au camp de César. Tout le monde pensa que c'était Bacchus, le dieu d'Antoine, le dieu d'Alexandre et d'Alexandrie, qui l'abandonnait sans retour, et se livrait lui-même au vainqueur. Et, en effet, les temps étaient finis. Le dieu effréné du naturalisme antique, l'aveugle Éleuthère[2], le furieux libérateur,

[1] Dio, l. 422, p. 607 : Τήνδε εὐχὴν τὴν μεγίστην, ὁπότε τι ὀμνύοι, ποιεῖσθαι, τὸ ἐν τῷ Καπιτολίῳ δικάσαι.

[2] Sur l'identité de Bacchus, d'Osiris et de Sérapis *voy*. la dissertation

le rédempteur sanguinaire de l'ancien, son Christ impur, avait mené son dernier chœur, consommé sa dernière orgie. L'humanité allait soulever sa tête de l'ivresse, et jeter en rougissant le thyrse et la couronne de fleurs. Le vieil Olympe avait vécu âge de dieux; il se mourait, selon la prophétie étrusque et la menace du Prométhée d'Eschyle.

Il fallut toutefois trois siècles pour que le dieu de la nature fût dompté par le dieu de l'âme; le tigre ne se laissa pas enchaîner sans se venger par de cruelles morsures; des torrens de sang coulèrent, et les âmes souffraient encore au-dedans. Époque d'incertitude, de doute et d'angoisse mortelle! Qui eût pensé qu'elle dût revenir un jour?...... Ce second âge du monde, commencé avec l'Empire, il y a tantôt deux mille ans, on dirait qu'il s'en va finir. Ah! s'il en est ainsi, vienne donc vite le troisième, et puisse Dieu nous tenir moins long-temps suspendus entre le monde qui finit[1] et celui qui n'a pas commencé!

de M. Guignaut (*Sérapis et son origine*, à la fin du tom. V du Tacite de M. Burnouf.) — Plut. *De Isid. et Osir.* : Βελτίον δὲ τὸν Οσίριν εἰς ταυτὸ συνάγειν τῷ Διονύσῳ, τῷ τε Οσίριδι τὸν Σάραπιν. Le développement de ces deux dernières pages se trouvera dans mon histoire de l'Empire.

[1] Ici la fin ne peut être la mort, mais une simple transformation. Ceux qui ont lu mon *Introduction à l'Histoire universelle*, mon *Discours sur Vico*, ou mon *Histoire de France*, ne se méprendront pas sur ma pensée.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

PRÉFACE.

INTRODUCTION. — L'ITALIE.

LIVRE I. — ORIGINE, ORGANISATION DE LA CITÉ.

LIVRE II. — CONQUÊTE DU MONDE.

ÉCLAIRCISSEMENS.

TOME SECOND.

SUITE DU LIVRE II. — Conquête du monde.

LIVRE III. — DISSOLUTION DE LA CITÉ.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

TOME I.

P. 2, ligne 21, animadvensiones, lisez animadversiones.
P. 27, note 2, ζυλινοις, lisez ξύλινοις.
P. 46, ligne 4, Syrrhéniens, lisez Tyrrhéniens.
P. 67, ligne 11, ἂθήνη, lisez Ἀθήνη.
P. 77, note 2, ἐφάπτωρ, lisez ἐφάπτωρ.
P. 123, ligne 26, Regilleusis, lisez Regillensis.

TOME II.

P. 135, dans le titre, 133-128, lisez 133-121.
P. 149, ligne 15. tribus, lisez tributs.
P. 264, note, E'Κελτους, lisez Ἐς Κελτούς.

P. 291, ligne 1 sqq. A la tête de la *première* se trouvaient les Édues; à la tête de la *seconde* les Arvernes et les Séquanes. Ainsi commençait dès-lors l'éternelle guerre de la Bourgogne et de la Franche-Comté.

Lisez :

A la tête de la *seconde*, se trouvaient les Édues; à la tête de la *première*, les Arvernes et les Séquanes. Ainsi commençait dès-lors l'opposition de la Bourgogne (Édues) et de la Franche-Comté (Séquanes).

P. 318. notes; *V. Civ.* lisez *B. Civ.*
V. Gall. lisez *B. Gall.*



